

BERNARDIN DE SAINT PIERRE

ÉTUDES
DE
LA NATURE.
TOME SIXIEME.

ÉTUDES
DE
LA NATURE,

PAR JACQUES-HENRI-BERNARDIN
DE SAINT-PIERRE.

SECONDE ÉDITION, revue, corrigée & augmentée.

. . . Miferis fuccurrere difco. *Æneid. lib.* 1.

TOME SIXIEME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Chez { P. F. DIDOT le jeune, Libraire, quai des Auguftins.
MEQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

M. DCC. XCI.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVIS

SUR

CET OUVRAGE ET SUR CE VOLUME.

UNe Dame aimable m'ayant proposé fort sérieusement de faire une édition in-18. de mon ouvrage, « afin, m'a-t-elle dit, qu'il ne sortît » jamais de sa poche, » je me trouve si honoré de son suffrage que j'ai donné la préférence à ce format.

Quelques gens du monde m'ont demandé si je ferois des augmentations à cette présente édition; & dans ce cas, ils ont desiré que j'en fisse un supplément détaché, pour ceux qui ont acquis l'édition précédente, se plaignant de ce que les auteurs, qui en agissoient autrement, fraudoient le public.

Un auteur qui se contente difficilement de son travail, tel que je suis, & qui le remet souvent sur le métier, est quelquefois obligé d'y faire de légeres augmentations, pour en éclaircir les endroits obscurs. Il est au moins forcé de changer quelque chose aux avis qui varient à chaque édition, sans qu'il puisse faire de ces variantes un supplément particulier & de quelque intérêt. Mais, en supposant qu'il fraudât ainsi une portion du public de quelque portion de son travail, je deman-

ſi le public en corps ne le fraude pas plus complétement en acquérant ſans ſcrupule les contrefaçons de ſon ouvrage ? Un auteur ne les décrédite, qu'en ajoutant quelque choſe de nouveau à chaque nouvelle édition.

Quand ma conſcience ne me feroit pas un devoir d'être juſte envers chaque particulier, je dois trop au public pour ne pas chercher à lui complaire autant qu'il eſt en moi. Je n'ai eu d'autre voix conſtante en ma faveur que la ſienne. D'un autre côté, s'il conſidere l'importance des erreurs que j'ai attaquées & ma poſition, j'oſe eſpérer qu'il me mettra un jour au rang du petit nombre d'hommes qui ſe ſont occupés de ſon intérêt aux dépens de leur fortune.

Je ne m'écarterai pas maintenant des principes qui ont dirigé ma vie. Je vais donc inſérer ici quelques réflexions. J'y aurois joint de même les additions que j'ai faites à ma premiere édition, au ſujet de l'alongement des pôles, & des courans de l'océan Atlantique, ſi ces additions n'étoient pas trop conſidérables. Mais ſi je ne les rapporte pas ici à la lettre, j'en répete au moins le ſens, & j'y ajoute de nouvelles preuves qui donnent le dernier degré d'évidence à ces importantes vérités.

Le lecteur peut ſe rappeler que j'explique la direction de nos marées en été, vers le nord, par les contre-courans du courant général de l'océan Atlantique, qui, dans cette ſaiſon, deſcend de notre pôle dont les glaces ſe fondent en partie par l'action du ſoleil qui l'échauffe pendant ſix mois. Je ſuppoſois que ce courant général qui court alors au ſud, ſe trouvant reſſerré par le

cap Saint-Auguſtin en Amérique, & par l'entrée du golfe de Guinée en Afrique, produiſoit de chaque côté des contre-courans qui nous donnoient nos marées qui remontent au nord le long de nos côtes. Ces contre-courans exiſtent en effet dans ces mêmes lieux, & ſont toujours produits aux deux côtés d'un détroit par où paſſe un courant. Mais je n'avois pas beſoin de ſuppoſer les réactions du cap Saint-Auguſtin & de l'entrée du golfe de Guinée, pour faire remonter nos marées juſque bien avant dans le nord. La ſimple action du courant général de l'Atlantique, qui deſcend du pôle nord & court au ſud en déplaçant devant lui un grand volume d'eau qu'il repouſſe à droite & à gauche, ſuffit pour produire, le long de ſon cours, ces réactions latérales, d'où ſortent nos marées qui remontent au nord.

J'avois cité à ce ſujet deux obſervations, dont la premiere eſt à la portée de tout le monde. C'eſt celle d'une ſource qui, en ſe déchargeant dans un baſſin, fait naître ſur les côtés de ce baſſin un remou ou contre-courant qui ramene les pailles & les autres corps flottans à la ſource même.

La ſeconde obſervation, eſt tirée du pere Charlevoix, dans ſon hiſtoire de la Nouvelle-France. Il rapporte que, quoiqu'il eût le vent contraire, il fit huit bonnes lieues dans un jour ſur le lac Michigan, contre ſon courant général, à l'aide de ſes contre-courans latéraux.

Mais M. de Crevecœur, auteur des Lettres du Cultivateur Américain, va encore plus loin; car il aſſure, *tome* 3, *page* 433, qu'en remontant l'Ohio le long de ſes bords, il fit 422 milles en quatorze jours, ce qui fait plus de dix lieues par

jour. « A l'alde, dit-il, des remoux qui ont tou-
» jours une vélocité égale au courant principal. »
Voilà la ſeule obſervation que j'ai ajoutée à cauſe de ſon importance, & de l'eſtime que je porte à ſon auteur.

Ainſi l'effet général des marées eſt mis dans le plus grand jour, par l'exemple des contre-courans latéraux de nos baſſins où ſe déchargent des ſources, de ceux des lacs qui reçoivent des rivieres, & de ceux des rivieres elles-mêmes, malgré leurs pentes conſidérables, ſans qu'il ſoit beſoin de détroit particulier pour opérer ces réactions dans toute l'étendue de leurs rivages, quoique les détroits augmentent conſidérablement ces mêmes contre-courans ou remoux.

A la vérité, le cours de nos marées vers le nord en hiver, ne peut plus s'expliquer comme un effet des contre-courans latéraux de l'océan Atlantique qui deſcend du nord, puiſqu'alors ſon courant général vient du pôle ſud, dont le ſoleil fond les glaces. Mais le cours de ces marées vers le nord ſe conçoit encore plus aiſément par l'effet direct du courant général du pôle ſud, qui va droit au nord. Dans cette direction, ce courant auſtral paſſe preſque toujours d'un lieu plus large dans un lieu plus étroit, s'engageant d'abord entre le cap Horn & le cap de Bonne-Eſpérance, & remontant juſque dans les baies & méditerranées du nord, il pouſſe à-la-fois devant lui tout le volume des eaux de l'océan Atlantique, ſans permettre qu'aucune colonne s'en échappe à droite ou à gauche. Cependant, s'il rencontroit dans ſa route quelque cap ou détroit qui s'oppoſât à ſon cours, il ne faut pas douter qu'il n'y formât un

contre-courant latéral, ou des marées qui iroient en ſens contraire. C'eſt auſſi l'effet qu'il produit au cap Saint-Auguſtin en Amérique, & au-deſſus du golfe de Guinée, vers le dixieme degré de latitude nord en Afrique; c'eſt-à-dire, aux deux endroits où ces deux parties du monde ſe rapprochent davantage : car dans l'été du pôle ſud, les courans & les marées, loin de ſe porter au nord au-deſſous de ces deux points, retournent au ſud du côté de l'Amérique, & courent vers l'eſt du côté de l'Afrique, tout le long du golfe de Guinée, contre toutes les loix du ſyſtême lunaire.

Je pourrois remplir un volume de nouvelles preuves en faveur de la fonte alternative des glaces polaires, & de l'alongement de la terre aux pôles, qui ſont des conſéquences l'une de l'autre; mais j'en ai cité dans mes volumes précédens plus qu'il n'en faut pour conſtater ces vérités. Le ſilence même des Académies ſur des objets ſi importans, eſt une preuve qu'elles n'ont rien à m'objecter. Si j'avois eu tort en relevant l'étrange erreur par laquelle elles ont conclu que les pôles de la terre étoient applatis, d'après des opérations géométriques qui montrent évidemment qu'ils ſont alongés, elles n'auroient pas manqué de journaux, qui leur ſont dévoués la plupart, pour réprimer la voix d'un ſolitaire. Je n'en ai trouvé qu'un ſeul qui ait oſé me donner la ſienne. Parmi tant de puiſſances littéraires qui ſe diſputent l'empire des opinions, & qui croiſent ſur leurs mers orageuſes en tâchant de couler à fond tout ce qui ne ſert pas ſous leurs drapeaux, un journaliſte étranger a arboré en ma

faveur le pavillon de l'infurgence. C'eſt celui de Deux-Ponts que je nomme, ſuivant ma coutume de reconnoître publiquement des ſervices particuliers, quoique celui-ci ait été rendu à la vérité bien plus qu'à moi, qui ſuis perſonnellement inconnu à cet écrivain, ſi eſtimable par ſon impartialité.

D'un autre côté, ſi les Académies ne ſe ſont pas expliquées, il faut confidérer l'embarras où elles ſe trouvent de ſe rétracter publiquement d'une inconféquence géométrique déjà ſi ancienne & ſi répandue. Elles ne peuvent approuver mes réſultats ſans condamner les leurs, & elles ne peuvent condamner les miens, parce que leurs propres travaux les juſtifient. Je n'ai point été moi-même moins embarraſſé, lorſqu'en publiant mes obſervations je me ſuis vu dans l'alternative de choiſir entre leur eſtime & leur amitié; mais j'ai été entraîné par le ſentiment de la vérité, qui doit l'emporter ſur tous les ménagemens politiques. L'intérêt de ma réputation, je l'avoue, y eſt auſſi entré pour quelque choſe, mais pour la moindre part. L'utilité publique a été mon principal objet. Je n'ai employé ni le ridicile, ni l'enthouſiaſme, contre des hommes fameux ſurpris dans l'erreur. Je ne me ſuis point enivré de ma propre raiſon. Je me ſuis approché d'eux comme je me ſerois approché de Platon endormi ſur le bord d'un précipice; craignant leur réveil, & encore plus leur aſſoupiſſement. Je n'ai point rapporté leur aveuglement à quelque défaut de lumiere, dont le reproche eſt ſi ſenſible aux ſavans; mais à l'éblouiſſement des ſyſtêmes, & ſurtout, à l'influence de l'éducation & des habitudes

morales, qui voilent notre raiſon de tant de préjugés. J'ai donné dans l'avis de mon premier volume l'origine de cette erreur, que Newton a le premier miſe en avant, & ſa réfutation géométrique dans l'explication des figures à la fin du cinquieme.

J'ai lieu de craindre que ma modération & mon honnêteté ne ſoient pas imitées. Il a paru le 21 Novembre dernier, dans le Journal de Paris, une critique anonyme, fort amere des Etudes de la Nature. Elle commence à la vérité par les louer en général; mais elle détruit en détail tout le bien que la voix publique ſemble l'avoir forcée d'en dire. Elle avoit été précédée, peu de tems auparavant, de quelques autres lettres anonymes où mon ouvrage n'étoit pas nommé, mais ſur lequel elles répandoient, en paſſant, un poiſon froid & ſubtil, propre à faire ſon effet à la longue. J'ai vu avec ſurpriſe s'ouvrir, à mon égard, cet évent de la haine d'un ennemi obſcur; car enfin, j'ai tâché de bien mériter de tout le monde, & je ne ſuis ſur le chemin de perſonne. Mais lorſque j'ai appris que pluſieurs de mes amis avoient préſenté inutilement au Journal de Paris leur proſe & leurs vers pour ma défenſe; que bien auparavant on avoit refuſé d'y inſérer des morceaux de littérature, où on me donnoit quelques éloges, j'ai été convaincu qu'il y avoit un parti formé contre moi. Alors, j'ai eu recours au Journal Général de France, dont l'impartial rédacteur a bien voulu inſérer ma défenſe & ma réclamation, dans ſa feuille du 29 Novembre, n°. 143.

Voici donc ce que j'ai répondu au critique qui

a employé l'anonyme & le ſarcaſme contre des vérités phyſiques, & a pris, pour m'attaquer, le poſte des foibles & l'arme des méchans.

A monſieur le Rédacteur du Journal général de France.

MONSIEUR,

» Un écrivain qui ſe cache ſous le nom de *So-*
» *litaire des Pyrénées*, jaloux je penſe, de l'ac-
» cueil donç le public a honoré mes *Etudes de la*
» *Nature*, en a inſéré, hier 21, dans le Journal
» de Paris, une critique pleine d'humeur.

» Il y trouve ſur-tout fort mauvais que j'aie
» accuſé des Académiciens de s'être trompés,
» lorſqu'ils ont conclu de l'agrandiſſement des de-
» grés vers le pôle, que la terre y étoit ap-
» platie; que j'attribue la cauſe des marées à la
» fonte des glaces polaires, &c.... Pour affoiblir
» mes réſultats, il les préſente ſans preuves. Il ſe
» garde bien de parler de ma démonſtration ſi
» ſimple & ſi évidente, où j'ai fait voir que lorſ-
» que les degrés d'un arc de cercle, s'alongent,
» l'arc de cercle s'alonge auſſi & ne s'applatit pas.
» C'eſt ce que prouvent les pôles d'un œuf, ainſi
» que ceux du monde. Il n'y dit pas que les gla-
» ces de chaque pôle ayant cinq à ſix mille lieues
» de circonférence dans leur hiver, & deux à
» trois mille ſeulement dans leur été, j'ai été
» fondé à conclure de leurs fontes alternatives
» tous les mouvemens des mers. Il n'y parle pas
» de la multitude des preuves géométriques, nau-
» tiques, géographiques, botaniques & même
» académiques, dont j'ai appuyé ces importantes

» & nouvelles vérités. C'eſt à mes lecteurs à ju-
» ger ſi elles ſont bonnes. Comme il eſt clair que
» l'anonyme n'a obſervé la nature que dans des
» livres à ſyſtême ; qu'il n'oppoſe que des noms
» à des faits, & des autorités à des raiſons ; qu'il
» y ſuppoſe décidé ce que j'ai réfuté ; qu'il
» m'y fait dire ce que je n'ai pas dit ; que ce
» genre de critique eſt à la portée de tout homme
» ſuperficiel, oiſif & de mauvaiſe foi ; que ma
» ſanté, mon tems & mon goût ne me permet-
» tent pas de réfuter des diatribes de cette eſ-
» pece, quand même l'auteur auroit la loyauté
» de s'y nommer ; je déclare donc qu'à l'avenir
» je ne répondrai à aucune critique de ce genre,
» ſur-tout dans les papiers publics.

» Cependant, ſi quelque ami de la vérité dé-
» couvre des erreurs dans mon ouvrage, où il y
» en a ſans doute, & qu'il veuille me faire l'ami-
» tié de m'en inſtruire directement, je les corri-
» gerai dans mon livre & le citerai avec éloge ;
» parce que, comme lui, je ne cherche que la
» vérité, & que je n'honore que ceux qui l'aiment.

» Je ſuis ſeul, Monſieur. Comme je ne tiens
» à aucun parti, je ne peux diſpoſer d'aucun jour-
» nal. J'ai déjà éprouvé que je n'avois pas le cré-
» dit de faire rien publier dans celui de Paris,
» même pour le ſervice des malheureux. Je vous
» prie donc d'inſérer dans vos feuilles ſi impar-
» tiales, ma réponſe pour le préſent & ma pro-
» teſtation de ſilence pour l'avenir.

» Au reſte, en me plaignant de l'anonyme qui
» a attaqué mon ouvrage avec tant de fiel, je ſuis
» obligé de convenir qu'il a fait un éloge exceſſif
» de mon ſtyle. Cependant, je ne ſais comment

» cela se fait ; je me sens encore plus humilié de
» ses louanges que choqué de son mauvais ton.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé DE SAINT-PIERRE.

A Paris, ce 22 Novembre 1787. »

L'anonyme promettoit de s'étendre encore aux dépens de mon ouvrage, dans les feuilles suivantes du Journal de Paris ; mais le public ayant murmuré de me voir attaqué indécemment dans une lice fermée à mes amis, le rédacteur de ce journal, pour donner une preuve de son impartialité, a publié aussi-tôt un fragment d'une épître en vers à ma louange. Cet éloge est aussi l'ouvrage d'un anonyme ; car les bons se cachent pour faire le bien comme les méchans pour faire le mal. Les vers qu'on en a détachés sont très-beaux ; mais il y en a, selon moi, encore de plus beaux dans le reste de l'épître. Je les louerois de bon cœur, si je n'y étois beaucoup trop loué. Cependant, la reconnoissance m'oblige de dire qu'ils sont de M. Thérésse, avocat au conseil, qui m'a donné il y a un an, au mois de janvier, ce témoignage particulier de son amitié & de ses rares talens.

Revenons au point qui intéresse le plus les Académies. Pour se convaincre que les pôles de la terre sont alongés, il ne s'agit pas de résoudre quelque problême de la géométrie transcendante, tout hérissé d'équations, tel que la quadrature du cercle ; mais il suffit des notions les plus communes des élémens de la géométrie & de la physique. Avant de rassembler les preuves que j'en ai données & d'y en joindre de nouvelles, je vais

dire deux mots des moyens qui peuvent nous servir à nous assurer de la vérité, autant pour mon instruction que pour celle de mes critiques.

Nous sommes au sein de l'ignorance, comme des marins au milieu d'une mer sans rivages. On y voit çà & là quelques verités éparses comme des îles. Pour reconnoître des îles en pleine mer, il ne suffit pas de connoître leur distance au nord ou à l'orient. Leur latitude donne un cercle entier, & leur longitude un autre ; mais l'intersection de ces deux mesures détermine précisément le lieu où elles sont. On ne s'assure de même de la vérité, qu'en la considérant sous plusieurs rapports. Voilà pourquoi un objet que nous pouvons soumettre à l'examen de tous nos sens, nous est beaucoup mieux connu que celui auquel nous ne pouvons en appliquer qu'un seul. Ainsi nous connoissons mieux un arbre qu'une étoile, parce que nous voyons & touchons l'arbre : la fleur de l'arbre nous fournit plus de connoissances que son tronc ; parce que nous pouvons l'examiner de plus avec le sens de l'odorat ; & enfin, nos observations se multiplient sur le fruit, parce que nous le goûtons, & que nous pouvons l'observer avec quatre sens à-la-fois. Quant aux objets vers lesquels nous ne pouvons diriger qu'un seul de nos organes, tel que celui de la vue, nous n'en acquérons la science qu'en les considérant sous différens aspects. Vous dites : Cette tour à l'horizon est bleue, petite & ronde. Vous en approchez, & vous la trouvez blanche, grande & anguleuse. Vous concluez alors qu'elle est quarrée ; mais vous en faites le tour, & vous voyez qu'elle est pentagonale. Vous jugez qu'il est impossible d'en me-

ſurer la hauteur ſans un inſtrument, parce qu'elle eſt fort élevée. Prenez un objet de comparaiſon acceſſible, celui de votre ombre avec votre hauteur, vous y trouverez le même rapport qu'entre l'ombre de la tour & ſon élévation, que vous jugiez inacceſſible.

Ainſi la ſcience d'une vérité ne s'acquiert qu'en la conſidérant ſous divers rapports. Voilà pourquoi il n'y a que Dieu qui ſoit véritablement ſavant, parce qu'il connoît ſeul tous les rapports qui exiſtent entre les choſes, & qu'il n'y a encore que Dieu qui ſoit le plus univerſellement connu de tous les êtres, parce que les rapports qu'il a établis entre les choſes le manifeſtent dans tous ſes ouvrages.

Toutes les vérités s'enchaînent. Nous n'en acquérons la ſcience qu'en les comparant les unes aux autres. Si les académiciens avoient fait uſage de ce principe, ils auroient reconnu que l'aplatiſſement des pôles étoit une erreur. Il ne s'agiſſoit que d'en appliquer les conſéquences à la diſtribution des mers. Si les pôles ſont aplatis, leurs rayons étant les plus courts du globe, toutes les mers doivent s'y rendre comme au lieu le plus bas de la terre : d'un autre côté, ſi l'équateur eſt renflé, toutes les mers doivent s'en éloigner, & la zone torride doit préſenter dans toute ſa circonférence une zone de terre ſeche, de ſix lieues & demie d'élévation à ſon centre ; puiſque le rayon du globe à l'équateur, ſurpaſſe de cette dimenſion le rayon aux pôles, ſuivant les académiciens.

Or, la configuration du globe nous préſente préciſément le contraire : car les mers les plus grandes & les plus profondes ſont préciſément ſous ſon

équateur,

équateur, &, du côté de notre pôle, la terre se prolonge fort avant dans le nord, & les mers qu'elle renferme ne sont que des méditerranées remplies de hauts fonds.

A la vérité, le pôle sud est environné d'un vaste océan; mais comme le capitaine Cook n'en a approché qu'à 475 lieues, nous ignorons s'il y a des terres qui l'avoisinent. De plus, il est vraisemblable, ainsi que je l'ai dit ailleurs, que la nature qui contraste & balance toutes choses, a compensé l'élévation en territoire du pôle nord par une élévation équivalente en glace au pôle sud. En effet, Cook a trouvé la coupole glaciale du pôle sud, beaucoup plus étendue & plus élevée que celle qui couvre le pôle nord, & il ne veut pas qu'on établisse à cet égard de comparaison. Voici ce qu'il dit à l'occasion d'une de ses extrémités solides, qui l'empêcha de pénétrer au-delà du 71[e] degré sud, & qui étoit semblable à une chaine de montagnes s'élevant les unes sur les autres & se perdant dans les nuages. « On n'a jamais vu, je pense, de montagnes de glaces comme celles-ci dans les mers du Groenland; du moins, je ne l'ai lu nulle part & je ne l'ai point oui dire : de sorte qu'on ne doit pas établir une comparaison entre les glaces du nord & celles de ces parages. » Cook, année 1774, Janvier.

Cette prodigieuse élévation de glaces dont Cook n'a vu qu'une extrémité, peut donc équivaloir à l'élévation de territoire du pôle nord, constatée par les travaux mêmes des académiciens. Mais quoique les mers gelées du pôle sud se refusent aux opérations de la géométrie, nous allons voir tout-à-l'heure, par deux observations authentiques,

que les mers fluides qui l'environnent font plus élevées que celles de l'équateur, & font au même niveau que celles du pôle nord.

Vérifions maintenant l'alongement des pôles par la même méthode qui vient de nous fervir à démontrer leur aplatiffement. Cette derniere hypothefe a acquis un nouveau degré d'erreur, en l'apliquant à la diftribution des terres & des mers du globe; celle de l'alongement des pôles va gagner de nouveaux degrés de certitude, en l'étendant à différentes harmonies de la nature.

Raffemblons pour cet effet les preuves que j'en ai difperfées dans les volumes précédens. Il y en a de géométriques, de géographiques, d'atmofphériques, de nautiques & d'aftronomiques.

1°. La premiere preuve de l'alongement de la terre aux pôles, eft géométrique. Je l'ai inférée dans l'explication des figures à la fin du tome 5: elle fuffit feule pour jeter fur cette vérité le dernier degré d'évidence. Il ne falloit pas même de figure pour cela. On conçoit fort aifément que fi, dans un cercle, les degrés d'une portion de ce cercle s'alongent, la portion entiere de ce cercle s'alonge auffi. Or, les degrés du méridien s'alongent fous le cercle polaire, puifqu'ils y font plus grands que fous l'équateur fuivant les académiciens: donc l'arc polaire du méridien, ou, ce qui eft la même chofe, la courbe polaire s'alonge auffi. J'ai déjà fait ufage de cet argument, auquel on ne peut rien répondre, pour prouver que la courbe polaire n'étoit pas aplatie; je peux bien m'en fervir auffi pour prouver qu'elle eft alongée.

2°. La feconde preuve de l'alongement de la terre aux pôles, eft atmofphérique. On fait que

la hauteur de l'atmosphere diminue à mesure qu'on s'éleve sur une montagne. Or, cette hauteur diminue aussi, à mesure qu'on avance vers le pôle. J'ai à ce sujet deux expériences du barometre. La premiere, pour l'hémisphere nord; & la seconde, pour l'hémisphere sud. Le barometre, à Paris, baisse d'une ligne à onze toises de hauteur; & il baisse aussi d'une ligne en Suede, si on s'éleve seulement à dix toises un pied six pouces quatre lignes. Donc l'atmosphere de la Suede est plus basse, ou, ce qui revient au même, son continent est plus élevé qu'à Paris. Donc la terre s'alonge en allant vers le nord. Cette expérience & ses conséquences ne peuvent être rejetées des académiciens; car elles sont tirées de l'histoire de l'académie des sciences, année 1712, page 4. Voyez l'explication des figures, hémisphere Atlantique, t. 5.

3°. La seconde experience de l'abaissement de l'atmosphere aux pôles, a été faite vers le pôle sud. C'est une suite d'observations barométrales faites chaque jour dans l'hémisphere sud par le capitaine Cook, pendant les années 1773, 1774 & 1775, où l'on voit que le mercure ne s'élevoit guere au-dessus de 29 pouces anglois, au-delà du 60e degré de latitude sud, & montoit presque toujours à 30 pouces, & même plus haut, dans le voisinage de la zone torride, ce qui prouve que le barometre baisse en allant vers le pôle sud ainsi que vers le pôle nord, & que par conséquent, l'un & l'autre sont alongés.

On peut voir la table de ces observations barométales, à la fin du second voyage du capitaine Cook. Celles du même genre, qui ont été recueillies dans le voyage suivant, ne présentent

entre elles aucune différence réguliere, quelle que foit la latitude du vaiffeau; ce qui prouve leur inexactitude, occafionnée probablement par le défordre que dut entraîner la mort fucceffive des obfervateurs, c'eft-à-dire, du favant Anderfon, chirurgien du vaiffeau, & ami particulier de Cook, de ce grand homme lui-même; du capitaine Clarke fon fucceffeur : & peut-être auffi par quelque partifan zélé de Newton, qui aura voulu jeter des nuages fur des faits fi contraires à fon fyftême de l'aplatiffement des pôles.

4°. La quatrieme preuve de l'alongement des pôles, eft nautique. Elle eft formée de fix expériences de trois différentes efpeces. Les deux premieres expériences font prifes de la defcente annuelle des glaces de chaque pôle vers la ligne; les deux fecondes, des courans qui defcendent des pôles pendant leur été; & les deux dernieres, de la rapidité & de l'étendue de ces mêmes courans, qui font le tour du globe alternativement pendant fix mois : trois font pour le pôle nord, & trois pour le pôle fud.

La premiere expérience, tirée de la defcente des glaces du pôle nord, eft citée dans le tome premier de cet ouvrage, étude quatrieme. J'y ai rapporté les témoignages des plus célebres marins du nord; entre autres de l'anglois Ellis, des hollandois Linfchoten & Barents, du hambourgeois Martens, & de Denis, gouverneur François du Canada, qui atteftent que ces glaces font d'une hauteur prodigieufe, & qu'on les rencontre fréquemment au printems, à des latitudes tempérées. Denis dit qu'elles font plus hautes que les tours de Notre-Dame, qu'elles forment quelquefois des

chaînes flottantes de plus d'une journée de navigation, & qu'elles viennent échouer jusque sur le grand banc de Terre-Neuve. La partie la plus septentrionale de ce banc, ne s'étend guere au-delà de 50 degrés; & les marins qui vont à la pêche de la baleine, ne trouvent en été les glaces solides du nord que vers le 75e degré. Mais en supposant que ces glaces solides s'étendent en hiver depuis le pôle jusqu'au 65e degré, les glaces flottantes qui s'en détachent parcourroient 375 lieues dans les deux premiers mois du printems : ce n'est point le vent qui les pousse vers le midi, puisque les vaisseaux pêcheurs qui les rencontrent, ont souvent le vent favorable; des vents inconstans les porteroient indifféremment au nord, ou à l'est, ou à l'occident : mais ce sont les courans du nord qui les amenent constamment chaque année vers la ligne, parce que le pôle d'où ils sortent est plus élevé.

5e. La seconde expérience de la même espece, pour le pôle sud, est tirée des voyages du capitaine Cook, année 1772, 10 decembre. « Le 10 » décembre, à huit heures du matin, nous dé- » couvrimes des glaces à notre ouest; » à quoi M. Forster ajoute : « Et à environ deux lieues au- » dessus du vent, une autre masse qui ressembloit » à une pointe de terre blanche. L'après-midi, » nous passâmes près d'une troisieme, qui étoit » cubique, & qui avoit deux mille pieds de long, » quatre cents de large, & au moins deux cents » d'élévation. » Cook étoit alors au 51e degré de latitude sud, & à 2 degrés ouest de longitude du cap de Bonne-Espérance. Il en vit beaucoup d'autres jusqu'au 17 janvier 1773; mais étant a cette

époque, par 65 degrés 15 minutes de latitude ſud, il fut arrêté par un banc de glaces briſées, qui l'empêcha d'aller plus avant au ſud. Ainſi, en ſuppoſant que la premiere glace qu'il rencontra le 10 décembre fût partie de ce point le 10 octobre, tems où je ſuppoſe que l'action du ſoleil a commencé à diſſoudre les glaces du pôle ſud, elle auroit parcouru vers la ligne 14 degrés, ou 350 lieues en deux mois; c'eſt-à-dire, fait à-peu-près le même chemin dans le même tems, que les glaces qui deſcendent du pôle nord. Le pôle ſud eſt donc, ainſi que le pôle nord, plus élevé que l'équateur, puiſque ſes glaces deſcendent vers la zone torride.

6°. La troiſieme expérience nautique de l'alongement du pôle nord, vient de ſes courans mêmes, qui ſortent directement des baies & des détroits du nord avec la rapidité des écluſes. J'ai cité à cet égard les mêmes marins du nord, Linſchoten & Barents, envoyés par les Hollandois pour trouver un paſſage à la Chine par le nord-oueſt; & Ellis, chargé par les Anglois de chercher un paſſage à la mer du Sud, au nord-eſt, dans le fond de la baie d'Hudſon. Ils ont trouvé au fond de ces mers ſeptentrionales, des courans qui ſortoient des baies & des détroits, en faiſant huit à dix lieues par heure, entraînant une multitude prodigieuſe de glaces flottantes, & des marées tumultueuſes qui, ainſi que les courans, ſe précipitoient directement du nord, du nord-eſt ou du nord-oueſt, ſelon le giſement des terres. C'eſt d'après ces faits conſtans & multipliés, que je me ſuis convaincu que la fonte des glaces polaires étoit la cauſe ſeconde du mouvement des mers, le ſoleil la cauſe premiere, & que j'ai formé ma théorie

des marées. Voyez, tome 5, l'explication des figures, hémisphere Atlantique.

7°. Les courans de la mer du Sud prennent également naissance dans les glaces du pôle austral. Voici ce qu'en rapporte Cook, année 1774, janvier. « A la vérité, c'étoit mon opinion ainsi que » celle de la plupart des officiers, que cette glace » s'étendoit jusqu'au pôle, ou que peut-être elle » touchoit à quelque terre à laquelle elle est fixée » dès les tems les plus anciens : qu'au sud de ce » parallele se forment toutes les glaces que nous » trouvions çà & là au nord ; qu'elles en sont » ensuite détachées par des coups de vent, ou » par d'autres causes, & jetées au nord par » les courans que dans les latitudes élevées nous » avons toujours reconnu porter vers cette di- » rection. »

Ainsi cette quatrieme expérience nautique prouve que le pôle sud est alongé comme le pôle nord ; car si l'un & l'autre étoient applatis, les courans se dirigeroient vers eux, au-lieu de porter vers la ligne.

Ces courans australiens ne sont pas si violens à leur origine que les septentrionaux, parce qu'ils ne sont pas comme eux rassemblés dans des baies, & ensuite dégorgés par des détroits ; mais nous allons voir qu'ils s'étendent tout aussi loin.

8°. La cinquieme preuve nautique de l'élévation des pôles au-dessus de l'horizon de toutes les mers, vient de la rapidité & de la longueur de leurs courans qui font le tour du globe. On peut voir à ce sujet l'étendue de mes recherches & de mes preuves, à la fin du tome 5, dans l'explication des figures, hémisphere Atlantique. J'ai

cité d'abord le courant de l'océan Indien, qui flue six mois vers l'orient, & six mois vers l'occident, suivant le témoignage de tous les marins de l'Inde. J'ai fait voir que ce courant alternatif & semi-annuel ne pouvoit s'attribuer en aucune maniere au cours de la lune & du soleil, qui vont toujours d'orient en occident, mais à la chaleur combinée de ces astres, qui fondent pendant six mois les glaces de chaque pôle.

J'ai ensuite apporté deux observations très-curieuses, pour constater qu'un pareil courant semi-annuel & alternatif, existoit dans l'océan Atlantique, où, jusqu'à présent, on ne l'avoit pas soupçonné. La premiere, est celle de Rennefort, qui trouva, au mois de juillet 1666, au sortir des îles Açores, la mer couverte des débris d'un combat naval qui s'étoit donné neuf jours auparavant entre les Anglois & les Hollandois, à la hauteur d'Ostende. Ces débris avoient fait dans neuf jours plus de 275 lieues vers le midi, ce qui fait plus de 34 lieues par jour; & c'est une cinquieme expérience nautique qui prouve, par la rapidité des courans du nord, l'élévation considérable de ce pôle sur l'horizon des mers.

9°. Ma sixieme expérience nautique démontre particuliérement l'élévation du pôle sud, par l'étendue de ses courans, qui remontent en hiver jusqu'aux extrêmités de l'Atlantique. C'est l'observation de M. Pennant, célebre naturaliste anglois, qui rapporte que la mer jeta sur les côtes d'Ecosse le mât du Tilbury, vaisseau de guerre qui brûla à la rade de la Jamaïque; & qu'on recueille tous les ans, sur les rivages de ses îles, des graines de plantes qui ne croissent qu'à la Jamaïque. Cook

assure aussi dans ses Voyages comme un fait constant, qu'on trouve tous les ans sur les côtes d'Islande, quantité de grosses semences plates & rondes, appelées des yeux de bœuf, qui ne viennent qu'en Amérique.

10°. & 11°. Les preuves astronomiques de l'alongement des pôles, sont au nombre de trois. Les deux premieres sont lunaires. C'est la double observation de Tycho-Brahé & de Kepler, qui ont vu dans les éclipses centrales de la lune l'ombre de la terre alongée sur ses pôles. Je l'ai citée, tome premier, Etude quatrieme. On ne peut rien opposer au témoignage de la vue de deux astronomes aussi célebres, dont les calculs, loin d'être favorisés, se trouvoient dérangés par leurs observations.

12°. La troisieme preuve astronomique de l'alongement des pôles, est solaire, & regarde le pôle nord. C'est l'observation de Barents, qui apperçut de la Nouvelle-Zemble, par le 76e degré de latitude nord, le soleil a l'horizon quinze jours plutôt qu'il ne s'y attendoit. Le soleil, dans ce cas, étoit de deux degrés & demi plus élevé qu'il ne devoit l'être. En donnant un degré pour la réfraction de l'atmosphere en hiver, au 76e degré de latitude nord, & même un degré & demi, ce qui est très-considérable, il resteroit un degré au moins pour l'élévation extraordinaire de l'observateur sur l'horizon de la Nouvelle-Zemble. J'ai relevé a cette occasion une autre erreur de l'académicien Bouguer qui ne fixe qu'à 34 minutes la plus grande réfraction du soleil pour tous les climats. Je ne me sers pas, comme on voit, de tous les avantages que me donnent ceux dont

je combats les opinions. Voyez le tome cinquieme, explication des figures, hémisphere Atlantique.

Toutes ces douze preuves, tirées de différentes harmonies de la nature, s'accordent mutuellement à démontrer que les pôles sont alongés. Elles sont appuyées d'une multitude de faits dont je pourrois augmenter le nombre, tandis que les académiciens ne peuvent appliquer à aucun phénomene de la terre, de la mer ou de l'atmosphere, leur résultat de l'applatissement des pôles, sans en reconnoître aussi-tôt l'erreur. D'ailleurs, la géométrie seule suffit pour les en convaincre.

A la vérité, ils y ont fait cadrer les vibrations du pendule ; mais cette expérience est sujette à mille erreurs. Elle est au moins aussi suspecte que celle du miroir ardent qui leur a servi à conclure que les rayons de la lune n'avoient pas de chaleur, tandis que le contraire a été prouvé à Rome & à Paris, par des professeurs de physique. Le pendule s'alonge par le chaud, & se raccourcit par le froid. Il est bien difficile de compenser ses variations, par un assemblage de verges de différens métaux. D'un autre côté, il est bien facile à des hommes prévenus dès l'enfance par l'attraction, de se méprendre de quelques lignes en sa faveur. D'ailleurs, tous ces petits moyens de la physique, sujets à tant de mécomptes, ne peuvent contredire en aucune maniere l'alongement des pôles de la terre, dont la nature nous présente les mêmes résultats sur la mer, dans l'air & dans les cieux.

L'alongement des pôles prouvé, le courant des mers & des marées s'ensuit naturellement. Plu-

ſieurs perſonnes voyant régner entre nos marées & les phaſes de la lune, les mêmes accroiſſemens & les mêmes diminutions, ſont perſuadées que cet aſtre en eſt le premier mobile par ſon attraction; mais ces accords n'exiſtent que dans une partie de la mer Atlantique. Ils proviennent non de l'attraction de la lune ſur les mers, mais de ſa chaleur réfléchie du ſoleil ſur les glaces polaires, dont elle augmente les effuſions, ſuivant certaines loix particulieres à nos continens. Par-tout ailleurs, le nombre, la variété, la durée, l'irrégularité & la régularité des marées, n'ont aucun rapport avec les phaſes de la lune, & s'accordent au contraire avec les effets du ſoleil ſur les glaces polaires, & la configuration des pôles de la terre. C'eſt ce que nous allons prouver, en employant le même principe de comparaiſon qui nous a ſervi a réfuter l'erreur des académiciens ſur l'applatiſſement des pôles, & à démontrer la vérité de ma théorie ſur leur prolongement.

Si la lune agiſſoit par ſon attraction ſur les marées de l'Océan, elle en étendroit l'influence ſur les méditerranées & les lacs. Or, c'eſt ce qui n'eſt pas, puiſque les méditerranées & les lacs n'ont point de marées, du moins de marées lunaires; car nous avons obſervé que les lacs, ſitués au pied des montagnes à glace, ont, en été, des marées ſolaires ou un flux comme l'Océan. Tel eſt le lac de Geneve, qui a un flux régulier l'après-midi. Cet accord du flux des lacs voiſins des montagnes à glace avec la chaleur du ſoleil, jette déja la plus grande vraiſemblance ſur ma théorie des marées; & au contraire, la diſcordance de ces mêmes flux avec les phaſes de la lune, ainſi

que la tranquillité des méditerranées lorſque cet aſtre paſſe à leur méridien, rendent déjà ſon attraction plus ſuſpecte. Mais nous allons voir que dans le vaſte Océan même, la plupart des marées n'ont aucun rapport ni avec ſon attraction, ni avec ſon cours.

J'ai déjà cité dans l'explication des figures, le navigateur Dampier, qui rapporte que la plus grande marée qu'il éprouva ſur les côtes de la Nouvelle-Hollande, n'arriva que trois jours après la pleine lune. Il aſſure, ainſi que tous les navigateurs du midi, que les marées s'élevent fort peu entre les tropiques, & qu'elles ſont tout au plus de quatre à cinq pieds aux Indes orientales, & d'un pied & demi ſeulement, ſur les côtes de la mer du Sud.

Je demande maintenant pourquoi ces marées entre les tropiques, ſont ſi foibles & ſi retardées ſous l'influence directe de la lune? Pourquoi la lune nous fait éprouver, par ſon attraction, deux marées par jour dans notre mer Atlantique, & qu'elle n'en produit qu'une ſeule dans beaucoup d'endroits de la mer du Sud, qui eſt incomparablement plus large? Pourquoi, dans cette même mer du Sud, y a-t-il des marées diurnes & ſemi-diurnes, c'eſt-à-dire, de douze heures & de ſix heures? Pourquoi la plupart des marées y arrivent-elles conſtamment aux mêmes heures, & s'élevent-elles à une hauteur réguliere preſque toute l'année, quelles que ſoient les irrégularités des phaſes de la lune? Pourquoi y en a-t-il qui croiſſent dans les quadratures tout comme dans les pleines & nouvelles lunes? Pourquoi ſont-elles toujours plus fortes en approchant des pôles, &

ſe

se dirigent-elles souvent vers la ligne, contre le principe prétendu de leur impulsion ?

Ces problêmes impossibles à résoudre par la théorie de l'attraction de la lune à l'équateur, cessent de l'être par la chaleur alternative du soleil sur les glaces des deux pôles.

Je vais d'abord prouver cette diversité des marées, par le témoignage même des compatriotes de Newton, partisans zélés de son systême. Mes témoins ne sont pas des hommes obscurs; ce sont des savans, des capitaines de la marine du roi d'Angleterre, chargés successivement par le vœu de leur nation & le choix de leur Prince, de faire le tour du monde, & d'en rapporter des connoissances utiles à l'étude de la nature. Ce sont les capitaines Byron, Carteret, Cook, Clerke, & l'astronome M. Wales. J'y joindrai le témoignage de Newton lui-même. Examinons d'abord ce qu'ils rapportent sur les marées de la partie méridionale de la mer du Sud.

A la rade de l'île de Massasuero, par le 33e degré 45 minutes de latitude sud, & le 80e degré 22 minutes de longitude ouest, du méridien de Londres.... « La mer verse douze heures au nord, » & reverse ensuite douze heures au sud. » Capitaine Byron, année 1765, avril.

Comme l'île de Massasuero est dans la partie australe de la mer du Sud, ses marées qui vont au nord en avril, vont donc vers la ligne contre le systême lunaire : de plus, ses marées sont de douze heures; autre difficulté.

A l'anse Angloise, sur la côte de la Nouvelle-Bretagne, vers le 5e degré de latitude sud & le 152e degré de longitude, la marée a son flux &

» reflux une fois dans vingt-quatre heures. » Capitaine Carteret, année 1767, août.

A la baie des îles, dans la Nouvelle-Zélande, vers le 34e degré 59 minutes de latitude sud, & le 185e degré 36 minutes de longitude ouest, » d'après les observations que j'ai pu faire sur » la côte relativement aux marées, il paroît que » le flot vient du sud. » Capitaine Cook, année 1769, décembre.

Voici encore des marées en pleine mer qui vont vers la ligne, contre l'impulsion de la lune. Elles descendoient dans cette saison à la Nouvelle-Zélande, du pôle sud dont les courans étoient alors en activité; car c'étoit l'été de ce pôle, au mois de décembre. Celles de Massafuero, quoique observées au mois d'avril par le capitaine Byron, avoient aussi la même origine, parce que les courans du pôle nord qui ne commence qu'à la fin de mars, à l'équinoxe de notre printems, n'avoient pas encore arrêté l'influence du pôle sud dans l'hémisphere austral.

A l'embouchure de la riviere Endeavour, dans la Nouvelle-Hollande, par le 15e degré 26 minutes de latitude sud, & 214e degré 42 minutes de longitude ouest, où le capitaine Cook radouba son vaisseau après avoir échoué, « le flot & le jussant » n'étoient considérables qu'une fois dans vingt- » quatre heures, ainsi que nous l'avions éprouvé » tandis que nous étions sur le rocher. » Capitaine Cook, année 1770, juin.

A l'entrée du havre de Noël, dans la terre de Kerguelen, vers le 48e degré 29 minutes de latitude sud, & 68e degré 42 minutes de longitude est, » tandis que nous étions à l'ancre, nous observâ-

» mes que le flux venoit du sud-est, avec une » vitesse d'au moins deux milles par heure. » Capitaine Cook, année 1776, décembre.

Ainsi voilà encore une marée qui descendoit directement du pôle sud. Il paroit que cette marée étoit réguliere & diurne, c'est-à-dire, de douze heures; car Cook ajoute quelques pages après: » On y a la haute mer à environ dix heures, » dans les pleines & les nouvelles lunes, & les » flots s'élevent & retombent d'environ quatre » pieds. »

Aux îles de O-Taiti, par le 17e degré 29 minutes de latitude sud, & le 149e degré 35 minutes de longitude, & de Uliétea, par le 16 dégré 45 minutes de latitude sud, « nous fîmes aussi » quelques observations sur les marées, sur tout, » à O-Taiti & à Uliétea. Nous voulions déter- » miner leur plus grande élévation sur la pre- » miere de ces îles. Durant mon second voyage, » M. Wales crut avoir découvert que les flots y » montoient par-delà le point que j'avois trouvé » en 1769; mais nous nous assurâmes cette fois » que cette différence n'avoit plus lieu; c'est- » à-dire, que la marée s'élevoit seulement de » 12 à 14 pouces au plus. Nous observâmes que » la marée est haute à midi dans les quadratures, » aussi bien qu'à l'époque des pleines & des nou- » velles lunes. » Capitaine Cook, année 1777, décembre.

Cook donne dans cet endroit de son journal une table des marées dans ces îles, depuis le premier jusqu'au 26 de novembre, où l'on voit qu'il n'y avoit qu'une marée par jour, qui, dans tout le cours du mois, se trouvoit à sa hauteur moyenne,

entre onze heures & une heure. Ainſi, il eſt clair que des marées ſi régulieres à des époques ſi différentes de la lune, n'avoient aucun rapport avec les phaſes de cet aſtre.

Cook étoit à Taïti en 1769 au mois de juillet, c'eſt-à-dire dans l'hiver du pôle ſud : il s'y retrouvoit en 1777, au mois de décembre, c'eſt-à-dire, dans ſon été; ainſi il eſt poſſible que les effuſions de ce pôle étant alors plus abondantes & plus voiſines de Taïti, que celles du pôle nord, les marées fuſſent plus fortes dans cette île en décembre qu'en juillet, & que l'aſtronome M. Wales eût raiſon.

Obſervons maintenant les effets des marées dans la partie ſeptentrionale de la mer du Sud.

A l'entrée de Nootka ſur la côte d'Amérique, par le 49e degré 36 minute de latitude nord, & le 233e degré 17 minutes de longitude eſt, « *la* » mer eſt haute à 12 heures 20 minutes dans les » nouvelles & pleines lunes; elle s'éleve de huit » pieds neuf pouces. Je parle de l'élévation qui » a lieu durant les marées du matin, & deux ou » trois jours après les nouvelles & pleines lunes. » Les marées de nuit montent alors deux pieds » plus haut. Cette élévation plus conſidérable, » fut très-marquée dans la grande mer de la » pleine lune, qui eut lieu bientôt après notre » arrivée. Il nous parut clair qu'il en feroit de » même lors des marées de la nouvelle lune. » Au reſte, nous ne relâchâmes pas aſſez long- » tems dans l'entrée de Nootka, pour nous en » aſſurer d'une maniere poſitive. » Capitaine Cook, année 1778, avril.

Ainſi voilà deux marées par jour, ou ſemi-

diurnes, de l'autre côté de notre hémiſphere, comme dans le nôtre, tandis qu'il paroît qu'il n'y en a qu'une dans l'hémiſphere auſtral, c'eſt-à-dire, dans la mer du ſud ſeulement. De plus, ces marées ſemi-diurnes different des nôtres, en ce qu'elles arrivent à la même heure, & qu'elles n'éprouvent d'accroiſſement que deux ou trois jours après la pleine lune. Nous donnerons bientôt la raiſon de ces phénomenes inexplicables, ſuivant le ſyſtême lunaire.

Nous allons voir dans les deux obſervations ſuivantes, ces marées du nord de la mer du ſud obſervées en avril, devenir à des latitudes plus élevées ſur la même côte, plus fortes en mai, & encore plus en juin, ce qui ne peut ſe rapporter en aucune maniere au cours de la lune, qui paſſe alors dans l'hémiſphere auſtral, mais au cours du ſoleil, qui paſſe dans l'hémiſphere ſeptentrional, & échauffe de plus en plus les glaces du pôle nord, dont la fonte croît à meſure que la chaleur de cet aſtre augmente. D'ailleurs, la direction de ces marées du nord vers la ligne, & d'autres circonſtances, vont confirmer pleinement qu'elles tirent leur origine du pôle.

A l'entrée de la riviere de Cook, ſur la côte de l'Amérique, vers le 57ᵉ d. 51 m. de latitude nord, « nous éprouvâmes ici une marée très-forte » qui portoit au ſud en dehors de l'entrée. C'é» toit le moment du reflux. Il faiſoit de trois à » quatre nœuds par heure, & la mer fut baſſe » à dix heures. La marée entraîna hors de l'en» trée une quantité conſidérable d'algues marines » & de bois flottans. L'eau étoit devenue épaiſſe » comme celle des rivieres; mais, ce qui nous

» excita à continuer notre route, nous la trou-
» vâmes à la mer basse aussi salée que l'Océan.
» La vîtesse du flot fut de trois nœuds, & le cou-
» rant remonta jusqu'à quatre heures du soir. »
Cap. Cook, année 1778, mai.

Les marins entendent par nœuds, les divisions de la corde du lock, & par lock, un petit morceau de bois qu'on jette à la mer attaché à une corde, pour mesurer la course d'un vaisseau. Lorsque, dans une minute, il s'écoule hors du vaisseau trois divisions ou nœuds de cette corde, on en conclut que le vaisseau ou le courant fait par heure trois milles, ou une lieue.

En remontant la même entrée dans un lieu où elle n'avoit que quatre lieues de largeur, « la ma-
» rée avoit une vîtesse & une force prodigieuses.
» Elle étoit effrayante pour nous, qui ne savions
» pas si l'agitation de l'eau étoit occasionnée par
» le courant ou le choc des vagues contre les
» bancs de sable ou les rochers.... Nous demeu-
» râmes à l'ancre pendant le reflux, dont la vî-
» tesse étoit de près de cinq nœuds par heure (une
» lieue deux tiers). Jusqu'ici nous avions trouvé
» le même degré de salure à la mer basse & à la
» mer haute; & à ces deux époques, les vagues
» avoient été aussi salées que l'eau de l'Océan.
» Nous eûmes bientôt des indices que nous re-
» montions une riviere. L'eau que nous puisâmes
» à la fin du reflux, étoit beaucoup plus douce
» que celle que nous avions goûtée auparavant:
» je fus convaincu que nous étions dans une
» grande riviere, & non pas dans un détroit qui
» communiquât avec les mers du nord. » Cap.
Cook, année 1778. 30 mai.

Ce que Cook appelle l'Entrée, à laquelle on a depuis donné le nom de grande riviere de Cook, n'eſt, par ſon cours & ſes eaux ſaumaches, ni un détroit, ni une riviere, mais une véritable écluſe du nord, par où s'écoulent les effuſions des glaces polaires dans l'Océan. On en trouve de ſemblables au fond de la baie d'Hudſon. Ellis y avoit été trompé, & les avoit priſes pour des détroits qui communiquoient de la mer du Nord à la mer du Sud. C'étoit pour diſſiper les doutes qui étoient reſtés à ce ſujet, que Cook avoit tenté le même examen au nord des côtes de la Californie.

Suite de la reconnoiſſance de l'intérieur de l'Entrée ou grande riviere de Cook. « Lorſque nous » eûmes atteint la baie, le flot portoit avec force » dans la riviere du Retour, & le juſſant eut une » force plus grande encore. La mer tomba de » 20 pieds tandis que nous étions à l'ancre. » Cap. Cook, année 1778, juin.

Ce que Cook nomme le juſſant ou le reflux, me paroît être le flot ou le flux lui-même, puiſqu'il étoit plus tumultueux & plus rapide que ce qu'il appelle le flux; car la réaction ne peut jamais être plus forte que l'action. La marée deſcendante même dans nos rivieres, n'eſt jamais auſſi forte que la marée montante. Celle-ci y produit pour l'ordinaire une barre, ce que ne fait pas l'autre.

Cook prévenu en faveur du préjugé que la cauſe des marées eſt entre les tropiques, ne pouvoit ſe réſoudre à regarder ce flot qui venoit de l'intérieur des terres, comme une véritable marée. Cependant, dans la partie oppoſée de ce même continent, je veux dire au fond de la baie d'Hudſon,

le flot ou la marée vient de l'oueſt, c'eſt-à-dire, de l'intérieur des terres.

Voici ce que rapporte, à ce ſujet, l'introduction du troiſieme Voyage de Cook.

» Le capitaine Middleton, chargé d'un voyage » à la baie d'Hudſon, entrepris en 1741 & 1742, » avoit trouvé entre le 65e & le 66e degré de » latitude une entrée fort conſidérable dirigée » vers l'oueſt, dans laquelle il pénétra avec ſes » vaiſſeaux. Après avoir examiné les marées à di- » verſes repriſes, & s'être efforcé durant trois » ſemaines de découvrir la nature & la direction » intérieure de l'ouverture, il reconnut que le flot » venoit toujours de l'oueſt, & que c'étoit une » grande riviere à laquelle il donna le nom de » Wager.

» M. Dobbs conteſta l'exactitude, ou plutôt la » fidélité de ces détails. Il ſoutint que la riviere » de Middleton eſt un détroit & non pas une » riviere d'eau douce ; que ſi Middleton l'avoit » examinée convenablement, il y auroit trouvé » un paſſage à l'océan occidental d'Amérique. Le » peu de ſuccès de l'expédition ne ſervit donc » qu'à fournir à M. Dobbs de nouveaux argu- » mens pour tenter ce paſſage encore une fois ; » & ayant fait accorder par un acte du Parle- » ment les vingt mille livres ſterling de récom- » penſe dont on a parlé plus haut, il parvint à » déterminer une ſociété d'armateurs & de né- » gocians, à équiper le Dobbs & la Californie. » On eſpéra que ces vaiſſeaux viendroient à bout » de penétrer dans l'océan Pacifique, par l'ou- » verture que le voyage de Middleton avoit in- » diquée, & ſur laquelle on ſuppoſoit que ce

» navigateur avoit trompé le public dans son
» rapport.

» Cette nouvelle expédition n'eut pas plus de
» succès que les autres. On sait que le voyage
» du Dobbs & de la Californie (1) confirmerent,
» au-lieu de détruire, les assertions de Middle-
» ton. On apprit que le prétendu détroit n'étoit
» qu'une riviere d'eau douce, & on détermina
» exactement jusqu'à quel point elle est navigable
» du côté de l'ouest. »

Ainsi la riviere le Wager produit une véritable marée de l'ouest, parce qu'elle est une des écluses qui viennent du nord dans l'océan Atlantique; il est donc clair que la grande riviere de Cook produit, de son côté, une véritable marée de l'est, parce qu'elle est aussi une des écluses du nord dans la mer du Sud.

D'ailleurs, l'élévation & le tumulte de ces marées de la grande riviere de Cook, semblables à celles du fond de la baie d'Hudson, du détroit de Waigats, &c. l'affoiblissement de leur salure, leur direction générale vers la ligne, prouvent qu'elles sont formées en été dans le nord de la mer du Sud, ainsi que dans le nord de la mer Atlantique, de la fonte des glaces du pôle nord.

Dans la suite du voyage de Cook, achevé par le capitaine Clerke, nous allons trouver deux autres observations sur les marées, dont le systême lunaire ne peut pas rendre plus de raison.

Aux îles Sandwich, à l'observatoire anglois,

---

(1) M. Ellis fut du voyage, & c'est lui qui en a écrit la relation que j'ai citée plus d'une fois.

dans la baie de Karakakoo, par le 19e degré 28 m. de latitude nord, & le 204e de longitude est, » les marées sont très-régulieres ; le flux & le » reflux sont de six heures. Le flot vient de l'est, » & la mer est haute dans les pleines & les nou- » velles lunes, à trois heures 45 minutes, tems » apparent. » Cap. Clerke, année 1779, mars.

A la bourgade de Saint-Pierre & de Saint-Paul, au Kamchatka, par le 53e d. 38 m. de latitude nord, & le 58e d. 43 m. longitude est, « la mer » fut haute dans les pleines & nouvelles lunes » à 4 heures 36 minutes, & sa plus grande élé- » vation étoit de 5 pieds 8 p. Les marées arri- » vent de douze heures en douze heures, d'une » maniere très-réguliere. » Cap. Clerke, année 1779, octobre.

Le capitaine Clerke, imbu, ainsi que Cook, du système de l'attraction de la lune dans la zone torride, s'efforce en vain de rapporter aux phases irrégulieres de cet astre des marées qui arrivent à des heures régulieres dans la mer du *Sud*, ainsi que leurs autres phénomenes. L'astronome M. Wales, qui accompagna Cook dans son second voyage, est forcé d'avouer à ce sujet l'insuffisance de la théorie de Newton. Voici ce qu'il en dit dans un extrait inséré dans l'introduction générale du dernier voyage de Cook.

» Les lieux où l'on a observé, pendant ces voya- » ges, l'élévation & l'époque des marées, sont » en très-grand nombre, & il en résulte des dé- » tails utiles & importans. Dans le cours de ces » observations, quelques faits très-curieux & mê- » me très-imprévus, se sont offerts à nous. Il » suffira d'indiquer ici la hauteur extrêmement

» petite du flot au milieu de l'océan Pacifique : » nous l'y avons trouvée de deux tiers au des-» sous de la quantité à laquelle on auroit pu s'at-» tendre d'après la théorie & le calcul. » Les partisans du systême Newtonien seroient bien autrement embarrassés, s'il leur falloit expliquer d'une maniere claire, d'abord, pourquoi il y a par jour deux marées de six heures dans l'océan Atlantique ; ensuite, pourquoi il n'y en a qu'une de douze heures dans la partie australe de la mer du Sud, comme à l'île de Taiti, sur la côte de la Nouvelle-Hollande, sur celle de la nouvelle-Bretagne, à l'île de Massafuero, &c..... : pourquoi, d'un autre côté, dans la partie septentrionale de cette même mer du Sud, les deux marées de six heures reparoissoient chaque jour égales aux îles Sandwich ; inégales sur la côte d'Amérique, à l'entrée de Nootka ; & vers cette même latitude, réduite à une seule marée de 12 heures sur la côte d'asie, au Kamchatka.

J'en pourrois citer d'autres encore plus extraordinaires. Ce sont ces dissonances très-marquées & très-nombreuses du cours des marées avec celui de la lune, dont Newton cependant ne connoissoit qu'un petit nombre, qui l'ont forcé de reconnoître lui-même, ainsi que je l'ai dit ailleurs, » qu'il falloit qu'il y eût dans le retour périodi-» que des marées, quelque autre cause mixte qui » a été inconnue jusqu'ici. » *Philosophie de Newton*, *chap.* 18.

Cette autre cause inconnue jusqu'ici est la fonte des glaces polaires, qui ont cinq à six mille lieues de circonférence dans leur hiver, & deux à trois mille au plus dans leur été. Ces glaces, en s'é-

coulant alternativement dans le ſein des mers, en operent tous les phénomenes. Si, dans notre été, il y a deux marées par jour dans l'océan Atlantique, c'eſt à cauſe du déverſement alternatif des deux continens, l'ancien & le nouveau, qui ſe rapprochent au nord, dont l'un verſe le jour & l'autre la nuit, les eaux des glaces que le ſoleil fait fondre ſur le côté oriental & occidental du pôle qu'il circuit chaque jour de ſes feux, & qu'il échauffe pendant ſix mois. S'il y a un retard de 22 minutes d'une marée à celle qui la ſuit, c'eſt parce que la coupole des glaces polaires en fuſion, diminue chaque jour, & que ſes effluences ſont retardées par les ſinuoſités du canal de l'Atlantique. Si, dans notre hiver, il y a auſſi deux marées retardées par jour ſur nos côtes, c'eſt que les effluences du pôle ſud entrant dans le canal de l'Atlantique, éprouvent encore deux déverſemens à ſon embouchure ; l'un en Amérique, au cap Horn, & l'autre en Afrique, au cap de Bonne-Eſpérance. Ce ſont, je penſe, ces deux déverſemens alternatifs des courans du pôle ſud, qui rendent ces deux caps, qui en reçoivent la premiere impulſion, ſi tempétueux & ſi difficiles à doubler, pendant l'été de ce même pôle, aux vaiſſeaux qui ſortent de l'océan Atlantique ; car alors ils rencontrent de front les courans qui deſcendent du pôle ſud. C'eſt par cette raiſon qu'il leur eſt fort difficile de doubler le cap de Bonne-Eſpérance en novembre, décembre, janvier, février & mars pour aller aux Indes, & qu'au contraire, ils le paſſent aiſément dans nos mois d'été, parce qu'alors ils ſont aidés des courans du pôle nord qui les pouſſent hors de l'Atlantique. Ils éprouvent

éprouvent le contraire à leur retour des Indes, dans nos mois d'hiver.

Je suis porté, par ces considérations, à croire que les vaisseaux qui vont à la mer du Sud éprouveroient moins d'obstacles à doubler le cap Horn dans son hiver que dans son été; car ils ne seroient pas repoussés alors par les courans du pôle sud dans l'Atlantique, & ils seroient aidés, au contraire, à en sortir par ceux du pôle nord. Je pourrois appuyer cette conjecture de l'expérience de plusieurs vaisseaux. On pourroit m'objecter celle de l'amiral Anson; mais il ne doubla ce cap qu'aux mois de mars & d'avril, qui sont d'ailleurs deux des mois les plus tempétueux de l'année, à cause de la révolution générale de l'atmosphere & de l'ocean, qui arrive à l'équinoxe, lorsque le soleil passe d'un hémisphere dans l'autre.

Expliquons maintenant, par les mêmes principes, pourquoi les marées de la mer du Sud ne ressemblent pas à celles de la mer Atlantique. Le pôle sud n'a point, comme le pôle nord, de double continent qui sépare en deux déversemens les effluences que le soleil fait couler chaque jour de ses glaces. Il n'a même aucun continent : il n'a point par conséquent de canal où ses effluences soient resserrées. Ainsi ses effusions s'écoulent directement dans la vaste mer du Sud, formant sur la moitié de ce pôle une suite de gerbes divergentes qui en font le tour en 24 heures, comme les rayons du soleil. Lorsqu'une gerbe de ces effusions rencontre une île, elle lui apporte une marée de douze heures, c'est-à-dire, de la même durée que celle que le soleil met à échauffer la moitié de la coupole glaciale par laquelle passe le

méridien de cette île. Telles ſont les marées des îles de Taïti, de Maſſafuero, de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Bretagne, &c. Chacune de ces marées dure autant que le cours du ſoleil ſur l'horizon, & eſt réguliere comme ſon cours. Ainſi pendant que le ſoleil échauffe, douze heures de ſuite, de ſes feux verticaux les îles Auſtrales de la mer du Sud, il les rafraîchit par une marée de douze heures, qu'il fait ſortir des glaces du pôle ſud par ſes feux horizontaux. Des effets contraires viennent ſouvent de la même cauſe.

Cet ordre des marées n'eſt plus le même dans la partie ſeptentrionale de la mer du Sud. Dans cette partie oppoſée de notre hémiſphere, les deux continens ſe rapprochent encore vers le nord. Ils verſent donc tour-à-tour, en été, dans le canal qui les ſépare, les deux effuſions ſemi-diurnes de leur pôle, & ils y raſſemblent tour-à-tour, en hiver, celles du pôle ſud, ce qui y produit deux marées par jour comme dans la mer Atlantique. Mais comme ce canal formé au nord de la mer du Sud par les deux continens, eſt très-évaſé au deſſous du 55e. degré de latitude nord, ou plutôt qu'il ceſſe d'exiſter par l'écartement preſque ſubit de l'Amérique & de l'Aſie, qui vont en divergeant à l'eſt & à l'oueſt, il arrive qu'il n'y a que les lieux ſitués dans le déverſement de la partie ſeptentrionale de ces deux continens, qui éprouvent deux marées par jour. Telles ſont les îles *Sandwich*, ſituées préciſément au confluent de ces deux courans, à des diſtances proportionnelles de l'Amérique & de l'Aſie, vers le 21e. degré de latitude nord. Lorſque ce lieu eſt plus ex-

posé au courant d'un continent qu'à celui de l'autre, ses deux marées semi-diurnes sont inégales comme à l'entrée de Nootka, sur la côte d'Amérique; mais lorsqu'il est tout-à-fait hors de l'influence de l'un, & entiérement sous celle de l'autre, il ne reçoit qu'une marée par jour, comme au Kamchatka, sur la côte d'Asie, & cette marée est alors de douze heures, comme l'action du soleil sur la moitié du pôle, dont les effusions n'éprouvent plus alors de partage.

D'où l'on voit que deux ports peuvent être situés dans la même mer & sous le même parallele, & avoir l'un deux marées par jour, & l'autre une seule, & que la durée de ces marées, soit doubles, soit simples, soit doubles égales, soit doubles inégales, soit régulieres, soit retardées, est toujours de douze heures dans vingt-quatre heures; c'est-à-dire, précisément du tems que le soleil met à échauffer la moitié de la coupole polaire d'où elles s'écoulent, ce qui ne peut se rapporter au cours inégal du soleil entre les tropiques, & bien moins encore à celui de la lune, qui n'y est souvent que quelques heures sur l'horizon.

J'ai donc établi par des faits simples, clairs & nombreux, la discordance des marées dans la plupart des mers, avec l'attraction prétendue de la lune à l'équateur, & au contraire, leur concordance avec l'action du soleil sur les glaces des pôles.

J'en demande pardon au lecteur, mais l'importance de ces vérités m'engage à les récapituler.

1°. L'attraction de la lune sur les eaux de l'Océan, est contredite par l'inertie des eaux des mé-

diterranées & des lacs, qui n'éprouvent jamais aucun mouvement lorſque cet aſtre paſſe à leur méridien & même à leur zénith. Au contraire, l'action de la chaleur du ſoleil qui fait ſortir des glaces des pôles les courans & les marées de l'Océan, ſe vérifie par ſon influence ſur les montagnes à glace, d'où ſortent en été des courans & des flux, qui produiſent des véritables marées dans les lacs qui ſont à leurs pieds, comme on le voit dans le lac de Geneve, ſitué au bas des Alpes Rhétiennes. Les mers ſont les lacs du globe, & les pôles en ſont les Alpes.

2°. L'attraction prétendue de la lune ſur l'Océan, ne peut s'appliquer ni aux deux marées de ſix heures ou ſemi-diurnes de la mer Atlantique, parce que cet aſtre ne paſſe chaque jour qu'à ſon zénith; ni à la marée de douze heures ou diurne de la partie auſtrale de la mer du Sud, parce qu'il paſſe chaque jour au zénith & au nadir de cette vaſte mer; ni aux marées tant ſemi-diurnes que diurnes de la partie ſeptentrionale de cette même mer, ni à la variété de ſes marées qui croiſſent ici dans les pleines (1) & nouvelles lunes, & là

(1) Je reconnois, ainſi que Pline, que la lune fond par ſa chaleur les glaces & les neiges. Ainſi, quand elle eſt pleine, elle doit augmenter la fonte des glaces polaires ou les marées. Mais, ſi celles-ci croiſſent encore ſur nos côtes quand la lune eſt nouvelle, je penſe que ces fontes ſurabondantes ont encore été occaſionnées par la pleine lune, & ſont retardées dans leur cours par quelque configuration particuliere d'un des deux continens. Au reſte, cette difficulté n'eſt pas plus difficile à réſoudre par ma théorie que par celle de l'attraction, qui ne peut expliquer d'ailleurs la plupart des phénomenes nautiques que je viens de rapporter.

plusieurs jours après, qui augmentent ici dans les quadratures, & là diminuent; ni à leur égalité constante dans d'autres lieux; ni à la direction de celles qui vont vers la ligne; ni à leur élévation qui augmente vers les pôles, & s'affoiblit sous la zone même de l'attraction lunaire, c'est-à-dire, sous l'équateur. Au contraire, l'action de la chaleur du soleil sur les pôles du monde explique parfaitement la grandeur des marées près des pôles, & leur foiblesse pres de l'équateur; leur divergence du pôle d'où elles s'écoulent, & leur concordance parfaite avec les continens d'où elles descendent; étant doubles en vingt-quatre heures, lorsque l'hémisphere qui les verse ou qui les reçoit est séparé en deux continens; doubles & inégales, lorsque le déversement des deux continens est inégal; simples & uniques, lorsqu'il n'y a qu'un seul continent qui les verse, ou qu'il n'y en a point du tout.

3°. L'attraction de la lune qui va toujours d'orient en occident, ne peut s'appliquer en aucune maniere au cours de la mer des Indes, qui flue six mois vers l'orient & six mois vers l'occident, ni au cours de la mer Atlantique, qui flue six mois au nord & six mois au midi. Au contraire, l'action de la chaleur semi-annuelle & alternative du soleil autour de chaque pôle couvert d'une mer de glace de cinq ou six mille lieues de circonférence en hiver, & de deux ou trois mille en été, s'accorde parfaitement avec le courant semi-annuel & alternatif qui descend de ce pôle, en fluant vers le pôle opposé, selon la direction des continens & des archipels qui lui servent de rivages.

J'obſerverai à ce ſujet que quoique la mer du Sud ne ſemble préſenter aucun canal au cours des effluences polaires, par la grande divergence de l'Amérique & de l'Aſie, on peut cependant y en entrevoir un ſenſiblement formé par la projection de ſes archipels, qui ſont en correſpondance avec les deux continens. C'eſt par le moyen de ce canal que les îles Sandwich, qui ſont dans la partie ſeptentrionale de la mer du Sud, vers le 21e degré de latitude, éprouvent deux marées par jour par le déverſement de l'Amérique & de l'Aſie, quoique le détroit qui ſépare ces deux continens ſoit au 65e degré de latitude nord. Ce n'eſt pas que ces îles & ce détroit du Nord ſoient tout-à-fait ſous le même méridien ; mais les îles Sandwich ſont placées ſur une courbe correſpondante à la courbe ſinueuſe de l'Amérique, & dont l'origine ſeroit au détroit du Nord. On pourroit prolonger cette courbe à des archipels plus éloignés de la mer du Sud, qui éprouvent deux marées par jour ; & elle y exprimeroit le courant formé par le déverſement de l'Amérique & de l'Aſie, comme nous l'avons dit ailleurs. Toutes les îles ſont au milieu des courans. En conſidérant donc ſur un globe le pôle ſud à vue d'oiſeau, on entrevoit une ſuite d'archipels diſperſés en ligne ſpirale juſque dans l'hémiſphere du Nord, qui indique le courant de la mer du Sud, comme la projection des deux continens du côté du pôle nord indique le courant de l'Atlantique. Ainſi le cours des mers d'un pôle à l'autre, eſt en ſpirale autour du globe, comme le cours du ſoleil de l'un à l'autre tropique.

Cet apperçu ajoute un nouveau degré de vrai-

ſemblance à la correſpondance des mouvemens de la mer avec ceux du ſoleil. Ce n'eſt pas que la chaîne des archipels qui ſe projettent en ſpirale dans la mer du Sud, ne ſoit interrompue en quelques endroits; mais ces interruptions ne proviennent, à mon avis, que de l'imperfection de nos découvertes. Nous pourrions, ce me ſemble, les étendre bien plus loin, en nous guidant pour la découverte des îles inconnues de cette mer, ſur la projection des îles que nous connoiſſons déjà. Ces voyages ne devroient pas ſe faire en allant directement de la ligne au pôle ſud, ou en décrivant le même parallele autour du globe, ainſi qu'on a coutume; mais en ſuivant la ligne ſpirale dont je parle, ſuffiſamment indiquée par le courant général même de l'Océan. Il ne faudroit pas manquer d'obſerver les fruits nautiques que le courant alternatif des mers ne manque jamais de porter d'une île à l'autre, ſouvent à des diſtances prodigieuſes. C'eſt par ces moyens ſimples & naturels que les anciens peuples du midi de l'Aſie ont découvert tant d'îles dans la mer du Sud, où l'on reconnoît encore leurs mœurs & leur langage. Ainſi, en s'abandonnant à la nature, qui nous ſert ſouvent mieux que notre ſavoir, ils ont abordé, ſans octant & ſans carte, à une multitude d'îles dont ils n'avoient même jamais oui parler.

J'ai indiqué, à la fin du précédent volume, ces moyens faciles de découvertes & de communications entre les peuples maritimes. C'eſt dans l'explication des figures, en parlant de l'hémiſphere Atlantique, & au ſujet de Chriſtophe Colomb, qui, près de périr en pleine mer à ſon premier

retour de l'Amérique, mit la relation de sa découverte dans un tonneau qu'il abandonna aux flots, dans l'espérance qu'elle seroit portée sur quelque rivage. J'ai dit, à cette occasion, « qu'une » simple bouteille de verre pouvoit la conserver » des siecles à la surface des mers, & la porter » plus d'une fois d'un pôle à l'autre. » Cette expérience vient de se réaliser en partie sur les côtes de l'Europe (1). Elle est rapportée par le Mer-

(1) J'invite les marins qui s'intéressent aux progrès des connoissances naturelles, de réitérer cette expérience si facile & si peu coûteuse. Il n'y a point de lieu où les bouteilles vides soient plus communes & plus inutiles que sur un vaisseau. Lorsqu'il sort du port, il y a beaucoup de bouteilles pleines de vin, de biere, de cidre & d'eau-de-vie, dont la plupart sont vidées au bout de quelques semaines, sans qu'on ait de quoi les remplir de tout le voyage. En en jetant quelques-unes à la mer, on pourroit y adapter perpendiculairement une baguette surmontée d'un petit morceau de toile, ou de quelque plume blanche. Ce signal la détacheroit du fond azuré de la mer, & la feroit appercevoir de loin. Il feroit à propos de la garnir de cordes, pour l'empêcher de se briser en attérissant sur les rivages, où les courans & les marées la porteroient tôt ou tard. Ces essais paroîtront des jeux d'enfans à nos savans, mais ils peuvent devenir de la plus grande importance pour les gens de mer. Ils peuvent servir à leur faire connoître la direction & la vîtesse des courans, d'une maniere bien plus certaine & beaucoup plus étendue que le loch que l'on jette à bord des vaisseaux, ou que les bateaux que l'on y met à la mer. Ce dernier moyen, quoique employé fréquemment par le célebre Cook, ne peut jamais donner que la vîtesse relative du bateau & du vaisseau, & non la vîtesse intrinseque du courant. Enfin, ces essais, tout hasardeux qu'ils sont, peuvent servir aux navigateurs à donner de leurs nouvelles à leurs amis, à de grandes distances de la terre, comme

ture de France du samedi 12 janvier 1788, n°. 2, pages 84 & 85, partie politique.

---

on le voit dans l'expérience de la baie de Biscaye, & à leur obtenir des secours pour eux-mêmes, s'ils venoient à faire naufrage sur quelque île déserte.

Nous ne nous fions pas assez à la nature. On pourroit employer préférablement à des bouteilles, quelques-uns des trajectiles dont elle se sert dans différens climats, pour entretenir la chaîne de ses correspondances par tout le globe. Un des plus répandus sur les mers des tropiques, est le coco. Ce fruit va souvent aborder à cinq ou six cents lieues du rivage où il est né. La nature l'a fait pour traverser les mers. Il est d'une forme oblongue, triangulaire & carénée, en sorte qu'il vogue sur un de ses angles comme sur une quille, & passant à travers les détroits des rochers, il vient échouer sur les greves, où il ne tarde pas à germer. Il est préservé du choc des abordages par une enveloppe appelée caire, qui a un pouce ou deux d'épaisseur dans la circonférence du fruit, & trois ou quatre à sa partie pointue, qu'on peut considérer comme sa proue, avec d'autant plus de raison, que l'autre extrémité est applatie comme une poupe. Ce caire est couvert, à l'extérieur, d'une membrane unie & coriace, sur laquelle on peut tracer des caracteres; & il est formé, à l'intérieur, de filamens entrelacés & mêlés d'une poussiere semblable à de la sciure de bois. Au moyen de cette enveloppe élastique, le coco peut être lancé par les flots au milieu des rochers, sans se briser. De plus, sa coque intérieure est d'une matiere plus flexible que la pierre, & plus dure que le bois, impénétrable à l'eau où elle peut rester très-long-tems sans se pourrir, ainsi que son caire, dont les Indiens font, par cette raison, d'excellens cables pour les vaisseaux. La coque du coco est si dure, que son germe n'en pourroit jamais sortir, si la nature n'avoit ménagé à sa partie pointue, où le caire est renforcé, trois petits trous recouverts d'une simple pellicule.

Il y a encore bien d'autres végétaux volumineux, que les courans de la mer portent à des distances pro-

» Au mois de mai de cette année, des pêcheurs
» d'Arromanches près Bayeux, trouverent en
» pleine mer une petite bouteille bien bouchée :
» impatiens de voir ce qu'elle contenoit, ils la
» casserent ; c'étoit une lettre dont ils ne purent
» lire l'adresse, conçue en langue angloise. Ils

---

digieuses, tels que les sapins & les bouleaux du nord, les doubles cocos des îles Séchelles, les bamboux du Gange, les gros joncs du cap de Bonne-Espérance, &c. On peut écrire aisément sur leurs tiges avec la pointe d'un coquillage, & les rendre remarquables sur la mer par quelque signal éclatant.

On peut trouver de semblables ressources parmi les amphibies, telles que les tortues, qui se transportent fort loin au moyen des courans. J'ai lu quelque part dans l'histoire de la Chine, qu'un de ses anciens rois, accompagné d'une foule de peuple, vit un jour sortir de la mer une tortue, sur le dos de laquelle étoient écrites les loix qui font aujourd'hui la base du gouvernement Chinois. Il est probable que ce législateur avoit profité du moment où cette tortue étoit venue à terre, suivant l'usage, reconnoître le lieu où elle devoit faire sa ponte, pour écrire sur son dos les loix qu'il vouloit établir, & qu'il saisit pareillement le jour d'après cette reconnoissance, où cet animal ne manque pas de retourner au même lieu pondre ses œufs, pour pénétrer un peuple simple de respect pour des loix qui sortoient du sein de la mer, & à la vue des tablettes merveilleuses sur lesquelles elles étoient écrites.

Les oiseaux de marine peuvent fournir encore des voies plus promptes de communication, d'autant que leur vol est très-rapide, & qu'ils sont si familiers sur les rivages déserts, qu'on les prend à la main, comme je l'ai éprouvé à l'île de l'Ascension. On peut leur attacher, avec un billet, quelque signe remarquable, & choisir de préférence ceux qui arrivent dans diverses saisons & qui parcourent différens rivages, & même les oiseaux de terre de passage, comme les ramiers.

» la porterent au juge de l'amirauté, qui la fit » dépoſer à ſon greffe. La ſuſcription annonçant qu'elle appartenoit à une dame angloiſe, » il s'aſſura de ſon exiſtence, & prit les meſures » que la prudence dictoit pour lui faire parvenir » ſûrement ſa lettre. Le mari de cette dame » (homme de lettres connu dans ſa patrie par » pluſieurs ouvrages juſtement eſtimés) vient d'écrire; & en marquant au juge ſa reconnoiſſance » avec les expreſſions les plus fortes, il lui apprend que la lettre dont il s'agit eſt du frere de » ſon épouſe, allant aux grandes Indes. Il avoit » voulu donner de ſes nouvelles à ſa ſœur. Un » vaiſſeau qu'il avoit vu dans la baie de Biſcaye, » & qui paroiſſoit aller en Angleterre, lui en » avoit donné l'idée. Il comptoit pouvoir en approcher; mais le vaiſſeau s'étant éloigné, il » avoit imaginé de mettre la lettre dans une bouteille, & de la jeter à la mer. »

Enfin, les journaux (1) viennent, avec la fortune, à l'appui de ma théorie.

---

(1) Pendant l'impreſſion de cet avis, le journal de Paris a publié, à mon inſçu, un extrait de ma lettre au journal général de France, en réponſe à mon critique anonyme. Cette démarche montre de la part de ſes rédacteurs, beaucoup plus d'impartialité à mon égard que je ne leur en ſuppoſois. Elle convient à des hommes de lettres qui influent ſur l'opinion publique, & qui ne veulent pas encourir le reproche qu'ils font quelquefois eux-mêmes, avec tant de fondement, aux corps qui ſe ſont oppoſés autrefois aux découvertes qui détruiſoient leurs ſyſtêmes. Je ſaiſis cette occaſion de rendre juſtice à l'impartialité de MM. les rédacteurs du journal de Paris, ainſi que je l'ai toujours rendue à leurs talens.

Dans le désir de donner à un fait aussi important toute l'authenticité dont il est susceptible, j'ai écrit en Normandie à une dame de mes amies, qui cultive avec beaucoup de goût l'étude de la nature, au sein de la famille, pour la prier de demander au juge de l'amirauté d'Arromanches, quelques éclaircissemens dont j'avois besoin, en Angleterre. J'ai différé même en attendant sa réponse, l'impression de cette derniere feuille pendant près de six semaines. La voici telle que le juge de l'Amirauté d'Arromanches a eu la complaisance de la lui envoyer, & qu'elle a eu la bonté de me la faire parvenir, ce 24 février 1788.

» La bouteille fut trouvée à deux lieues en » mer, au droit de la paroisse d'Arromanches, » distante elle-même de deux lieues nord-est de » la ville de Bayeux, le 9 mai 1787, & déposée » au greffe de l'amirauté le 10 du même mois.

» M. Elphinston, mari de la dame à laquelle » la lettre étoit adressée, marque qu'on n'est pas » bien sûr si c'est l'auteur de la lettre qui l'a em- » bouteillée dans la baie de Biscaye, le 17 août » 1786, latitude 45e, 10 minutes nord, longitude » 10e 56 minutes ouest, comme elle est datée ; » ou si quelqu'un du vaisseau passant, l'a confiée » aux ondes.

» Quant au vaisseau, il l'appelle Naquet. Ce- » lui qui alloit au Bengale se nommoit l'Intelli- » gence, sous les ordres du capitaine Linston.

» Les noms des pêcheurs sont Charles le Ro- » main, maître du bateau ; Nicolas Fresnel, Jean- » Baptiste le Bas & Charles l'Ami, matelots, tous » de la paroisse d'Arromanches.

» Signé, PHILIPPE-DE-DELLEVILLE. »

Le

La paroiffe d'Arromanches eft environ à 1 d. de longitude oueft du méridien de Greenvich, & à 49 d. 5 minutes de latitude nord. Ainfi la bouteille jetée à la mer au 10e d. 56 minutes de longitude oueft, & au 45e d. 10 minutes de latitude nord, a parcouru à-peu-près 10 degrés en longitude, qui, dans ce parallele, à 17 lieues environ par degré, font 170 lieues vers l'orient. De plus, elle a remonté au nord de 4 degrés, puifqu'elle a été pêchée à deux lieues au nord d'Arromanches, c'eft-à-dire, à 49 degrés 1[illegible] minutes de latitude, ce qui fait 100 lieues au nord, & pour toute fa route, 270 lieues. Elle a employé à faire ce trajet 2[illegible]6 jours, depuis le 17 août 1786, jufqu'au 9 mai 1[illegible], ce qui ne fait pas une lieue par jour. Cette vîteffe fans doute n'eft pas comparable à celle avec laquelle les débris du combat d'Oftende defcendirent aux îles Açores, en faifant plus de 35 lieues par jour, ainfi que je l'ai rapporté à la fin du cinquieme volume précédent. Le lecteur pourroit révoquer en doute cette obfervation de Rennefort, & en même-tems la conféquence que j'en ai tirée pour conftater la viteffe du courant général de l'Océan, fi je ne l'avois prouvée d'ailleurs par plufieurs autres faits nautiques, & fi les journaux des marins n'étoient remplis d'expériences femblables, qui atteftent que les courans & les marées font fouvent faire aux vaiffeaux trois à quatre milles par heure, & même s'écoulent avec la rapidité des éclufes, faifant huit à dix lieues par heure, dans les détroits voifins des glaces pôlaires en été, fuivant les témoignages d'Ellis, de Linfchoten & de Barents. Mais je puis dire que la lenteur avec laquelle la lettre jetée à

l'entrée de la baie de Biſcaye eſt parvenue ſur les côtes de Normandie, eſt une nouvelle preuve de l'exiſtence & de la viteſſe du courant alternatif & ſemi annuel de l'océan Atlantique, juſqu'à préſent méconnu, que j'ai aſſimilé à celui de l'océan Indien, & expliqué par la même cauſe.

On peut s'aſſurer en pointant la carte, que le lieu où la bouteille angloiſe fut jettée à la mer, eſt à plus de 80 lieues du continent, & préciſément dans la direction du milieu de l'ouverture de la Manche, où paſſe un bras du courant général de l'Atlantique, qui porta, en été, les débris du combat d'Oſtende juſqu'aux Açores, Or, ce courant portoit auſſi au ſud lorſque le voyageur anglois lui confia une lettre pour ſes amis du nord, puiſque c'étoit le 17 août, c'eſt-à-dire, dans l'été de notre pôle, lorſque la fonte de ſes glaces s'écoule vers le midi. Cette bouteille vogua donc vers les Açores, & ſans doute bien au-delà, pendant la fin du mois d'août & tout le mois de ſeptembre, juſqu'à ce que la révolution de l'équinoxe, qui fait retrograder le cours de l'Atlantique par les effuſions du pôle auſtral, la ramena vers le nord.

Ainſi on ne doit calculer ſon retour que du mois d'octobre, où je la ſuppoſe dans le voiſinage de la ligne dont les calmes ont pu l'arrêter, juſqu'à ce qu'elle ait éprouvé l'influence du pôle ſud, qui n'acquiert d'activité dans notre hémiſphere que vers le mois de décembre. A cette époque, le cours de l'Atlantique qui va au nord étant le même que celui de nos marées, elle a pu être rapprochée de nos rivages, & y être expoſée à beaucoup de retardemens, par le dégorgement

des fleuves qui traverſoient ſon cours en ſe jettant dans la mer, mais ſur-tout par la réaction des marées; car ſi leur flux porte au nord, leur reflux ramene au midi.

Il eſt donc eſſentiel de faire ces ſortes d'expériences en pleine mer, & ſur-tout d'avoir égard à la direction du courant de l'Océan, de peur d'envoyer au midi des lettres que l'on deſtine pour le nord. Dans la ſaiſon où ce courant n'eſt pas favorable, on peut ſe ſervir des marées qui vont ſouvent en ſens contraire; mais, comme je viens de le dire, il y a ce grand inconvénient, c'eſt que ſi leur flux porte au nord, leur reflux ramene au midi.

Les marées ont dans leur flux & reflux même, une conſonnance parfaite avec les courans généraux de la mer & le cours du ſoleil. Elles fluent pendant douze heures dans un jour, ſoit qu'elles ſoient partagées en deux marées de ſix heures par le déverſement de deux continens, comme dans l'hémiſphere nord; ſoit qu'elles coulent pendant douze heures conſécutives, comme dans l'hémiſphere ſud: de même le courant général d'un pôle flue ſix mois dans l'eſpace d'un an. Ainſi, les marées qui ſont de douze heures, dans tous les cas, ſont d'une durée préciſément égale à celle que le ſoleil emploie à échauffer la moitié de l'hémiſphere polaire d'où elles s'écoulent, c'eſt-à-dire, d'un demi jour; comme le courant général qui ſort de ce pôle flue préciſément pendant le même tems que le ſoleil échauffe cet hémiſphere en entier, c'eſt-à-dire, pendant une demi-année. Mais comme les marées, qui ne ſont que des effuſions polaires d'un demi-jour, ont des reflux égaux à leur

flux, c'eſt-à-dire, de douze heures, de même les courans généraux qui ſont des effuſions ſemi-annuelles d'un pôle entier, ont des reflux égaux à leur flux, c'eſt-à-dire, de ſix mois, lorſque le ſoleil met ceux du pôle oppoſé en activité.

Si le tems & le lieu me le permettoient, je ferois voir comme ces mêmes courans généraux, qui ſont les ſeconds mobiles des marées, portent nos navigateurs tantôt en avant & tantôt en arriere de leur eſtime, ſuivant la ſaiſon de chaque pôle. J'en trouverois une multitude de preuves dans les voyages autour du monde, entre autres, dans le deuxieme & le troiſieme voyage du capit. Cook. Souvent ces courans apportent les plus grands obſtacles à l'attériſſement des vaiſſeaux. Par exemple, lorſque Cook partit de l'île de Taïti, en décembre 1777, pour aller faire des découvertes au nord, il découvrit, ſur ſa route, les îles Sandwich, où il aborda ſans difficulté, parce que le courant du pôle ſud lui étoit favorable; mais lorſqu'il retourna du nord pour prendre des rafraîchiſſemens aux mêmes îles, il eut ce courant du ſud ſi contraire dans la même ſaiſon, que les ayant apperçues le 26 novembre 1778, il mit plus de ſix ſemaines à louvoyer pour en atteindre le mouillage, & ne put y jeter l'ancre que le 17 janvier 1779. Ainſi, la vraie ſaiſon pour aborder aux îles qui ſont à une latitude plus élevée que celle d'où l'on part, eſt l'hiver de leur hémiſphere; car alors, on eſt favoriſé par les courans de l'hémiſphere oppoſé, & c'eſt ce que prouve le premier voyage de Cook aux îles de Sandwich. Mais le contraire arrive lorſqu'on veut aborder à une île moins élevée en latitude, dans l'hiver de ſon hémiſphere, comme

on le voit par l'exemple de son retour aux mêmes iles. Je pourrois multiplier les faits en faveur d'une théorie si importante à la navigation; mais j'abuserois de l'attention du lecteur. J'ose donc me flatter d'avoir mis dans le plus grand jour la concordance des mouvemens des mers avec ceux du soleil, & leur discordance avec les phases de la lune.

Je pourrois faire plus d'une objection contre le système même d'attraction par lequel Newton rend compte du mouvement des planetes dans les cieux. Ce n'est pas que je nie en général la loi de l'attraction, dont nous voyons des effets sur la terre dans la pesanteur des corps & dans le magnétisme; mais je ne trouve pas que l'application que Newton & ses partisans en ont faite au cours des planetes, soit juste. Selon Newton, le soleil & les planetes s'attirent réciproquement avec des forces qui sont en raison directe des masses, & en raison inverse du carré de la distance. Une seconde force se combine avec l'attraction, pour maintenir les planetes dans leurs orbites. Il résulte de ces deux forces une ellipse pour la courbe décrite par chaque planete. Cette ellipse est continuellement altérée par les actions que les planetes exercent les unes sur les autres. Au moyen de cette théorie, le cours de ces astres est tracé dans le ciel avec la plus grande précision, suivant les Newtoniens. Le cours seul de la lune avoit paru s'y refuser; mais pour me servir des termes d'une introduction à l'étude de l'astronomie, dont l'extrait a paru dans le Mercure du premier décembre 1787, n°. 48, " ce satellite, que le célebre " Halley appeloit un astre rebelle, *Sydus pertinax*;

„ à cause de la grande difficulté de calculer les
„ irrégularités de son cours, a été enfin maîtrisé
„ par les savantes méthodes de MM. Clairault,
„ Euler, Dalembert, de la Grange & de la
„ Place. „

Ainsi voilà donc les astres les plus rebelles soumis aux loix de l'attraction. Je n'ai qu'une petite objection à faire contre cet empire & les savantes méthodes qui ont maîtrisé le cours de la lune. Comment se peut-il que les attractions réciproques des planetes, aient pu être calculées avec tant de justesse par nos astronomes, & qu'ils en aient pesé si exactement les masses, lorsque la planete découverte depuis quelques années par Herschel, n'est pas encore entrée dans leurs balances? Cette planete n'attire donc rien & n'est donc point attirée?

A Dieu ne plaise que je me propose de détruire la réputation de Newton & des savans qui ont marché sur ses pas. Si d'un côté ils nous ont jeté dans quelques erreurs, ils ont contribué de l'autre à augmenter les connoissances de l'esprit humain. Quand Newton n'auroit inventé que son télescope, nous lui devrions beaucoup. Il a étendu pour l'homme la sphere de l'univers & le sentiment de l'infinité de Dieu. D'autres ont répandu dans toutes les conditions de la société, le goût de l'étude de la nature par les superbes tableaux qu'ils nous en ont présentés. En relevant leurs fautes, j'ai respecté leurs vertus, leurs talens, leurs découvertes & leurs pénibles travaux. Des hommes aussi célebres, tels que Platon, Aristote, Pline, Descartes, &c., avoient accrédité comme eux de grandes erreurs.... La philosophie d'Aris-

tote avoit été ſeule pendant des ſiecles le plus grand obſtacle à la recherche de la vérité. N'oublions jamais que la république des lettres doit être une véritable république, qui ne reconnoit d'autre autorité que celle de la raiſon. D'ailleurs, la nature a mis chacun de nous dans le monde, pour correſpondre directement avec elle. Son intelligence luit ſur tous les eſprits, comme ſon ſoleil éclaire tous les yeux. N'étudier ſes ouvrages que dans des ſyſtêmes, c'eſt ne les obſerver qu'avec les yeux d'autrui.

Je n'ai donc voulu m'élever ſur les ruines de perſonne. Je ne cherche point de piédeſtal. Un gazon ſuffit a qui n'aime plus que le repos. Si moi-même j'oſois faire l'hiſtoire de la foibleſſe de mon eſprit, j'exciterois la pitié de ceux dont j'ai peut-être irrité l'envie. De combien d'erreurs, depuis l'enfance, n'ai-je pas été le jouet! Par combien de faux apperçus, de mépris injuſtes, d'eſtimes mal fondées, d'amitiés trompeuſes, ne me ſuis-je pas fait illuſion! Ces préjugés ne me ſont pas venus ſeulement ſur la foi d'autrui, mais ſur la mienne. Ce ne ſont point des admirateurs que j'ambitionne, mais des amis indulgens. Je fais bien plus de cas de celui qui excuſe mes défauts, que de celui qui exagere mes foibles vertus. L'un me ſupporte dans ma foibleſſe, & l'autre s'appuie ſur ma force; l'un m'aime dans mon indigence, & l'autre dans ma prétendue richeſſe. Autrefois, j'ai cherché des amis parmi les gens du monde; mais je n'y ai guere trouvé que des hommes qui ne veulent que des complaiſans; des protecteurs, qui peſent ſur vous au-lieu de vous ſoutenir, & qui vous accablent lorſque vous ten-

tez de vous remettre en liberté. Maintenant, je ne défire pour amis que des ames fimples, vraies, douces, innocentes & fenfibles. Elles m'intéreffent plus, ignorantes que favantes, fouffrantes qu'heureufes, dans des cabanes que dans des palais. C'eft pour elles que j'ai fait mon livre, & ce font elles qui en ont fait la fortune. Elles m'ont fait plus de bien que je ne leur en ai fouhaité, pour leur repos. Je leur ai donné quelques confolations; & en retour, elles m'ont apporté de la gloire. Je ne leur ai préfenté que des efpérances; & elles fe font efforcées de me rendre mille bons offices. Je ne m'étois occupé que de leurs peines; & elles fe font inquiétées de mon bonheur. C'eft pour m'acquitter à mon tour envers elles, que j'ai écrit ce volume. Puiffe-t-il me mériter de nouveau leurs fuffrages, fi libres, fi purs & fi touchans! Ils font l'unique objet de mes vœux. L'ambition les dédaigne, parce qu'ils font fans pouvoir; mais un jour le tems les refpectera, parce que l'intrigue ne peut ni les donner, ni les détruire.

Ce volume renferme deux hiftoires, dont je rends compte par des avis particuliers qui les précédent. Elles font fuivies de notes fréquentes & longues, qui s'écartent quelquefois de leur texte. Mais tout fe tient dans la nature, & tout fe raffemble dans des Etudes. Ainfi je dois au titre de mon ouvrage l'avantage, qui n'eft pas petit pour mes talens foibles & variables, d'aller où je veux, d'atteindre où je puis, & de m'arrêter où les forces me manquent.

Quelques perfonnes auxquelles j'ai lu le livre intitulé les Gaules, défiroient que je ne le pu-

bliaſſe que quand l'ouvrage dont il fait partie ſeroit achevé ; mais je ne ſais ſi j'en aurai jamais le loiſir, & ſi ce genre de compoſition antique ſera du goût du ſiecle préſent. A la vérité, ce n'eſt qu'un fragment ; mais tel qu'il eſt, c'eſt un ouvrage complet, puiſqu'il préſente un tableau entier des mœurs de nos ancêtres, du tems des Druides. D'ailleurs, dans les travaux les plus achevés des hommes, il n'y a que des fragmens. L'hiſtoire d'un roi n'eſt qu'un fragment de celle de ſa dynaſtie ; celle de ſa dynaſtie, de celle de ſon royaume ; celle de ſon royaume, de celle du genre-humain, qui n'eſt elle-même qu'un fragment de celle des êtres qui habitent le globe, dont l'hiſtoire univerſelle ne ſeroit après tout qu'un bien petit chapitre de l'hiſtoire des aſtres innombrables qui roulent ſur nos têtes à des diſtances qu'on ne peut aſſigner.



TABLE DES PIECES

Contenues dans le Tome VI.

Fin de la Table du Tome sixieme.

PAUL ET VIRGINIE.

AVANT-PROPOS.

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol & des végétaux différens de ceux de l'Europe. Nos poëtes ont assez reposé leurs amans sur le bord des ruisseaux, dans les prairies & sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers & des citronniers en fleur. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites & des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressans que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud; mais les mœurs de leurs habitans, & encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir à la beauté de la nature, entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci; que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature & la vertu. Cependant, il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, & que leur histoire est vraie dans leurs principaux évé-

nemens. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitans que j'ai connus à l'île de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes; mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espece de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentoit le grand monde, & des hommes graves qui en vivoient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produiroit sur des lecteurs de caracteres si différens : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, & c'étoit aussi tout ce que j'en voulois savoir. Mais comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de Tableau de la Nature. Heureusement, je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'étoit étrangere; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, & combien je suis dénué de sagacité, de goût & d'expressions pour la connoître & la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce foible essai sous le nom & à la suite de mes *Etudes de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre lui rappelant mon incapacité, le fît toujours ressouvenir de son indulgence.

ÉTUDES.

ÉTUDES
DE
LA NATURE.

PAUL ET VIRGINIE.

SUR le côté oriental de la montagne qui s'éleve derriere le Port-Louis de l'île de France, on voit, ſur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles ſont ſituées preſqu'au milieu d'un baſſin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une ſeule ouverture tournée au nord. De cette ouverture, on apperçoit ſur la gauche, la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on ſignale les vaiſſeaux qui abordent dans l'île, & au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; ſur la droite, le chemin qui mene du Port Louis au quartier des Pamplemouſſes; enſuite l'égliſe de ce nom, qui s'éleve avec ſes avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; & plus loin, une forêt qui s'étend juſqu'aux extrémités de l'île. On diſtingue devant ſoi, ſur les bords de la mer, la baie du Tombeau, un peu ſur

la droite, le cap malheureux, & au-delà la pleine mer, où paroiſſent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entr'autres le Coin de Mire, qui reſſemble à un baſtion au milieu des flots.

A l'entrée de ce baſſin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répetent ſans ceſſe le bruit des vents qui agitent les forêts voiſines, & le fracas des vagues qui briſent au loin ſur les reſcifs; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, & on ne voit autour de ſoi que de grands rochers eſcarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croiſſent à leurs baſes, dans leurs fentes, & juſques ſur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent, peignent ſouvent les couleurs de l'arc-en-ciel ſur leurs flancs verts & bruns, & entretiennent à leurs pieds les ſources dont ſe forme la petite riviere des Lataniers. Un grand ſilence regne dans leur enceinte où tout eſt paiſible, l'air, les eaux & la lumiere. A peine l'écho y répete le murmure des palmiſtes qui croiſſent ſur leurs plateaux élevés, & dont on voit les longues fleches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce baſſin, où le ſoleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ſes rayons en frappent le couronnement, dont les pics s'élevant au deſſus des ombres de la montagne, paroiſſent d'or & de pourpre ſur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu où l'on jouit à-la-fois d'une vue immense & d'une solitude profonde. Un jour, que j'étois assis au pied de ces cabanes & que j'en considérois les ruines, un homme déjà sur l'âge, vint à passer aux environs. Il étoit, suivant la coutume des anciens habitans, en petite veste & en long caleçon. Il marchoit nus pieds, & s'appuyoit sur un bâton de bois d'ébene. Ses cheveux étoient tout blancs, & sa phisionomie noble & simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut, & m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, & vint se reposer sur le tertre sur lequel j'étois assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole : " Mon „ pere, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre „ à qui ont appartenu ces deux cabanes ? „ Il me répondit : " Mon fils, ces masures & ce „ terrain inculte, étoient habités, il y a envi- „ ron vingt ans, par deux familles qui y avoient „ trouvé le bonheur. Leur histoire est tou- „ chante ; mais dans cette île, située sur la „ route des Indes, quel Européen peut s'inté- „ resser au sort de quelques particuliers obscurs ? „ Qui voudroit même y vivre heureux, mais „ pauvre & ignoré ? Les hommes ne veulent „ connoître que l'histoire des grands & des rois „ qui ne sert à personne. Mon pere, re- „ pris-je, il est aisé de juger à votre air & à „ votre discours, que vous avez acquis une

„ grande expérience. Si vous en avez le temps, „ racontez-moi, je vous prie, ce que vous „ ſavez des anciens habitans de ce déſert, & „ croyez que l'homme, même le plus dépravé „ par les préjugés du monde, aime à enten- „ dre parler du bonheur que donne la nature „ & la vertu. „ Alors, comme quelqu'un qui cherche à ſe rappeler diverſes circonſtances, après avoir appuyé quelque tems ſes mains ſur ſon front, voici ce que ce vieillard me raconta.

En 1735, un jeune homme de Normandie, appelé M. de la Tour, après avoir ſollicité en vain du ſervice en France & des ſecours dans ſa famille, ſe détermina à venir dans cette île, pour y chercher fortune. Il avoit avec lui une jeune femme qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit également aimé. Elle étoit d'une ancienne & riche maiſon de ſa province, mais il l'avoit épouſée en ſecret & ſans dot, parce que les parens de ſa femme s'étoient oppoſés à ſon mariage, attendu qu'il n'étoit pas gentilhomme. Il la laiſſa au Port-Louis de cette île, & il s'embarqua pour Madagaſcar, dans l'eſpérance d'y acheter quelques noirs, & de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagaſcar, vers la mauvaiſe ſaiſon, qui commence à la mi-octobre; & peu de tems après ſon arrivée, il y mourut des fievres peſtilentielles qui y re-

gnent pendant ſix mois de l'année, & qui empêcheront toujours les nations Européennes d'y faire des établiſſemens fixes. Les effets qu'il avoit emportés avec lui furent diſperſés après ſa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, reſtée à l'île de France, ſe trouva veuve, enceinte, & n'ayant pour tout bien au monde, qu'une négreſſe, dans un pays où elle n'avoit ni connoiſſance ni recommandation. Ne voulant rien ſolliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé, ſon malheur lui donna du courage. Elle réſolut de cultiver avec ſon eſclave, un petit coin de terre afin de ſe procurer de quoi vivre.

Dans une île preſque déſerte, dont le terrain étoit à diſcrétion, elle ne choiſit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque aſyle caché, où elle pût vivre ſeule & inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'eſt inſtinct commun à tous les êtres ſenſibles & ſouffrans, de ſe réfugier dans les lieux les plus ſauvages & les plus déſerts; comme ſi des rochers étoient des remparts contre l'infortune, & comme ſi le calme de la nature pouvoit appaiſer les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre ſecours lorſque nous

ne voulons que les biens néceſſaires, en réſervoit un à madame de la Tour, que ne donnent ni les richeſſes, ni la grandeur; c'étoit une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeuroit une femme vive, bonne & ſenſible; elle s'appeloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une ſimple famille de payſans, dont elle étoit chérie, & qui l'auroit rendue heureuſe, ſi elle n'avoit eu la foibleſſe d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de ſon voiſinage, qui lui avoit promis de l'épouſer; mais celui-ci, ayant ſatisfait ſa paſſion, s'éloigna d'elle & refuſa même de lui aſſurer une ſubſiſtance pour un enfant dont il l'avoit laiſſée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, & à aller cacher ſa faute aux colonies, loin de ſon pays, où elle avoit perdu la ſeule dot d'une fille pauvre & honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés, cultivoit avec elle, un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, ſuivie de ſa négreſſe, trouva dans ce lieu Marguerite, qui allaitoit ſon enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une poſition qu'elle jugea ſemblable à la ſienne. Elle lui parla en peu de mots de ſa condition paſſée & de ſes beſoins préſens. Marguerite, au récit de madame de la

Tour, fut émue de pitié, & voulant mériter sa confiance, plutôt que son estime, elle lui avoua, sans rien lui déguiser, l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable. " Pour moi, „ dit-elle, j'ai mérité mon sort. Mais vous, „ Madame, ... vous sage & malheureuse ! „ Et elle lui offrit en pleurant, sa cabane & son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, en la serrant dans ses bras : " Ah ! Dieu veut finir mes peines, puis- „ qu'il vous inspire plus de bonté envers moi, „ qui vous suis étrangere, que jamais je n'en „ ai trouvé dans mes parens. „

Je connoissois Marguerite, & quoique je demeure à une lieue & demie d'ici, dans les bois, derriere la montagne longue, je me regardois comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entieres ; mais, dans les colonies nouvelles, on considere comme ses voisins, ceux dont on n'est séparé que par des bois & par des montagnes. Dans ce tems-là, sur-tout, où cette île faisoit peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y étoit un titre d'amitié & l'hospitalité envers les étrangers, un devoir & un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avoit une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une & à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour, une per-

fonne d'une figure intéreffante, pleine de nobleffe & de mélancolie. Elle étoit alors fur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames, qu'il convenoit, pour l'intérêt de leurs enfans, & fur-tout pour empêcher l'établiffement de quelqu'autre habitant, de partager entre elles le foud de ce baffin, qui contient environ vingt arpens. Elles s'en rapporterent à moi pour ce partage; j'en formai deux portions à-peu-près égales. L'une renfermoit la partie fupérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuage, d'où fort la fource de la riviere des Lataniers, jufqu'à cette ouverture efcarpée que vous voyez au haut de la Montagne & qu'on appelle, l'Embrafure, parce qu'elle reffemble, en effet à une embrafure de canon. Le fond de ce fol eft fi rempli de roches & de ravins, qu'à peine on y peut marcher. Cependant, il produit de grands arbres, & il eft rempli de fontaines & de petits ruiffeaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la riviere des Lataniers, jufqu'à l'ouverture où nous fommes, d'où cette riviere commence à couler entre deux collines jufqu'à la mer. Vous y voyez quelques lifieres de prairies, & un terrain affez uni, mais qui n'eft guere meilleur que l'autre; car, dans la faifon des pluies, il eft marécageux, & dans les féchereffes, il eft dur comme du plomb. Quand on y veut alors

ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches: Aprés avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de la Tour, & l'inférieure à Marguerite. L'une & l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prierent ne ne pas séparer leur demeure, " afin, me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, nous parler & nous entr'aider. „ Il falloit cependant à chacune d'elles une retraite particuliere. La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de Madame de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étoient à-la-fois dans le voisinage l'une de l'autre, & sur la propriété de leurs familles. Moi-même, j'ai coupé des palissades dans la montagne, j'ai apporté des feuilles de lataniers des bords de la mer, pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant, ni porte, ni couverture. Hélas! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir! Le tems qui détruit si rapidement les monumens des empires, semble respecter dans ces déserts, ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée, que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de

Marguerite, qui s'appeloit Paul. Madame de la Tour me pria auſſi de nommer ſa fille, conjointement avec ſon amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. " Elle ſera vertueuſe, dit-„ elle, & elle ſera heureuſe. Je n'ai connu „ le malheur, qu'en ceſſant de l'être. „

Lorſque madame de la Tour fut relevée de ſes couches, ces deux petites habitations commencerent à être de quelque rapport, à l'aide des ſoins que j'y donnois de tems en tems, mais ſur-tout par les travaux aſſidus de leurs eſclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir Iolof, encore robuſte, quoique déja ſur l'âge. Il avoit de l'expérience & un bon ſens naturel. Il cultivoit indifféremment ſur les deux habitations, les terrains qui lui ſembloient les plus fertiles, & il y mettoit les ſemences qui leur convenoient le mieux. Il ſemoit du petit mil & du maïs, dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux, & au pied des rochers, des giraumonts, de courges & des concombres qui ſe plaiſent à y grimper. Il plantoit dans les lieux ſecs, des patates qui y viennent très-ſucrées, des cotonniers ſur les hauteurs, des cannes à ſucre dans les terres fortes, des pieds de café ſur les collines où leur grain eſt petit, mais excellent; le long de la riviere & autour des caſes, des bananiers qui donnent toute l'année de longs

régimes de fruits, avec un bel ombrage, & enfin, quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis & ceux de ses bonnes Maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, & casser des rochers çà & là dans les habitations pour en aplanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages avec intelligence & activité, parce qu'il les faisoit avec zele. Il étoit fort attaché à Marguerite, & il ne l'étoit guere moins à madame de la Tour, à la négresse de laquelle il s'étoit marié à la naissance de Virginie. Il aimoit passionnément sa femme qui s'appeloit Marie. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, entre autres celle de faire des paniers & des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit adroite, propre & sur-tout très-fidelle. Elle avoit soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, & d'aller de tems en tems vendre au Port-Louis, le superflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez deux chevres élevées près des enfans, & un gros chien qui veilloit la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu & de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filoient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien & à celui de leurs familles; mais

d'ailleurs, elles étoient si dépourvues de commodités étrangeres, qu'elles marchoient nus pieds dans leur habitation, & ne portoient de souliers que pour aller le dimanche, de grand matin, à la messe, à l'église des Pamplemousses que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendoient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étoient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avoient un peu à souffrir au dehors, elles rentroient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie & Domingue les appercevoient de cette hauteur, sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves, la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles, la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux, & des serviteurs pleins de zele & d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne & de sœur, n'avoient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement, si d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié se réveilloient

dans

dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutoient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vue de leurs enfans, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, & à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. „ Mon amie, disoit madame de la Tour, cha- „ cune de nous aura deux enfans, & chacun „ de nos enfans aura deux meres. „ Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espece, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel est greffé sur le tronc voisin; ainsi, ces deux petits enfans, privés de tous leurs parens, se remplissoient de sentimens plus tendres que ceux de fils & de fille, de frere & de sœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déjà, leurs meres parloient de leur mariage, sur leurs berceaux, & cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmoient leurs propres peines, finissoit bien souvent par les faire pleurer; l'une se rappelle que ses maux étoient venus d'avoir néglig

l'hymen, & l'autre, d'en avoir ſubi les loix; l'une, de s'être élevée au-deſſus de ſa condition, & l'autre, d'en être deſcendue; mais elles ſe conſoloient, en penſant qu'un jour, leurs enfans plus heureux, jouiroient à-la-fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaiſirs de l'amour & du bonheur de l'égalité.

Rien en effet, n'étoit comparable à l'attachement qu'ils ſe témoignoient déjà. Si Paul venoit à ſe plaindre, on lui montroit Virginie: à ſa vue, il ſourioit & s'appaiſoit. Si Virginie ſouffroit, on en étoit averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille diſſimuloit auſſitôt ſon mal, pour qu'il ne ſouffrît pas de ſa douleur. Je n'arrivois point de fois ici, que je ne les viſſe tous deux, tout nus, ſuivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, ſe tenant enſemble par les mains & ſous les bras, comme on repréſente la conſtellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvoit les ſéparer: elle les ſurprenoit ſouvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains paſſées mutuellement autour de leurs cous, & endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorſqu'ils ſurent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à ſe donner, furent ceux de frere & de ſœur. L'enfance qui connoît des careſſes plus tendres, ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redou-

b'er leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre fut du ressort de Virginie, & ses travaux étoient toujours suivis des louanges & des baisers de son frere. Pour lui, toujours en action, il bêchoit le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivoit dans les bois; & si dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit, ou un nid d'oiseaux se présentoient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque part, on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour, que je descendois du sommet de cette montagne, j'apperçus à l'extrémité du jardin, Virginie, qui accouroit vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle avoit relevé par derriere, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule, & m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras, enveloppé presqu'en entier de la même couverture, riant l'un & l'autre d'être ensemble à l'abri, sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelerent les enfans de Léda, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude étoit de se complaire & de s'entr'aider. Au reste, ils étoient ignorans com-

me des Créoles, & ne ſavoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit paſſé dans des tems reculés & loin d'eux; leur curioſité ne s'étendoit pas au-delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finiſſoit où finiſſoit leur île, & ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle, & celle de leurs meres, occupoient toute l'activité de leurs ames. Jamais des ſciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes. Jamais les leçons d'une triſte morale ne les avoient rempli d'ennui. Ils ne ſavoient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun; ni être intempérant, ayant à diſcrétion des mets ſimples; ni menteur, n'ayant aucune vérité à diſſimuler. On ne les avoit jamais effrayés, en leur diſant que Dieu réſerve des punitions terribles aux enfans ingrats; chez eux, l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer, & s'ils n'offroient pas à l'égliſe de longues prieres, par-tout où ils étoient, dans la maiſon, dans les champs, dans les bois, ils levoient vers le ciel des mains innocentes & un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainſi ſe paſſa leur premiere enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déja ils partageoient avec leurs meres tous les ſoins du ménage. Dès que le chant du coq an-

nonçoit le retour de l'aurore, Virginie se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, & rentroit dans la maison pour préparer le déjeûner : bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte, Marguerite & son fils se rendoient chez madame de la Tour : alors ils commençoient tous ensemble une priere suivie du premier repas ; souvent ils le prenoient devant la porte assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissoient à-la-fois, des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels & du linge de table dans leurs feuilles longues & lustrées. Une nourriture saine & abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens, & une éducation douce peignoit dans leur physionomie la pureté & le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans : déjà sa taille étoit plus qu'à demi-formée, de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête ; ses yeux bleus & ses levres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraicheur de son visage. Ils sourioient toujours de concert quand elle parloit ; mais quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême & même celle d'une légere mélancolie. Pour Paul on voyoit déjà se développer en lui le caractere d'un homme au milieu des graces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni,

ſon nez plus aquilin, & ſes yeux qui étoient noirs auroient eu un peu de fierté, ſi les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux, ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvemens, dès que ſa ſœur paroiſſoit, il devenoit tranquille & alloit s'aſſeoir auprès d'elle; ſouvent leur repas ſe paſſoit ſans qu'ils ſe diſſent un mot. A leur ſilence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, repréſentant quelques-uns des enfans de Niobé. Mais à leurs regards qui cherchoient à ſe rencontrer, à leurs ſourires rendus par de plus doux ſourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces eſprits bienheureux, dont la nature eſt de s'aimer, & qui n'ont pas beſoin de rendre le ſentiment par des penſées, & l'amitié par des paroles.

Cependant, madame de la Tour voyant ſa fille ſe développer avec tant de charmes, ſentoit augmenter ſon inquiétude avec ſa tendreſſe. Elle me diſoit quelquefois : " Si je venois „ à mourir, que deviendroit Virginie ſans for- „ tune? „

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille & dévote, qui lui avoit refuſé ſi durement des ſecours, lorſqu'elle ſe fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à

quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais devenue mere, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, & l'embarras où elle se trouvoit, loin de son pays, dénuée de support, & chargée d'un enfant. Elle, qui étoit d'un caractere élevé, ne craignit plus de s'humilier, & de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir epousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées, sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin en 1746, à l'arrivée de M. de la Bourdonaye, madame de la Tour apprit que ce nouveau gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paroître mal-vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de la Bourdonaye lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa niece, qu'elle avoit mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portoient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châtiment de Dieu; qu'elle avoit bien fait de passer aux îles, plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle

étoit, après tout, dans un bon pays, où tout le monde faifoit fortune, excepté les pareffeux. Après l'avoir ainfi blâmée, elle finiffoit par fe louer elle-même. Pour éviter, difoit-elle, les fuites prefque toujours funeftes du mariage, elle avoit toujours refufé de fe marier. La vérité eft, qu'étant ambitieufe, elle n'avoit voulu époufer qu'un homme de grande qualité; mais quoiqu'elle fût très-riche, & qu'à la cour on foit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé perfonne qui eût voulu s'allier à une fille auffi laide & à un cœur auffi dur.

Elle ajoutoit par *poft-fcriptum*, que toute confidération faite, elle l'avoit fortement recommandée, à M. de la Bourdonaye. Elle l'avoit en effet recommandée, mais fuivant un ufage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de juftifier auprès du gouverneur, fa dureté pour fa niece, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir fans intérêt & fans refpect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonaye prévenu contre elle. Il ne répondit à l'expofé qu'elle lui fit de fa fituation & de celle de fa fille, que par de durs monofyllabes. " Je verrai;... nous verrons;...
„ avec le tems.... il y a bien des malheu-

„ reux.... Pourquoi indifpofer une tante ref-
„ pectable ?... C'eft vous qui avez tort. „

Madame de la Tour retourna à l'habition, le cœur navré de douleur & plein d'amertume. En arrivant, elle s'affit, jeta fur la table la lettre de fa tante, & dit à fon amie : “ Voilà
„ le fruit d'onze ans de patience. „ Mais comme il n'y avoit que madame de la Tour qui fût lire dans la fociété, elle reprit la lettre, & en fit la lecture devant toute la famille raffemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : “ Qu'avons-nous befoin de
„ tes parens ? Dieu nous a-t-il abandonnés ?
„ C'eft lui feul qui eft notre pere. N'avons-
„ nous pas vécu heureufes jufqu'à ce jour ?
„ Pourquoi donc te chagriner ? Tu n'a point
„ de courage. „ Et voyant madame de la Tour pleurer, elle fe jeta à fon cou, & la ferrant dans fes bras : “ Chere amie, s'écria-t-elle,
„ chere amie ! „ Mais fes propres fanglots étoufferent fa voix. A ce fpectacle, Virginie fondant en larmes, preffoit alternativement les mains de fa mere & celles de Marguerite contre fa bouche & contre fon cœur; & Paul, les yeux enflammés de colere, crioit, ferroit les poings, frappoit du pied, ne fachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue & Marie accoururent, & l'on n'entendit plus dans la cafe que ces cris de douleur : Ah, Madame !...
„ ma bonne maitreffe !... ma mere !... „ “

„ pleurez pas. „ De ſi tendres marques d'amitié diſſiperent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul & Virginie dans ſes bras, & leur dit d'un air content : “ Mes enfans, vous êtes cauſe de ma peine, mais vous faites toute ma joie. Oh! mes chers enfans, le malheur ne m'eſt venu que de loin; le bonheur eſt autour de moi. „ Paul & Virginie ne la comprirent pas, mais quand ils la virent tranquille, ils ſourirent, & ſe mirent à la careſſer. Ainſi, ils continuerent tous à être heureux, & ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle ſaiſon.

Le bon naturel de ces enfans ſe développoit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs meres étant allées à la premiere meſſe à l'égliſe des Pamplemouſſes, une négreſſe maronne ſe préſenta ſous les bananiers qui entoient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un ſquelette, & n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de ſerpilliere autour des reins. Elle ſe jeta aux pieds de Virginie qui préparoit le déjeûné de la famille, & lui dit : “ Ma „ jeune demoiſelle, ayant pitié d'une pauvre „ eſclave fugitive ; il y a un mois que j'erre „ dans ces montagnes, demi-morte de faim, „ ſouvent pourſuivie par des chaſſeurs & par „ leurs chiens. Je fuis mon maître qui eſt un „ riche habitant de la riviere Noire. Il m'a „ traitée comme vous le voyez. „ En même tems, elle lui montra ſon corps ſillonné de

cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avoit reçus. Elle ajouta : " Je vou-
,, lois aller me noyer ; mais fachant que vous
,, demeuriez ici, j'ai dit : Puifqu'il y a encore
,, de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas
,, encore mourir. ,, Virginie, toute émue, lui répondit : " Raffurez-vous, infortunée créa-
,, ture ! Mangez, ,, & elle lui donna le déjeûné de la maifon, qu'elle avoit apprêté. L'efclave, en peu de momens, le dévora tout entier. Virginie la voyant raffafiée, lui dit : " Pau-
,, vre miférable ! j'ai envie d'aller demander
,, votre grace à votre maître ; en vous voyant,
,, il fera touché de pitié. Voulez-vous me con-
,, duire chez lui ? Ange de Dieu, repartit la
,, négreffe, je vous fuivrai par-tout où vous
,, voudrez. ,, Virginie appela fon frere, & le pria de l'accompagner. L'efclave maronne les conduifit par des fentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils grimperent avec bien de la peine, & de larges rivieres qu'ils pafferent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arriverent au bas d'un morne, fur les bords de la riviere Noire. Ils apperçurent là une maifon bien bâtie, des plantations confidérables, & un grand nombre d'efclaves occupés à toutes fortes de travaux. Leur maître fe promenoit au milieu d'eux, une pipe à la bouche, & un rotin à la main. C'étoit un grand homme fec, olivâtre, aux yeux enfoncés & aux

fourcils noirs & joints. Virginie, toute émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, & le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à fon efclave, qui étoit à quelque pas de là derriere eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfans pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, fa belle tête blonde fous une capote bleue, & qu'il eût entendu le doux fon de fa voix qui trembloit, ainfi que tout fon corps, en lui demandant grace, il ôta fa pipe de fa bouche, & levant fon rotin vers le ciel, il jura par un affreux ferment, qu'il pardonnoit à fon efclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie auffi-tôt fit figne à l'efclave de s'avancer vers fon maître; puis elle s'enfuit, & Paul courut après elle.

Ils remonterent enfemble le revers du morne par où ils étoient defcendus; & parvenus à fon fommet, ils s'affirent fous un arbre, accablés de laffitude, de faim & de foif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du foleil. Paul dit à Virginie : " Ma fœur, il eft „ plus de midi, tu as faim & foif; nous ne „ trouverons point ici à dîner; redefcendons le „ morne, & allons demander à manger au maî- „ tre de l'efclave. Oh non, mon ami, re- „ prit Virginie, il m'a fait trop de peur. Sou- „ viens-toi de ce que dit quelquefois maman :

„ La

„ Le pain du méchant remplit la bouche de
„ gravier. Comment ferons-nous donc, dit
„ Paul? Ces arbres ne produisent que de mau-
„ vais fruits. Il n'y a pas seulement ici un
„ tamarin ou un citron pour te rafraîchir.
„ Dieu aura pitié de nous, repartit Virginie;
„ il exauce la voix des petits oiseaux qui lui
„ demandent de la nourriture. „ A peine avoit-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tomboit d'un rocher voisin. Ils y coururent, & après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent & mangerent un peu de cresson qui croissoit sur ses bords. Comme ils regardoient de côté & d'autre s'ils ne trouveroient pas quelque nourriture plus solide, Virginie apperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles, est un fort bon manger; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filamens; mais son aubier est si dur, qu'il fait rebrousser les meilleures haches, & Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au peid de ce palmiste: autre embarras; il n'avoit point de briquet, & d'ailleurs dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La néces-

fité donne de l'induſtrie, & ſouvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus miſérables. Paul réſolut d'allumer du feu à la maniere des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou ſur une branche d'arbre bien ſeche qu'il aſſujettit ſous ſes pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également ſeche, mais d'une eſpece de bois différent. Il poſa enſuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit ſous ſes pieds, & le faiſant rouler rapidement entre ſes mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mouſſer du chocolat, en peu de momens, il vit ſortir du point de contact, de la fumée & des étincelles. Il ramaſſa des herbes ſeches & d'autres branches d'arbres, & mit le feu au pied du palmiſte, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui ſervit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ſes longues feuilles ligneuſes & piquantes. Virginie & lui mangerent une partie de ce chou crue, & l'autre cuite ſous la cendre, & ils les trouverent également ſavoureuſes. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le ſouvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils ſe doutoient bien que leur longue abſence de la maiſon jetteroit leurs meres. Virginie revenoit ſouvent ſur cet objet; cependant

Paul qui sentoit ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliser leurs parens.

Après dîné, il se trouverent bien embarrassés; car ils n'avoient point de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnoit de rien, dit à Virginie : « Notre case est vers „ le soleil du milieu du jour; il faut que nous „ passions, comme ce matin, par dessus cette „ montagne que tu vois là-bas avec ses trois „ pitons. Allons, marchons, mon amie. „ Cette montagne étoit celle des trois Mamelles (1), ainsi nommée, parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la riviere Noire du côté du nord, & arriverent, après une heure de marche, sur les bords d'une large riviere qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'île toute couverte de forêts est si peu connue, même aujourd'hui,

(1) Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arondis en forme de mamelles, & qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles; car ce sont d'elles que découlent beaucoup de rivieres & de ruisseaux qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arosent, & elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos études précédentes.

que plusieurs de ses rivieres & de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La riviere sur le bord de laquelle ils étoient, coule en bouillonnant sur un lit de rochers. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, & passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la riviere, malgré le tumulte de ses eaux. " N'aie pas peur, lui disoit-„ il; je me sens bien fort avec toi. Si l'habi-„ tant de la riviere Noire t'avoit refusé la grace „ de son esclave, je me serois battu avec „ lui. Comment, dit Virginie, avec cet hom-„ me si grand & si méchant? A quoi t'ai-je „ exposé? Mon Dieu! qu'il est difficile de faire „ le bien! il n'y a que le mal de facile à „ faire. „ Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route chargé de sa sœur, & il se flattoit de monter ainsi la montagne des trois Mamelles, qu'il voyoit devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquerent, & il fut obligé de la mettre à terre & de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: " Mon frere, le jour baisse; tu as encore „ des forces, & les miennes me manquent; „ laisse-moi ici, & retourne seul à notre „ case, pour tranquilliser nos meres. Oh non, „ dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit „ nous surprend dans ces bois, j'allumerai du „ feu, j'abattrai des palmistes, tu en mangeras

„ le chou, & je ferai avec fes feuilles un „ ajoupa pour te mettre à l'abri. „ Cependant Virginie s'étant un peu repofée, cueillit fur le tronc d'un vieux arbre penché fur le bord de la riviere, de longues feuilles de fcolopendre qui pendoient de fon tronc. Elle en fit des efpeces de brodequin dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avoient mis en fang; car, dans l'empreffement d'être utile, elle avoit oublié de fe chauffer. Se fentant foulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, & fe mit en marche, en s'appuyant d'une main fur ce rofeau, & de l'autre fur fon frere.

Ils cheminoient ainfi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres & l'épaiffeur de leurs feuillages, leur firent bientôt perdre de vue la montagne des trois Mamelles fur laquelle ils fe dirigeoient, & même le foleil qui étoit déjà près de fe coucher. Au bout de quelque tems, ils quittrent, fans s'en appercevoir, le fentier frayé dans lequel ils avoient marché jufqu'alors, & ils fe trouverent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes & de roches, qui n'avoit plus d'iffue. Paul fit affeoir Virginie, & fe mit à courir çà & là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il fe fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des trois Mamelles; mais il n'ap-

perçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étoient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvroit déjà les forêts dans les vallées ; le vent se calmoit, comme il arrive au coucher du soleil ; un profond silence régnoit dans ces solitudes, & on n'y entendoit d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venoient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourroit l'entendre, cria alors de toute sa force : " Venez, venez au secours de Vir-
„ ginie ! „ Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, & répéterent à plusieurs reprises : " Virginie !... Virginie ! „

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue & de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avoit ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la foiblesse de ses ressources, & il se mit à pleurer. Virginie lui dit : " Ne pleure point, mon ami, si tu ne
„ veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui
„ suis la cause de toutes tes peines, & de
„ celles qu'éprouvent maintenant nos meres.
„ Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans
„ consulter ses parens. Oh ! j'ai été bien im-
„ prudente ! „ & elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : " Prions

,, Dieu, mon frere, & il aura pitié de nous. ,,
A peine avoient-ils achevé leur priere, qu'ils
entendirent un chien aboyer. “ C'est, dit Paul,
,, le chien de quelque chasseur, qui vient le
,, soir tuer des cerfs à l'affût. ,, Peu après, les
aboiemens du chien redoublerent. “ Il me sem-
,, ble, dit Virginie, que c'est Fidele, le chien
,, de notre case. Oui, je reconnois sa voix :
,, serions-nous si près d'arriver, & au pied de
,, notre montagne ? ,, En effet, un moment
après, Fidele étoit à leurs pieds, aboyant,
hurlant, gémissant & les accablant de caresses.
Comme ils ne pouvoient revenir de leur sur-
prise, ils apperçurent Domingue qui accouroit à
eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit
de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pou-
voir lui dire un mot. Quand Domingue eut re-
pris ses sens : “ O mes jeunes maîtres, leur
,, dit-il, que vos meres ont d'inquiétudes!
,, comme elles ont été étonnées, quand elles
,, ne vous ont plus trouvés au retour de la
,, messe où je les accompagnois! Marie, qui
,, travailloit dans un coin de l'habitation, n'a
,, su nous dire où vous étiez allés. J'allois, je
,, venois autour de l'habitation, ne sachant
,, moi-même de quel côté vous chercher. Enfin,
,, j'ai pris vos vieux habits à l'un & à l'au-
,, tre (1), je les ai fait flairer à Fidele, & sur

(1) Ce trait de sagacité du noir Domingue & de

„ le champ, comme si ce pauvre animal m'eût
„ entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas.
„ Il m'a conduit, toujours en remuant la queue,
„ jusqu'à la riviere Noire. C'est là où j'ai
„ appris d'un habitant, que vous lui aviez
„ ramené une négresse maronne; & qu'il
„ vous avoit accordé sa grace. Mais quelle
„ grace! il me l'a montrée attachée, avec
„ une chaîne au pied, à un billot de bois
„ & avec un collier de fer à trois crochets
„ autour du cou. De-là, Fidele toujours quê-
„ tant, m'a mené sur le morne de la ri-
„ viere Noire, où il s'est arrêté encore, en
„ aboyant de toute sa force. C'étoit sur le
„ bord d'une source, auprès d'un palmiste
„ abattu, & près d'un feu qui fumoit encore:
„ enfin, il m'a conduit ici. Nous sommes au
„ pied de la montagne des trois Mamelles, &
„ il y a encore quatre bonnes lieues jusque
„ chez nous. Allons, mangez & prenez des
„ forces. „ Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, & une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau de vin, de jus de citron, de sucre & de muscade, que leurs meres avoient préparée pour les fortifier & les

---

son chien Fidele, ressemble beaucoup à celui du sauvage Téwénissa & de son chien Oniah, rapporté par M. de Crevecœur, dans son ouvrage plein d'humanité, intitulé: *Lettres d'un Cultivateur Américain.*

rafraichir. Virginie foupira au fouvenir de la pauvre efclave, & des inquiétudes de leurs meres. Elle répéta plufieurs fois : " Oh, qu'il eft difficile de faire le bien ! „ Pendant que Paul & elle fe rafraîchiffoient, Domingue alluma du feu, & ayant cherché dans les roches un bois tortu, qu'on appelle bois de ronde & qui brûle tout verd, en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma ; car il étoit déja nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut fe mettre en route : Paul & Virginie ne pouvoient plus marcher ; leurs pieds étoient enflés & tout rouges. Domingue ne favoit s'il devoit aller bien loin de-là leur chercher du fecours, ou paffer dans ce lieu la nuit avec eux. " Où eft le tems, „ leur difoit-il, où je vous portois tous deux „ à-la-fois dans mes bras ? mais maintenant „ vous êtes grands, & je fuis vieux. „ Comme il étoit dans cette perplexité, une troupe de noirs marons fe fit voir à vingt pas de-là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul & de Virginie, leur dit : " Bons petits blancs, „ n'ayez pas peur ; nous vous avons vu paffer „ ce matin avec une négreffe de la riviere „ Noire ; vous alliez demander fa grace à fon „ mauvais maître. En reconnoiffance, nous „ vous reporterons chez vous fur nos épaules. „ Alors il fit un figne, & quatre noirs marons des plus robuftes firent auffi-tôt un brancard avec

des branches d'arbre & de lianes, y placerent Paul & Virginie, les mirent fur leurs épaules, & Domingue marchant devant eux avec fon flambeau, ils fe mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe qui les combloit de bénédictions. Virginie attendrie, difoit à Paul : „ Oh, mon ami ! jamais Dieu ne laiffe un bien-„ fait fans récompenfe. „

Ils arriverent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étoient éclairées de plufieurs feux. A peine ils la montoient, qu'ils entendirent des voix qui crioient : „ Eft-ce vous, mes enfans ? „ Ils répondirent, avec les noirs : " Oui, c'eft nous ! „ & bientôt ils aperçurent leurs meres & Marie qui venoient au devant d'eux avec des tifons flambans. " Malheureux enfans, dit madame de la „ Tour, d'où venez-vous ? dans quelles an-„ goiffes vous nous avez jettées ! „ Nous ve-„ nons, dit Virginie, de la riviere Noire, „ demander la grace d'une pauvre efclave ma-„ ronne, à qui j'ai donné ce matin le déjeûné „ de la maifon, parce qu'elle mouroit de faim ; „ & voilà que les noirs marons nous ont ra-„ menés. „ Madame de la Tour embraffa fa fille, fans pouvoir parler ; & Virginie, qui fentit fon vifage mouillé des larmes de fa mere, lui dit : " Vous me payez de tout le mal que j'ai fouffert ! „ Marguerite, ravie de joie, ferroit Paul dans fes bras, & lui difoit : " Et toi

„ auſſi, mon fils, tu as fait une bonne action. „ Quand elles furent arrivées dans leur caſe avec leurs enfans, elles donnerent bien à manger aux noirs marons, qui s'en retournerent dans leurs bois, en leur ſouhaitant toute ſorte de proſpérités.

Chaque jour étoit pour ces familles un jour de bonheur & de paix. Ni l'envie, ni l'ambition ne les tourmentoient. Elles ne déſiroient point au-dehors une vaine réputation que donne l'intrigue & qu'ôte la calomnie. Il leur ſuffiſoit d'être à elles-mêmes leurs témoins & leurs juges. Dans cette île, où, comme dans toutes les colonies Européennes, on n'eſt curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus & même leurs noms étoient ignorés. Seulement, quand un paſſant demandoit ſur le chemin, des Pamplemouſſes, à quelques habitans de la plaine : " Qui eſt-ce qui „ demeure là-haut dans ces petites caſes? „ ceux-ci répondoient, ſans les connoître : " Ce „ ſont de bonnes gens. „ Ainſi des violettes, ſous des buiſſons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs converſations, la médiſance, qui, ſous une apparence de juſtice, diſpoſe néceſſairement le cœur à la haine ou à la fauſſeté ; car il eſt impoſſible de ne pas haïr les hommes, ſi on les croit méchans, & de vivre avec les méchans, ſi on ne leur cache ſa haine ſous de fauſſes apparences de bienveillance. Ainſi la médiſance nous oblige

d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger les hommes en particulier, elles ne s'entretenoient que des moyens de faire du bien à tous en général, & quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle, qui les remplissoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au-dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étoient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissoit point de matiere à leurs conversations, celle de la nature les remplissoit de ravissement & de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir d'une Providence, qui, par leurs mains, avoit répandu au milieu de ces arides rochers, l'abondance, les graces, les plaisirs purs, simples & toujours renaissans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste & plus intelligent que les Européens à quinze, avoit embelli ce que le noir Domingue ne faisoit que cultiver. Il alloit avec lui, dans les bois voisins, déraciner de jeunes plantes de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, & d'attiers, dont le fruit est plein d'une crême sucrée, qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantoit ces arbres, déjà grands, autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres, qui, dès la seconde année, portent des fleurs

ou

ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les criſtaux d'un luſtre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perſe, qui éleve droit en l'air ſes girandoles gris de lin; le papayer, dont le tronc ſans branches formé en colonne hériſſée de melons verds, porte un chapiteau de larges feuilles, ſemblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins & des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs & de jam-roſes. La plupart de ces arbres donnoient déjà à leur jeune maître, de l'ombrage & des fruits. Sa main laborieuſe avoit répandu la fécondité juſque dans les lieux les plus ſtériles de cet enclos. Diverſes eſpeces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevoient ſur les têtes noires des roches, & ſembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendoient çà & là, le long des eſcarpemens de la montagne.

Il avoit diſpoſé ces végétaux de maniere qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un ſeul coup-d'œil. Il avoit planté au milieu de ce baſſin, les herbes qui s'élevent peu, enſuite les arbriſſeaux, puis les arbres moyens, & enfin, les grands arbres qui en bordoient la circonférence; de ſorte que ce vaſte enclos paroiſſoit de ſon centre, comme un amphithéâtre de

verdure, de fruits & de fleurs, renfermant des plantes potageres, des lisieres de prairies, & des champs de riz & de blé. Mais en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature. Guidé par ses indications, il avoit mis dans les lieux élevés, ceux dont les semences sont volatiles, & sur le bord des eaux, ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi, chaque végétal croissoit dans son site propre, & chaque site recevoit de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces rochers, formoient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétoient au milieu de la verdure, les arbres en fleurs, les rochers, & l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient pour la plupart aussi accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils & de nos secours, pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin, & dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré partie des lieux les plus raboteux, & accordé par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, & les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarasse maintenant ces chemins, ainsi que

la plupart du terrain de cette île, il avoit formé çà & là des pyramides, dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre & des racines de rosiers, de poincillades & d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches. En peu de tems, ces pyramides sombres & hautes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formoient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là étoit une moisson; ici un verger. Par cette avenue, on appercevoit les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelassés de lianes, on ne distinguoit au plein midi aucun objet : sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvroit tous ceux de cet enclos; avec la mer au loin, où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe, ou qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir, & jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, & des dernieres harmonies de la lumiere & des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms don-

nés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyoit venir de bien loin, s'appelloit la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul & Virginie dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc, pour ſignaler mon arrivée dès qu'ils m'appercevoient, ainſi qu'on éleve un pavillon ſur la montagne voiſine, à la vue d'un vaiſſeau en mer. L'idée me vint de graver une inſcription ſur la tige de ce roſeau. Quelque plaiſir que j'aie eu dans mes voyages à voir une ſtatue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inſcription bien faite. Il me ſemble alors qu'une voix humaine ſorte de la pierre, ſe faſſe entendre à travers les ſiecles, & s'adreſſant à l'homme au milieu des déſerts, lui diſe qu'il n'eſt pas ſeul, & que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont ſenti, penſé & ſouffert comme lui. Que ſi cette inſcription eſt de quelque nation ancienne qui ne ſubſiſte plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini, & lui donne le ſentiment de ſon immortalité, en lui montrant qu'une penſée a ſurvécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc ſur le petit mât de pavillon de Paul & de Virginie, ces vers d'Horace :

.... Fratres Helenæ, lucida ſidera,
Ventorumque regat pater,
Obſtructis aliis, præter Iapyga.

„ Que les freres d'Hélene, aſtres charmans „ comme vous, & que le pere des vents vous „ dirigent, & ne faſſent ſouffler que le zé- „ phyr. „

Je gravai ce vers de Virgile ſur l'écorce d'un tatamaque, à l'ombre duquel Paul s'aſſeyoit quelquefois, pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus & ille deos qui novit agreſtes!

„ Heureux, mon fils, de ne connoître que „ les divinités champêtres! „

Et cet autre au-deſſus de la porte de la cabane de madame de la Tour, qui étoit leur lieu d'aſſemblée.

At ſecura quies, & neſcia fallere vita.

„ Ici eſt une bonne conſcience, & une vie „ qui ne ſait pas tromper. „

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin; elle diſoit que ce que j'avois mis au pied de ſa girouette étoit trop long & trop ſavant. „ J'euſſe mieux aimé, ajoutoit-elle : TOUJOURS „ AGITÉE, MAIS CONSTANTE. „ “ Cette deviſe, „ lui répondis-je, conviendroit encore mieux „ à la vertu. „ Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuſes étendoient leurs ames ſenſibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers & de bananiers plantés en

rond, autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie & Paul alloient quelquefois danser, se nommoit LA CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour & Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appelloit LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisoient porter les noms de BRETAGNE & de NORMANDIE à de petites portions de terre où elles avoient semé du blé, des fraises & des pois. Domingue & Marie désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeller les lieux de leur naissance en Afrique, appelloient ANGOLA & FOULLEPOINTE, deux endroits où croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers, & où ils avoient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leur pays, & en calmoient les regrets dans une terre étrangere. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes, les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, & qui, semblable à un champ de la Grece, n'offre plus que des ruines & des noms touchans.

Mais de tout ce que renfermoit cette enceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher, la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ, est un enfoncement, d'où sort une fontaine, qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Mar-

guerite eut mis Paul au monde, je lui fis préſent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit ſur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produiroit, ſervît un jour d'époque à la naiſſance de ſon fils. Madame de la Tour, à ſon exemple, y en planta un autre, dans une ſemblable intention, dès qu'elle eut accouché de Virginie. Il naquit de ces deux fruits, deux cocotiers qui formoient toutes les archives de ces deux familles; l'un ſe nommoit l'arbre de Paul, & l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crûrent tous deux, dans la même proportion, que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui ſurpaſſoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçoient leurs palmes, & laiſſoient pendre leurs jeunes grappes de cocos, au-deſſus du baſſin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avoit laiſſé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ſes flancs bruns & humides, rayonnoient en étoiles vertes & noires, de larges capillaires, & flottoient au gré des vents, des touffes de ſcolopendre, ſuſpendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là, croiſſoient des liſieres de pervenche, dont les fleurs ſont preſque ſemblables à celles de la giroflée rouge, & des pimens, dont les gouſſes, couleur de ſang, ſont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles ſont en cœur,

& les basilics à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne, pendoient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formoient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venoient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyoit voler le long des rivages de la mer, le corbigeau & l'alouette marine; & au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnoient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'ocean Indien. Virginie aimoit à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorés d'une pompe à-la fois magnifique & sauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chevres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle se plaisoit à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, & se tenir en l'air sur une de ses corniches, comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine, des nids de toute sorte d'oiseaux. Les peres & les meres de ces oiseaux suivirent leurs petits, & vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de tems en tems des grains de riz, de maïs & de millet. Dès qu'elle paroissoit, les merles siffleurs, les bengalis, dont le

ramage eſt ſi doux, les cardinaux, dont le plumage eſt couleur de feu, quittoient leurs buiſſons, des perruches vertes comme des émeraudes, deſcendoient des lataniers voiſins; des perdrix accouroient ſous l'herbe : tous s'avançoient pêle-mêle juſqu'à ſes pieds, comme des poules. Paul & elle, s'amuſoient avec tranſport, de leurs jeux, de leurs appétits & de leurs amours.

Aimables enfans, vous paſſiez ainſi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois dans ce lieu, vos meres vous ſerrant dans leurs bras, béniſſoient le ciel de la conſolation que vous prépariez à leur vieilleſſe, & de vous voir entrer dans la vie, ſous de ſi heureux auſpices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avoient coûté la vie à aucun animal! Des calebaſſes pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz ſur des feuilles de bananiers, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offroient à-la-fois, les mets les plus ſains, les couleurs les plus gaies & les ſucs les plus agréables.

La converſation étoit auſſi douce & auſſi innocente que ces feſtins. Paul y parloit ſouvent des travaux du jour & de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque choſe d'utile pour

la ſociété. Ici, les ſentiers n'étoient pas commodes; là, on étoit mal aſſis; ces jeunes berceaux ne donnoient pas aſſez d'ombrage; Virginie ſeroit mieux là.

Dans la ſaiſon pluvieuſe, ils paroiſſent le jour tous enſemble dans la caſe, maîtres & ſerviteurs, occupés à faire des nattes d'herbe & des paniers de bambou. On voyoit rangés dans le plus grand ordre aux parois de la muraille, des rateaux, des haches, des bêches, & auprès de ces inſtrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des ſacs de riz, des gerbes de blé, & des régimes de bananes. La délicateſſe s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, inſtruite par Marguerite & par ſa mere, y préparoit des ſorbets & des cordiaux, avec le jus des cannes à ſucre, des citrons & des cédras.

La nuit venue, ils ſoupoient à la lueur d'une lampe; enſuite, madame de la Tour ou Marguerite racontoient quelques hiſtoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infeſtés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaiſſeau jeté par la tempête ſur les rochers d'une île déſerte. A ces récits, les ames ſenſibles de leurs enfans s'enflammoient. Ils prioient le ciel de leur faire la grace d'exercer quelque jour l'hoſpitalité envers de ſemblables malheureux. Cependant les deux familles ſe ſéparoient pour aller prendre du repos, dans l'impatience

de se revoir le lendemain Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrens sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents, qui leur apportoient le murmure lointain des flots qui se brisoient sur le rivage. Elles bénissoient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De tems en tems, madame de la Tour lisoit publiquement quelque histoire touchante de l'ancien ou du nouveau Testament. Ils raisonnoient peu sur ces livres sacrés; car leur théologie étoit toute en sentiment, comme celle de la nature, & leur morale toute en action, comme celle de l'évangile. Ils n'avoient point de jours destinés aux plaisirs & d'autres à la tristesse. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête, & tout ce qui les environnoit, un temple divin, où ils admiroient sans cesse une intelligence infinie, tout-puissante & amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême, les remplissoit de consolation pour le passé, de courage pour le présent, & d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avoient développé en elles-mêmes & dans leurs enfans ces sentimens que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'éleve quelquefois dans l'ame la mieux réglée des nuages qui la troublent,

quand quelque membre de leur ſociété paroiſſoit triſte, tous les autres ſe réuniſſoient autour de lui, & l'enlevoient aux penſées ameres, plus par des ſentimens que par des réflexions. Chacun y employoit ſon caractere particulier : Marguerite, une gaieté vive; madame de la Tour, une théologie douce; Virginie, des careſſes tendres; Paul, de la franchiſe & de la cordialité. Marie & Domingue même, venoient à ſon ſecours. Ils s'affligeoient, s'ils le voyoient affligé, & ils pleuroient, s'ils le voyoient pleurer. Ainſi, des plantes foibles s'entrelacent enſemble, pour réſiſter aux ouragans.

Dans la belle ſaiſon, ils alloient tous les dimanches à la meſſe à l'égliſe des Pamplemouſſes, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venoit des habitans riches, en palanquin, qui s'empreſſerent pluſieurs fois de faire la connoiſſance de ces familles ſi unies, & de les inviter à des parties de plaiſir. Mais elles répouſſerent toujours leurs offres avec honnêteté & reſpect, perſuadées que les gens puiſſans ne recherchent les foibles que pour avoir des complaiſans, & qu'on ne peut être complaiſant qu'en flattant les paſſions d'autrui, bonnes & mauvaiſes. D'un autre côté, elles n'évitoient pas avec moins de ſoin, l'accointance des petits habitans, pour l'ordinaire jaloux, médiſans & groſſiers. Elles paſſerent d'abord auprès des uns pour timides, & auprès des autres

pour

pour fieres ; mais leur conduite réſervée étoit accompagnée de marques de politeſſe ſi obligeantes, ſur-tout envers les miſérables, qu'elles acquirent inſenſiblement le reſpect des riches & la confiance des pauvres.

Après la meſſe, on venoit ſouvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une perſonne affligée, qui leur demandoit des conſeils, ou un enfant qui les prioit de paſſer chez ſa mere malade, dans un des quartiers voiſins. Elles portoient toujours avec elles, quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitans, & elles y joignoient la bonne grace qui donne tant de prix aux petits ſervices. Elles réuſſiſſoient ſur-tout à bannir les peines de l'eſprit ſi intolérables dans la ſolitude & dans un corps infirme. Madame de la Tour parloit avec tant de confiance de la Divinité, que le malade en l'écoutant, la croyoit préſente. Virginie revenoit bien ſouvent de là, les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie ; car elle avoit eu l'occaſion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remedes néceſſaires aux malades, & qui les leur préſentoit avec une grace ineffable. Après ces viſites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la montagne longue, juſque chez moi, où je les attendois à dîner, ſur les bords de la petite riviere qui coule dans mon voiſinage. Je me procurois, pour ces oc-

casions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas Indiens, par ces douces & cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer à l'embouchure de quelques autres petites rivieres, qui ne sont guere ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions, de l'habitation, des provisions végétales que nous joignions à celles que la mere nous fournissoit en abondance. Nous pêchions sur ses rivages, des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres & des coquillages de toute espece. Les sites les plus terribles nous procuroient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large, venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelquefois sur les resci fs, au-devant des lames, puis à leur approche, il fuyoit sur le rivage, devant leur grandes volutes écumeuses & mugissantes qui le poursuivoient bien avant sur la greve. Mais Virginie, à cette vue, jetoit des cris perçans, & disoit que ces jeux-là lui faisoient grande peur.

Nos repas étoient suivis des chants & des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, & les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte

à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre qui donne paisiblement tant de biens quelquefois, à la maniere des noirs, elle exécutoit avec Paul, une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations. Elle est si naturelle & si expressive, que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie se rappelant dans les lectures que lui faisoit sa mere, les histoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux événemens avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tamtam de Domingue, elle se présentoit sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête. Elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue & Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche, & feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours, battoit les bergers, remplissoit la cruche de Virginie, & en la lui posant sur la tête, il lui mettoit en même tems une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de son teint. Alors me prêtant à leurs yeux, je me chargeois du personnage de Raguel, & j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve & pauvre dans son

pays, où elle se trouve étrangere après une longue absence. Domingue & Marie contrefaisoient les moissonneurs. Virginie feignoit de glaner çà & là, sur leurs pas, quelques épis de blé. Paul imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit; elle répondoit, en tremblant, à ses questions. Bientôt ému de pitié, il accordoit un asyle à l'innocence, & l'hospitalité à l'infortune. Il remplissoit le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, & l'amenoit devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenoit en mariage malgré son indigence. Madame de la Tour, à cette scene, venant à se rappeler l'abandon où l'avoient laissée ses propres parens, son veuvage, la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfans, ne pouvoit s'empêcher de pleurer; & ce souvenir confus de maux & de biens, nous faisoit verser à tous, des larmes de douleur & de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyoit transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations, & d'orchestres convenables à ce spectacle. Le lieu de la scene étoit, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percés formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions à leur centre abrités de

la chaleur, pendant toute la journée ; mais quand le ſoleil étoit deſcendu à l'horizon, ſes rayons briſés par les troncs des arbres, divergeoient dans les ombres de la forêt, en longues gerbes lumineuſes, qui produiſoient le plus majeſtueux effet. Quelquefois, ſon diſque tout entier, paroiſſoit à l'extrémité d'une avenue, & la rendoit toute étincelante de lumiere. Le feuillage des arbres éclairé en deſſous de ſes rayons ſafranés, brilloit des feux de la topaze & de l'émeraude. Leurs troncs mouſſeux & bruns paroiſſoient changés en colonnes de bronze antique, & les oiſeaux déjà retirés en ſilence, ſous la ſombre feuillée, pour y paſſer la nuit, ſurpris de revoir une ſeconde aurore, ſaluoient tous à-la-fois l'aſtre du jour par mille & mille chanſons.

La nuit nous ſurprenoit bien ſouvent dans ces fêtes champêtres ; mais la pureté de l'air, & la douceur du climat, nous permettoient de dormir ſous un ajoupa, au milieu des bois, ſans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun le lendemain retournoit dans ſa caſe, & la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laiſſée. Il y avoit alors tant de bonne foi & de ſimplicité dans cet île ſans commerce, que les portes de beaucoup de maiſons ne fermoient point à la clef, & qu'une ſerrure étoit un objet de curioſité pour pluſieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui

étoient pour Paul & Virginie, des jours de plus grande réjouiſſance ; c'étoient les fêtes de leurs meres. Virginie ne manquoit pas la veille, de pêtrir & de cuire des gâteaux de farine de froment qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe, & qui, ſans aucun ſecours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avoient, pour ſupporter la pauvreté, & la ſtupidité qui accompagne l'eſclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les ſeuls préſens que Virginie pût faire de l'aiſance de l'habitation ; mais elle y joignoit une bonne grace qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, & elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain paſſer la journée chez madame de la Tour & Marguerite. On voyoit alors arriver une mere de famille avec deux ou trois miſérables filles, jaunes, maigres & ſi timides, qu'elles n'oſoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aiſe ; elle leur ſervoit des rafraîchiſſemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonſtance particuliere qui en augmentoit ſelon elle l'agrément : cette liqueur avoit été préparée par Marguerite ; cette autre par ſa mere ; ſon frere avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire

danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît contentes & satisfaites. Elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. " On „ ne fait son bonheur, disoit-elle, qu'en s'oc„ cupant de celui des autres. „ Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mere, quelques-uns des siens, & elle chargeoit Paul d'aller secrétement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi, elle faisoit le bien à l'exemple de la divinité, cachant la bienfaitrice & montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumieres & de plaisirs. Votre ame circonscrite dans une petite sphere de connoissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles; mais la nature & le cœur sont inépuisables. Paul & Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire & de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour, par l'ombre des arbres; les saisons, par les tems où ils don-

nent leurs fleurs ou leurs fruits, & les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. " Il eſt tems de dîner, di-
„ ſoit Virginie à la famille; les ombres des
„ bananiers ſont à leurs pieds, ou bien : La
„ nuit s'approche, les tamarins ferment leurs
„ feuilles. Quand viendrez-vous nous voir,
„ lui diſoient quelques amies du voiſinage?
„ Aux cannes de ſucre, répondoit Virginie?
„ Votre viſite nous ſera encore plus douce &
„ plus agréable, reprenoient ces jeunes filles. „
Quand on l'interrogeoit ſur ſon âge & ſur celui de Paul : " Mon frere, diſoit-elle, eſt de
„ l'âge du grand cocotier de la fontaine, &
„ moi de celui du plus petit. Les manguiers
„ ont donné douze fois leurs fruits, & les
„ orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, de-
„ puis que je ſuis au monde. „ Leur vie ſembloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes & des dryades. Ils ne connoiſſoient d'autres époques hiſtoriques que celles de la vie de leurs meres, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, & d'autre philoſophie que de faire du bien à tout le monde, & de ſe réſigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient beſoin ces jeunes gens, d'être riches & ſavans à notre maniere? leurs beſoins & leur ignorance ajoutoient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jours

qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelque lumiere ; oui, des lumieres : & quand il s'y seroit mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissoient ces deux enfans de la nature. Aucun souci n'avoit ridé leur front ; aucune intempérance n'avoit corrompu leur sang ; aucune passion malheureuse n'avoit dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développoient chaque jour la beauté de leur ame, en graces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes, & leurs mouvemens. Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraicheur : tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parens, lorsque sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approcherent, & converserent d'abord comme frere & comme sœur. Virginie, douce, modeste, confiante, comme Eve ; & Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois seul avec elle (il me l'a mille fois raconté,) il lui disoit au retour de ses travaux : „ Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. „ Quand du haut de la montagne, je t'apperçois „ au fond de ce vallon, tu me parois au mi- „ lieu de nos vergers comme un bouton de „ rose. Si tu marches vers la maison de nos „ meres, la perdrix qui court vers ses petits, „ a un corsage moins beau & une démarche „ moins légere. Quoique je te perde de vue,

„ à travers les arbres, je n'ai pas beſoin de
„ te voir pour te retrouver; quelque choſe de
„ toi que je ne puis dire, reſte pour moi dans
„ l'air où tu paſſes, ſur l'herbe où tu t'aſſieds.
„ Lorſque je t'approche, tu ravis tous mes
„ ſens. L'azur du ciel eſt moins beau que le
„ bleu de tes yeux; le chant des bengalis,
„ moins doux que le ſon de ta voix. Si je te
„ touche ſeulement du bout du doigt, tout
„ mon corps frémit de plaiſir. Souviens-toi du
„ jour où nous paſſâmes à travers les cailloux
„ roulans de la riviere des trois Mamelles. En
„ arrivant ſur ſes bords, j'étois déja bien fati-
„ gué; mais quand je t'eus pris ſur mon dos,
„ il me ſembloit que j'avois des ailes comme
„ un oiſeau. Dis-moi par quel charme tu as pu
„ m'enchanter. Eſt-ce par ton eſprit? mais nos
„ meres en ont plus que nous deux. Eſt-ce par
„ tes careſſes? mais elles m'embraſſent plus
„ ſouvent que toi. Je crois que c'eſt par ta
„ bonté. Je n'oublierai jamais que tu as mar-
„ ché nus-pieds juſqu'à la riviere Noire, pour
„ demander la grace d'une pauvre eſclave fugi-
„ tive. Tiens, ma bien aimée, prends cette
„ branche fleurie de citronnier, que j'ai cueillie
„ dans la forêt. Tu la mettras la nuit près de
„ ton lit. Mange ce rayon de miel; je l'ai pris
„ pour toi au haut d'un rocher. Mais aupara-
„ vant, repoſe-toi ſur mon ſein, & je ſerai
„ délaſſé.

Virginie lui répondoit : " Oh mon frere ! les
„ rayons du soleil au matin, au haut de ces
„ rochers, me donnent moins de joie que ta
„ présence. J'aime bien ma mere, j'aime bien
„ la tienne ; mais quand elles t'appellent mon
„ fils, je les aime encore davantage. Les ca-
„ resses qu'elles te font, me sont plus sensibles
„ que celles que j'en reçois. Tu me demandes
„ pourquoi tu m'aimes. Mais tout ce qui a été
„ élevé ensemble, s'aime. Vois nos oiseaux ;
„ élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment
„ comme nous ; ils sont toujours ensemble
„ comme nous. Ecoute comme ils s'appellent &
„ se répondent d'un arbre à l'autre. De même,
„ quand l'écho me fait entendre les airs que
„ tu joues sur ta flûte au haut de la montagne,
„ j'en répete les paroles au fond de ce vallon.
„ Tu m'es cher, sur-tout depuis le jour où tu
„ voulois te battre pour moi contre le maître
„ de l'esclave. Depuis ce tems-là, je me suis
„ dit bien de fois : Ah ! mon frere a un bon
„ cœur ; sans lui, je serois morte d'effroi. Je
„ prie Dieu tous les jours, pour ma mere, pour
„ la tienne, pour toi, pour nos pauvres servi-
„ teurs, mais quand je prononce ton nom, il
„ me semble que ma dévotion augmente. Je
„ demande si instamment à Dieu qu'il ne t'ar-
„ rive aucun mal ! Pourquoi vas-tu si loin & si
„ haut, me chercher des fruits & des fleurs ?
„ n'en avons-nous pas assez dans le jardin ?

„ Comme te voilà fatigué, tu es tout en nage. „ Et avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyoit le front & les joues, & elle lui donnoit plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque tems Virginie se sentoit agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbroient de noir; son teint jaunissoit; une langueur universelle abattoit son corps. La sérénité n'étoit plus sur son front, ni le sourire sur ses levres. On la voyoit tout-à-coup gaie sans joie, & triste sans chagrin. Elle fuyoit ses jeux innocens, ses doux travaux, & la société de sa famille bien-aimée. Elle erroit çà & là, dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant par-tout du repos & ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle alloit vers lui en folâtrant; puis tout-à-coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissoit; un rouge vif coloroit ses joues pâles, & ses yeux n'osoient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disoit : " La verdure couvre ces „ rochers, nos oiseaux chantent quand ils te „ voient. Tout est gai autour de toi, toi seule „ es triste. „ Et il cherchoit à la ranimer, en l'embrassant; mais elle détournoit la tête, & fuyoit tremblante vers sa mere. L'infortunée se sentoit troublée par les caresses de son frere. Paul ne comprenoit rien à des caprices si nouveaux & si étrangers. Un mal n'arrive guere seul.

Un de ces étés qui désolent de tems à autre

les

les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. C'étoit vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe pendant trois semaines l'île de France de ces feux verticaux. Le vent de sud-est qui y regne presque toute l'année, n'y souffloit plus. De longs tourbillons de poussiere s'élevoient sur les chemins, & restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de toutes parts; l'herbe étoit brûlée; des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes, & la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevoient de dessus ses plaines, & paroissoient au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchissement à l'atmosphere embrasée. L'orbe de la lune tout rouge, se levoit, dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallons de tristes mugissemens. Le Cafre même, qui les conduisoit se couchoit sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur. Par-tout, le sol étoit brûlant, & l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes & des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal-

Elle se levoit, elle s'asseyoit, elle se recouchoit, & ne trouvoit dans aucune attitude; ni le sommeil, ni le repos. Elle s'achemine à la clarté de la lune, vers sa fontaine. Elle en apperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, couloit encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord, la fraîcheur ranime ses sens, & mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance, sa mere & Marguerite s'amusoient à la baigner avec Paul, dans ce même lieu; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avoit creusé le lit, couvert le fond de sable, & semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus & sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frere & à la sienne, qui entrelaçoient au-dessus de sa tête leurs rameaux verds & leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis; & elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude; & un feu dévorant la saisit. Aussi-tôt elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages, & de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mere chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois,

elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais ſon cœur oppreſſé laiſſa ſa langue ſans expreſſion, & poſant ſa tête ſur le ſein maternel, elle ne put que l'inonder de ſes larmes.

Madame de la Tour pénétroit bien la cauſe du mal de ſa fille, mais elle n'oſoit elle-même lui en parler. " Mon enfant, lui diſoit-elle,
„ adreſſe-toi à Dieu qui diſpoſe à ſon gré de
„ la ſanté & de la vie. Il t'éprouve aujour-
„ d'hui pour te récompenſer demain. Songe
„ que nous ne ſommes ſur la terre, que pour
„ exercer la vertu. „

Cependant, ces chaleurs exceſſives éleverent de l'océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaſte paraſol. Les ſommets des montagnes les raſſemoloient autour d'eux, & de longs ſillons de feu ſortoient de tems en tems de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats, les bois, les plaines & les vallons; des pluies épouvantables, ſemblables à des cataractes, tomberent du ciel. Des torrens écumeux ſe précipitoient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce baſſin étoit devenu une mer; le plateau où ſont aſſiſes les cabanes, une petite île, & l'entrée de ce vallon, une écluſe, par où ſortoient pêle-mêle, avec les eaux mugiſſantes, les terres, les arbres, & les rochers.

Toute la famille tremblante, prioit Dieu dans la caſe de madame de la Tour, dont le

toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte & les contrevens en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs & fréquens. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, alloit d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, & enfonçant là un pieu; il ne rentroit que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau tems. En effet, sur le soir la pluie cessa; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, & le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier desir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, & lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, & ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais & sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne sillonnée çà & là de l'écume des torrens qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut; de grands amas de sables couvroient les lisieres des prairies & avoient comblé le bain de Virginie. Cependant, les deux cocotiers étoient debout & bien verdoyans. Mais il n'y avoit plus aux en-

virons, ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploroient par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : " Vous aviez apporté ici des oiseaux, „ l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce „ jardin, il est détruit. Tout périt sur la terre; „ il n'y a que le ciel qui ne change point. „ Paul lui répondit : " Que ne puis-je vous don„ ner quelque chose du ciel ! mais je ne pos„ sede rien, même sur la terre. „ Virginie reprit, en rougissant : " Vous avez à vous le „ portrait de Saint Paul. „ A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa mere. Ce portrait étoit une petite miniature, réprésentant l'hermite Paul. Marguerite y avoit une grande dévotion. Elle l'avoit porté longtems suspendu à son cou, étant fille; ensuite, devenue mere, elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, & délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avoit contracté quelque ressemblance, ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom, & à lui donner pour patron un Saint qui avoit passé sa vie loin des hommes qui l'avoient abusée, puis abandonnée. Virginie en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : " Mon frere, il ne me

„ ſera jamais enlevé tant que je vivrai, & je „ n'oublierai jamais que tu m'as donné la ſeule „ choſe que tu poſſedes au monde. „ A ce ton d'amitié, à ce retour ineſpéré de familiarité & de tendreſſe, Paul voulut l'embraſſer; mais auſſi légere qu'un oiſeau, elle lui échappa, & le laiſſa hors de lui, ne concevant rien à une conduite ſi extraordinaire.

Cependant Marguerite diſoit à madame de la Tour; " Pourquoi ne marions-nous pas nos „ enfans? Ils ont l'un pour l'autre une paſſion „ extrême, dont mon fils ne s'apperçoit pas „ encore. Lorſque la nature lui aura parlé, en „ vain nous veillons ſur eux; tout eſt à crain- „ dre. „ Madame de la Tour lui répondit: „ Ils ſont trop jeunes & trop pauvres. Quel „ chagrin pour nous, ſi Virginie mettoit au „ monde des enfans malheureux, qu'elle n'au- „ roit peut-être pas la force d'élever! Ton „ noir Domingue eſt bien caſſé; Marie eſt in- „ firme. Moi-même, chere amie, depuis qua- „ torze ans, je me ſens fort affoiblie. On vieillit „ promptement dans les pays chauds, & en- „ core plus vîte dans le chagrin. Paul eſt notre „ unique eſpérance. Attendons que l'âge ait „ formé ſon tempérament, & qu'il puiſſe nous „ ſoutenir par ſon travail. A préſent, tu le „ ſais, nous n'avons guere que le néceſſaire „ de chaque jour. Mais, en faiſant paſſer Paul „ dans l'Inde pour un peu de tems, le com-

„ merce lui fournira de quoi acheter quelque
„ efclave ; & à fon retour ici, nous le marie-
„ rons à Virginie, car je crois que perfonne
„ ne peut rendre ma chere fille auffi heureufe
„ que ton fils Paul. Nous en parlerons à notre
„ voifin. „

En effet, ces dames me confulterent, & je fus de leur avis. “ Les mers de l'Inde font
„ belles, leur dis-je. En prenant une faifon fa-
„ vorable pour paffer d'ici aux Indes, c'eft un
„ voyage de fix femaines au plus, & d'autant
„ de tems pour en revenir. Nous ferons dans
„ notre quartier une pacotille à Paul ; car j'ai
„ des voifins qui l'aiment beaucoup. Quand
„ nous ne lui donnerions que du coton brut,
„ dont nous ne faifons aucun ufage, faute de
„ moulins pour l'éplucher ; du bois d'ébene fi
„ commun ici, qu'il fert au chauffage, & quel-
„ ques réfines qui fe perdent dans nos bois ;
„ tout cela fe vend affez bien aux Indes, &
„ nous eft fort inutile ici. „

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonaye, une permiffion d'embarquement pour ce voyage, & avant tout, je voulus en prévenir Paul ; mais quel fut mon étonnement, lorfque ce jeune homme me dit avec un bon fens fort au-deffus de fon âge : “ Pourquoi voulez-vous
„ que je quitte ma famille, pour je ne fais quel
„ projet de fortune ? Y a-t-il un commerce au
„ monde plus avantageux que la culture d'un

„ champ qui rend quelquefois cinquante & cent „ pour un? Si nous voulons faire le commerce, „ ne pouvons-nous pas le faire en portant notre „ fuperflu d'ici à la ville, fans que j'aille courir „ aux Indes? Nos meres me difent que Do- „ mingue eft vieux & caffé; mais moi je fuis „ jeune, & je me renforce chaque jour. Il n'a „ qu'à leur arriver pendant mon abfence quel- „ que accident, fur-tout à Virginie, qui eft „ déja fouffrante. Oh non, non! je ne faurois „ me réfoudre à les quitter. „

Sa réponfe me jeta dans un grand embarras; car madame de la Tour ne m'avoit pas caché l'état de Virginie & le defir qu'elle avoit de gagner quelques années fur l'âge de ces jeunes gens en les éloignant l'un de l'autre. C'étoient des motifs que je n'ofois même faire foupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaiffeau arrivé de France apporta à madame de la Tour une lettre de fa tante. La crainte de la mort, fans laquelle les cœurs durs ne feroient jamais fenfibles, l'avoit frappée. Elle fortoit d'une grande maladie dégénérée en langueur, & que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à fa nièce de repaffer en France; ou, fi fa fanté ne lui permettoit pas de faire un fi long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle deftinoit une bonne éducation, un parti à la cour, & la donation de tous fes biens. Elle attachoit, di-

soit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation : Domingue & Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroissoit prêt à se mettre en colere. Virginie, les yeux fixés sur sa mere, n'osoit proférer un mot. " Pourriez-vous nous quitter main-„ tenant, dit Marguerite à madame de la Tour. „ „ Non, mon amie ; non, mes enfans, reprit „ madame de la Tour : je ne vous quitterai point. „ J'ai vécu avec vous, & c'est avec vous que „ je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur „ que dans votre amitié. Si ma santé est déran-„ gée, d'anciens chagrins en sont cause. J'ai été „ blessée au cœur par la dureté de mes parens „ & par la perte de mon cher époux. Mais de-„ puis, j'ai goûté plus de consolation & de fé-„ licité avec vous, sous ces pauvres cabanes, „ que jamais les richesses de ma famille ne m'en „ ont fait même espérer dans ma patrie. „

A ces discours, des larmes de joie coulerent de tous les yeux. Paul serrant madame de la Tour dans ses bras, lui dit : " Je ne vous quitterai „ pas non plus. Je n'irai point aux Indes Nous „ travaillerons tous pour vous, chere maman ; „ rien ne vous manquera jamais avec nous. „ Mais de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie & qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle fut le reste du jour

d'une gaieté douce, & le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin, qui précédoit le déjeûné, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'étoit M. de la Bourdonaye. Il entra dans la case, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café & du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patates chaudes, & des bananes fraîches. Il y avoit pour toute vaisselle des moitiés de calebasse, & pour linge, des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de songer aux particulieres; mais qu'elle avoit bien des droits sur lui. "Vous „ avez, ajouta-t-il, madame, une tante de qua„ lité & fort riche à Paris, qui vous réserve „ sa fortune, & vous attend auprès d'elle. „ Madame de la Tour répondit au gouverneur, que sa santé altérée ne lui permettoit pas d'entreprendre un si long voyage. " Au moins, reprit M. de „ la Bourdonaye, pour mademoiselle votre fille, „ si jeune & si aimable, vous ne sauriez, sans „ injustice, la priver d'une si grande succession. „ Je ne vous cache pas que votre tante a em-

„ ployé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle.
„ Les bureaux m'ont écrit à ce sujet, d'user, s'il
„ le falloit, de mon pouvoir; mais ne l'exer-
„ çant que pour rendre heureux les habitans de
„ cette colonie, j'attends de votre volonté seule
„ un sacrifice de quelques années, d'où dépend
„ l'établissement de votre fille & le bien-être de
„ toute votre vie. Pourquoi vient-on aux Iles?
„ n'est-ce pas pour y faire fortune? N'est-il pas
„ bien plus agréable de l'aller retrouver dans
„ sa patrie? „

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portoit un de ses noirs. „ Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné aux pré-
„ paratifs de voyage de mademoiselle votre fille,
„ de la part de votre tante. „ Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de la Tour, de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussi-tôt prit la parole, & dit au gouverneur: „ Monsieur, ma mere s'est adressée à vous, &
„ vous l'avez mal reçue. „ " Avez-vous un
„ autre enfant, Madame, dit M. de la Bour-
„ donaye à madame de la Tour? Non, Mon-
„ sieur, reprit-elle; celui-ci est le fils de mon
„ amie; mais lui & Virginie nous sont com-
„ muns, & également chers. Jeune homme,
„ dit le gouverneur à Paul, quand vous au-
„ rez acquis l'expérience du monde, vous con-
„ noîtrez le malheur des gens en place; vous

„ ſaurez combien il eſt facile de les prévenir, „ combien aiſément ils donnent au vice intri- „ gant ce qui appartient au mérite qui ſe cache. „

M. de la Bourdonaye invité par madame de la Tour, s'aſſit à table auprès d'elle. Il déjeûna, à la maniere des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre & de la propreté de la petite caſe, de l'union de ces deux familles charmantes, & du zele même de leurs vieux domeſtiques. " Il n'y „ a, dit-il, ici, que des meubles de bois; mais „ on y trouve des viſages ſereins & des cœurs „ d'or. „ Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit: " Je déſire être votre ami; „ car vous êtes un honnête homme. „ M. de la Bourdonaye reçut avec plaiſir cette marque de cordialité inſulaire. Il embraſſa Paul en lui ſerrant la main, & l'aſſura qu'il pouvoit compter ſur ſon amitié.

Après déjeûné, il prit madame de la Tour en particulier, & lui dit qu'il ſe préſentoit une occaſion prochaine d'envoyer ſa fille en France ſur un vaiſſeau prêt à partir; qu'il la recommanderoit à une dame de ſes parentes qui y étoit paſſagere; qu'il falloit bien ſe garder d'abandonner une fortune immenſe pour une ſatisfaction de quelques années. " Votre tante, ajouta-t-il, „ en s'en allant, ne peut pas traîner plus de „ deux ans. Ses amis me l'ont mandé. Songez-y „ bien. La fortune ne vient pas tous les jours.

„ Conſultez-

„ Confultez-vous. Tous les gens de bon fens
„ feront de mon avis. „ Elle lui répondit " que
„ ne defirant déformais d'autre bonheur dans
„ le monde que celui de fa fille, elle laifferoit
„ fon départ pour la France entiérement à fa
„ difpofition. „

Madame de la Tour n'étoit pas fâchée de trouver une occafion de féparer pour quelque tems, Virginie & Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc fa fille à part, & lui dit : " Mon enfant, nos domefti-
„ ques font vieux ; Paul eft bien jeune, Mar-
„ guerite vient fur l'âge ; je fuis déjà infirme ;
„ fi j'allois mourir, que deviendriez-vous, fans
„ fortune, au milieu de ces deferts ? Vous ref-
„ teriez donc feule, n'ayant perfonne qui puiffe
„ vous être d'un grand fecours, & obligée,
„ pour vivre, de travailler fans ceffe à la terre
„ comme une mercenaire. Cette idée me péne-
„ tre de douleur. „ Virginie lui répondit : " Dieu
„ nous a condamnés au travail. Vous m'avez
„ appris à travailler, & à le bénir chaque jour.
„ Jufqu'à préfent il ne nous a point abandon-
„ nés, il ne nous abandonnera point encore.
„ Sa providence veille particuliérement fur les
„ malheureux. Vous me l'avez dit tant de fois,
„ ma mere ! Je ne faurois me réfoudre à vous
„ quitter. „ Madame de la Tour émue, reprit :
„ Je n'ai d'autre projet que de te rendre heu-
„ reufe, & de te marier un jour avec Paul qui

„ n'eſt point ton frere. Songe maintenant que
„ ſa fortune dépend de toi. „

Une jeune fille qui aime, croit que tout le monde l'ignore. Elle met ſur ſes yeux le voile qu'elle a ſur ſon cœur; mais quand il eſt ſoulevé par une main amie, alors les peines ſecretes de ſon amour s'échappent comme par une barriere ouverte, & les doux épanchemens de la confiance ſuccedent aux réſerves & aux myſteres dont elle s'environnoit. Virginie, ſenſible aux nouveaux témoignages de bonté de ſa mere, lui raconta quels avoient été ſes combats qui n'avoient eu d'autres témoins que Dieu ſeul; qu'elle voyoit le ſecours de ſa providence dans celui d'une mere tendre qui approuvoit ſon inclination, & qui la dirigeroit par ſes conſeils; que maintenant appuyée de ſon ſupport, tout l'engageoit à reſter auprès d'elle, ſans inquiétude pour le préſent; & ſans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour voyant que ſa confidence avoit produit un effet contraire à celui qu'elle attendoit, lui dit : “ Mon enfant, je ne veux
„ point te contraindre; délibere à ton aiſe,
„ mais cache ton amour à Paul. Quand le cœur
„ d'une fille eſt pris, ſon amant n'a plus rien
„ à lui demander. „

Vers le ſoir, comme elle étoit ſeule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une ſoutane bleue. C'étoit un eccléſiaſti-

que missionnaire de l'île, & confesseur de madame de la Tour & de Virginie. Il étoit envoyé par le Gouverneur. " Mes enfans, dit-il en entrant, Dieu soit loué! Vous voilà riches. Vous
„ pourrez écouter votre bon cœur, faire du
„ bien aux pauvres. Je sais ce que vous a dit
„ M. de la Bourdonaye, & ce que vous lui avez
„ répondu. Bonne maman, votre santé vous
„ oblige de rester ici; mais vous, jeune de-
„ moiselle, vous n'avez point d'excuse. Il faut
„ obéir à la providence, à nos vieux parens,
„ même injustes. C'est un sacrifice, mais c'est
„ l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous.
„ Il faut, à son exemple, se dévouer pour le
„ bien de sa famille. Votre voyage en France
„ aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas
„ bien y aller, ma chere demoiselle? „

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant: " Si c'est l'ordre de Dieu, je ne
„ m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit
„ faite, dit-elle en pleurant. „

Le missionnaire sortit, & fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant, madame de la Tour m'envoya prier par Domingue, de passer chez elle, pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur, qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, & que nous ne devons point al-

ler chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, fans exception. Mais que pouvoient mes confeils de modération contre les illufions d'une grande fortune, & mes raifons naturelles contre les préjugés du monde & une autorité facrée pour madame de la Tour? Cette dame ne me confulta donc que par bienféance, & elle ne délibéra plus, depuis la décifion de fon confeffeur. Marguerite même, qui malgré les avantages qu'elle efpéroit pour fon fils, de la fortune de Virginie, s'étoit oppofée fortement à fon départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on fe détermineroit, étonné des converfations fecretes de madame de la Tour & de fa fille, il s'abandonnoit à une triftefle fombre. " On trame quelque chofe „ contre moi, difoit-il, puifqu'on fe cache „ de moi. „

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'île, que la fortune avoit vifité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute efpece. Ils déployerent au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde; les fuperbes bazins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate & de Mazulipatan, des mouffelines de Daca, unies, rayées, brodées, tranfparentes comme le jour, des baftas de Surate d'un fi beau blanc, des chittes de toutes couleurs, & des plus rares à fond fablé & à rameaux verts.

Ils déroulerent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas rose, des satins à pleine main, des pékins moëlleux comme le drap, des nankins blancs & jaunes, & jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui feroit plaisir; elle veilla seulement sur les prix & les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mere, à Marguerite & à son fils. „ Ceci, disoit-elle, étoit bon pour des meu- „ bles, cela pour l'usage de Marie & de Do- „ mingue. „ Enfin, le sac de piastres étoit employé, qu'elle n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présens qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune qui lui présageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé : " Ma „ sœur s'en va; elle fait déjà les apprêts de son „ voyage. Passez chez nous, je vous prie. Em- „ ployez votre crédit sur l'esprit de sa mere & „ de la mienne, pour la retenir. „ Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante, en toile

bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de ſa tête, ce fut encore toute autre choſe quand je la vis parée à la maniere des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mouſſeline blanche, doublée de taffetas roſe. Sa taille légere & élevée, ſe deſſinoit parfaitement ſous ſon corſet, & ſes cheveux blonds, treſſés à double treſſe, accompagnoient admirablement ſa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie, & ſon cœur, agité par une paſſion combattue, donnoit à ſon teint une couleur animée, & à ſa voix, des ſons pleins d'émotion. Le contraſte même de ſa parure élégante qu'elle ſembloit porter malgré elle, rendoit ſa langueur encore plus touchante. Perſonne ne pouvoit la voir ni l'entendre, ſans ſe ſentir ému. La triſteſſe de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la ſituation de ſon fils, lui dit en particulier : " Pourquoi mon fils, te nourrir de fauſſes „ eſpérances, qui rendent les privations encore „ plus ameres? Il eſt tems que je te découvre „ le ſecret de ta vie & de la mienne. Made„ moiſelle de la Tour appartient, par ſa mere, „ à une parente riche & de grande condition. „ Pour toi, tu n'es que le fils d'une pauvre „ payſanne, & qui pis eſt, tu es bâtard. „

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul. Il ne l'avoit jamais ouï prononcer : il en demanda la ſignification à ſa mere, qui lui répondit : „ Tu n'as point eu de pere légitime. Lorſque

„ j'étois fille, l'amour me fit commettre une
„ foibleſſe dont tu as été le fruit. Ma faute t'a
„ privé de ta famille paternelle & mon repen-
„ tir de ta famille maternelle. Infortuné, tu n'as
„ d'autres parens que moi ſeule dans le mon-
„ de ! „ Elle ſe mit à répandre des larmes. Paul la ſerrant dans ſes bras, lui dit : " Oh, ma
„ mere ! puiſque je n'ai d'autres parens que vous
„ dans le monde, je vous en aimerai davanta-
„ ge. Mais quel ſecret venez-vous de me ré-
„ véler ! Je vois maintenant la raiſon qui éloi-
„ gne de moi mademoiſelle de la Tour depuis
„ deux mois, & qui la décide aujourd'hui à
„ partir. Ah ! ſans doute, elle me mépriſe ! „

Cependant, l'heure du ſouper étant venue, on ſe mit à table, où chacun des convives, agité de paſſions différentes, mangea peu & ne parla point. Virginie en ſortit la premiere, & fut s'aſſeoir au lieu où nous ſommes. Paul la ſuivit bientôt après, & vint ſe mettre auprès d'elle. L'un & l'autre garderent quelque tems un profond ſilence. Il faiſoit une de ces nuits délicieuſes, ſi communes entre les tropiques & dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroiſſoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages, que ſes rayons diſſipoient par degrés. Sa lumiere ſe répandoit inſenſiblement ſur les montagnes de l'île & ſur leurs pitons, qui brilloient d'un vert argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On

entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut de ces rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux, qui se caressoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit & la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissoient sous l'herbe; les étoiles étinceloient au ciel & se réfléchissoient au sein de la mer, qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits son vaste & sombre horizon distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs; elle apperçut à l'entrée du port une lumiere & une ombre. C'étoit le fanal & le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, & qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla & détourna la tête, pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite & moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers; & dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit: " Mademoiselle, vous partez, „ dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez pas „ de vous exposer aux dangers de la mer.... „ de la mer dont vous êtes si effrayée! „ " Il „ faut, répondit Virginie, que j'obéisse à mes „ parens, à mon devoir. „ " Vous nous quit- „ tez, reprit Paul, pour une parente éloignée,

„ que vous n'avez jamais vue ! „ “ Hélas, dit
„ Virginie, je voulois rester ici toute ma vie ;
„ ma mere ne l'a pas voulu. Mon confesseur
„ m'a dit que la volonté de Dieu etoit que je
„ partisse ; que la vie étoit une épreuve......
„ Oh, c'est une épreuve bien dure ! „

„ Quoi, repartit Paul, tant de raisons vous
„ ont décidee, & aucune ne vous a retenue !
„ Ah, il en est encore que vous ne me dites
„ pas. La richesse a de grands attraits. Vous
„ trouverez bientôt dans un nouveau monde,
„ à qui donner le nom de frere que vous ne
„ me donnez plus. Vous le choisirez, ce frere,
„ parmi des gens dignes de vous, par une nais-
„ sance & une fortune que je ne peux vous of-
„ frir. Mais, pour être plus heureuse, où vou-
„ lez-vous aller ? Dans quelle terre aborderez-
„ vous, qui vous soit plus chere que celle où
„ vous êtes née ? Où formerez-vous une société
„ plus aimable que celle qui vous aime ? Com-
„ ment vivrez-vous sans les caresses de votre
„ mere, auxquelles vous êtes si accoutumée.
„ Que deviendra-t-elle elle-même, déjà sur
„ l'âge, lorsqu'elle ne vous verra plus à ses
„ côtés, à la table, dans la maison, à la pro-
„ menade où elle s'appuyoit sur vous ? Que
„ deviendra la mienne, qui vous chérit autant
„ qu'elle ? Que leur dirai-je à l'une & à l'au-
„ tre, quand je les verrai pleurer de votre
„ absence ? Cruelle ! je ne vous parle point de

„ moi : mais que deviendrai-je moi-même, „ quand le matin je ne vous verrai plus avec „ nous, & que la nuit viendra ſans nous réu- „ nir; quand j'appercevrai ces deux palmiers „ plantés à notre naiſſance & ſi long-tems té- „ moins de notre amitié mutuelle? Ah! puiſ- „ qu'un nouveau ſort te touche, que tu cher- „ ches d'autre pays que ton pays natal, d'au- „ tres biens que ceux de mes travaux, laiſſe- „ moi t'accompagner ſur le vaiſſeau où tu pars. „ Je te raſſurerai dans les tempêtes qui te don- „ nent tant d'effroi ſur la terre. Je repoſerai „ ta tête ſur mon ſein; je réchaufferai ton „ cœur contre mon cœur; & en France, où „ tu vas chercher de la fortune & de la gran- „ deur, je te ſervirai comme ton eſclave. „ Heureux de ton ſeul bonheur, dans ces hô- „ tels où je te verrai ſervie & adorée, je ſerai „ encore aſſez riche & aſſez noble, pour te „ faire le plus grand des ſacrifices, en mou- „ rant à tes pieds. „

Les ſanglots étoufferent ſa voix, & nous entendîmes auſſi-tôt celle de Virginie qui lui diſoit ces mots entrecoupés de ſoupirs..... “ C'eſt „ pour toi que je pars,.... pour toi que j'ai „ vu chaque jour courbé par le travail pour „ nourrir deux familles infirmes. Si je me ſuis „ prêtée à l'occaſion de devenir riche, c'eſt „ pour te rendre mille fois le bien que tu „ nous as fait. Eſt-il une fortune digne de

„ ton amitié ? Que me dis-tu de ta naiſſance ?
„ Ah ! s'il m'étoit encore poſſible de me donner un frere, en choiſirois-je un autre que toi ? O Paul, ô Paul ! tu m'es beaucoup plus cher qu'un frere ! Combien m'en a-t-il coûté pour te repouſſer loin de moi ! je voulois que tu m'aidaſſes à me ſéparer de moi-même, juſqu'à ce que le ciel pût bénir notre union. Maintenant, je reſte, je pars, je vis, je meurs ; fais de moi ce que tu veux. Fille ſans vertu ! j'ai pu réſiſter à tes careſſes, & je ne peux ſoutenir ta douleur ! „

A ces mots, Paul la ſaiſit dans ſes bras, & la tenant étroitement ſerrée, il s'écria d'une voix terrible : " Je pars avec elle ; rien ne „ pourra m'en détacher. „ Nous courûmes tous à lui. Madame de la Tour lui dit : " Mon fils, „ ſi vous nous quittez, qu'allons-nous devenir ? „

Il répéta en tremblant, ces mots : " Mon fils.... „ mon fils.... Vous ma mere, lui dit-il, vous „ qui ſéparez le frere d'avec la ſœur ! Tous „ deux nous avons ſucé votre lait ; tous deux „ élevés ſur vos genoux, nous avons appris „ de vous à nous aimer ; tous deux, nous „ nous le ſommes dit mille fois. Et maintenant „ vous l'éloignez de moi ! Vous l'envoyez en „ Europe, dans ce pays barbare qui vous a „ refuſé un aſyle & chez des parens cruels qui „ vous ont vous-même abandonnée. Vous me „ direz : Vous n'avez plus de droits ſur elle,

„ elle n'eſt pas votre ſœur. Elle eſt tout pour
„ moi, ma richeſſe, ma famille, ma naiſſance,
„ tout mon bien. Je n'en connois plus d'autre.
„ nous n'avons eu qu'un toit, qu'un berceau;
„ nous n'aurons qu'un tombeau. Si elle part,
„ il faut que je la ſuive. Le gouverneur m'en
„ empêchera? M'empêchera-t-il de me jetter à
„ la mer? Je la ſuivrai à la nage. La mer ne
„ ſauroit m'être plus funeſte que la terre. Ne
„ pouvant vivre ici près d'elle, au moins je
„ mourrai ſous ſes yeux, loin de vous. Mere
„ barbare! femme ſans pitié! Puiſſe cet océan
„ où vous l'expoſez, ne jamais vous la rendre!
„ Puiſſent ces flots vous rapporter mon corps,
„ & le roulant avec le ſien parmi les cailloux
„ de ces rivages, vous donner par la perte
„ de vos deux enfans, un ſujet éternel de
„ douleur! „

A ces mots, je le ſaiſis dans mes bras; car le déſeſpoir lui ôtoit la raiſon. Ses yeux étinceloient; la ſueur couloit à groſſes gouttes ſur ſon viſage en feu; ſes genoux trembloient; & je ſentois, dans ſa poitrine brûlante, ſon cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée, luit dit: " Oh, mon ami!
„ j'atteſte les plaiſirs de notre premier âge,
„ tes maux, les miens, & tout ce qui doit
„ lier à jamais deux infortunés, ſi je reſte, de
„ ne vivre que pour toi; ſi je pars, de reve-
„ nir un jour pour être à toi. Je vous prends

„ à

„ à témoins, vous tous qui avez élevé mon
„ enfance, qui difpofez de ma vie & qui
„ voyez mes larmes. Je le jure par ce ciel
„ qui m'entend, par cette mer que je dois
„ traverfer, par l'air que je refpire & que je
„ n'ai jamais fouillé du menfonge. „

Comme le foleil fond & précipite un rocher de glace du fommet des Apennins, ainfi tomba la colere impétueufe de ce jeune homme, à la voix de l'objet aimé. Sa tête altiere étoit baiffée, & un torrent de pleurs couloit de fes yeux. Sa mere, mêlant fes larmes aux fiennes, le tenoit embraffé fans pouvoir parler. Madame de la Tour, hors d'elle, me dit: " Je
„ n'y puis tenir. Mon ame eft déchirée. Ce
„ malheureux voyage n'aura pas lieu. Mon voi-
„ fin, tâchez d'emmener mon fils. Il y a huit
„ jours que perfonne ici n'a dormi. „

Je dis à Paul: " Mon ami, votre fœur ref-
„ tera. Demain nous en parlerons au gouver-
„ neur; laiffez repofer votre famille, & venez
„ paffer cette nuit chez moi. Il eft tard; il eft
„ minuit. La croix du fud eft droite fur l'ho-
„ rizon. „

Il fe laiffa emmener fans rien dire; & après une nuit fort agitée, il fe leva au point du jour, & s'en retourna à fon habitation.

Mais qu'eft-il befoin de vous continuer plus long-tems le récit de cette hiftoire? Il n'y a jamais qu'un coté agréable à connoître dans

la vie humaine. Semblable au globe fur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'eſt que d'un jour, & une partie de ce jour ne peut recevoir la lumiere que l'autre ne ſoit livrée aux ténebres.

,, Mon pere, lui dis-je, je vous en conju-
,, re ; achevez de me raconter ce que vous
,, avez commencé d'une maniere ſi touchante.
,, Les images du bonheur nous plaiſent, mais
,, celles du malheur nous inſtruiſent. Que de-
,, vint, je vous prie, l'infortuné Paul ? ,,

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négreſſe Marie, qui, montée ſur un rocher, regardoit vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'apperçut : ,, Où eſt Virginie ? ,, Marie tourna la tête vers ſon jeune maître, & ſe mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint ſur ſes pas, & courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que ſon vaiſſeau avoit mis à la voile auſſi-tôt, & qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traverſa ſans parler à perſonne.

Quoique cette enceinte de rochers paroiſſe derriere nous preſque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en diviſent la hauteur, ſont autant d'étages par leſquels on parvient, au moyen de quelques ſentiers difficiles, juſqu'au pied de ce cône de rochers incliné & inacceſſible, qu'on appelle le Pouce. A la baſe de ce

rocher eſt une eſplanade couverte de grands arbres, mais ſi élevée & ſi eſcarpée, qu'elle eſt comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le ſommet du Pouce attire ſans ceſſe autour de lui, y entretiennent pluſieurs ruiſſeaux qui tombent à une ſi grande profondeur au fond de la vallée ſituée au revers de cette montagne, que de cette hauteur, on n'entend point le bruit de leur chûte. De ce lieu, on voit une grande partie de l'île avec ſes mornes ſurmontés de leurs pitons; entr'autres Piterboth & les trois Mamelles avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, & l'île Bourbon qui eſt à 40 lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul apperçut le vaiſſeau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu du vaſte océan. Il reſta une partie du jour tout occupé à le conſidérer; il étoit déjà diſparu, qu'il croyoit le voir encore; & quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'aſſit dans ce lieu ſauvage, toujours battu des vents qui y agitent ſans ceſſe les ſommets des palmiers & des tatamaques. Leur murmure ſourd & mugiſſant reſſemble au bruit lointain des orgues, & inſpire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, & les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui

depuis le lever du ſoleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à deſcendre, & à revoir ſa famille. Je le remenai cependant à ſon habitation, & ſon premier mouvement, en revoyant madame de la Tour, fut de ſe plaindre amérement qu'elle l'avoit trompé. Madame de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaiſſeau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, ſuivi d'une partie de ſon état-major & du miſſionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin; & que malgré ſes propres raiſons, ſes larmes & celles de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmené ſa fille à demi-mourante. „ Au moins, répondit Paul, ſi je lui avois fait „ mes adieux, je ſerois tranquille à préſent. „ Je lui aurois dit : Virginie, ſi pendant le „ tems que nous avons vécu enſemble il m'eſt „ échappé quelque parole qui vous ait offen- „ ſée, avant de me quitter pour jamais, dites- „ moi que vous me la pardonnez. Je lui aurois „ dit : Puiſque je ne ſuis plus deſtiné à vous „ revoir, adieu, ma chere Virginie ! adieu ! „ Vivez loin de moi, contente & heureuſe ! „ Et comme il vit que ſa mere & madame de la Tour pleuroient : “ Cherchez maintenant, leur „ dit-il, quelqu'autre que moi qui eſſuie vos „ larmes ! „ puis il s'éloigna d'elles en gémiſſant, & ſe mit à errer çà & là dans l'habitation.

Il en parcouroit tous les endroits qui avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses chevres & à leurs petits chevreaux, qui le suivoient en bêlant : " Que me demandez-vous?
„ vous ne reverrez plus avec moi, celle qui
„ vous donnoit à manger dans sa main. „ Il fut au Repos de Virginie, & à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour, il s'écria : " Pau-
„ vres oiseaux! vous n'irez plus au devant de
„ celle qui étoit votre bonne nourrice. „ En voyant Fidele qui flairoit çà & là, & marchoit devant lui en quêtant, il soupira & lui dit :
„ Oh! tu ne la retrouveras plus jamais. „ Enfin, il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille; & à l'aspect de la mer où il avoit vu disparoître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mere & madame de la Tour le prioient par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin, celle-ci parvint à le calmer en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appeloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, & à y prendre quelque peu de nourriture. Il s'y mit à table avec nous, auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance, & comme

si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole, & lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables; mais dès qu'il s'appercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans, il recueillit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire; & comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit & les mettoit dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mere & de madame de la Tour, & que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt, ce jeune homme indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire & à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit, & dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi, il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, & dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute, c'est aux jouis-

fances que se propose cette paſſion ardente & inquiete, que les hommes doivent la plupart des ſciences & des arts, & c'eſt de ſes privations qu'eſt née la philoſophie, qui apprend à ſe conſoler de tout. Ainſi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos ſociétés, & l'inſtigateur de nos lumieres & de nos plaiſirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au-lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en préſente que les diviſions politiques. L'hiſtoire, & ſur-tout l'hiſtoire moderne, ne l'intéreſſa guere davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux & périodiques, dont il n'apperçevoit pas les cauſes; des guerres ſans ſujet & ſans objet; des intrigues obſcures; des nations ſans caracteres, & des princes ſans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui s'occupant davantage des ſentimens & des intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des ſituations pareilles à la ſienne. Auſſi aucun livre ne lui fit autant de plaiſir que le Télémaque, par ſes tableaux de la vie champêtre & des paſſions naturelles au cœur humain. Il en liſoit à ſa mere & à madame de la Tour, les endroits qui l'affectoient davantage : alors ému par de touchans reſſouvenirs, ſa voix s'étouffoit, & les larmes couloient de ſes yeux. Il lui ſembloit trouver dans Virginie la dignité & la ſageſſe d'Antiope,

avec les malheurs & la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs & de maximes licencieuses; & quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre & à l'oublier.

En effet, près de deux ans s'étoient écoulés sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante & de sa fille : seulement elle avoit appris, par une voie étrangere, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut par un vaisseau qui alloit aux Indes, un paquet & une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable & indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation & son caractere, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

„ Très-chère & bien aimée maman, je vous „ ai déjà écrit plusieurs lettres, de mon écri- „ ture; & comme je n'en ai pas eu de réponse, „ j'ai lieu de craindre qu'elles ne vous soient point „ parvenues. J'espere mieux de celle-ci, par les „ précautions que j'ai prises pour vous donner „ de mes nouvelles, & pour recevoir des vôtres.

„ J'ai versé bien des larmes depuis notre sé- „ paration, moi qui n'avois presque jamais pleuré „ que sur les maux d'autrui! Ma grande-tante fut

„ bien surprise à mon arrivée, lorsque m'ayant
„ questionnée sur mes talens, je lui dis que je
„ ne savois ni lire ni écrire. Elle me demanda
„ qu'est que j'avois donc appris depuis que j'é-
„ tois au monde; & quand je lui eus répondu
„ que c'étoit à avoir soin d'un menage & à faire
„ votre volonté, elle me dit que j'avois reçu
„ l'éducation d'une servante. Elle me mit, dès
„ le lendemain, en pension dans une grande
„ abbaye auprès de Paris, où j'ai des maîtres de
„ toute espèce : ils m'enseignent entre autres
„ choses l'histoire, la géographie, la grammai-
„ re, la mathématique, & à monter à cheval;
„ mais j'ai de si foibles dispositions pour tou-
„ tes ces sciences, que je ne profiterai pas beau-
„ coup avec ces messieurs. Je sens que je suis
„ une pauvre créature qui ai peu d'esprit, com-
„ me ils le font entendre. Cependant, les bon-
„ tés de ma tante ne se refroidissent point. Elle
„ me donne des robes nouvelles à chaque saison.
„ Elle a mis auprès de moi deux femmes de
„ chambre, qui sont aussi bien parées que de
„ grandes dames. Elle m'a fait prendre le titre
„ de comtesse; mais elle m'a fait quitter mon
„ nom de LA TOUR, qui m'étoit aussi cher qu'à
„ vous-même par tout ce que vous m'avez ra-
„ conté des peines que mon pere avoit souffer-
„ tes pour vous épouser. Elle a remplacé votre
„ nom de femme par celui de votre famille,
„ qui m'est encore cher cependant, parce qu'il

„ a été votre nom de fille. Me voyant dans une „ ſituation auſſi brillante, je l'ai ſuppliée de „ vous envoyer quelques ſecours. Comment vous „ rendre ſa réponſe? mais vous m'avez recom- „ mandé de vous dire toujours la vérité. Elle „ m'a donc répondu, que peu ne vous ſervi- „ roit à rien, & que dans la vie ſimple que vous „ menez, beaucoup vous embarraſſeroit. J'ai „ cherché d'abord à vous donner de mes nou- „ velles par une main étrangere, au défaut de „ la mienne. Mais n'ayant, à mon arrivée ici, „ perſonne en qui je puſſe prendre confiance, „ je me ſuis appliquée nuit & jour à apprendre „ à lire & à écrire; Dieu m'a fait la grace d'en „ venir à bout en peu de tems. J'ai chargé de „ l'envoi de mes premieres lettres les dames „ qui ſont auprès de moi; mais j'ai lieu de „ croire qu'elles les ont remiſes à ma grande- „ tante. Cette fois, j'ai eu recours à une pen- „ ſionnaire de mes amies, & c'eſt ſous ſon adreſſe „ ci-jointe, que je vous prie de me faire paſ- „ ſer vos réponſes. Ma grande-tante m'a inter- „ dit toute correſpondance au-dehors, qui pour- „ roit, ſelon elle, mettre obſtacle aux grandes „ vues qu'elle a ſur moi. Il n'y a qu'elle qui „ puiſſe me voir à la grille, ainſi qu'un vieux „ ſeigneur de ſes amis, qui a, dit-elle, beau- „ coup de goût pour ma perſonne. Pour dire la „ vérité, je n'en ai point du tout pour lui, quand „ même j'en pourrois prendre pour quelqu'un.

„ Je vis au milieu de l'éclat de la fortune,
„ & je ne peux difpofer d'un fou. On dit que
„ fi j'avois de l'argent, cela tireroit à confé-
„ quence. Mes robes mêmes appartiennent à
„ mes femmes de chambre, qui fe les difputent
„ avant que je les aie quittées. Au fein des ri-
„ cheffes, je fuis bien plus pauvre que je ne
„ l'étois auprès de vous; car je n'ai rien à don-
„ ner. Lorfque j'ai vu que les grands talens que
„ l'on m'enfeignoit ne me procuroient pas la
„ facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu
„ recours à mon aiguille, dont heureufement
„ vous m'avez appris à faire ufage. Je vous en-
„ voie donc plufieurs paires de bas de ma fa-
„ çon, pour vous & maman Marguerite, un
„ bonnet pour Domingue & un de mes mou-
„ choirs rouges pour Marie; je joins à ce pa-
„ quet, des pepins & des noyaux des fruits de
„ mes collations, avec des graines de toutes
„ fortes d'arbres, que j'ai recueillies à mes heu-
„ res de récréation dans le parc de l'abbaye.
„ J'y ai ajouté auffi des femences de violettes,
„ de marguerites, de baffinets, de coquelicots,
„ de bluets, de fcabieufes, que j'ai ramaffées
„ dans les champs. Il y a dans les prairies de
„ ce pays, de plus belles fleurs que dans les
„ nôtres; mais perfonne ne s'en foucie. Je fuis
„ fûre que vous & maman Marguerite ferez plus
„ contentes de ce fac de graines que du fac
„ de piaftres, qui a été la caufe de notre fépa-

„ ration & de mes larmes. Ce ſera une grande „ joie pour moi, ſi vous avez un jour la ſatiſ- „ faction de voir des pommiers croître auprès „ de nos bananiers, & des hêtres mêler leurs „ feuillages à celui de nos cocotiers. Vous vous „ croirez dans la Normandie que vous aimez tant.

„ Vous m'avez enjoint de vous mander mes „ joies & mes peines; je n'ai plus de joie loin „ de vous: pour mes peines, je les adoucis en „ penſant que je ſuis dans un poſte où vous „ m'avez miſe par la volonté de Dieu. Mais le „ plus grand chagrin que j'y éprouve, eſt que „ perſonne ne me parle ici de vous, & que „ je n'en puis parler à perſonne. Mes femmes „ de chambre, ou plutôt celles de ma grande- „ tante, car elles ſont plus à elles qu'à moi, „ me diſent, lorſque je cherche à amener la „ converſation ſur des objets qui me ſont ſi „ chers: Mademoiſelle, ſouvenez-vous que vous „ êtes Françoiſe, & que vous devez oublier le „ pays des ſauvages. Ah! je m'oublierois plutôt „ moi-même que d'oublier le lieu où je ſuis née „ & où vous vivez! C'eſt ce pays-ci qui eſt pour „ moi un pays de ſauvages; car j'y vis ſeule, „ n'ayant perſonne à qui je puiſſe faire part de „ l'amour que vous portera juſqu'au tombeau,

„ Très-chere & bien-aimée maman, votre „ obéiſſante & tendre fille,

„ VIRGINIE DE LA TOUR. „

„ Je

„ Je recommande à vos bontés Marie & Do-
„ mingue qui ont pris tant de ſoin de mon
„ enfance : careſſez pour moi Fidele qui m'a
„ retrouvée dans les bois. „

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parloit pas du tout de lui, elle qui n'avoit pas oublié dans ſes reſſouvenirs le chien même de la maiſon; mais il ne ſavoit pas que quelque longue que ſoit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais ſa penſée la plus chere qu'à la fin.

Dans un *poſt-ſcriptum*, Virginie recommandoit particuliérement à Paul deux eſpeces de graine, celles de violettes & de ſcabieuſes. Elle lui donnoit quelques inſtructions ſur les caracteres de ces plantes, & ſur les lieux les plus propres à les ſemer. “ La violette, lui mandoit-
„ elle, produit une petite fleur d'un violet foncé,
„ qui aime à ſe cacher ſous des buiſſons; mais ſon
„ charmant parfum l'y fait bientôt découvrir. „
Elle lui enjoignoit de la ſemer ſur le bord de la fontaine, au pied de ſon cocotier. “ La ſca-
„ bieuſe, ajoutoit-elle, donne une jolie fleur
„ d'un bleu mourant, & à fond noir piqueté
„ de blanc. On la croiroit en deuil. On l'ap-
„ pelle auſſi, pour cette raiſon, fleur de veuve.
„ Elle ſe plait dans les lieux âpres & battus des
„ vents. „ Elle le prioit de la ſemer ſur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit, la derniere fois, & de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom du ROCHER DES ADIEUX.

Elle avoit renfermé ces femences dans une petite bourfe dont le tiffu étoit fort fimple, mais qui parut fans prix à Paul, lorfqu'il y apperçut un P. & un V. entrelacés, & formés de cheveux qu'il reconnut à leur beauté pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette fenfible & vertueufe demoifelle, fit verfer des larmes à toute la famille. Sa mere lui répondit au nom de la fociété, de refter ou de revenir à fon gré, l'affurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur, depuis fon départ, & que pour elle en particulier, elle en étoit inconfolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'affuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle, & y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainfi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans fon ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de fa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre femence de l'île, afin que le defir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la fupplioit de fe rendre au plutôt aux vœux ardens de leur famille, & aux fiens particuliers, puifqu'il ne pouvoit déformais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul fema avec le plus grand foin les graines européennes, & fur-tout celles de violettes & de fcabieufes, dont les fleurs fembloient avoir quelque analogie avec le caractere & la fituation

de Virginie qui les lui avoit si particuliérement recommandées; mais soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre qui ne put venir à sa perfection.

Cependant, l'envie qui va même au-devant du bonheur des hommes, sur-tout dans les colonies françoises, répandit, dans l'île, des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoient apporté la lettre de Virginie, assuroient qu'elle étoit sur le point de se marier; ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser; quelques-uns même disoient que la chose étoit faite, & qu'ils en avoient été témoins. D'abord, Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais comme plusieurs habitans de l'île, par une pitié perfide, s'empressoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie, & comme il savoit que ces livres renfermoient des peintures assez fidelles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour, ne vînt à s'y corrompre, & à oublier ses anciens engagemens. Ses lumieres le rendoient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes,

c'eſt que pluſieurs vaiſſeaux d'Europe arriverent ici depuis, dans l'eſpace d'un an ſans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de ſon cœur, venoit me voir ſouvent pour confirmer ou pour bannir ſes inquiétudes, par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue & demie d'ici, ſur les bords d'une petite riviere qui coule le long de la montagne Longue. C'eſt là que je paſſe ma vie ſeul, ſans femme, ſans enfans & ſans eſclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous ſoit bien aſſortie, l'état le moins malheureux de la vie eſt ſans doute de vivre ſeul. Tout homme qui a eu beaucoup à ſe plaindre des hommes, cherche la ſolitude. Il eſt même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens, ont produit des claſſes nombreuſes de citoyens entiérement dévoués à la ſolitude & au célibat. Tels ont été les Egyptiens dans leur décadence, les Grecs du bas-Empire; & tels ſont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, & la plupart des peuples orientaux & méridionaux de l'Europe. La ſolitude ramene en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur ſocial. Au milieu de nos ſociétés diviſées par tant de préjugés, l'ame eſt dans

une agitation continuelle : elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes & contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse & misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais dans la solitude elle dépose ces illusions étrangeres qui la troublent : elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature & de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa premiere limpidité, & redevenue transparente, réfléchit avec ses propres rivages, la verdure de la terre & la lumiere des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'est dans la classe des solitaires, que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carriere de la vie ; tels sont les Brames de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, & où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul ; il est lié avec tout le genre-humain par ses besoins ; il doit donc ses travaux aux hommes ; il se doit aussi au reste

de la nature. Mais comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux élémens du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumiere, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, & qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe & quelques cantons de l'Amérique & de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température & par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une riviere qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins & à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables, &, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tem-

pèce. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, & que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant sur le bord d'un torrent tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guere trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, & il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres miseres. Ils m'écoutoient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderois à acquérir de la gloire ou de la fortune; mais voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur; ils blâmoient ma vie solitaire; ils prétendoient qu'eux seuls étoient utiles aux hommes, & ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations

paſſées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix, les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, & les opinions qui ſe combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vu ſe diſputer avec fureur ces chimeres, & qui ne ſont plus, aux flots de ma riviere, qui ſe briſent en écumant contre les rochers de ſon lit, & diſparoiſſent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laiſſe entraîner en paix au fleuve du tems vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages; & par le ſpectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'éleve vers ſon auteur, & j'eſpere dans un autre monde de plus heureux deſtins.

Quoiqu'on n'apperçoive pas de mon hermitage, ſitué au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous préſente l'élévation du lieu où nous ſommes, il s'y trouve des diſpoſitions intéreſſantes, ſur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au-dehors. La riviere qui coule devant ma porte, paſſe en ligne droite à travers les bois, en ſorte qu'elle me préſente un long canal ombragé d'arbres de toute ſorte de feuillages; il y a des tatamaques, des bois d'ébene, & de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olives & bois de canelle : de boſquets de palmiſtes élevent çà & là leurs colonnes nues & longues de plus de cent pieds, ſurmontées à leurs ſommets d'un

bouquet de palmes, & paroissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint de lianes de divers feuillages, & qui s'élançant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, & leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtemens mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs especes d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au-delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, & opposent l'eclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses especes de perruches, & les pigeons bleus appelés ici, pigeons hollandois. Les singes, habitans domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris & verdâtre & leur face toute noire; quelques-uns s'y suspendent par la queue & se balancent en l'air; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des ga-

zouillemens & des ramages inconnus de quelques oiſeaux des terres auſtrales, que répetent au loin les échos de ces forêts. La riviere qui coule en bouillonnant ſur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà & là dans ſes eaux limpides, leurs maſſes vénérables de verdure & d'ombre, ainſi que les jeux de leurs heureux habitans : à mille pas de là, elle ſe précipite de différens étages de rocher, & forme à ſa chûte une nappe d'eau unie, comme le criſtal, qui ſe briſe en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus ſortent de ces eaux tumultueuſes; &, diſperſés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils ſe rapprochent tous à-la-fois, & aſſourdiſſent comme les ſons des cloches d'une cathédrale. L'air, ſans ceſſe renouvellé par le mouvement des eaux, entretient ſur les bords de cette riviere, malgré les ardeurs de l'été, une verdure & une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, ſur le haut même des montagnes.

A quelque diſtance de là, eſt un rocher aſſez éloigné de la caſcade pour qu'on n'y ſoit pas étourdi du bruit de ſes eaux, & qui en eſt aſſez voiſin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur & de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul & moi. Comme Vir-

ginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions, même les plus communes, elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne, qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. „ Il en viendra, disoit-elle, des arbres qui „ donneront leurs fruits à quelque voyageur, „ ou au moins à un oiseau. „ Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après, il y crût plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avoit un femelle, c'est-à-dire, qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas si haut que le genou de Virginie à son départ; mais comme il croît vîte, trois ans après il avoit vingt pieds de hauteur, & son tronc étoit entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie; & en même tems, il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas appercevoir de la rapidité de notre vie : ils vieillissent avec nous d'une décadence insensible; mais ce sont ceux que nous revoyons tout-à-coup après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vîtesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris &

aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, & d'y voir leurs enfans, qu'il avoit laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes peres de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parce qu'il lui rendoit trop sensible la longueur du tems qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie ; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisoit son tronc & lui adressoit des paroles pleines d'amour & de regrets. O arbre, dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt & de vénération que les arcs de triomphe des Romains ! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monumens de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune & pauvre fille !

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de rencontrer Paul quand il venoit dans mon quartier. Un jour je l'y trouvai accablé de mélancolie, & j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge & à mes dernieres amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme, & il vous sera facile de faire la différence des interlocu-

teurs,

teurs, par le sens de ses questions & de mes réponses.

Il me dit :

„ Je suis bien chagrin. Mademoiselle de la „ Tour est partie depuis trois ans & demi ; & „ depuis un an & demi, elle ne nous a pas „ donné de ses nouvelles. Elle est riche ; je „ suis pauvre : elle m'a oublié. J'ai envie de „ m'embarquer ; j'irai en France, j'y servirai „ le roi ; j'y ferai fortune, & la grande tante „ de mademoiselle de la Tour me donnera sa „ petite niece en mariage, quand je serai de- „ venu un grand seigneur.

LE VIEILLARD.

„ Oh mon ami ! ne m'avez-vous pas dit que „ vous n'aviez pas de naissance ?

PAUL.

„ Ma mere me l'a dit, car pour moi, je „ ne sais ce que c'est que la naissance. Je ne „ me suis jamais apperçu que j'en eusse moins „ qu'un autre, ni que les autres en eussent „ plus que moi.

LE VIEILLARD.

„ Le défaut de naissance vous ferme en „ France le chemin aux grands emplois. Il y „ a plus, vous ne pouvez même être admis „ dans aucun corps distingué.

PAUL.

„ Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une des „ causes de la grandeur de la France, étoit

„ que le moindre ſujet pouvoit y parvenir à „ tout, & vous m'avez cité beaucoup d'hom- „ mes célebres qui, ſortis de petits états, „ avoient fait honneur à leur patrie. Vous „ vouliez donc tromper mon courage ?

LE VIEILLARD.

„ Mon fils, jamais je ne l'abattrai. Je vous „ ai dit la vérité ſur les tems paſſés; mais „ les choſes ſont bien changées à préſent : tout „ eſt devenu vénal en France; tout y eſt au- „ jourd'hui le patrimoine d'un petit nombre de „ familles, ou le partage des corps. Le roi „ eſt un ſoleil que les grands & les corps en- „ vironnent comme de nuages; il eſt preſque „ impoſſible qu'un de ſes rayons tombe ſur „ vous. Autrefois, dans une adminiſtration „ moins compliquée, on a vu ces phénome- „ nes. Alors, les talens & le mérite ſe ſont „ développés de toutes parts, comme des ter- „ res nouvelles qui, venant à être défrichées, „ produiſent avec tout leur ſuc. Mais les grands „ rois, qui ſavent connoître les hommes & les „ choiſir, ſont rares. Le vulgaire des rois ne „ ſe laiſſe aller qu'aux impulſions des grands „ & des corps qui les environnent.

PAUL.

„ Mais je trouverai peut-être un de ces „ grands qui me protégera.

LE VIEILLARD.

„ Pour être protégé des grands, il faut ſer-

„ vir leur ambition ou leurs plaisirs. Vous n'y „ réussirez jamais, car vous êtes sans naissance, „ & vous avez de la probité.

PAUL.

„ Mais je ferai des actions si courageuses ; „ je serai si fidele à ma parole, si exact dans „ mes devoirs, si zélé & si constant dans mon „ amitié, que je mériterai d'être adopté par „ quelqu'un d'eux, comme j'ai vu que cela se „ pratiquoit dans les histoires anciennes que „ vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD.

„ Oh mon ami ! chez les Grecs & chez les „ Romains, même dans leur décadence, les „ grands avoient du respect pour la vertu ; „ mais nous avons eu une foule d'hommes cé- „ lebres en tout genre, sortis des classes du peu- „ ple, & je n'en sache pas un seul qui ait été „ adopté par une grande maison. La vertu, sans „ nos rois, seroit condamnée en France à être „ éternellement plebéienne. Comme je vous „ l'ai dit, ils la mettent quelquefois en honneur „ lorsqu'ils l'apperçoivent ; mais aujourd'hui, „ les distinctions qui lui étoient réservées ne „ s'accordent plus que pour de l'argent.

PAUL.

„ Au défaut d'un grand, je chercherai à „ plaire à un corps. J'épouserai entiérement „ son esprit & ses opinions ; je m'en ferai „ aimer.

LE VIEILLARD.

„ Vous ferez donc comme les autres hom-
„ mes, vous renoncerez à votre confcience
„ pour parvenir à la fortune?

PAUL.

„ Oh non! Je ne chercherai jamais que la
„ vérité.

LE VIEILLARD.

„ Au-lieu de vous faire aimer, vous pour-
„ riez bien vous faire haïr. D'ailleurs, les corps
„ s'intéreffent fort peu à la découverte de la
„ vérité. Toute opinion eft indifférente aux am-
„ bitieux, pourvu qu'ils gouvernent.

PAUL.

„ Que je fuis infortuné! tout me repouffe.
„ Je fuis condamné à paffer ma vie dans un
„ travail obfcur, loin de Virginie! „ Et il fou-
pira profondément.

LE VIEILLARD.

„ Que Dieu foit votre unique patron, & le
„ genre-humain votre corps. Soyez conftam-
„ ment attaché à l'un & à l'autre. Les familles,
„ les corps, les peuples, les rois ont leurs pré-
„ jugés & leurs paffions; il faut fouvent les
„ fervir par des vices. Dieu & le genre-humain
„ ne nous demandent que des vertus.

„ Mais pourquoi voulez-vous être diftingué
„ du refte des hommes? C'eft un fentiment qui
„ n'eft pas naturel, puifque fi chacun l'avoit,
„ chacun feroit en état de guerre avec fon

„ voiſin. Contentez-vous de remplir votre de-
„ voir dans l'état où la Providence vous a mis ;
„ béniſſez votre ſort, qui vous permet d'avoir
„ une conſcience à vous, & qui ne vous oblige
„ pas, comme les grands, de mettre votre bon-
„ heur dans l'opinion des petits, & comme les
„ petits, ramper ſous les grands pour avoir
„ de quoi vivre. Vous êtes dans un pays &
„ dans une condition où, pour ſubſiſter, vous
„ n'avez beſoin ni de tromper, ni de flatter,
„ ni de vous avilir, comme font la plupart de
„ ceux qui cherchent la fortune en Europe ;
„ où votre état ne vous interdit aucune vertu ;
„ où vous pouvez être impunément bon, vrai,
„ ſincere, inſtruit, patient, tempérant, chaſte,
„ indulgent, pieux, ſans qu'aucun ridicule
„ vienne flétrir votre ſageſſe, qui n'eſt encore
„ qu'en fleur. Le ciel vous a donné de la li-
„ berté, de la ſanté, une bonne conſcience &
„ des amis : les rois dont vous ambitionnez
„ la faveur, ne ſont pas ſi heureux.

PAUL.

„ Ah ! il me manque Virginie ! Sans elle, je
„ n'ai rien ; avec elle, j'aurois tout. Elle ſeule
„ eſt ma naiſſance, ma gloire & ma fortune.
„ Mais puiſqu'enfin ſa parente veut lui donner
„ pour mari un homme d'un grand nom, avec
„ de l'étude & des livres on devient ſavant &
„ célebre ; je m'en vais étudier. J'acquerrai de
„ la ſcience. Je ſervirai utilement ma patrie,

„ par mes lumieres, ſans nuire à perſonne,
„ & ſans en dépendre; je deviendrai fameux,
„ & ma gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD.

„ Mon fils! les talens ſont encore plus rares
„ que la naiſſance & que les richeſſes; & ſans
„ doute, ils ſont de plus grands biens, puiſ-
„ que rien ne peut les ôter, & que par-tout
„ ils nous concilient l'eſtime publique. Mais ils
„ coûtent cher. On ne les acquiert que par des
„ privations en tout genre, par une ſenſibilité
„ exquiſe qui nous rend malheureux au-dedans
„ & au-dehors, par les perſécutions de nos con-
„ temporains. L'homme de robe n'envie point,
„ en France, la gloire du militaire, ni le mili-
„ taire celle de l'homme de mer; mais tout le
„ monde y traverſera votre chemin, parce que
„ tout le monde s'y pique d'avoir de l'eſprit.
„ Vous ſervirez les hommes, dites-vous? Mais
„ celui qui fait produire à un terrain une
„ gerbe de blé de plus, leur rend un plus grand
„ ſervice que celui qui leur donne un livre.

PAUL.

„ Oh! celle qui a planté ce papayer, a fait
„ aux habitans de ces forêts un préſent plus
„ utile & plus doux, que ſi elle leur avoit donné
„ une bibliotheque. „ Et en même tems, il
ſaiſit cet arbre dans ſes bras, & le baiſa avec
tranſport.

LE VIEILLARD.

„ Le meilleur des livres, qui ne prêche que
„ l'égalité, l'amitié, l'humanité & la concorde,
„ l'Evangile a servi pendant des siecles de pré-
„ texte aux fureurs des Européens. Combien
„ de tyrannies publiques & particulieres s'exer-
„ cent encore en son nom sur la terre ! Après
„ cela, qui se flattera d'être utile aux hommes
„ par un livre ? Rappellez-vous quel a été le
„ sort de la plupart des philosophes qui leur
„ ont prêché la sagesse. Homere, qui l'a revê-
„ tue de vers si beaux, demandoit l'aumône
„ pendant sa vie. Socrate, qui en donna aux
„ Athéniens de si aimables leçons, par ses dis-
„ cours & par ses mœurs, fut empoisonné ju-
„ ridiquement par eux. Son sublime disciple
„ Platon fut livré à l'esclavage par l'ordre du
„ prince même qui le protégeoit ; & avant eux,
„ Pythagore, qui etendoit l'humanité jusqu'aux
„ animaux, fut brûlé vif par les Crotoniates.
„ Que dis-je ? La plupart même de ces noms
„ illustres sont venus à nous défigurés par quel-
„ ques traits de satyre qui les caractérisent,
„ l'ingratitude humaine se plaisant à les recon-
„ noître là ; & si dans la foule, la gloire de
„ quelques-uns est venue nette & pure jusqu'à
„ nous, c'est que ceux qui les ont portés ont
„ vécu loin de la société de leurs contempo-
„ rains : semblables à ces statues qu'on tire en-
„ tieres des champs de la Grece & de l'Italie, &

„ qui pour avoir été ensevelies dans le sein de
„ la terre, ont échappé à la fureur des barbares.
„ Vous voyez donc que pour acquérir la
„ gloire orageuse des lettres, il faut bien de
„ la vertu, & être prêt à sacrifier sa propre vie.
„ D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire inté-
„ resse en France les gens riches ? Ils se sou-
„ cient bien des gens de lettres, auxquels la
„ science ne rapporte ni dignité dans la patrie,
„ ni gouvernement, ni entrée à la cour. On
„ persécute peu dans ce siecle indifférent à tout,
„ hors à la fortune & aux voluptés ; mais les
„ lumieres & la vertu n'y menent à rien de dis-
„ tingué, parce que tout est dans l'état le prix
„ de l'argent. Autrefois, elles trouvoient des
„ récompenses assurées dans les différentes pla-
„ ces de l'église, de la magistrature & de l'ad-
„ ministration : aujourd'hui, elles ne servent
„ qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé
„ des gens du monde, est toujours digne de
„ son origine céleste. C'est à ces mêmes livres
„ qu'il est réservé particuliérement de donner
„ de l'éclat à la vertu obscure, de consoler les
„ malheureux, d'éclairer les nations & de dire
„ la vérité même aux rois. C'est, sans contre-
„ dit, la fonction la plus auguste dont le ciel
„ puisse honorer un mortel sur la terre. Quel
„ est l'homme qui ne se console de l'injustice
„ ou du mépris de ceux qui disposent de la
„ fortune, lorsqu'il pense que son ouvrage ira

„ de ſiecle en ſiecle & de nations en nations, „ ſervir de barriere à l'erreur & aux tyrans ; „ & que, du ſein de l'obſcurité où il a vécu, „ il jaillira une gloire qui effacera celle de la „ plupart des rois, dont les monumens périſ„ ſent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les „ élevent & qui les vantent ?

PAUL.

„ Ah ! je ne voudrois cette gloire que pour „ la répandre ſur Virginie, & la rendre chere „ à l'univers. Mais vous qui avez tant de con„ noiſſances, dites-moi ſi nous nous marierons ? „ Je voudrois être ſavant, au moins pour con„ noître l'avenir.

LE VIEILLARD.

„ Qui voudroit vivre, mon fils, s'il connoiſ„ ſoit l'avenir ? Un ſeul malheur prévu nous „ donne tant de vaines inquiétudes : la vue d'un „ malheur certain empoiſonneroit tous les jours „ qui le précéderoient. Il ne faut pas même „ trop approfondir ce qui nous environne ; & „ le ciel qui nous donna la réflexion pour pré„ voir nos beſoins, nous a donné les beſoins „ pour mettre des bornes à notre réflexion.

PAUL.

„ Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert „ en Europe des dignités & des honneurs. J'i„ rai m'enrichir au Bengale pour aller épouſer „ Virginie à Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

„ Quoi ! vous quitteriez fa mere & la vôtre ?

PAUL.

„ Vous m'avez vous-même donné le confeil „ de paffer aux Indes.

LE VIEILLARD.

„ Virginie étoit alors ici. Mais vous êtes „ maintenant l'unique foutien de votre mere „ & de la fienne.

PAUL.

„ Virginie leur fera du bien par fa riche „ parente.

LE VIEILLARD.

„ Les riches n'en font guere qu'à ceux qui „ leur font honneur dans le monde. Ils ont des „ parens bien plus à plaindre que madame de „ la Tour, qui, faute d'être fecourus, par eux, „ facrifient leur liberté pour avoir du pain, & „ paffent leur vie renfermés dans des couvens.

PAUL.

„ Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut que „ Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle befoin d'a- „ voir une parente riche ? Elle étoit fi contente „ fous ces cabanes, fi jolie & fi bien parée avec „ un mouchoir rouge ou des fleurs autour de „ fa tête. Reviens Virginie ! Quitte tes hôtels „ & tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, „ à l'ombre de ces bois & de nos cocotiers. „ Hélas ! tu es peut-être maintenant malheu- „ reufe.... „ Et il fe mettoit à pleurer. “ Mon

„ pere, ne me cachez rien : si vous ne pouvez „ me dire si j'épouserai Virginie, au moins, „ apprenez-moi si elle m'aime encore au mi- „ lieu de ces grands seigneurs qui parlent au „ roi, & qui la vont voir ?

LE VIEILLARD.

„ Oui, mon ami, je suis sûr qu'elle vous „ aime, par plusieurs raisons ; mais sur-tout, „ parce qu'elle a de la vertu. „ A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

PAUL.

„ Mais, croyez-vous les femmes d'Europe „ fausses comme on les représente dans les „ comédies, & dans les livres que vous m'a- „ vez prêtés ?

LE VIEILLARD.

„ Les femmes sont fausses dans les pays où „ les hommes sont tyrans. Par-tout la violence „ produit la ruse.

PAUL.

„ Comment peut-on être tyran des femmes ?

LE VIEILLARD.

„ En les mariant sans les consulter, une „ jeune fille avec un vieillard, une femme „ sensible avec un homme indifférent.

PAUL.

„ Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui „ se conviennent ; les jeunes avec les jeunes, „ les amans avec les amantes ?

LE VIEILLARD.

„ C'eſt que la plupart des jeunes gens en „ France n'ont pas aſſez de fortune pour ſe „ marier, & qu'ils n'en acquierent qu'en de- „ venant vieux. Jeunes, ils corrompent les „ femmes de leurs voiſins; vieux, ils ne peu- „ vent fixer l'affection de leurs épouſes. Ils ont „ trompé étant jeunes; on les trompe à leur „ tour étant vieux. C'eſt une des réactions de „ la juſtice univerſelle qui gouverne le monde. „ Un excès y balance toujours un autre excès. „ Ainſi la plupart des Européens paſſent leur „ leur vie dans ce double déſordre, & ce dé- „ ſordre augmente dans une ſociété, à meſure „ que les richeſſes s'y accumulent ſur un moin- „ dre nombre de têtes. L'état eſt ſemblable à „ un jardin, où les petits arbres ne peuvent „ venir s'il y en a de trop grands qui les om- „ bragent; mais il y a cette différence, que la „ beauté d'un jardin peut réſulter d'un petit „ nombre de grands arbres, & que la proſpé- „ rité d'un état dépend toujours de la multi- „ tude & de l'égalité des ſujets, & non pas „ d'un petit nombre de riches.

PAUL.

„ Mais qu'eſt-il beſoin d'être riche pour ſe „ marier?

LE VIEILLARD.

„ Afin de paſſer ſes jours dans l'abondance, „ ſans rien faire.

PAUL.

PAUL.

„ Et pourquoi ne pas travailler? Je travaille „ bien moi.

LE VIEILLARD.

„ C'eſt qu'en Europe le travail des mains „ déshonore. On l'appelle travail mécanique. „ Celui même de labourer la terre y eſt le „ plus mépriſé de tous. Un artiſan y eſt bien „ plus eſtimé qu'un payſan.

PAUL.

„ Quoi! l'art qui nourrit les hommes eſt mé- „ priſé en Europe! Je ne vous comprends pas.

LE VIEILLARD.

„ Oh! il n'eſt pas poſſible à un homme élevé „ dans la nature, de comprendre les dépravations de la ſociété. On ſe fait une idée pré- „ ciſe de l'ordre, mais non pas du déſordre. „ La beauté, la vertu, le bonheur, ont des „ proportions; la laideur, le vice & le mal- „ heur, n'en ont point.

PAUL.

„ Les gens riches ſont donc bien heureux? „ Ils ne trouvent d'obſtacles à rien; ils peu- „ vent combler de plaiſirs les objets qu'ils ai- „ ment.

LE VIEILLARD.

„ Ils ſont la plupart uſés ſur tous les plai- „ ſirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent „ aucunes peines. N'avez-vous pas éprouvé que „ le plaiſir du repos s'achete par la fatigue;

„ celui de manger, par la faim; celui de boire, „ par la soif? Hé bien, celui d'aimer & d'être „ aimé, ne s'acquiert que par une multitude „ de privations & de sacrifices. Les richesses „ ôtent aux riches tous ces plaisirs-là, en pré- „ venant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui „ suit leur satiété, l'orgueil qui naît de leur „ opulence, & que la moindre privation blesse „ lors même que les plus grandes jouissances „ ne le flattent plus. Le parfum de mille roses „ ne plaît qu'un instant; mais la douleur que „ cause une seule de leurs épines dure long- „ tems après sa piqûre. Un mal au milieu des „ plaisirs, est pour les riches une épine au „ milieu des fleurs. Pour les pauvres, au con- „ traire, un plaisir au milieu des maux est une „ fleur au milieu des épines. Ils en goûtent „ vivement la jouissance. Tout effet augmente „ par son contraste. La nature a tout balancé. „ Quel état, à tout prendre, croyez-vous pré- „ férable, de n'avoir presque rien à espérer & „ tout à craindre, ou presque rien à craindre „ & tout à espérer? Le premier état est celui „ des riches, & le second celui des pauvres. „ Mais ces extrêmes sont également difficiles à „ supporter aux hommes, dont le bonheur „ consiste dans la médiocrité & la vertu.

PAUL.

„ Qu'entendez-vous par la vertu?

LE VIEILLARD.

„ Mon fils ! vous qui foutenez vos parens „ par vos travaux, vous n'avez pas befoin „ qu'on vous la définiffe. La vertu eft un effort „ fait fur nous-mêmes pour le bien d'autrui, „ dans l'intention de plaire à Dieu feul.

PAUL.

„ Oh que Virginie eft vertueufe ! C'eft par „ vertu qu'elle a voulu être riche, afin d'être „ bienfaifante. C'eft par vertu qu'elle eft partie „ de cette île : la vertu l'y ramenera. „ L'idée de fon retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes fes inquiétudes s'évanouiffoient. Virginie n'avoit point écrit, parce qu'elle alloit arriver. Il falloit fi peu de tems pour venir d'Europe avec un bon vent. Il faifoit l'énumération des vaiffeaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues, en moins de trois mois. Le vaiffeau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux. Les conftructeurs étoient aujourd'hui fi favans, & les marins fi habiles. Il parloit des arrangemens qu'il alloit faire pour la recevoir; du nouveau logement qu'il alloit bâtir; des plaifirs & des furprifes qu'il lui ménageroit chaque jour, quand elle feroit fa femme; fa femme ! . . . Cette idée le raviffoit. Au moins, mon pere, me difoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaifir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront

pour vous. Vous ferez toujours avec nous, n'ayant d'autre fouci que celui de vous amufer & de vous réjouir. Et il alloit, hors de lui, porter à fa famille la joie dont il étoit enivré.

En peu de tems, les grandes craintes fuccedent aux grandes efpérances. Les paffions violentes jettent toujours l'ame dans les extrémités oppofées. Souvent, dès le lendemain Paul revenoit me voir, accablé de trifteffe. Il me difoit : " Virginie ne m'écrit point. Si elle étoit
„ partie d'Europe, elle m'auroit mandé fon
„ départ. Ah ! les bruits qui ont couru d'elle
„ ne font que trop fondés. Sa tante l'a mariée
„ à un grand feigneur. L'amour des richeffes
„ l'a perdue comme tant d'autres. Dans ces li-
„ vres qui peignent fi bien les femmes, la
„ vertu n'eft qu'un fujet de roman. Si Virginie
„ avoit eu de la vertu, elle n'auroit pas quitté
„ fa propre mere & moi. Pendant que je paffe
„ ma vie à penfer à elle, elle m'oublie. Je
„ m'afflige, & elle fe divertit. Ah ! cette pen-
„ fée me défefpere. Tout travail me déplaît ;
„ toute fociété m'ennuie. Plût à Dieu que la
„ guerre fût déclarée dans l'Inde ! J'irois y
„ mourir.

„ Mon fils ! lui répondis-je, le courage qui
„ nous jette dans la mort, n'eft que le courage
„ d'un inftant. Il eft fouvent excité par les
„ vains applaudiffemens des hommes. Il en eft
„ un plus rare & plus néceffaire, qui nous fait

„ ſupporter chaque jour, ſans témoin & ſans „ éloge, les traverſes de la vie : c'eſt la pa- „ tience. Elle s'appuie, non ſur l'opinion d'au- „ trui ou ſur l'impulſion de nos paſſions, mais „ ſur la volonté de Dieu. La patience eſt le „ courage de la vertu. „

„ Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point de „ vertu ! Tout m'accable & me déſeſpere. La „ vertu, repris-je, toujours égale, conſtante, „ invariable, n'eſt pas le partage de l'homme. „ Au milieu de tant de paſſions qui nous agi- „ tent, notre raiſon ſe trouble & s'obſcurcit ; „ mais il eſt des phares où nous pouvons en „ rallumer le flambeau : ce ſont les lettres.

„ Les lettres, mon fils, ſont un ſecours du „ ciel. Ce ſont des rayons de cette ſageſſe qui „ gouverne l'univers, que l'homme, inſpiré „ par un art céleſte, a appris à fixer ſur la „ terre. Semblables aux rayons du ſoleil, elles „ éclairent, elles réjouiſſent, elles échauffent ; „ c'eſt un feu divin. Comme le feu, elles ap- „ proprient toute la nature à notre uſage. Par „ elles, nous réuniſſons autour de nous, les „ choſes, les lieux, les hommes & les tems. „ Ce ſont elles qui nous rappellent aux regles „ de la vie humaine. Elles calment les paſſions ; „ elles répriment les vices ; elles excitent les „ vertus par les exemples auguſtes des gens de „ bien qu'elles célebrent, & dont elles nous pré- „ ſentent les images toujours honorées. Ce f[illegible]

„ des filles du ciel qui descendent sur la terre
„ pour charmer les maux du genre-humain.
„ Les grands écrivains qu'elles inspirent ont tou-
„ jours paru dans les tems les plus difficiles
„ à supporter à toute société, les tems de bar-
„ barie & ceux de dépravation. Mon fils, les
„ lettres ont consolé une infinité d'hommes plus
„ malheureux que vous; Xénophon, exilé de sa
„ patrie après y avoir ramené dix mille Grecs;
„ Scipion l'Africain, lassé des calomnies des
„ Romains; Lucullus de leurs brigues; Catinat
„ de l'ingratitude de sa cour. Les Grecs, si in-
„ génieux, avoient réparti à chacune des Mu-
„ ses qui président aux lettres, une partie de
„ notre entendement pour le gouverner : nous
„ devons donc leur donner nos passions à ré-
„ gir, afin qu'elles leur imposent un joug &
„ un frein. Elles doivent remplir, par rapport
„ aux puissances de notre ame, les mêmes fonc-
„ tions que les heures qui atteloient & condui-
„ soient les chevaux du soleil.

„ Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont
„ écrit avant nous, sont des voyageurs qui nous
„ ont précédés dans les sentiers de l'infortune,
„ qui nous tendent la main & nous invitent à
„ nous joindre à leur compagnie, lorsque tout
„ nous abandonne. Un bon livre est un bon ami.

„ Ah! s'écrioit Paul, je n'avois pas besoin
„ de savoir lire quand Virginie étoit ici. Elle
„ n'avoit pas plus étudié que moi : mais quand

„ elle me regardoit en m'appelant ſon ami, il
„ m'étoit impoſſible d'avoir du chagrin.

„ Sans doute, lui diſois-je, il n'y a point
„ d'ami auſſi agréable qu'une maîtreſſe qui nous
„ aime. Il y a de plus, dans la femme une gaiété
„ légere qui diſſipe la triſteſſe de l'homme. Ses
„ graces font évanouir les noirs fantômes de
„ la réflexion. Sur ſon viſage, ſont les doux
„ attraits & la confiance. Quelle joie n'eſt ren-
„ due plus vive par ſa joie? Quel front ne ſe
„ déride pas à ſon ſourire? Quelle colere ré-
„ ſiſte à ſes larmes? Virginie reviendra avec
„ plus de philoſophie que vous. Elle ſera bien
„ ſurpriſe de ne pas retrouver le jardin tout-
„ à-fait rétabli, elle qui ne ſonge qu'à l'em-
„ bellir malgré les perſécutions de ſa parente,
„ loin de ſa mere & de vous. „

L'idée du retour prochain de Virginie renouveloit le courage de Paul, & le ramenoit à ſes occupations champêtres. Heureux au milieu de ſes peines de propoſer à ſon travail une fin qui plaiſoit à ſa paſſion!

Un matin, au point du jour, c'étoit le 24 décembre 1752, Paul, en ſe levant, apperçut un pavillon blanc arboré ſur la montagne de la Découverte. Ce pavillon étoit le ſignalement d'un vaiſſeau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour ſavoir s'il n'apportoit pas des nouvelles de Virginie. Il y reſta juſqu'au retour du pilote du port, qui s'étoit embarqué pour

aller le reconnoître, ſuivant l'uſage. Cet homme ne revint que le ſoir. Il rapporta au gouverneur que le vaiſſeau ſignalé étoit le Saint-Gérand, du port de 700 tonneaux, commandé par un capitaine appellé M. Aubin; qu'il étoit à quatre lieues au large, & qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, ſi le vent étoit favorable. Il n'en faiſoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaiſſeau apportoit de France. Il y en avoit une pour madame de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en ſaiſit auſſi-tôt, la baiſa avec tranſport, la mit dans ſon ſein & courut à l'habitation. Du plus loin qu'il apperçut la famille, qui attendoit ſon retour ſur le rocher des adieux, il éleva la lettre en l'air ſans pouvoir parler; & auſſi-tôt, tout le monde ſe raſſembla chez madame de la Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à ſa mere qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de ſa grande-tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, enſuite déshéritée, & enfin renvoyée dans un tems qui ne lui permettoit d'arriver à l'île de France que dans la ſaiſon des ouragans; qu'elle avoit eſſayé en vain de la fléchir, en lui repréſentant ce qu'elle devoit à ſa mere & aux habitudes du premier âge; qu'elle en avoit été traitée de fille inſenſée, dont la tête étoit gâtée par les romans; qu'elle n'étoit maintenant

ſenſible qu'au bonheur de revoir & d'embraſſer ſa chere famille, & qu'elle eût ſatisfait cet ardent deſir dès le jour même, ſi le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote ; mais qu'il s'étoit oppoſé à ſon départ à cauſe de l'éloignement de la terre, & d'une groſſe mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille transportée de joie, s'écria : " Virginie ,, eſt arrivée ! ,, Maîtres & ſerviteurs, tous s'embraſſerent. Madame de la Tour dit à Paul : ,, Mon fils, allez prévenir notre voiſin de l'ar- ,, rivée de Virginie. ,, Auſſi-tôt, Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, & Paul & lui s'acheminerent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du ſoir. Je venois d'éteindre ma lampe & de me coucher, lorſque j'apperçus à travers les paliſſades de ma cabane, une lumiere dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appeloit. Je me leve ; & à peine j'étois habillé, que Paul, hors de lui & tout eſſoufflé, me ſaute au cou en me diſant : " Allons, allons, Virginie eſt arrivée. ,, Allons au port, le vaiſſeau y mouillera au ,, point du jour. ,,

Sur le champ, nous nous mettons en route. Comme nous traverſions les bois de la montagne Longue, & que nous étions déjà ſur le chemin qui mene des Pamplemouſes au port, j'en-

tendis quelqu'un marcher derriere nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venoit & où il alloit en si grande hâte. Il me répondit : " Je viens du quartier de l'île appelé „ la Poudre d'or : on m'envoie au port, avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est „ mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon „ pour demander du secours ; car la mer est „ bien mauvaise. „ Cet homme ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : " Allons vers le quartier de la Poudre d'or, au-devant de Virginie ; il n'y a que trois lieues d'ici. „ Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée. On voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassoient vers le milieu de l'île, & venoient de la mer avec une grande vîtesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoit des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fussent les signaux de dé-

tresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout; & ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer, sans dire un mot, & sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre d'or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvantable. Ils en couvroient les rochers & les greves d'écumes d'un blanc éblouissant & d'étincelles de feu. Malgré les ténebres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avoit tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitans s'étoient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que dans l'après-midi, il avoit vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'île par les courans: que la nuit l'avoit dérobé à sa vue; que deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du secours; mais que la mer étoit si mauvaise, qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui: que bientôt après, il avoit cru appercevoir ses fanaux allumés, & que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau venu

si près du rivage, n'eût passé entre la terre & la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le coin de Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis : que si cela étoit, ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer, ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, & nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte; qu'il l'avoit sondé; que la tenure & le mouillage en étoient très-bons, & que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté comme dans le meilleur port. " J'y mettrois toute ,, ma fortune, ajouta-t-il, & j'y dormirois aussi ,, tranquillement qu'à terre. ,, Un troisieme habitant dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au-delà de l'île d'Ambre, en sorte que si le vent venoit à s'élever au matin, il seroit le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestoient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul & moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui, d'ailleurs, étoit couverte de brume : nous n'entrevîmes au large, qu'un nuage sombre qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue

de

de la côte. On n'appercevoit dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, & quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparoissoient de tems en tems au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours; c'étoit le gouverneur, M. de la Bourdonaye, qui arrivoit à cheval, suivi d'un detachement de soldats armés de fusils, & d'un grand nombre d'habitans & de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, & leur ordonna de faire feu de leurs armes tous-à-la-fois. A peine leur décharge fut faite, que nous apperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussi-tôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, & nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous apperçûmes alors à travers le brouillard, le corps & les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, & les cris des matelots qui crierent trois fois VIVE LE ROI : car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes ainsi que dans les grandes joies; comme si, dans les dangers, ils appeloient leur prince à leur secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Gérand apper-

çut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bourdonaye fit allumer de grands feux de distance en distance sur la greve, & envoya chez tous les habitans du voisinage, chercher des vivres, des planches, des cables, & des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnée de leurs noirs chargés de provisions & d'agrès, qui venoient des habitations de la Poudre d'or, du quartier de Flacque & de la riviere du Rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur & lui dit : " Monsieur, on a entendu toute la nuit des bruits sourds dans la ,, montagne. Dans les bois, les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse de vent. Les ,, oiseaux de marine se refugient à terre ; certainement tous ces signes annoncent un ouragan. Eh bien, mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, & sûrement le vaisseau l'est aussi. ,,

En effet, tout présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zénith étoient à leur centre d'un noir affreux, & cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des pailleneus, des frégates, des coupeurs d'eau, & d'une multitude d'oiseaux de marine qui, malgré l'obscurité de l'atmosphere, venoient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrens d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : " Voilà l'ouragan ! ,, & dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'île d'Ambre & son canal. Le Saint-Gérand parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues & ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre cables sur son avant, & un de retenue sur son arriere. Il étoit mouillé entre l'île d'Ambre & la terre, en deçà de la ceinture de ressifs, qui entoure l'île de France, & qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentoit son avant aux flots qui venoient de la pleine mer, & à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue se soulevoit toute entiere, de sorte qu'on en voyoit la carêne en l'air ; mais dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger, disparoissoit à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position où le vent & la mer le jetoient à terre, il lui étoit également impossible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ses cables, d'échouer sur le rivage dont il étoit séparé par de hauts fonds semés de ressifs. Chaque lame qui venoit briser sur la côte, s'avançoit en mugissant jusqu'au fond des anses, & y

jetoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres ; puis venant à se retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque & affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissoit à chaque instant, & tout le canal compris entre cette île & l'île d'Ambre, n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues noires & profondes. Ces écumes s'amassoient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, & le vent qui en balayoit la surface, les portoit par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi lieue dans les terres. A leurs flocons blancs & innombrables qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortoit de la mer. L'horizon offroit tous les signes d'une longue tempête : la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversoient le zénith avec la vîtesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'appercevoit aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre & blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre, de la mer & des cieux.

Dans les balancemens du vaisseau, ce qu'on craignoit arriva. Les cables de son avant rompirent ; & comme il n'étoit plus retenu que par une seule ansiere, il fut jeté sur les rochers

à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. „ Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr? Que „ j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que je „ meure! „ Comme le desespoir lui ôtoit la raison, pour prévenir sa perte, Domingue & moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Gérand, tantôt nageant, tantôt marchant sur les resciss. Quelquefois, il avoit l'espoir de l'aborder; car la mer, dans ces mouvemens irréguliers, laissoit le vaisseau presque à sec, de maniere qu'on en eût pu faire le tour à pied: mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvroit d'énormes voûtes d'eau qui soulevoient tout l'avant de sa carêne, & rejetoient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, & à demi noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevoit, & retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles secousses. Tout l'équipage désespérant alors de son salut, se précipitoit en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables & des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié: une jeune demoiselle parut dans la galerie

de la poupe du Saint-Géraud, tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur & de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble & assuré, elle nous faisoit signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jetés à la mer. Il n'en restoit plus qu'un sur le pont, qui étoit tout nu & nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect; nous le vîmes se jeter à ses genoux, & s'efforcer même de lui ôter ses habits : mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussi-tôt ces cris redoublés de spectateurs : " Sauvez-la, sauvez-la; ne la quittez ,, pas. ,, Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre & la côte, & s'avança en rugissant vers le vaisseau qu'elle menaçoit de ses flancs noirs & de ses sommets écumans. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer; & Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, & levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité

avoit portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avoit voulu sauver à la nage. Cet homme échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable en disant : " O
,, mon Dieu ! vous m'avez sauvé la vie ; mais
,, je l'aurois donnée de bon cœur pour cette
,, digne demoiselle qui n'a jamais voulu se dés-
,, habiller comme moi. ,, Domingue & moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance, rendant le sang par la bouche & par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens ; & nous cherchâmes de notre côté le long du rivage, si la mer n'y apporteroit point le corps de Virginie : mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappés d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, par une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence ; car il y a des maux si terribles & si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant, on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en re-

vins avec Domingue, afin de préparer la mere de Virginie & ſon amie à ce déſaſtreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la riviere des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetoit beaucoup de débris du vaiſſeau dans la baie vis-à-vis. Nous y deſcendîmes ; & un des premiers objets que j'apperçus ſur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de ſable, dans l'attitude où nous l'avions vu périr. Ses traits n'étoient point ſenſiblement altérés. Ses yeux étoient fermés ; mais la ſérénité étoit encore ſur ſon front : ſeulement les pâles violettes de la mort ſe confondoient ſur ſes joues avec les roſes de la pudeur. Une de ſes mains étoit ſur ſes habits, & l'autre, qu'elle appuyoit ſur ſon cœur, étoit fortement fermée & roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte : mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis que c'étoit le portrait de Paul, qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit ! A cette derniere marque de la conſtance & de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amérement. Pour Domingue, il ſe frappoit la poitrine & perçoit l'air de ſes cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent ſoin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupoient de ce triſte office, nous montâmes en tremblant à l'habitation.

Nous y trouvâmes madame de la Tour & Marguerite en prieres, en attendant des nouvelles du vaiſſeau. Dès que Madame de la Tour m'apperçut, elle s'écria : " Où eſt ma fille? ma „ chere fille? mon enfant? „ Ne pouvant douter de ſon malheur à mon ſilence & à mes larmes, elle fut ſaiſie tout-à-coup d'étouffemens & d'angoiſſes douloureuſes; ſa voix ne faiſoit plus entendre que des ſoupirs & des ſanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : " Où eſt mon „ fils? Je ne vois point mon fils; „ & elle s'évanouit. Nous courûmes à elle; & l'ayant fait revenir, je l'aſſurai que Paul étoit vivant, & que le gouverneur en faiſoit prendre ſoin. Elle ne reprit ſes ſens, que pour s'occuper de ſon amie qui tomboit de tems en tems dans de longs évanouiſſemens. Madame de la Tour paſſa toute la nuit dans ces cruelles ſouffrances; & par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la connoiſſance, elle tournoit des regards fixes & mornes vers le ciel. En vain ſon amie & moi, nous lui preſſions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres, elle paroiſſoit inſenſible à ces témoignages de notre ancienne affection, & il ne ſortoit de ſa poitrine oppreſſée, que de ſourds gémiſſemens.

Dès le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'uſage de ſes ſens;

mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec sa mere & madame de la Tour, que j'avois d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses meres. Elles se mirent l'une & l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baiserent, & leurs larmes qui avoient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencerent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, & leur procura un repos léthargique semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonaye m'envoya avertir secrétement, que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre, & que de là, on alloit le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussi-tôt au Port-Louis, où je trouvai des habitans de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, & tiroient du canon par longs intervalles. Des grénadiers ouvroient la marche du convoi. Ils portoient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, & on

voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc & tenant des palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le suivoit en chantant des hymnes : après eux venoit tout ce que l'île avoit de plus distingué dans ses habitans & dans son état-major, à la suite duquel marchoit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si long-tems le bonheur, & que sa mort remplissoit maintenant de désespoir; toute la pompe funebre fut dérangée; les hymnes & les chants cesserent; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs & des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets & des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une Sainte. Les meres demandoient à Dieu une fille comme elle; les garçons, des amantes aussi constantes; les pauvres, une amie aussi tendre; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorſqu'elle fut arrivée au lieu de ſa ſépulture, des négreſſes de Madagaſcar & des Caffres de Moſambique, dépoſerent autour d'elle des paniers de fruits, & ſuſpendirent des pieces d'étoffes aux arbres voiſins, ſuivant l'uſage de leur pays. Des Indiennes du Bengale & de la côte Malabare, apporterent des cages pleines d'oiſeaux, auxquels elles donnerent la liberté ſur ſon corps; tant la perte d'un objet aimable intéreſſe toutes les nations, & tant eſt grand le pouvoir de la vertu malheureuſe, puiſqu'elle réunit toutes les religions autour de ſon tombeau!

Il fallut mettre des gardes auprès de ſa foſſe, & en écarter quelques filles de pauvres habitans, qui vouloient s'y jeter à toute force, diſant qu'elles n'avoient plus de conſolation à eſpérer dans le monde, & qu'il ne leur reſtoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'égliſe des Pamplemouſſes, ſur ſon côté occidental, au pied d'une touffe de bambous, où en venant à la meſſe avec ſa mere & Marguerite, elle aimoit à ſe repoſer, aſſiſe à côté de celui qu'elle appeloit alors ſon frere.

Au retour de cette pompe funebre, M. de la Bourdonaye monta ici, ſuivi d'une partie de ſon nombreux cortege. Il offroit à madame de la Tour & à ſon amie tous les ſecours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots,

mais

mais avec indignation contre sa tante dénaturée ; & s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. " Je désirois, „ lui dit-il, votre bonheur & celui de votre „ famille : Dieu m'en est témoin. Mon ami, „ il faut aller en France ; je vous y ferai avoir „ du service. Dans votre absence, j'aurai soin „ de votre mere comme de la mienne ; „ & en même tems, il lui présenta la main ; mais Paul retira la sienne, & détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étois capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher ; mais son chagrin paroissoit augmenter à mesure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout, ses regards étoient éteints, & il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Madame de la Tour, qui étoit mourante, lui disoit souvent : „ Mon fils, tant que je vous verrai, je croirai „ voir ma chere Virginie. „ A ce nom de Virginie, il tressailloit & s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de sa mere qui le rappeloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin, & s'asseyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le plus grand soin de lui & de ces dames, nous

dit que pour le tirer de ſa noire mélancolie, il falloit lui laiſſer faire tout ce qu'il lui plairoit ſans le contrarier en rien; qu'il n'y avoit que ce ſeul moyen de vaincre le ſilence auquel il s'obſtinoit.

Je réſolus de ſuivre ſon conſeil. Dès que Paul ſentit ſes forces un peu rétablies, le premier uſage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, & je dis à Domingue de prendre des vivres & de nous accompagner. A meſure que ce jeune homme deſcendoit cette montagne, ſa joie & ſes forces ſembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemouſſes; & quand il fut auprès de l'égliſe, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée: là, il s'agenouilla, & levant les yeux au ciel, il fit une longue priere. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de ſa raiſon, puiſque cette marque de confiance envers l'Etre ſuprême, faiſoit voir que ſon ame commençoit à reprendre ſes fonctions naturelles. Domingue & moi nous nous mîmes à genoux à ſon exemple, & nous priâmes avec lui. Enſuite il ſe leva, & prit ſa route vers le nord de l'île, ſans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je ſavois qu'il ignoroit non-ſeulement où on avoit dépoſé le corps de Virginie, mais même s'il avoit été retiré de la mer, je lui

demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit : " Nous „ y avons été si souvent ! „

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture; ensuite, nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque tems dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, & il fit quelques mouvemens comme pour y retourner; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, & je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre d'or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Gérand. A la vue de l'île d'Ambre & de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria : " Virginie ! ô ma chere Virginie ! „ & aussi-tôt il tomba en défaillance. Domingue & moi nous le portâmes dans l'interieur de la forêt, ou nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer; mais l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur & la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours il se

rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de ſon enfance. Il parcourut le ſentier par où elle avoit été demander la grace de l'eſclave de la riviere Noire ; il revit enſuite les bords de la riviere des Trois Mamelles où elle s'aſſit ne pouvant plus marcher, & la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaiſance de ſa bien-aimée ; la riviere de la montagne Longue, ma petite maiſon, la caſcade voiſine, le papayer qu'elle avoit planté, les pelouſes où elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle ſe plaiſoit à chanter, firent tour-à-tour couler ſes larmes ; & les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs, ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux : " Virginie ! ô ma chere Virginie ! „

Dans cette vie ſauvage & vagabonde, ſes yeux ſe caverent, ſon teint jaunit & ſa ſanté s'altéra de plus en plus. Perſuadé que le ſentiment de nos maux redouble par le ſouvenir de nos plaiſirs, & que les paſſions s'accroiſſent dans la ſolitude, je réſolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le ſouvenir de ſa perte, & de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de diſſipation. Pour cet effet, je le conduiſis ſur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avoit jamais été. L'agriculture & le commerce

répandoient alors dans cette île beaucoup de mouvement & de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui équarriſſoient des bois, & d'autres qui les ſcioient en planches; des voitures alloient & venoient le long de ſes chemins: de grands troupeaux de bœufs & de chevaux y paiſſoient dans de vaſtes pâturages, & la campagne y étoit parſemée d'habitations. L'élévation du ſol y permettoit en pluſieurs lieux la culture de diverſes eſpeces de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà & là des moiſſons de blé dans la plaine, des tapis de fraiſiers dans les éclaircis des bois, & des haies de roſiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tenſion aux nerfs, y étoit même favorable à la ſanté des blancs. De ces hauteurs ſituées vers le milieu de l'île, & entourées de grands bois, on n'appercevoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'égliſe des Pamplemouſſes, ni rien qui pût rappeler à Paul le ſouvenir de Virginie. Les montagnes même qui préſentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite & perpendiculaire, d'où s'élevent pluſieurs longues pyramides de rochers où ſe raſſemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduiſis Paul. Je le tenois ſans ceſſe en action, marchant avec lui au ſoleil & à la pluie, de jour

& de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de diftraire fon efprit par la fatigue de fon corps, & de donner le change à fes réflexions par l'ignorance du lieu où nous étions, & du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve par-tout les traces de l'objet aimé. La nuit & le jour, le calme des folitudes & le bruit des habitations, le tems même qui emporte tant de fouvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans fon repos elle fe trouve vers le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : " Où irons-nous maintenant? „ Il fe tournoit vers le nord & me difoit : " Voilà „ nos montagnes; retournons-y. „

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le diftraire étoient inutiles, & qu'il ne me reftoit d'autre reffource que d'attaquer fa paffion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible raifon. Je lui répondis donc : " oui, voilà les montagnes où „ demeuroit votre chere Virginie, & voilà le „ portrait que vous lui aviez donné, & qu'en „ mourant elle portoit fur fon cœur, dont les „ derniers mouvemens ont encore été pour „ vous. „ Je préfentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie

funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses foibles mains, & le porta sur sa bouche. Alors, sa poitrine s'oppressa, & dans ses yeux à demi sanglans, ses larmes s'arrêterent sans pouvoir couler.

Je lui dis : " Mon fils, écoutez-moi qui suis
„ votre ami, qui ai été celui de Virginie, &
„ qui, au milieu de vos espérances, ai sou-
„ vent tâché de fortifier votre raison contre les
„ accidens imprévus de la vie. Que déplorez-
„ vous avec tant d'amertume ? Est-ce votre
„ malheur ? est-ce celui de Virginie ?

„ Votre malheur ? Oui, sans doute il est
„ grand. Vous avez perdu la plus aimable des
„ filles, qui auroit été la plus digne des fem-
„ mes. Elle avoit sacrifié ses intérêts aux vô-
„ tres, & vous avoit préféré à la fortune com-
„ me la seule récompense digne de sa vertu.
„ Mais que savez-vous si l'objet de qui vous
„ deviez attendre un bonheur si pur, n'eût pas
„ été pour vous la source d'une infinité de pei-
„ nes ? Elle étoit sans biens & déshéritée. Vous
„ n'aviez désormais à partager avec elle que
„ votre seul travail. Revenue plus délicate par
„ son éducation, & plus courageuse par son
„ malheur même, vous l'auriez vue chaque
„ jour succomber, en s'efforçant de partager vos
„ fatigues. Quand elle vous auroit donné des
„ enfans, ses peines & les vôtres auroient aug-
„ menté par la difficulté de soutenir seule avec

„ vous de vieux parens & une famille naiſ-
„ ſante.

„ Vous me direz : Le gouverneur nous au-
„ roit aidés. Que ſavez-vous ſi dans une colo-
„ nie qui change ſi ſouvent d'adminiſtrateurs,
„ vous aurez ſouvent de la Bourdonaye ? s'il
„ ne viendra pas ici des chefs ſans mœurs &
„ ſans morale ; ſi, pour obtenir quelque miſé-
„ rable ſecours, votre épouſe n'eût pas été
„ obligée de leur faire ſa cour ? Ou elle eût
„ été foible & vous euſſiez été à plaindre ; ou
„ elle eût été ſage & vous ſuſſiez reſté pauvre :
„ heureux ſi à cauſe de ſa beauté & de ſa ver-
„ tu, vous n'euſſiez pas été perſécuté par ceux-
„ mêmes de qui vous eſpériez de la protection !

„ Il me fût reſté, me direz-vous, le bon-
„ heur indépendant de la fortune, de protéger
„ l'objet aimé qui s'attache à nous, à propor-
„ tion de ſa foibleſſe même ; de le conſoler
„ par mes propres inquiétudes ; de le réjouir
„ de ma triſteſſe, & d'accroître notre amour
„ de nos peines mutuelles. Sans doute la vertu
„ & l'amour jouiſſent de ces plaiſirs amers.
„ Mais elle n'eſt plus, & il vous reſte ce qu'a-
„ près vous elle a le plus aimé, ſa mere & la
„ vôtre, que votre douleur inconſolable con-
„ duira au tombeau. Mettez votre bonheur à
„ les aider comme elle l'y avoit mis elle-même.
„ Mon fils, la bienfaiſance eſt le bonheur de
„ la vertu ; il n'y en a point de plus aſſuré &

„ de plus grand sur la terre. Les projets de
„ plaisirs, de repos, de delices, d'abondance,
„ de gloire, ne sont point faits pour l'homme
„ foible, voyageur & passager. Voyez comme
„ un pas vers la fortune nous a précipités tous
„ d'abyme en abyme. Vous vous y êtes opposé,
„ il est vrai; mais qui n'eût pas cru que le
„ voyage de Virginie devoit se terminer par
„ son bonheur & par le vôtre? Les invitations
„ d'une parente riche & âgée; les conseils d'un
„ sage gouverneur; les applaudissemens d'une
„ colonie; les exhortations & l'autorité d'un
„ prêtre, ont décidé du malheur de Virginie.
„ Ainsi nous courons à notre perte, trompés
„ par la prudence même de ceux qui nous gou-
„ vernent. Il eût mieux valu sans doute ne pas
„ les croire, ni se fier à la voix & aux espé-
„ rances d'un monde trompeur. Mais enfin, de
„ tant d'hommes que nous voyons si occupés
„ dans ces plaines, de tant d'autres qui vont
„ chercher la fortune aux Indes, ou qui, sans
„ sortir de chez eux, jouissent en repos en
„ Europe des travaux de ceux-ci, il n'y en a
„ aucun qui ne soit destiné à perdre un jour
„ ce qu'il chérit le plus; grandeurs, fortune,
„ femme, enfans, amis. La plupart auront à
„ joindre à leur perte le souvenir de leur pro-
„ pre imprudence. Pour vous, en rentrant en
„ vous-même, vous n'avez rien à vous repro-
„ cher. Vous avez été fidele à votre foi. Vous

„ avez eu, à la fleur de la jeunesse, la pru-
„ dence d'un sage en ne vous écartant pas du
„ sentiment de la nature. Vos vues seules étoient
„ légitimes, parce qu'elles étoient pures, sim-
„ ples, désintéressées, & que vous aviez sur
„ Virginie des droits sacrés, qu'aucune fortune
„ ne pouvoit balancer. Vous l'avez perdue, &
„ ce n'est ni votre imprudence, ni votre ava-
„ rice, ni votre fausse sagesse qui vous l'ont
„ fait perdre, mais Dieu même, qui a em-
„ ployé les passions d'autrui pour vous ôter
„ l'objet de votre amour; Dieu, de qui vous
„ tenez tout, qui voit tout ce qui vous con-
„ vient, & dont la sagesse ne vous laisse aucun
„ lieu au repentir & au désespoir qui marchent
„ à la suite des maux dont nous avons été la
„ cause.

„ Voilà ce que vous pouvez vous dire dans
„ votre infortune. Je ne l'ai pas méritée. Est-ce
„ donc le malheur de Virginie, sa fin, son état
„ présent, que vous déplorez ? Elle a subi le
„ sort réservé à la naissance, à la beauté & aux
„ empires mêmes. La vie de l'homme, avec tous
„ ses projets, s'éleve comme une petite tour
„ dont la mort est le couronnement. En nais-
„ sant, elle étoit condamnée à mourir. Heu-
„ reuse d'avoir dénoué les liens de la vie avant
„ sa mere, avant la vôtre, avant vous; c'est-
„ à-dire, de n'être pas morte plusieurs fois
„ avant la derniere!

„ La mort, mon fils, eſt un bien pour tous „ les hommes. Elle eſt la nuit de ce jour in- „ quiet, qu'on appelle la vie. C'eſt dans le ſom- „ meil de la mort que repoſent pour jamais les „ maladies, les douleurs, les chagrins, les „ craintes qui agitent ſans ceſſe les malheureux „ vivans. Examinez les hommes qui paroiſſent „ les plus heureux : vous verrez qu'ils ont „ acheté leur prétendu bonheur bien chére- „ ment ; la conſidération publique par des maux „ domeſtiques ; la fortune, par la perte de la „ ſanté ; le plaiſir ſi rare d'être aimé, par des „ ſacrifices continuels : & ſouvent à la fin d'une „ vie ſacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient „ autour d'eux que des amis faux & des parens „ ingrats. Mais Virginie a été heureuſe juſqu'au „ dernier moment. Elle l'a été avec nous par „ les biens de la nature, loin de nous par ceux „ de la vertu : & même dans le moment terri- „ ble où nous l'avons vu périr, elle étoit en- „ core heureuſe ; car ſoit qu'elle jetât les yeux „ ſur une colonie entiere à qui elle cauſoit „ une déſolation univerſelle, ou ſur vous qui „ couriez avec tant d'intrépidité à ſon ſecours, „ elle a vu combien elle nous étoit chere à „ tous. Elle s'eſt fortifiée contre l'avenir, par „ le ſouvenir de l'innocence de ſa vie, & elle „ a reçu alors le prix que le ciel réſerve à la „ vertu, un courage ſupérieur au danger. Elle „ a préſenté à la mort un viſage ſerein.

„ Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les „ événemens de la vie à supporter, pour faire „ voir qu'elle seule peut en faire usage & y „ trouver du bonheur & de la gloire. Quand il „ lui réserve une réputation illustre, il l'éleve „ sur un grand théâtre & la met aux prises avec „ la mort : alors son courage sert d'exemple, „ & le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais „ un tribut de larmes de la postérité. Voilà le „ monument immortel qui lui est réservé sur „ une terre où tout passe, & où la mémoire „ même de la plupart des rois est bientôt ense- „ velie dans un éternel oubli.

„ Mais Virginie existe encore. Mon fils, „ voyez que tout change sur la terre, & que „ rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pour- „ roit anéantir la plus petite particule de ma- „ tiere ; & ce qui fut raisonnable, sensible, ai- „ mant, vertueux, religieux, auroit péri, lors- „ que les élémens dont il étoit revêtu sont in- „ destructibles ! Ah ! si Virginie a été heureuse „ avec nous, elle l'est maintenant bien davan- „ tage. Il y a un Dieu, mon fils : toute la na- „ ture l'annonce ; je n'ai pas besoin de vous le „ prouver. Il n'y a que la méchanceté des „ hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils „ craignent. Son sentiment est dans votre cœur, „ ainsi que ses ouvrages sont sous vos yeux. „ Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans „ récompense ? Croyez-vous que cette même

„ puissance

„ puiſſance qui avoit revêtu cette ame ſi noble „ d'une forme ſi belle où vous ſentiez un art „ divin, n'auroit pu la tirer des flots ; que ce- „ lui qui a arrangé le bonheur actuel des hom- „ mes par des loix que vous ne connoiſſez pas, „ ne puiſſe en preparer un autre à Virginie „ par des loix qui vous ſont également incon- „ nues ? Quand nous étions dans le néant, ſi „ nous euſſions eté capables de penſer, aurions- „ nous pu nous former une idée de notre exiſ- „ tence ? Et maintenant que nous ſommes dans „ cette exiſtence ténébreuſe & fugitive, pou- „ vons-nous prévoir ce qu'il y a au-delà de la „ mort par où nous en devons ſortir ? Dieu „ a-t-il beſoin, comme l'homme, du petit „ globe de notre terre, pour ſervir de théâtre „ à ſon intelligence & à ſa bonté, & n'a-t-il „ pu propager la vie humaine que dans les „ champs de la mort ? Il n'y a pas dans l'Océan „ une ſeule goutte d'eau qui ne ſoit pleine d'ê- „ tres vivans, qui reſſortiſſent à nous ; & il „ n'exiſteroit rien pour nous parmi tant d'aſ- „ tres qui roulent ſur nos têtes ! Quoi ! il n'y „ auroit d'intelligence ſuprême & de bonté di- „ vine précisément que là où nous ſommes ; „ & dans ces globes rayonnans & innombra- „ bles, dans ces champs infinis de lumiere qui „ les environnent, que ni les orages, ni les „ nuits n'obſcurciſſent jamais, il n'y auroit „ qu'un eſpace vain & un néant éternel ! Si,

„ nous, qui ne nous sommes rien donné,
„ osions, assigner des bornes à la puissance de
„ laquelle nous avons tout reçu, nous pour-
„ rions croire que nous sommes ici sur les li-
„ mites de son empire, où la vie se débat
„ avec la mort, & l'innocence avec la tyrannie.

„ Sans doute, il est quelque part un lieu où
„ la vertu reçoit sa récompense. Virginie main-
„ tenant est heureuse. Ah! si du séjour des an-
„ ges elle pouvoit se communiquer à vous,
„ elle vous diroit comme dans ses adieux:
„ O Paul! la vie n'est qu'une épreuve. J'ai été
„ trouvée fidelle aux loix de la nature, de l'a-
„ mour & de la vertu. J'ai traversé les mers
„ pour obéir à mes parens; j'ai renoncé aux
„ richesses pour conserver ma foi; & j'ai mieux
„ aimé perdre la vie que de violer la pudeur.
„ Le ciel a trouvé ma carriere suffisamment
„ remplie. J'ai échappé pour toujours à la pau-
„ vreté, à la calomnie, aux tempêtes, au
„ spectacle des douleurs d'autrui. Aucun des
„ maux qui effraient les hommes ne peut plus
„ désormais m'atteindre; & vous me plaignez!
„ Je suis pure & inaltérable comme une parti-
„ cule de lumiere; & vous me rappelez dans
„ la nuit de la vie! O Paul! ô mon ami! sou-
„ viens-toi de ces jours de bonheur où dès le
„ matin nous goûtions la volupté des cieux,
„ se levant avec le soleil sur les pitons de ces
„ rochers, & se répandant avec ses rayons au

„ ſein de nos forêts. Nous éprouvions un ra-
„ viſſement dont nous ne pouvions comprendre
„ la cauſe. Dans nos ſouhaits innocens, nous
„ déſirions être toute vue, pour jouir des ri-
„ ches couleurs de l'aurore ; tout odorat, pour
„ ſentir les parfums de nos plantes ; toute ouïe,
„ pour entendre les concerts de nos oiſeaux ;
„ tout cœur, pour reconnoître ces bienfaits.
„ Maintenant à la ſource de la beauté d'où
„ découle tout ce qui eſt agréable ſur la terre,
„ mon ame voit, goûte, entend, touche im-
„ mediatement ce qu'elle ne pouvoit ſentir
„ alors que par de foibles organes. Ah! quelle
„ langue pourroit décrire ces rivages d'un orient
„ éternel que j'habite pour toujours? Tout ce
„ qu'une puiſſance infinie & une bonté céleſte
„ ont pu créer pour conſoler un être malheu-
„ reux ; tout ce que l'amitié d'une infinité d'ê-
„ tres, réjouis de la même félicité, peut met-
„ tre d'harmonie dans des tranſports communs,
„ nous l'éprouvons ſans mélange. Soutiens donc
„ l'épreuve qui t'eſt donnée, afin d'accroître
„ le bonheur de ta Virginie par des amours qui
„ n'auront plus de terme, par un hymen dont
„ les flambeaux ne pourront plus s'éteindre.
„ Là, j'appaiſerai tes regrets ; là, j'eſſuierai tes
„ larmes. O mon ami ! mon jeune époux ! éleve
„ ton ame vers l'infini, pour ſupporter des pei-
„ nes d'un moment. „

Ma propre émotion mit fin à mon diſcours.

Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria : „ Elle n'eſt plus ! elle n'eſt plus ! „ Et une longue foibleſſe ſuccéda à ces douloureuſes paroles. Enſuite, revenant à lui, il dit : " Puiſ„ que la mort eſt un bien, & que Virginie eſt „ heureuſe, je veux auſſi mourir pour me re„ joindre à Virginie. „ Ainſi mes motifs de conſolation ne ſervirent qu'à nourrir ſon déſeſpoir. J'étois comme un homme qui veut ſauver ſon ami, coulant à fond au milieu d'un fleuve ſans vouloir nager. La douleur l'avoit ſubmergé. Hélas ! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, & Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à ſon habitation. J'y trouvai ſa mere & Madame de la Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caracteres vifs ſur leſquels gliſſent les peines légeres, ſont ceux qui réſiſtent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : " O mon bon voiſin ! il m'a „ ſemblé cette nuit voir Virginie vêtue de blanc, „ au milieu de bocages & de jardins délicieux. „ Elle m'a dit : Je jouis d'un bonheur digne „ d'envie. Enſuite, elle s'eſt approchée de Paul „ d'un air riant, & l'a enlevé avec elle. Com„ me je m'efforçois de retenir mon fils, j'ai „ ſenti que je quittois moi-même la terre, & „ que je le ſuivois avec un plaiſir inexprima„ ble. Alors j'ai voulu dire adieu à mon amie ;

„ mais je l'ai vue qui nous ſuivoit avec Marie
„ & Domingue. Mais ce que je trouve encore
„ de plus étrange, c'eſt que Madame de la Tour
„ a fait, cette même nuit, un ſonge accom-
„ pagné des mêmes circonſtances. „

Je lui répondis : " Mon amie, je crois que
„ rien n'arrive dans le monde ſans la permiſ-
„ ſion de Dieu. Les ſonges annoncent quelque-
„ fois la vérité. „

Madame de la Tour me fit le récit d'un ſonge tout-à-fait ſemblable, qu'elle avoit eu cette même nuit. Je n'avois jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la ſuperſtition ; je fus donc frappé de la concordance de leur ſonge, & je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à ſe réaliſer. Cette opinion, que la vérité ſe préſente quelquefois à nous pendant le ſommeil, eſt répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres, Alexandre, Céſar, les Scipions, les deux Catons & Brutus, qui n'étoient pas des eſprits foibles. L'ancien & le nouveau teſtament nous fourniſſent quantité d'exemples de ſonges qui ſe ſont réaliſés. Pour moi, je n'ai beſoin à cet égard que de ma propre expérience, & j'ai éprouvé plus d'une fois que les ſonges ſont des avertiſſemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéreſſe à nous. Que ſi l'on veut combattre ou défendre avec des raiſonnemens,

des chofes qui furpaffent la lumiere de la raifon humaine, c'eft ce qui n'eft pas poffible. Cependant, fi la raifon de l'homme n'eft qu'une image de celle de Dieu, puifque l'homme trouve bien le moyen de faire parvenir fes intentions jufqu'au bout du monde, par des moyens fecrets & cachés ; pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploieroit-elle pas de femblables pour la même fin? Un ami confole fon ami par une lettre qui traverfe une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, & vient apporter de la joie & de l'efpérance à un feul homme ; pourquoi le fouverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie fecrete, au fecours d'une ame vertueufe qui ne met fa confiance qu'en lui feul? A-t-il befoin d'employer quelque figne extérieur pour exécuter fa volonté, lui qui agit fans ceffe dans tous fes ouvrages par un travail intérieur?

Pourquoi douter des fonges? La vie, remplie de tant de projets paffagers & vains, eft-elle autre chofe qu'un fonge?

Quoi qu'il en foit, celui de mes amies infortunées fe réalifa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de fa chere Virginie, dont il prononçoit fans ceffe le nom. Marguerite vit venir fa fin huit jours après celle de fon fils, avec une joie qu'il n'eft donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame

de la Tour, " dans l'efpérance, lui dit-elle,
„ d'une douce & éternelle réunion. La mort
„ eft le plus grand des biens, ajouta-t-elle;
„ on doit la défirer. Si la vie eft une punition,
„ on doit en fouhaiter la fin : fi c'eft une épreu-
„ ve, on doit la demander courte. „

Le gouvernement prit foin de Domingue & de Marie, qui n'étoient plus en état de fervir, & qui ne furvécurent pas long-tems à leur maîtreffe. Pour le pauvre Fidele, il étoit mort de langueur à-peu-près dans le même tems que fon maître.

J'amenai chez moi madame de la Tour, qui fe foutenoit au milieu de fi grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit confolé Paul & Marguerite jufqu'au dernier inftant, comme fi elle n'avoit eu que leur malheur à fupporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voifinage. Cependant, elle ne leur furvécut que d'un mois. Quant à fa tante, loin de lui reprocher fes maux, elle prioit Dieu de les lui pardonner, & d'appaifer les troubles affreux d'efprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de fa dureté. J'appris, par l'arrivée fucceffive de plufieurs vaiffeaux, qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie & la

mort également insupportables. Tantôt, elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite-niece, & la perte de sa mere qui s'en étoit suivie. Tantôt, elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit-elle, avoient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : " Que „ n'envoie-t-on, s'écrioit-elle, ces fainéans pé- „ rir dans nos colonies? „ Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion adoptés par tous les peuples, n'étoient que des inventions de la politique de leurs Princes. Puis se jetant tout-à-coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnoit à des terreurs superstitieuses qui la remplissoient de frayeurs mortelles. Elle couroit porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigoient, les suppliant d'appaiser la divinité par le sacrifice de sa fortune, comme si des biens qu'elle avoit refusés aux malheureux, pouvoient plaire au Pere des hommes ! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erroient en l'appelant à grands cris. Elle se jetoit aux pieds de ses directeurs, & elle imaginoit contre elle-même des tortures & des supplices; car le Ciel, le juste Ciel envoie aux ames cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour-à-tour athée & superstitieuse, ayant également en horreur la mort & la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit après elle à des parens qu'elle haïssoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle étoit sujette, la firent enfermer comme folle, & mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses même acheverent sa perte; & comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les possédoit, elles dénaturerent de même le cœur de ceux qui les désiroient. Elle mourut donc, & ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connoître qu'elle étoit dépouillée & méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul; & autour d'eux, leurs tendres meres & leurs fideles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus: mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute

elles aiment à errer ſous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuſe ; à conſoler la pauvreté mécontente de ſon ſort ; à nourrir dans les jeunes amans une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail & la crainte des richeſſes.

La voix du peuple qui ſe tait ſur les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniſeront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé le PASSE DU SAINT-GÉRAND, du nom de ce vaiſſeau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous appercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le Saint-Gérand ne put doubler la veille de l'ouragan pour entrer dans le port, s'appelle le CAP MALHEUREUX ; & voici devant nous, au bout de ce vallon, la BAYE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée enſevelie dans le ſable, comme ſi la mer eût voulu rapporter ſon corps à ſa famille, & rendre les derniers devoirs à ſa pudeur, ſur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de ſon innocence.

Jeunes gens ſi tendrement unis ! meres infortunées ! chere famille ! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces côteaux où vous repoſiez enſemble, déplorent encore votre perte.

Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chevres sont devenues sauvages; vos vergers sont détruits; vos oiseaux sont enfuis, & on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un pere qui a perdu ses enfans, comme un voyageur qui erre sur la terre où je suis resté seul.

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes, & les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

Fin de Paul & Virginie.

L'ARCADIE.

L'ARCADIE.

Comme il y a des notes un peu longues dans les deux fragmens qui suivent, j'ai jugé convenable de les reléguer à la fin de chacun de ces articles. L'usage des notes, si commun aujourd'hui dans nos livres, vient, d'une part, de la mal-adresse des auteurs, qui se trouvent embarrassés pour interpoler dans leurs ouvrages des observations qu'ils croient intéressantes; & de l'autre, de la délicatesse des lecteurs, qui ne veulent point être interrompus dans leur lecture, par des digressions. Les anciens, qui écrivoient mieux que nous, n'ajoutoient point de notes à leur texte; mais ils s'y écartoient à droite & à gauche, suivant leurs besoins. C'est ainsi qu'ont écrit les philosophes & les historiens les plus célebres de l'antiquité, tels qu'Hérodote, Platon, Xénophon, Tacite, le bon Plutarque... Leurs digressions répandent, à mon avis, une agréable variété dans leurs ouvrages. Ils vous font voir bien du pays en peu de tems, & vous promenent par des lacs, des montagnes, des forêts, en vous conduisant toutefois au but; ce qui n'est pas aisé. Mais cette marche fatigue nos auteurs & nos lecteurs modernes, qui ne veulent voyager que dans des plaines. Pour ôter donc aux autres, & sur-tout à moi, une partie de l'embarras du chemin, j'ai fait des notes, & je les ai mises à part. Cet ordre, de plus, a cela de commode pour le lecteur, qu'il ne sera point obligé de les lire si le texte l'ennuie.

FRAGMENT

SERVANT DE PRÉAMBULE

A L'ARCADIE.

....LORSQU'ILS virent qu'après une ſi fâcheuſe expérience des hommes je ne ſoupirois qu'après une vie ſolitaire, que j'avois des principes dont je ne me départois pas; que mes opinions ſur la nature étoient contraires à leurs ſyſtêmes; que je n'étois propre à être ni leur prôneur ni leur protégé, & qu'enfin ils m'avoient brouillé avec mon protecteur dont ils m'avoient dit ſouvent du mal pour m'en éloigner, & auquel ils faiſoient aſſidument la cour; alors ils devinrent mes ennemis. On reproche bien des vices aux grands; mais j'en ai toujours trouvé davantage dans les petits qui cherchent à leur plaire.

Ceux-ci étoient trop ruſés pour m'attaquer ouvertement auprès d'une perſonne à laquelle j'avois donné, au milieu même de mes infortunes, des preuves ſi déſintéreſſées de mon amitié. Au contraire, ils faiſoient devant elle, ainſi que devant moi, de grands éloges de mes principes & de quelques actes faciles de mo-

dération qui en avoient été la suite; mais ils y mettoient tant d'exagération, & ils paroissoient si inquiets de l'opinion qu'en prendroit le monde, qu'il étoit aisé de voir qu'ils ne cherchoient qu'à m'y faire renoncer, & qu'ils ne louoient tant ma patience que pour me la faire perdre. Ainsi ils me calomnierent en faisant semblant de me louer, & me perdirent de réputation en feignant de me plaindre; comme ces sorcieres de Thessalie, dont parle Pline, qui faisoient périr les moissons, les troupeaux & les laboureurs, en disant du bien d'eux.

Je m'éloignai donc de ces hommes artificieux, qui se justifierent encore à mes dépens, en me faisant passer pour méfiant, après avoir abusé en tant de manieres de ma confiance.

Ce n'est pas que je n'aie à reprendre en moi une sensibilité trop vive pour la douleur, soit physique, soit morale. Une seule épine me fait plus de mal, que l'odeur de cent roses ne me fait de plaisir. La meilleure compagnie me semble mauvaise, si j'y rencontre un important, un envieux, un médisant, un méchant, un perfide. Je sais bien que de fort honnêtes gens vivent tous les jours avec tous ces gens-là, les supportent, les flattent même, & en tirent parti; mais je sais bien aussi que ces honnêtes gens n'apportent dans la société que le jargon du monde, & que moi, j'y mets mon cœur; qu'ils paient les trompeurs de leur propre mon-

noie, & moi de tout mon avoir, c'est-à-dire de mes sentimens. Quoique mes ennemis m'aient fait passer pour méfiant, la plupart des erreurs de ma vie, sur-tout à leur égard, sont venues de trop de confiance ; & après tout, j'aime mieux qu'ils se plaignent que je me suis méfié d'eux sans raison, que s'ils avoient eu eux-mêmes quelque raison de se méfier de moi.

Je cherchai des amis dans des hommes d'un parti contraire, qui m'avoient témoigné le plus grand desir de m'y attirer quand je n'en étois pas, mais qui, dès que j'en fus, ne firent plus aucun compte de mon prétendu mérite. Quand ils virent que je n'adoptois pas tous leurs préjugés ; que je ne cherchois que la vérité ; que ne voulant médire ni de leurs ennemis ni des miens, je n'étois propre ni à intriguer ni à cabaler ; que mes foibles vertus, qu'ils avoient tant exaltées, ne m'avoient mené à rien d'utile ; qu'elles ne pouvoient nuire à personne, & qu'enfin je ne tenois plus ni à eux, ni à leurs antagonistes : ils me négligerent tout-à-fait, & me persécuterent même à leur tour. Ainsi j'éprouvai, que dans un siecle foible et corrompu, nos amis ne mesurent leur [illegible]tion pour nous, que sur celle que nous p[illegible] leurs propres ennemis, [illegible] cherchent qu'autant que nous leur [illegible] utiles ou à craindre. J'ai vu par-tout [illegible] sortes de confédérations, & j'y ai toujours [illegible]

même espece d'hommes. Ils marchent, à la vérité, sous des drapeaux de diverses couleurs; mais ce sont toujours ceux de l'ambition. Ils n'ont tous qu'un but, celui de dominer. Cependant, l'intérêt de leur corps excepté, je n'en ai pas rencontré deux dont les opinions ne différassent comme leurs visages. Ce qui fait la joie de l'un, fait le désespoir de l'autre : à l'un, l'évidence paroît absurdité ; à l'autre, l'absurdité, évidence. Que dis-je ? Dans l'exacte étude que j'ai faite des hommes pour y trouver un consolateur, j'ai vu les mieux renommés différer totalement d'eux-mêmes du matin au soir, à jeun ou après dîné, en particulier ou en public. Les livres, même les plus vantés, sont remplis de contradictions. Ainsi, je sentis que les maux de l'ame n'avoient pas moins de systêmes pour leur guérison que ceux du corps, & que c'étoit bien imprudemment que j'ajoutois l'impéritie des médecins à mes propres infirmités, puisqu'il y a plus de malades en tous genres tués par les remedes que par les maladies.

Cependant mes malheurs n'étoient pas encore à leur dernier période. L'ingratitude des hommes dont j'avois le mieux mérité, des chagrins de famille imprévus, l'épuisement total de mon foible patrimoine dispersé dans des voyages entrepris pour le service de ma patrie, les dettes dont j'étois resté grevé à cette oc-

cafion, mes efpérances de fortune évanouies, tous ces maux combinés ébranlerent à-la-fois ma fanté & ma raifon. Je fus frappé d'un mal étrange : des feux femblables à ceux des éclairs fillonnoient ma vue. Tous les objets fe préfentoient à moi doubles & mouvans. Comme Œdipe, je voyois deux foleils. Mon cœur n'étoit pas moins troublé que ma tête. Dans le plus beau jour d'été, je ne pouvois traverfer la Seine en bateau, fans éprouver des anxiétés intolérables ; moi qui avois confervé le calme de mon ame dans une tempête du cap de Bonne-Efpérance, fur un vaiffeau frappé de la foudre. Si je paffois feulement dans un jardin public, près d'un baffin plein d'eau, j'éprouvois des mouvemens de fpafme & d'horreur. Il y avoit des momens où je croyois avoir été mordu, fans le favoir, par quelque chien enragé. Il m'étoit arrivé bien pis : je l'avois été par la calomnie.

Ce qu'il y a de certain, c'eft que mon mal ne me prenoit que dans la fociété des hommes. Il m'étoit impoffible de refter dans un appartement où il y avoit du monde, fur-tout fi les portes en étoient fermées. Je ne pouvois même traverfer une allée de jardin public où fe trouvoient plufieurs perfonnes raffemblées. Dès qu'elles jetoient les yeux fur moi, je les croyois occupées à en médire. Elles avoient beau m'être inconnues, je me rappelois que j'avois été

calomnié par mes propres amis, & pour les actions les plus honnêtes de ma vie. Lorfque j'étois feul, mon mal fe diffipoit : il fe calmoit encore dans les lieux où je ne voyois que des enfans. J'allois, pour cet effet, m'affeoir affez fouvent fur les buis du fer-à-cheval aux Tuileries, pour voir des enfans fe jouer fur les gazons du parterre, avec de jeunes chiens qui couroient après eux. C'étoient là mes fpectacles & mes tournois. Leur innocence me réconcilioit avec l'efpece humaine, bien mieux que tout l'efprit de nos drames & que les fentences de nos philofophes. Mais à la vue de quelque promeneur dans mon voifinage, je me fentois tout agité, & je m'éloignois. Je me difois fouvent : Je n'ai cherché qu'à bien mériter des hommes; pourquoi eft-ce que je me trouble à leur vue? En vain j'appelois la raifon à mon fecours : ma raifon ne pouvoit rien contre un mal qui lui ôtoit fes propres forces (1). Les efforts même qu'elle faifoit pour le furmonter, l'affoibliffoient encore, parce qu'elle les employoit contre elle-même. Il ne lui falloit pas de combats, mais du repos.

A la vérité, la médecine m'offrit des fecours. Elle m'apprit que le foyer de mon mal étoit dans les nerfs. Je le fentois bien mieux qu'elle ne pouvoit me le définir. Mais quand je n'aurois pas été trop pauvre pour éxécuter fes ordonnances, j'étois trop expérimenté pour y croi-

re. Trois hommes, à ma connoiſſance, tourmentés du même mal, périrent en peu de tems de trois remedes différens, & ſoi-diſant ſpécifiques pour la guériſon du mal de nerfs. Le premier, par les bains & les ſaignées; le ſecond, par l'uſage de l'opium, & le troiſieme, par celui de l'éther. Ces deux derniers étoient deux fameux médecins (2) de la faculté de Paris, tous deux renommés par leurs écrits ſur la médecine, & particuliérement ſur les maladies du genre nerveux.

J'éprouvai de nouveau, mais cette fois par l'expérience d'autrui, combien je m'étois fait illuſion en attendant des hommes la guériſon de mes maux; combien vaines étoient leurs opinions & leurs doctrines, & combien j'avois été inſenſé dans tous les tems de ma vie, de me rendre miſérable en cherchant à les rendre heureux, & de me détordre moi-même pour redreſſer les autres.

Cependant, je tirai de la multitude de mes infortunes un grand motif de réſignation. En comparant les biens & les maux dont nos jours ſi rapides étoient mêlangés, j'entrevis une grande vérité bien peu connue : c'eſt qu'il n'y a rien de haïſſable dans la nature, & que ſon auteur nous ayant mis dans une carriere où nous devons néceſſairement mourir, il nous a donné autant de raiſons d'aimer la mort que d'aimer la vie.

Toutes les branches de notre vie en font mortelles comme le tronc. Nos fortunes, nos réputations, nos amitiés, nos amours, tous les objets de nos affections les plus cheres périssent plus d'une fois avant nous; & si les destinées les plus heureuses se manifestoient avec tous les malheurs qui les ont accompagnées, elles nous paroîtroient comme ces chênes qui embellissent la terre de leurs vastes rameaux, mais qui en élevent vers le ciel encore de plus grands que la foudre a frappés.

Pour moi, foible arbrisseau brisé par tant d'orages, il ne me restoit plus rien à perdre. Voyant de plus que désormais je n'avois rien à espérer ni des autres, ni de moi-même, je m'abandonnai à Dieu seul, & je lui promis de ne jamais rien attendre d'essentiel à mon bonheur d'aucun homme en particulier, à quelque extrémité que je me trouvasse réduit, & dans quelque genre que ce pût être.

Ma confiance fut agréable à celui que jamais on n'implore en vain. Le premier fruit de ma résignation, fut le soulagement de mes maux. Mes anxiétés se calmerent dès que je n'y résistai plus. Bientôt, il m'échut, sans la moindre sollicitation, par le crédit d'une personne que je ne connoissois pas (3), & dans le département d'un ministere auquel je n'avois jamais été utile, un secours annuel du roi. Comme Virgile, j'eus part aux pains d'Auguste.

C'étoit un bienfait médiocre, annuel, incertain, dépendant de la volonté d'un ministre fort sujet lui-même aux révolutions, du caprice des intermédiaires, & de la malignité de mes ennemis qui pouvoient m'en priver tôt ou tard par leurs intrigues ; mais après y avoir un peu réfléchi, je trouvai que la Providence me traitoit précisément comme le genre-humain auquel elle ne donne, depuis l'origine du monde, dans la récolte des moissons, qu'une subsistance annuelle, incertaine, portée par des herbes sans cesse battues des vents, & exposée aux déprédations des oiseaux & des insectes. Mais elle me distinguoit bien avantageusement de la plupart des hommes, en ce que ma récolte ne me coûtoit ni sueurs ni travaux, & qu'elle me laissoit l'exercice plein de ma liberté.

Le premier usage que j'en fis fut de m'éloigner des hommes trompeurs que je n'avois plus besoin de solliciter. Dès que je ne les vis plus, mon ame se calma. La solitude est une grande montagne d'où ils paroissent bien petits. La solitude m'étoit cependant contraire, en ce qu'elle porte trop à la méditation. Ce fut à Jean-Jacques Rousseau que je dus le retour de ma santé. J'avois lu dans ses immortels écrits, entre autres vérités naturelles, que l'homme est fait pour travailler & non pour méditer. Jusqu'alors j'avois exercé mon ame & reposé mon corps ; je changeai de régime : j'exerçai le

corps & je reposai l'ame. Je renonçai à la plupart des livres. Je jetai les yeux sur les ouvrages de la nature, qui parloit à tous mes sens un langage que ni le tems ni les nations ne peuvent altérer. Mon histoire & mes journaux étoient les herbes des champs & des prairies. Ce n'étoient pas mes pensées qui alloient péniblement à elles comme dans les systêmes des hommes; mais leurs pensées qui venoient paisiblement à moi sous mille formes agréables. J'y étudiois, sans effort, les loix de cette sagesse universelle qui m'environnoit dès le berceau, & à laquelle je n'avois jamais donné qu'une attention frivole. J'en suivois les traces dans toutes les parties du monde, par la lecture des livres de Voyage. Ce furent les seuls des livres modernes pour lesquels je conservai du goût, parce qu'ils me transportoient dans d'autres sociétés que celle où j'étois malheureux, & sur-tout parce qu'ils me parloient des divers ouvrages de la nature.

Je connus, par leur moyen, qu'il y avoit dans chaque partie de la terre une portion de bonheur pour tous les hommes, dont presque par-tout ils étoient privés, & qu'en état de guerre, dans notre ordre politique qui les divise, ils étoient en état de paix dans l'ordre de la nature qui les invite à se rapprocher. Ces consolantes méditations me ramenerent insensiblement à mes anciens projets de félicité pu-

bliques;

blique ; non pas pour les exécuter moi-même comme autrefois, mais au moins pour en faire un tableau intéressant. La simple spéculation d'un bonheur général suffisoit maintenant à mon bonheur particulier. Je pensois aussi que mes plans imaginaires pourroient un jour se réaliser par des hommes plus heureux. Ce désir redoubloit en moi, à la vue des malheureux dont nos sociétés sont composées. Je sentois, sur-tout, par mes propres privations, la nécessité d'un ordre politique conforme à l'ordre naturel. Enfin, j'en composai un d'après l'instinct & les besoins de mon propre cœur.

A portée par mes voyages, & plus encore par la lecture de ceux d'autrui, de choisir sur la surface du globe un site propre à tracer le plan d'une société heureuse, je le plaçai au sein de l'Amerique méridionale, sur les rivages riches & déserts de l'Amazone.

Je m'étendis en imagination au sein de ses vastes forêts. J'y bâtis des forts; j'y défrichai des terres, je les couvris d'abondantes moissons & de vergers chargés de toutes sortes de fruits étrangers à l'Europe. J'y offris des asyles aux hommes de toutes les nations, dont j'avois connu des individus malheureux. Il y avoit des Hollandois & des Suisses sans territoire dans leur patrie, & des Russes sans moyens pour s'établir dans leurs vastes solitudes; des Anglois las des convulsions de leur liberté populaire, & des

Italiens, de la léthargie de leurs gouvernemens aristocratiques; des Prussiens, de leur despotisme militaire, & des Polonois, de leur anarchie républicaine; des Espagnols, de l'intolérance de leurs opinions, & des François, de l'inconstance des leurs; des chevaliers de Malte & des Algériens; des paysans Bohémiens, Polonois, Russes, Francs-Comtois, Bas-Bretons, échappés à la tyrannie de leurs propres compatriotes; des esclaves Negres fugitifs de nos colonies barbares; des protecteurs & des protégés de toutes les nations; des gens de cour, de robe, de lettres, de guerre, de commerce, de finance, tous infortunés, tourmentés des maladies des opinions européennes, africaines & asiatiques, tous pour la plupart cherchant à s'opprimer mutuellement, & réagissant les uns sur les autres par la violence ou la ruse, l'impiété ou la superstition. Ils abjuroient les préjugés nationaux qui les avoient rendus, dès la naissance, les ennemis des autres hommes, & sur-tout celui qui est la source de toutes les haines du genre-humain, & que l'Europe inspire dès la mamelle à chacun de ses enfans; le désir d'être le premier. Ils adoptoient, sous la protection immédiate de l'auteur de la nature, des principes de tolérance universelle; & par cet acte de justice générale, ils rentroient sans obstacle dans l'exercice libre de leur caractere particulier. Le Hollandois y portoit l'agriculture & le

commerce jufqu'au fein des marais ; le Suiffe, jufqu'au fommet des rochers, & le Ruffe, habile à manier la hache, jufqu'au centre des plus épaiffes forêts. L'Anglois s'y livroit à la navigation & aux arts utiles qui font la force des fociétés ; l'Italien, aux arts libéraux qui les font fleurir ; le Pruffien, aux exercices militaires ; le Polonois, à ceux de l'équitation ; l'Efpagnol folitaire, aux talens qui demandent de la conftance ; le François, à ceux qui rendent la vie agréable, & à l'inftinct fociable qui le rend propre à être le lien de toutes les nations. Tous ces hommes, d'opinions fi différentes, fe communiquoient par la tolérance ce que leur caractere a de meilleur, & tempéroient les défauts des uns par les excès des autres. Il en réfultoit par l'éducation, les loix & les habitudes, un enfemble d'arts, de talens, de vertus & de principes religieux, qui n'en formoit qu'un feul peuple, propre à exifter au-dedans dans une harmonie parfaite, à réfifter au-dehors aux conquérans, & à s'amalgamer avec tout le refte du genre-humain.

Je jetai donc fur le papier toutes les études que j'avois faites à ce fujet ; mais lorfque je voulus les raffembler, pour me donner à moi-même & aux autres une idée d'une république dirigée fuivant les loix de la nature, je vis qu'avec tout mon travail, je ne ferois jamais illufion à aucun efprit raifonnable.

A la vérité, Platon dans son Atlantide, Xénophon dans sa Cyropédie, Fénélon dans son Télémaque ont peint le bonheur de plusieurs sociétés politiques qui n'ont peut-être jamais existé; mais en liant leurs fictions à des traditions historiques, & les réléguant dans les siecles reculés, ils leur ont donné assez de vraisemblance pour qu'un lecteur indulgent croie véritable des récits qu'il n'est plus à portée de vérifier. Il n'en étoit pas de même de mon ouvrage. J'y supposois, de nos jours & dans une partie du monde connu, l'existence d'un peuple considérable formé presque en entier des débris malheureux des nations européennes, parvenu tout à-coup au plus grand degré de félicité; & ce rare phénomene, si digne au moins de la curiosité de l'Europe, cessoit de faire illusion, dès qu'il étoit certain qu'il n'existoit pas. D'ailleurs, le peu de théorie que je m'étois procuré sur un pays si différent du nôtre, & si superficiellement décrit par nos voyageurs, n'auroit fourni à mes tableaux qu'un coloris faux & des traits indécis.

J'abandonnai donc mon vaisseau politique, quoique j'y eusse travaillé plusieurs années avec constance. Semblable au canot de Robinson, je le laissai dans la forêt où je l'avois dégrossi, faute de pouvoir le remuer & le faire voguer sur la mer des opinions humaines.

En vain mon imagination fit le tour du glo-

be. Au milieu de tant de sites offerts au bonheur des hommes par la nature, je n'y trouvai pas seulement de quoi asseoir l'illusion d'un peuple heureux suivant ses loix ; car ni la république de Saint-Paul près du Brésil, formée de brigands qui faisoient la guerre à tout le monde ; ni l'évangélique société de Guillaume Penn, dans l'Amérique septentrionale, qui ne se défend seulement pas contre ses ennemis ; ni les conventuelles rédemptions (4) des Jésuites dans le Paraguay ; ni les voluptueux insulaires de la mer du Sud qui, au milieu de leurs plaisirs, sacrifient des hommes (5), ne me paroissoient propres à représenter un peuple usant dans l'état de nature, de toutes ses facultés physiques & morales.

D'ailleurs, quoique ces peuplades m'offrissent des images de république, la premiere n'étoit qu'une anarchie ; la seconde, une simple société protegée par l'état où elle étoit renfermée ; & les deux autres ne formoient que des aristocraties héréditaires, où une classe particuliere de citoyens s'étant réservé jusqu'au pouvoir de disposer de la subsistance nationale, tenoit le peuple dans un état constant de tutele, sans qu'il pût jamais sortir de la classe des Néophytes ou des Toutous (6).

Mon ame mécontente des siecles présens, prit son vol vers les siecles anciens, & se reposa d'abord sur les peuples de l'Arcadie.

Cette portion heureuſe de la Grece m'offrit des climats & des ſites ſemblables à ceux qui ſont épars dans le reſte de l'Europe. J'en pouvois faire au moins des tableaux variés & vraiſemblables. Elle étoit remplie de montagnes fort élevées, dont quelques-unes, comme celle de Phoé, couvertes de neige toute l'année, la rendoient ſemblable à la Suiſſe. D'un autre côté, ſes marais, tel que celui de Stymphale, la faiſoient reſſembler, dans cette partie de ſon territoire, à la Hollande. Ses végétaux & ſes animaux étoient les mêmes que ceux qui ſont répandus ſur le ſol de l'Italie, de la France & du nord de l'Europe. Il y avoit des oliviers, des vignes, des pommiers, des blés, des pâturages; des forêts de chênes, de pins & de ſapins; des bœufs, des chevaux, des moutons, des chevres, des loups.... Les occupations des Arcadiens étoient les mêmes que celles de nos payſans. Il y avoit parmi eux des laboureurs, des bergers, des vignerons, des chaſſeurs. Mais ce qui ne reſſemble pas aux nôtres, ils étoient fort belliqueux au dehors, & fort paiſibles au dedans. Dès que leur état étoit menacé de la guerre, ils ſe préſentoient d'eux-mêmes pour le défendre, chacun à ſes dépens. Il y avoit un grand nombre d'Arcadiens parmi les dix mille Grecs qui firent, ſous Xénophon, cette retraite fameuſe de la Perſe. Ils étoient fort religieux; car la plupart des Dieux de la Grece étoient nés

dans leur pays : Mercure au mont Cyllene ; Jupiter au mont Lycée ; Pan au mont Ménale, ou, ſelon d'autres, dans les forêts du mont Lycée, où il étoit particuliérement honoré. C'étoit dans l'Arcadie qu'Hercule avoit exercé ſes plus grands travaux.

A ces ſentimens de patriotiſme & de religion, les Arcadiens mêloient celui de l'amour, qui a enfin prévalu comme l'idée principale que ce peuple nous a laiſſé de lui. Car les inſtitutions politiques & religieuſes varient dans chaque pays avec les ſiecles, & lui ſont particulieres ; mais les loix de la nature ſont de tous les tems, & intéreſſent toutes les nations. Il eſt donc arrivé que les poëtes anciens & modernes ont repréſenté les Arcadiens comme un peuple de bergers amoureux qui excelloient dans la poëſie & la muſique, qui ſont par tout pays les principaux langages de l'amour. Virgile ſur-tout parle fréquemment de leurs talens & de leur félicité. Dans ſa neuvieme églogue qui reſpire la plus douce mélancolie, il introduit ainſi Gallus, fils de Pollion, qui invite les peuples d'Arcadie à déplorer avec lui la perte de ſa maîtreſſe Lycoris :

Cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc veſtris. Soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter oſſa quieſcent,
Veſtra meos olim ſi fiſtula dicat amores!

Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!

„ Arcadiens, dit-il, vous chanterez mes re-
„ grets sur vos montagnes. Vous seuls, Arca-
„ diens, êtes habiles à chanter. Oh! que mes
„ os reposeront mollement, si un jour vos flû-
„ tes soupirent mes amours! Et plût aux dieux
„ que j'eusse été parmi vous un gardien de
„ troupeaux ou un simple vendangeur! „

Gallus, fils d'un consul Romain dans le siecle d'Auguste, trouve le sort des peuples de l'Arcadie si doux, qu'il n'ose désirer d'être parmi eux un berger maître d'un troupeau, ou un habitant propriétaire d'une vigne, mais seulement un simple gardien de troupeaux : " *Custos* „ *gregis;* „ ou un de ces hommes qu'on loue en passant pour fouler la grappe lorsqu'elle est mûre : " *Maturæ vinitor uvæ.* „

Virgile est plein de ces nuances délicates de sentiment, qui disparoissent dans les traductions, & sur-tout dans les miennes.

Quoique les Arcadiens passassent une bonne partie de leur vie à chanter & à faire l'amour, Virgile ne les représente pas comme des hommes efféminés. Au contraire, il leur assigne des mœurs simples & un caractere particulier de force, de piété & de vertu, confirmé par tous les historiens qui ont parlé d'eux. Il leur fait même jouer un rôle fort important dans l'ori-

gine de l'empire Romain ; car lorsque Enée remonta le Tibre pour chercher des alliés parmi les peuples qui habitoient les rivages de ce fleuve, il trouva à l'endroit où il débarqua, une petite ville appelée Pallantée du nom de Pallas, fils d'Evandre, roi des Arcadiens, qui l'avoit bâtie. Cette ville fut depuis renfermée dans l'enceinte de la ville de Rome, à laquelle elle servit de premiere forteresse. C'est pourquoi Virgile appelle le roi Evandre fondateur de la forteresse Romaine :

Rex Evandrus, Romanæ conditor arcis.

Enéide, liv. 8, v. 313.

Je me sens entrainer par le désir d'insérer ici quelques morceaux de l'Enéide, qui ont un rapport direct aux mœurs des Arcadiens, & qui montrent en même tems leur influence sur celles du peuple Romain. Je sais bien que je traduirai mal ces morceaux, ainsi que tout le latin que j'ai déjà cité dans mes livres ; mais la belle poésie de Virgile dédommagera le lecteur de ma mauvaise prose, & le goût qu'elle me fera naître de celui qui m'est naturel. Cette digression, d'ailleurs, n'est point étrangere à l'ensemble de mon ouvrage. Je produirai plusieurs exemples des grands effets que font naître les consonnances & les contrastes, que j'ai regardés, dans mes Etudes précédentes, com-

me les premiers mobiles de la nature. Nous verrons, qu'à son exemple, Virgile en est rempli, & qu'ils sont les causes uniques de l'harmonie de son style & de la magie de ses tableaux.

D'abord, Enée, par l'ordre du dieu du Tibre qui lui étoit apparu en songe, vient solliciter l'alliance d'Evandre pour s'établir en Italie. Il lui fait valoir l'ancienne origine de leurs familles, qui sortoient d'Atlas; l'une, par Electre; l'autre par Maïa. Evandre ne répond rien sur cette généalogie; mais à la vue d'Enée, il se rappelle avec joie les traits, la voix & les paroles d'Anchise, qu'il a reçu chez lui dans les murs de Phénée, lorsque ce prince venant à Salamine avec Priam qui alloit voir sa sœur Hésione, passa jusque dans les froides montagnes d'Arcadie:

Ut te fortissime Teucrûm
Accipio agnoscoque libens! ut verba parentis
Et vocem Anchisæ magni vultumque recordor!
Nam memini Hesiones visentem regna sororis
Laomedontiadem Priamum, Salamina petentem,
Protinus Arcadiæ gelidos invisere fines.

Enéide, liv. 8, v. 154-159.

Evandre étoit alors à la fleur de l'âge; il brûloit du désir de joindre sa main à celle d'Anchise: " *dextra conjungere dextram.* „ Il se ressouvient des témoignages d'amitié qu'il

en reçut, & de ses presens, parmi lesquels étoient deux freins d'or qu'il a donnés à son fils Pallas, sans doute comme les symboles de la prudence si nécessaire à un jeune prince :

Frænaque bina, meus quæ nunc habet, aurea,
Pallas.

Et il ajoute aussi-tôt :

Ergo & quam petitis, juncta est mihi fœdere
dextra :
Et lux cùm primum terris se crastina reddet,
Auxilio lætos dimittam opibusque juvabo.

Enéide, liv. 8, v. 168-171.

„ Ma main a donc scellé, dès ce tems-là l'al-
„ liance que vous me demandez aujourd'hui :
„ demain, dès que les premiers rayons de l'au-
„ rore paroîtront sur la terre, je vous renver-
„ rai plein de joie avec les secours que vous
„ désirez, & je vous aiderai de tous mes
„ moyens. „

Ainsi Evandre, quoique Grec, & par conséquent ennemi naturel des Troyens, donne du secours à Enée, par le seul souvenir de l'amitié qu'il a portée à Anchise son hôte. L'hospitalité qu'il a exercée autrefois envers le pere, le détermine à aider le fils.

Il n'est pas inutile d'observer ici, à la louange de Virgile & de ses héros, que toutes les fois

qu'Enée, dans ses malheurs, est obligé de récourir à des étrangers, il ne manque pas de leur rappeler ou la gloire de Troye, ou d'anciennes alliances de famille, ou quelque raison politique propre à les intéresser; mais ceux qui lui rendent service, s'y déterminent toujours par des raisons de vertu. Quand la tempête le jette à Carthage, Didon se décide à lui offrir un asyle, par un sentiment encore plus sublime que le souvenir de quelque hospitalité particuliere, si sacrée d'ailleurs chez les anciens: c'est par l'intérêt général que l'on doit aux malheureux. Pour en rendre l'effet plus touchant & plus noble, elle s'en applique le besoin, & ne fait jaillir de son cœur, sur le roi des Troyens, que le même degré de pitié qu'elle demande pour elle-même. Elle lui dit:

Me quoque per multos similis fortuna labores
Jactatam, hâc demum voluit consistere terrâ.
Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Enéide, liv. 1. v. 629-630.

„ Et moi aussi, une fortune semblable à la
„ vôtre m'ayant jetée dans beaucoup de dan-
„ gers, m'a enfin permis de me fixer sur ces
„ rivages. Instruite par le malheur, j'ai appris
„ à secourir les malheureux. „

Par-tout Virgile préfere les raisons naturelles aux raisons politiques, & l'intérêt du genre-humain

humain à l'intérêt national. Voilà pourquoi son poëme, quoique fait à la gloire des Romains, intéresse les hommes de tous les pays & de tous les siecles.

Pour revenir au roi Evandre, il étoit occupé à offrir un sacrifice à Hercule, à la tête de sa colonie d'Arcadiens, lorsqu'Enée mit pied à terre. Après avoir engagé le roi des Troyens & ceux qui l'accompagnoient, à prendre part au banquet sacré que son arrivée avoit interrompu, il l'instruit de l'origine de ce sacrifice par l'histoire qu'il lui raconte du brigand Cacus, mis à mort par Hercule dans une caverne voisine du mont Aventin. Il lui fait une peinture terrible du combat du fils de Jupiter avec ce monstre qui vomissoit des flammes; ensuite il ajoute:

Ex illo celebratus honos, lætique minores
Servavere diem: primusque Potitius autor,
Et domus Herculei custos Pinaria sacri,
Hanc aram luco statuit: quæ maxima semper
Dicetur nobis, & erit quæ maxima semper.
Quare agite, ô juvenes! tantarum in munere laudum,
Cingite fronde comas, & pocula porgite dextris;
Communemque vocate deum, & date vina volentes.
Dixerat; Herculeâ bicolor cùm populus umbrâ
Velavitque comas, foliisque innexa pependit:
Et sacer implevit dextram scyphus. Ociùs omnes

In mensam læti libant, divosque precantur.
Devexo interea propior fit vesper olympo :
Jamque Sacerdotes, primusque Potitius, ibant.
Pellibus in morem cincti, flammasque ferebant.
Instaurant epulas, & mensæ grata secundæ
Dona ferunt : cumulantque oneratis lancibus aras.
Tum Salii ad cantus, incensa altaria circum,
Populeis adsunt evincti tempora ramis.

Enéide, liv. 8, v. 268-286.

„ Depuis ce tems, nous célébrons tous les „ ans cette fête, & les peuples en perpétuent „ la mémoire avec joie. Potitius en est le pre- „ mier instituteur, & la famille des Pinariens, „ à qui appartient le soin du culte d'Hercule, „ a élevé, au milieu de ce bois, cet autel au- „ quel nous avons donné le surnom de très- „ grand, & qui sera en effet, dans tous les „ tems, le plus grand des autels. Maintenant, „ donc, ô jeunesse Troyenne ! en récompense „ d'un si grand service, couronnez vos têtes „ de feuillages, prenez les coupes en main, „ invoquez un dieu qui vous sera commun „ avec nous, & faites avec joie des libations „ en son honneur. Il dit; & une couronne de „ peuplier consacrée à Hercule, ceignit son „ front, & l'ombragea de son feuillage de deux „ couleurs. Il prit à la main la coupe sacrée. „ Aussi-tôt, tous s'empresserent de faire des li- „ bations sur la table, & d'invoquer les dieux.

„ Cependant, l'étoile du soir alloit paroître,
„ & le ciel achevoit sa révolution. Déjà les
„ prêtres, ayant Potitius à leur tête, s'avan-
„ çoient ceints de peaux, suivant la coutume,
„ & portant des flambeaux. Ils recommencent
„ le banquet : ils présentent sur de nouvelles
„ tables, un dessert agreable, & ils chargent
„ les autels de bassins remplis d'offrandes. Alors,
„ les Saliens, la tête couronnée de peuplier,
„ viennent chanter autour de l'autel où fume
„ l'encens. „

Tout ce que Virgile vient de raconter ici, n'est point une fiction poëtique, mais une véritable tradition de l'histoire Romaine. Selon Tite-Live, liv. 1er. Potitius & Pinarius étoient les chefs de deux familles illustres chez les Romains. Evandre les instruisit & les chargea de l'administration du culte d'Hercule. Leurs descendans jouirent à Rome de ce sacerdoce, jusqu'à la censure d'Appius Claudius. L'autel d'Hercule, " *Ara maxima*, „ étoit à Rome entre le mont Aventin & le mont Palatin, dans la place appelée : " *Forum Boarium*. „ Les Saliens étoient des prêtres de Mars institués par Numa, au nombre de douze. Virgile suppose, suivant quelques commentateurs, qu'ils existoient déjà du tems du roi Evandre, & qu'ils chantoient dans les sacrifices d'Hercule. Mais il y a apparence que Virgile a suivi encore ici la tradition historique, lui qui a recueilli avec une sorte de

religion, jusqu'aux moindres augures & aux prédictions les plus frivoles, auxquelles il attache la plus grande importance dès qu'elles regardent la fondation de l'empire Romain.

Rome devoit donc aux Arcadiens ses principaux usages religieux. Elle leur en devoit donc encore de plus intéressans pour l'humanité; car Plutarque dérive une des étymologies du nom des Patriciens établis par Romulus, du mot *Patrocinium*, qui vaut autant à dire " comme „ patronage ou protection, duquel mot on use „ encore aujourd'hui en la même signification, „ à cause que l'un de ceux qui suivirent Evan- „ dre en Italie, s'appeloit Patron, lequel étant „ homme secourable & qui supportoit les pau- „ vres & les petits, donna son nom à cet of- „ fice d'humanité. „

Le sacrifice & le banquet d'Evandre se terminent par un hymne à Hercule. Je ne peux m'empêcher de l'insérer ici, afin de faire voir que le même peuple qui chantoit si mélodieusement les amours des bergers, savoit aussi bien célébrer les vertus des héros; & que le même poëte qui, dans ses églogues, fait résonner si doucement le chalumeau champêtre, fait retentir aussi vigoureusement la trompette épique.

Hic juvenum chorus, ille senum, qui carmine laudes
Herculeas & facta ferant : ut prima novercæ

Monstra manu geminosque premens eliserit angues :
Ut bello egregias idem disjecerit urbes.
Trojamque, Œchaliamque : ut duros mille labores
Rege sub Eurystheo, fatis Junonis iniquæ,
Pertulerit. Tu nubigenas invicte bimembres,
Hylæumque, Pholumque, manu, tu Cressia mactas
Prodigia, & vastum Nemeæ sub rupe leonem.
Te Stygii tremuere lacus : te janitor Orci,
Ossa super recubans antro semesa cruento.
Nec te ullæ facies, non terruit ipse Typhæus
Arduus, arma tenens; non te rationis egentem
Lernæus turba capitum circumstetit anguis,
Salve, vera Jovis proles, decus addite divis.
Et nos & tua dexter adi pede sacra secundo.
Talia carminibus celebrant : super omnia Caci
Speluncam adjiciunt, spirantemque ignibus ipsum.
Consonat omne nemus strepitu, collesque resultans.

Enéide, liv. 8. v. 287—305.

„ Ici est un chœur de jeunes gens, là de „ vieillards, qui célebrent par leurs chants la „ gloire & les actions d'Hercule : comment de „ ses mains il étouffa deux serpens, premiers „ monstres que lui suscitoit sa marâtre : comment il saccagea deux villes fameuses, Troye „ & Œchalie : comment, sous le roi Eurysthée, „ par les ordres de l'implacable Junon, il sup-

„ porta mille pénibles travaux. C'eſt vous, in-
„ vincible héros, qui domptâtes Hylée & Pho-
„ lus, ces centaures ſortis d'une nue. C'eſt
„ vous qui avez maſſacré les monſtres de l'île
„ de Crete, & un lion énorme au pied de la
„ roche de Némée. Vous fîtes trembler les
„ lacs du Styx, & le portier de l'Orcus, cou-
„ ché dans ſon antre ſanglant ſur des os à
„ demi rongés. Aucun monſtre ne put vous ef-
„ frayer, non pas même le géant Typhée, ac-
„ courant ſur vous les armes à la main. Vous
„ n'éprouvâtes aucun trouble lorſque le ſer-
„ pent horrible de Lerne vous entoura de ſes
„ cent têtes. Nous vous ſaluons, digne fils de
„ Jupiter, nouvel ornement des cieux: favo-
„ rable à nos vœux, abaiſſez-vous vers nous
„ & vers vos ſacrifices.

„ Tels ſont les ſujets de leurs cantiques:
„ ils y ajoutent ſur-tout l'horrible caverne de
„ Cacus, & Cacus lui-même vomiſſant des feux.
„ Toute la forêt retentit du bruit de leurs
„ chants, & les collines en répetent au loin
„ les concerts. „

Voilà des chants dignes des fortes poitrines des Arcadiens: ne ſemble-t-il pas les entendre rouler dans les échos des bois & des collines?

Conſonat omne nemus ſtrepitu, colleſque reſultant.

Virgile exprime toujours les conſonnances na-

turelles. Elles redoublent les effets de ſes tableaux, & y font paſſer le ſentiment ſublime de l'infini. Les conſonnances ſont en poéſie ce que les reflets ſont en peinture.

Cet hymne peut aller de pair avec les plus belles odes d'Horace. Elle a, quoiqu'en vers alexandrins réguliers, la tournure & le mouvement des compoſitions lyriques, ſur-tout dans ſes tranſitions.

Evandre raconte enſuite à Enée l'hiſtoire des antiquités du pays, à commencer par Saturne qui, détrôné par Jupiter, s'y retira & y fit régner l'âge d'or. Il lui apprend que le Tibre appelé anciennement Albula, avoit pris le nom de Tibre du Géant Tibris, qui fit la conquête des rivages de ce fleuve. Il lui montre l'autel & la porte appelée depuis Carmentale par les Romains, en l'honneur de la nymphe Carmente ſa mere, par les avis de laquelle il étoit venu s'établir dans ce lieu, après avoir été chaſſé de l'Arcadie ſa patrie. Il lui fait voir un grand bois dont Romulus fit depuis un aſyle ; &, au pied d'un rocher, la grotte de Pan Lupercal, ainſi nommée, lui dit-il, à l'exemple de celle des Arcadiens du mont Lycée.

Necnon & ſacri monſtrat nemus Argileti :
Teſtaturque locum, & lethum docet hoſpitis Argi.
Hinc ad Tarpeiam ſedem & Capitolia ducit,
Aurea nunc, olim ſylveſtribus horrida dumis.

Jam tum relligio pavidos terrebat agrestes
Dira loci, jam tum sylvam saxumque tremebant.
Hoc nemus, hunc, inquit, frondoso vertice collem,
(Quis Deus? incertum est) habitat Deus. Arcades ipsum
Credunt se vidisse Jovem, cùm sæpe nigrantem.
Ægida concuteret dextrâ, nimbosque cieret.
Hæc duo præterea disjectis oppida muris,
Relliquias veterumque vides monumenta virorum.
Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit urbem:
Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen.

Enéide, liv. 8. v. 345—358.

„ Il lui montre encore le bois facré d'Argi- „ let. Il raconte la mort de fon hôte Argus, „ & il prend le lieu à témoin de fon innocence. „ De là, il le conduit à la roche appelée de- „ puis Tarpéienne, & enfuite Capitole, où „ l'or brille maintenant, mais qui n'étoit alors „ qu'une montagne hériffée de buiffons & d'e- „ pines. Déjà le refpect de ce lieu rempliffoit „ d'une fainte frayeur les habitans d'alentour; „ ils ne regardoient qu'en tremblant le rocher „ & fa forêt. Un Dieu, dit Evandre, habite „ cette forêt & cette cime ombragée d'un fom- „ bre feuillage. Quel eft ce Dieu? on l'ignore. „ Les Arcadiens croient y avoir vu fouvent Ju- „ piter lui-même, agiter de fa main toute-puif-

„ sante sa noire égide, & s'environner de tem-
„ pêtes. Voyez encore là-bas ces deux villes
„ dont les murs sont renversés : ce sont les
„ monumens de deux anciens rois. Celle-ci fut
„ bâtie par Janus, & celle-là par Saturne ;
„ l'une s'appelle Janicule, & l'autre Saturnie. „

Voilà les principaux monumens de Rome, ainsi que les premiers établissemens religieux, dus aux Arcadiens. Les Romains célébroient les Saturnales au mois de décembre. Pendant ces fêtes, les maîtres & les esclaves s'asseyoient à la même table, & ces derniers avoient la liberté de dire & de faire tout ce qu'ils vouloient, en mémoire de l'ancienne égalité des hommes qui régnoit du tems de Saturne. L'autel & la porte Carmentale ont subsisté long-tems à Rome, ainsi que la grotte de Pan Lupercal, qui étoit sous le mont Palatin.

Virgile oppose, en grand maître, la rusticité des anciens sites qui environnoient la petite ville Arcadienne de Pallentée, à la magnificence de ces mêmes lieux renfermés dans Rome, & leur autel champêtre, avec leurs traditions vénérables & religieuses, sous Evandre, aux temples dorés d'une ville où l'on ne croyoit plus à rien sous Auguste.

Il y a encore ici un autre contraste moral qui fait plus d'effet que tous les contrastes physiques, & qui peint admirablement la simplicité & la bonne foi du bon roi d'Arcadie. C'est

lorſque ce Prince ſe juſtifie, ſans ſujet, de la mort de ſon hôte Argus, & qu'il prend à témoin de ſon innocence, le bois qu'il lui a conſacré. Cet Argus, ou cet Argien, étoit venu loger chez lui dans le deſſein de le tuer ; mais ayant été découvert, il fut condamné à mort. Evandre lui fit dreſſer un tombeau, & il proteſte ici, qu'il n'a point violé à ſon égard les droits ſacrés de l'hoſpitalité. La piété de ce bon roi, & la proteſtation qu'il fait de ſon innocence à l'égard d'un étranger criminel envers lui, & condamné juſtement par les loix, contraſte merveilleuſement avec les proſcriptions illégales d'hôtes, de parens, d'amis, de patrons, dont Rome avoit été le théâtre depuis un ſiecle, & dont aucun citoyen n'avoit jamais eu ni ſcrupule, ni remords. Le quartier d'Argilet s'étendoit dans Rome le long du Tibre. Janicule avoit été bâtie ſur le mont Janicule, & Saturnie ſur le rocher appelé depuis Tarpéien, & enſuite Capitole, ſiége de la demeure de Jupiter. Cette ancienne tradition, que Jupiter raſſembloit ſouvent les nuages ſur la cime de ce rocher couvert d'une forêt, & qu'il y agitoit ſa noire égide, confirme ce que j'ai dit dans mes Etudes précédentes de l'attraction hydraulique des ſommets des montagnes & de leurs forêts, qui ſont les ſources des fleuves. Il en étoit de même de celui de l'Olympe, ſouvent entouré de nuages, où les Grecs avoient

fixé la demeure des Dieux. Dans les siecles d'ignorance, les sentimens religieux expliquoient les effets physiques : dans des siecles de lumieres, les effets physiques ramenent à des sentimens religieux. Dans tous les tems la nature parle à l'homme le même langage, dans des dialectes différens.

Virgile acheve le contraste des anciens monumens de Rome, par la peinture de la demeure pauvre & simple du bon roi Evandre, dans le lieu même où l'on bâtit depuis tant de magnifiques palais.

Talibus inter se dictis ad tecta subibant
Pauperis Evandri : passimque armenta videbant
Romanoque Foro & lautis mugire Carinis.
Ut ventum ad sedes : Hæc, inquit, limina victor
Alcides subiit ; hæc illum regia cepit.
Aude, hospes, contemnere opes, & te quoque dignum
Finge Deo, rebusque veni non asper egenis.
Dixit ; & angusti subter fastigia tecti
Ingentem Æneam duxit : stratisque locavit,
Effultum foliis & pelle Libystidis ursæ.

Eneide, liv. 8. v. 359—368.

„ Pendant ces entretiens, ils s'approchoient
„ de l'humble toit d'Evandre ; ils voyoient çà
„ & là des troupeaux de bœufs errer dans le

„ lieu où eſt aujourd'hui le magnifique quartier „ des Carênes, & ils les entendoient mugir „ dans la place où l'on harangua depuis le peu- „ ple Romain. Dès qu'ils furent arrivés à la „ petite maiſon d'Evandre : Voici, lui dit ce „ prince, la porte par où Alcide victorieux eſt „ entré ; voici le palais royal qui l'a reçu. „ Mon hôte, oſez comme lui mépriſer les ri- „ cheſſes ; montrez-vous, comme lui, digne „ fils d'un dieu, & approchez ſans répugnance „ de notre pauvre demeure. Il dit, & il intro- „ duit le roi des Troyens ſous ſon humble „ toit. Il le place ſur un lit de feuillage, cou- „ vert de la peau d'une ourſe de Libye. „

On voit qu'ici Virgile eſt pénétré de la ſimplicité des mœurs Arcadiennes, & que c'eſt avec plaiſir qu'il fait mugir les troupeaux d'Evandre dans le *Forum Romanum*, & qu'il les fait paître dans le ſuperbe quartier des Carênes, ainſi appelé parce que Pompée y avoit fait bâtir un palais orné de proues de vaiſſeaux en bronze. Ce contraſte champêtre eſt du plus agréable effet. Certainement l'auteur des églogues s'eſt reſſouvenu en cet endroit de ſon chalumeau. Maintenant, il va quitter la trompette & prendre la flûte. Il va oppoſer au terrible tableau du combat de Cacus, à l'hymne d'Hercule, aux traditions religieuſes des monumens Romains, & aux mœurs auſteres d'Evandre, l'épiſode le plus voluptueux de tout ſon ouvrage.

vrage. C'est celui de Vénus, qui vient demander à Vulcain des armes pour Enée.

Nox ruit, & fuscis tellurem amplectitur alis.
At Venus haud animo nequicquam exterrita mater,
Laurentumque minis & duro mota tumultu,
Vulcanum alloquitur; thalamoque hæc conjugis aureo
Incipit, & dictis divinum aspirat amorem:
Dum bello Argolici vastabant Pergama reges
Debita, casurasque inimicis ignibus arces;
Non ullum auxilium miseris, non arma rogavi
Artis opisque tuæ; nec te, carissime conjux,
Incassumve tuos volui exercere labores,
Quamvis & Priami deberem plurima natis,
Et durum Æneæ flevissem sæpe laborem.
Nunc, Jovis imperiis, Rutulorum constitit oris.
Ergo eadem supplex venio, & sanctum mihi numen
Arma rogo, genitrix nato. Te filia Nerei,
Te potuit lacrymis Tithonia flectere conjux.
Aspice qui coeant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis, in me excidiumque meorum.
Dixerat; & niveis hinc atque hinc diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet: ille repentè
Accepit solitam flammam, notusque medullas
Intravit calor, & labefacta per ossa cucurrit:
Non secus atque olim tonitru cùm rupta corusco

Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
Sensit læta dolis, & formæ conscia conjux.
Tum pater æterno fatur devictus amore :
Quid causas petis ex alto? Fiducia cessit
Quò tibi diva mei? similis si cura fuisset,
Tum quoque fas nobis Teucros armare fuisset.
Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum superesse per annos.
Et nunc, si bellare paras, atque hæc tibi mens est,
Quicquid in arte mea possum promittere curæ,
Quod fieri ferro, liquidove potest electro :
Quantum ignes animæque valent : absiste, precando,
Viribus indubitare tuis. Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus placidumque petivit,
Conjugis infusus gremio, per membra soporem.

Enéide, liv. 8, v. 369, 406.

„ La nuit vient, & couvre la terre de ses „ sombres ailes. Cependant Vénus dont le cœur „ maternel est effrayé des menaces des Lau- „ rentins, & des terribles préparatifs de la „ guerre, s'adresse à Vulcain ; & couchée sur „ le lit d'or de son époux, elle ranime toute „ sa tendresse par ces paroles divines : Tandis „ que les rois de la Grece ravageoient les en- „ virons de Pergame, & ses remparts destinés „ à périr par des feux ennemis, je n'implorai „ point votre secours pour un peuple malheu-

„ reux ; je ne vous demandai point d'armes de „ votre main. Non, cher époux, je ne voulus „ point employer en vain vos divins travaux, „ quoique je dusse beaucoup aux enfans de „ Priam, & que le fort cruel d'Enée m'eût „ fait souvent verser des pleurs. Maintenant, „ par les ordres de Jupiter, il est sur les fron- „ tieres des Rutules. Toujours aussi inquiete, „ je viens à vous comme suppliante, implorer „ votre protection qui m'est sacrée. Une mere „ vous demande des armes pour un fils. La fille „ de Nérée & l'épouse de Tithon ont pu vous „ fléchir par leurs larmes. Voyez combien de „ peuples se liguent, quelles villes redoutables „ ferment leurs portes, & aiguisent le fer con- „ tre moi & pour la destruction des miens.

„ Elle dit ; & comme il balance, la déesse „ passe çà & là autour de lui ses bras blancs „ comme la neige, & le réchauffe d'un doux „ embrassement. Aussi-tôt Vulcain sent renaître „ son ardeur accoutumée ; un feu qu'il connoît „ le pénetre & court jusque dans la moëlle de „ ses os. Ainsi un éclair brille dans la nuée „ fendue par le tonnerre, & parcourt de ses „ rubans de feu les nuages épars dans la région „ de l'air. Son épouse, qui connoit le pouvoir „ de ses charmes, s'apperçoit avec joie du suc- „ cès de sa ruse. Alors, le pere des arts, sub- „ jugué par les feux d'un amour éternel, lui „ adresse ces mots : Pourquoi chercher si loin

„ tant de raiſons? Quoi, ma déeſſe, avez-
„ vous perdu toute confiance en moi? Si un
„ ſemblable ſoin vous eût autrefois occupée,
„ il nous étoit permis de faire des armes pour
„ les Troyens. Ni Jupiter avec toute ſa puiſ-
„ ſance, ni les deſtins n'auroient pas empêché
„ que Troye ne fût encore debout, & que
„ Priam ne régnât dix autres années. Si main-
„ tenant vous vous préparez à la guerre, ſi tel
„ eſt votre plaiſir, tout ce que mon art peut
„ vous promettre de ſoins, tout ce qui peut
„ ſe fabriquer avec le fer, les métaux les plus
„ rares, les ſoufflets & les feux, vous devez
„ l'attendre de moi. Ceſſez, en me priant, de
„ douter de votre empire. Ayant dit ces mots,
„ il donne à ſon épouſe les embraſſemens qu'elle
„ attend, & couché ſur ſon ſein, il s'aban-
„ donne tout entier aux charmes d'un paiſible
„ ſommeil. „

Virgile emploie toujours les convenances parmi les contraſtes. Il choiſit le tems de la nuit pour introduire Vénus auprès de Vulcain, parce que c'eſt la nuit où la puiſſance de Vénus eſt la plus grande. Je n'ai pu faire ſentir dans ma foible traduction les graces du langage de la Déeſſe de la beauté. Il y a dans ſes paroles un mélange charmant d'élégance, de négligence, de fineſſe & de timidité. Je ne m'arrêterai qu'à quelques traits de ſon caractere, qui me paroiſſent les plus faciles à ſaiſir. D'a-

bord, elle appuie beaucoup fur les obligations qu'elle avoit aux enfans de Priam. La principale, & je crois la feule, étoit la pomme, que Pâris, fils de Priam, lui avoit adjugée au préjudice de Minerve & de Junon. Mais cette pomme qui l'avoit déclarée la plus belle, & qui, de plus, avoit humilié fes rivales, étoit BEAUCOUP DE CHOSES pour Vénus : auffi l'appelle-t-elle *Plurima* ; & elle en étend la reconnoiffance non-feulement à Pâris, mais à tous les enfans de Priam :

Quamvis & Priami deberem plurima natis.

Pour Enée, fon fils naturel, quoiqu'il foit ici l'objet unique de fa démarche, elle ne parle que des larmes qu'elle a verfées fur fes malheurs, & encore elle n'y emploie qu'un feul vers. Elle ne le nomme qu'une fois, & le défigne dans le vers fuivant avec tant d'amphibologie, qu'on pourroit rapporter à Priam ce qu'elle dit d'Enée, tant elle craint de répéter le nom du fils d'Anchife devant fon époux ! Quant à Vulcain, elle le flatte, le fupplie, l'implore, l'amadoue. Elle appelle fon favoir-faire " fa fainte protection : „ *Sanctum numen.* Mais lorfqu'elle en vient au point principal, l'armure d'Enée, elle s'exprime en quatre mots, littéralement, " Des armes, je vous prie ; une „ mere pour un fils. „ *Arma rogo, genitrix nato.* Elle ne dit pas : " Pour fon fils „ ; elle

s'exprime en général, pour éviter des explications trop particulieres. Comme le pas est glissant, elle s'appuie de l'exemple de deux honnêtes femmes, de Thétis & de l'Aurore, qui avoient obtenu de Vulcain des armes pour leurs fils. La premiere, pour Achille; la seconde, pour Memnon. A la vérité, les enfans de ces déesses étoient légitimes, mais ils étoient mortels comme Enée, ce qui suffit pour le moment. Elle essaye ensuite d'alarmer son époux, par rapport à elle-même. Elle lui fait entendre qu'elle court aussi de grands risques. " Une „ foule de peuples, lui dit-elle, & des villes „ formidables aiguisent le fer contre moi! „ Vulcain est ébranlé; mais il balance : elle le décide par un coup de maître; elle l'entoure de ses beaux bras, & l'embrasse. Qu'un autre rende, s'il le peut : *Cunctantem amplexu molli fovet.... Sensit læta dolis.....* & sur-tout, *formæ conscia*, que je n'ai point rendu.

La réponse de Vulcain présente des convenances parfaites avec la situation où l'ont mis les caresses de Vénus.

Virgile lui donne d'abord le titre de Pere :

„ *Tum pater æterno fatur devictus amore.*

J'ai traduit ce mot de pater par Pere des Arts, mais improprement. Cette épithete conviendroit mieux à Apollon qu'à Vulcain : il

signifie ici le bon Vulcain. Virgile emploie souvent le mot de pere comme synonyme de bon. Il l'applique fréquemment à Enée & à Jupiter même ; *pater Æneas*, *pater omnipotens*. Le caractere principal d'un pere étant la bonté, il qualifie de ce nom son héros & le souverain des Dieux. Ici, le mot de pere signifie, dans le sens le plus littéral, bon homme ; car Vulcain parle & agit avec beaucoup de bonhomie. Mais le mot de pere, isolé, n'est pas assez relevé dans notre langue, où il emporte la même signification d'une maniere triviale. Le peuple l'adresse familiérement aux vieillards & aux bonnes gens.

Des commentateurs ont observé que dans ces mots :

Fiducia cessit quo tibi diva mei ?

il y avoit un renversement de construction grammaticale ; & ils n'ont pas manqué de l'attribuer à une licence poétique. Ils n'ont pas vu que le désordre du langage de Vulcain, venoit de celui de sa tête ; & que non-seulement Virgile le faisoit manquer aux regles de la grammaire, mais à celles du sens commun, lorsqu'il lui fait dire que si un semblable soin eût occupé autrefois Vénus, il lui eût été permis de faire des armes pour les Troyens ; que Jupiter & les destins n'empêchoient point que Troye ne sub-

ſiſtât, & que Priam ne régnât dix autres années :

Similis ſi cura fuiſſet,
Tum quoque fas nobis Teucros armare fuiſſet.
Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum ſupereſſe per annos.

Il étoit clair que le deſtin avoit décidé que Troye périroit dans la onzieme année de ſon ſiege, & que ſa volonté s'étoit manifeſtée par pluſieurs oracles & augures, entre autres par le préſage d'un ſerpent, qui avoit dévoré dix petits oiſeaux dans leur nid avec leur mere. Il y a dans le diſcours de Vulcain beaucoup de forſanterie, pour ne pas dire quelque choſe de pis ; car il donne à entendre que ce ſont les armes qu'il auroit faites par l'ordre de Vénus, qui auroient rompu les ordres du deſtin & ceux de Jupiter même, auquel il ajoute l'épithete de tout-puiſſant, comme par une eſpece de défi. Remarquez encore en paſſant la rime de ces deux fins de vers, où le même mot eſt répété deux fois de ſuite ſans néceſſité :

. . . . *ſi cura fuiſſet*
. . . . *armare fuiſſet.*

Vulcain enivré d'amour, ne ſait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Il déraiſonne dans ſon langage, dans ſes penſées & dans ſes actions,

puiſqu'il ſe détermine à faire des armes magnifiques pour le fils naturel de ſon infidelle épouſe. Il eſt vrai qu'il ſe garde bien de le nommer. Elle n'a prononcé ſon nom qu'une ſeule fois, par diſcrétion; & lui le tait, par jalouſie. C'eſt à Vénus ſeule qu'il rend ſervice. Il ſemble croire que c'eſt elle qui va ſe battre : " Si ,, vous vous préparez à la guerre, lui dit-il, ,, ſi tel eſt votre plaiſir : ,,

.... *Si bellare paras, atque hæc tibi mens eſt.*

Le déſordre total de ſa perſonne termine celui de ſon diſcours. Embraſé des feux de l'amour dans les bras de Vénus, il ſe fond comme un métal :

Conjugis infuſus gremio....

Remarquez la juſteſſe de cette conſonnance métaphorique, " *infuſus*, fondu, ,, ſi convenable au dieu des forges de Lemnos. Enfin, il perd tout ſentiment :

..... *placidumque petivit*
..... *per membra ſoporem.*

,, *Sopor* ,, veut dire ici beaucoup plus que ſommeil. Il préſente encore une conſonnance de l'état des métaux après leur fuſion, une ſtagnation parfaite.

Mais pour affoiblir ce que ce tableau a de licencieux & de contraire aux mœurs conjugales, le fage Virgile oppofe immédiatement après, à la Déeffe de la volupté qui demande à fon mari des armes pour fon fils naturel, une mere de famille, chafte & pauvre, occupée des arts de Minerve, pour élever fes petits enfans; & il applique cette image touchante aux mêmes heures de la nuit, pour préfenter un nouveau contrafte des différens ufages que font du même tems le vice & la vertu.

Inde ubi prima quies medio jam noctis abactæ
Curriculo expulerat fomnum; cùm fœmina primùm,
Cui tolerare colo vitam tenuique Minervâ
Impofitum cinerem & fopitos fufcitat ignes,
Noctem addens operi, famulafque ad lumina longo
Exercet penfo; caftum ut fervare cubile
Conjugis, & poffit parvos educere natos:
Enéide, liv. 8, v. 407—413.

„ Vulcain avoit à peine goûté le premier
„ fommeil, & la nuit, fur fon char, n'avoit
„ encore parcouru que la moitié de fa carrie-
„ re : c'étoit le tems auquel une femme qui,
„ pour foutenir fa vie, n'a d'autre reffource
„ que fes fufeaux, & une foible induftrie dans
„ les arts de Minerve, écarte la cendre de fon

„ foyer, en rallume les charbons, pour don-
„ ner au travail le reste de la nuit, & distri-
„ buer de longues tâches à ses servantes qu'elle
„ occupe à la lueur d'une lampe, afin que le
„ besoin ne la force pas de manquer à la foi
„ conjugale, & qu'elle puisse élever ses petits
„ enfans. „

Virgile tire encore de nouveaux & sublimes contrastes, des humbles occupations de cette mere de famille vertueuse. Il oppose tout de suite à sa foible industrie, " *tenui Minervâ*, „ l'ingénieux Vulcain ; à ses charbons qu'elle rallume, " *sopitos ignes*, „ le catere toujours enflammé d'un volcan ; à ses servantes auxquelles elle distribue des pelotons de laine, " *longo „ exercet penso*, „ les Cyclopes forgeant un foudre pour Jupiter, un char pour Mars, une égide pour Minerve, & qui, à l'ordre de leur maitre, quittent leurs célestes ouvrages pour faire l'armure d'Enée, sur le bouclier duquel devoient être gravés les principaux événemens de l'Empire romain.

Haud secus ignipotens, nec tempore segnior illo,
Mollibus è stratis opera ad fabrilia surgit.
Insula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis.
Quam subter specus & Cyclopum exesa caminis
Antra Ætnæa tonant : validique incudibus ictus
Auditi referunt gemitum : striduntque cavernis

Stricturæ Chalybum, & fornacibus ignis anhelat:
Vulcani domus, & Vulcania nomine tellus.
Hoc tunc ignipotens cœlo descendit ab alto.
Ferrum exercebant vasto Cyclopes in antro,
Brontesque, Steropesque, & nudus membra Pyracmon,
His informatum manibus, jam parte polita,
Fulmen erat, toto genitor quæ plurima cœlo
Dejicit in terras, pars imperfecta manebat.
Tres imbris torti radios, tres nubis aquosæ
Addiderant: rutili tres ignis & alitis Austri.
Fulgores nunc terrificos, sonitumque metumque
Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.
Parte alia Marti currumque, rotasque volucres
Instabant, quibus ille viros, quibus excitat urbes,
Ægidaque horrificam, turbatæ Palladis arma,
Certatim squamis serpentum auroque polibant:
Connexosque angues, ipsamque in pectore divæ
Gorgona, desecto vertentem lumina collo.
Tollite cuncta, inquit, cœptosque auferte labores
Ætnæi Cyclopes, & huc advertite mentem.
Arma acri facienda viro: nunc viribus usus,
Nunc manibus rapidis, omni nunc arte magistrâ:
Præcipitate moras. Nec plura effatus: at illi
Ocius incubuere omnes, pariterque laborem
Sortiti. Fluit æs rivis aurique metallum:
Vulnificusque chalybs vastâ fornace liquescit.
Ingentem clypeum informant, unum omnia contra
Tela Latinorum: septenosque orbibus orbes
Impediunt: alii ventosis follibus auras

Accipiunt,

Accipiunt, redduntque, alii stridentia tingunt
Æra lacu : gemit impositis incudibus antrum.
Illi inter sese multâ vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe massam.

Enéide, liv. 8, v. 414—453.

„ Alors le Dieu du feu, aussi diligent, sort „ de sa couche voluptueuse pour veiller aux „ travaux qui lui sont commandés.

„ Entre les côtes de Sicile & de Lipari, une „ des Eoliennes, s'éleve une île formée de ro„ chers escarpés, toujours fumans, sous les„ quels sont les cavernes des Cyclopes, aussi „ bruyantes & aussi enflammées que les antres „ & les cheminées de l'Etna. Elles retentissent „ sans cesse du gémissement des enclumes sous „ les coups des marteaux, du pétillement de „ l'acier qui étincelle, & du bruit pesant des „ soufflets qui animent les feux dans leurs four„ neaux. Cette île est la demeure de Vulcain, „ & s'appelle Vulcanie. Ce fut dans ces sou„ terrains que le dieu du feu descendit du ciel. „ Les Cyclopes Brontès, Stéreps & Pyracmon, „ les membres nus, battoient alors le fer au „ milieu d'une vaste caverne. Ils tenoient dans „ leurs mains un foudre à demi-formé. C'étoit „ un de ces foudres que Jupiter lance souvent „ des cieux sur la terre. Une partie étoit finie, „ & l'autre étoit encore imparfaite. Ils y avoient „ mis trois rayons de grêle, trois d'une pluie

„ orageufe, trois d'un feu éblouiffant, & trois „ d'un vent impétueux : ils ajoutoient alors à „ leur ouvrage d'épouvantables éclairs, des „ éclats, la peur, la colere célefte & les flam- „ mes qui la fuivent. D'un autre côté, d'au- „ tres fe hâtoient de forger un char à Mars, „ avec des roues rapides dont le bruit alarme „ les hommes & les villes. D'autres, pour ar- „ mer Pallas dans les combats, poliffoient à „ l'envi une égide horrible, hériffée d'écailles „ de ferpent en or; & pour couvrir le fein de „ la Déeffe, une chevelure de ferpent, avec la „ tête de Gorgone féparée du cou, & jetant „ des regards affreux.

„ Enfans de l'Etna, Cyclopes, leur dit Vul- „ cain, ceffez tous ces travaux; tranfportez-les „ ailleurs, & faites attention à ce que je vais „ vous dire. Il s'agit d'armer un homme redou- „ table. C'eft ici où il faut la force des bras, „ la diligence des mains, & l'art des plus grands „ maîtres : ne perdez pas un moment. Il dit; „ auffi-tôt tous fe mettent en befogne & fe par- „ tagent le travail. L'airain & l'or coulent par „ ruiffeaux; l'acier le plus pur fe fond dans une „ vafte fournaife : ils en forment un bouclier „ énorme, capable de réfifter feul à tous les „ traits des Latins. Ils couvrent fa circonférence „ de fept autres lames de métal. Les uns font „ mouvoir les foufflets; les autres trempent l'ai- „ rain qui fiffle au fond des eaux : l'autre re-

„ tentit des coups dont gémiſſent les enclumes. „ Tour-à-tour ils élevent les bras avec de grands „ efforts, & tour-à-tour les laiſſent retomber „ ſur la maſſe embraſée que tournent en tous „ ſens de mordantes tenailles. „

On croit voir travailler ces énormes enfans de l'Etna, & entendre le bruit de leurs lourds marteaux, tant l'harmonie des vers de Virgile eſt imitative !

La compoſition du foudre mérite attention. Elle eſt pleine de génie, c'eſt-à-dire, d'obſervations neuves de la nature. Virgile y fait entrer & contraſter les quatre élémens à-la-fois : la terre & l'eau, le feu & l'air.

Tres imbris torti radios, tres nubis aquoſæ
Addiderant, rutili tres ignis, & alitis Auſtri.

A la vérité, il n'y a pas de terre proprement dite, mais il donne de la ſolidité à l'eau pour en tenir lieu; “ *tres imbris torti radios* „ mot à mot, “ trois rayons de pluie torſe, „ pour dire de la grêle. Cette expreſſion métaphorique eſt ingénieuſe : elle ſuppoſe que les Cyclopes ont tordu des gouttes de pluie pour en faire des grains de grêle. Remarquez auſſi la convenance de l'expreſſion *alitis Auſtri*, “ l'Auſter „ aîlé. „ L'Auſter eſt le vent du midi ; c'eſt lui qui amene preſque toujours les tonnerres en Europe.

Le poëte ofe mettre enfuite des fenfations métaphyfiques fur l'enclume des Cyclopes : *metum*, " la peur ; „ *iras*, " des courroux. „ Il les amalgame avec la foudre. Ainfi il ébranle à-la-fois le fyftême phyfique par le contrafte des élémens, & le fyftême moral, par la confonnance de l'ame & la perfpective de la divinité.

..... *Flammifque fequacibus iras.*

Il fait gronder le tonnerre, & montre Jupiter dans la nue.

Virgile oppofe encore à la tête de Pallas celle de Médufe ; mais c'eft un contrafte qui lui eft commun avec tous les poëtes. En voici un qui lui eft particulier. Vulcain oblige les Cyclopes de quitter leurs ouvrages divins, pour s'occuper de l'armure d'un homme. Ainfi il met dans la même balance, d'un côté, la foudre de Jupiter, le char de Mars, l'égide & la cuiraffe de Pallas ; & de l'autre, les deftinées de l'empire Romain, qui doivent être gravées fur le bouclier d'un homme. Mais s'il donne la préférence à ce nouvel ouvrage, c'eft pour l'amour de Vénus, & non pas pour la gloire d'Enée. Obfervez que le dieu jaloux ne nomme point encore ici le fils d'Anchife, quoiqu'il y femble forcé. Il fe contente de dire vaguement aux Cyclopes : " *Arma acri facienda viro.* „ L'épithete de " *acer* „ peut fe prendre en bonne &

en mauvaiſe part. Elle peut ſignifier méchant, dur, & ne peut guere s'appliquer au ſenſible Enée, auquel Virgile donne ſi ſouvent le ſurnom de Pieux.

Enfin, Virgile, après le tableau tumultueux des forges Eoliennes, nous ramene, par un nouveau contraſte, à la demeure paiſible du bon roi Evandre, preſque auſſi matinal que la bonne mere de famille & que le dieu du feu.

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris,
Evandrum ex humili tecto lux ſuſcitat alma,
Et matutini volucrum ſub culmine cantus.
Conſurgit ſenior : tunicâque inducitur artus,
Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis.
Tum lateri atque humeris Tegeæum ſubligat enſem,
Demiſſa ab læva pantheræ terga retorquens.
Necnon & gemini cuſtodes limine ab alto
Procedunt, greſſumque canes comitantur herilem.
Hoſpitis Æneæ ſedem & ſecreta petebat
Sermonum memor & promiſſi muneris heros.
Nec minus Æneas ſe matutinus agebat :
Filius huic Pallas, olli comes ibat Achates.

Enéide, liv. 8, v. 454-466.

„ Tandis que le dieu de Lemnos preſſe ſon
„ ouvrage dans ſes forges Eoliennes, Evandre
„ eſt réveillé ſous ſon humble toit, par les
„ premiers rayons de l'aurore & par le chant
„ matinal des oiſeaux nichés ſous le chaume

„ de sa couverture. Il se leve malgré son grand
„ âge. Il se revêt d'une tunique, & attache à
„ ses pieds une chaussure Tyrrhénienne. Il met
„ sur ses épaules un baudrier, d'où pend à son
„ côté une épée d'Arcadie, & il ramene sur
„ sa poitrine une peau de panthere qui des-
„ cend de son épaule gauche. Deux chiens qui
„ gardoient sa porte, marchent devant lui &
„ accompagnent les pas de leur maître. Il al-
„ loit trouver, dans l'intérieur de sa maison,
„ Enée son hôte, pour s'entretenir avec lui
„ du secours qu'il lui avoit promis la veille.
„ Enée, non moins matinal, s'avançoit aussi
„ vers Evandre : l'un étoit accompagné de son
„ fils Pallas, & l'autre de son fidele Achate. „
Voici un contraste moral très-intéressant.

Le bon roi Evandre n'ayant pour gardes du corps que deux chiens, qui servoient encore à garder la porte de sa maison, va, dès le point du jour, s'entretenir d'affaires avec son hôte. Ne croyez pas que sous son toit couvert de chaume, il s'agisse de bagatelles. Il y est question du rétablissement de l'empire de Troye dans la personne d'Enée, ou plutôt, de la fondation de l'empire Romain. Il s'agit de dissiper une grande confédération de peuples. Pour en venir à bout; le roi Evandre offre à Enée quatre cents cavaliers. A la vérité, ils sont choisis & commandés par Pallas son fils unique. J'observerai ici une de ces convenances délicates,

par lesquelles Virgile donne de grandes leçons de vertu aux rois, ainsi qu'aux autres hommes, en feignant des actions en apparence indifférentes : c'est la confiance d'Evandre dans son fils. Quoique ce jeune prince ne fût qu'à la fleur de son âge, son pere l'amene à une conférence très-importante, comme son compagnon : " *Comes ibat.* " Il faisoit porter son nom à la ville de Pallantée, qu'il avoit lui-même fondée. Enfin, dans les quatre cents cavaliers qu'il promet au roi des Troyens, sous les ordres de Pallas, il y en a deux cents qu'il a choisis dans la fleur de la jeunesse, & deux cents autres que son fils doit mener en son propre nom.

Arcadas huic equites bis centum, robora pubis
Lecta, dabo; totidemque suo tibi nomine Pallas.

Enéide, liv. 8, v. 518-519.

Les exemples de confiance paternelle sont rares parmi les souverains, qui regardent souvent leurs successeurs comme leurs ennemis. Ces traits peignent la bonne foi & la simplicité des mœurs du roi d'Arcadie.

On pourroit peut-être taxer le roi d'Arcadie d'indifférence pour un fils unique, en ce qu'il l'éloigne de sa personne & l'expose aux dangers de la guerre : mais c'est positivement par une raison contraire qu'il en agit ainsi; c'est

pour le former à la vertu en lui faisant faire ses premieres armes sous un héros tel qu'Enée.

Hunc tibi præterea, spes & solatia nostri
Pallanta adjungam. Sub te tolerare magistro
Militiam & grave Martis opus, tua cernere facta
Assuescat, primis & te miretur ab annis.

Enéide, liv. 8, v. 514-517.

„ J'enverrai de plus avec mon fils Pallas, „ qui est toute mon espérance & ma consola- „ tion. Qu'il s'accoutume sous un maître tel „ que vous à supporter les rudes travaux de la „ guerre, à se former sur vos exploits, & à „ vous admirer dès ses premieres années. „

On peut voir dans le reste de l'Enéide le rôle important qu'y joue ce jeune prince. Virgile en a tiré de grandes beautés : telles sont entre autres les tendres adieux que lui fait Evandre ; les regrets de ce bon pere, sur ce que sa vieillesse ne lui permet pas de l'accompagner dans les combats ; ensuite, la valeur imprudente de son fils, qui, oubliant les leçons des deux freins d'Anchise, s'attaque au redoutable Turnus, & en reçoit le coup de la mort ; les hauts faits d'armes d'Enée pour venger la mort du fils de son hôte & de son allié ; ses regrets à la vue du jeune Pallas, tué à la fleur de son âge & le premier jour qu'il avoit combattu ; enfin, les

honneurs qu'il rend à ſon corps en l'envoyant à ſon pere.

C'eſt ici qu'on peut remarquer une de ces comparaiſons touchantes (7) dont Virgile, à l'exemple d'Homere, affoiblit l'horreur de ſes tableaux de batailles, & en augmente l'effet, en y établiſſant des conſonnances avec des êtres d'un autre ordre. C'eſt à l'occaſion de la beauté du jeune Pallas, dont la mort n'a point encore terni l'éclat.

Qualem virgineo demeſſum pollice florem
Seu mollis violæ, ſeu languentis hyacinthi,
Cui neque fulgor adhuc, necdum ſua forma receſſit:
Non jam mater alit tellus, vireſque miniſtrat.

Enéide, liv. 11, v. 68-71.

„ Comme une tendre violette ou un languiſ-
„ ſant hyacinthe que les doigts d'une jeune
„ fille ont cueillis : ces fleurs n'ont encore
„ perdu ni leur éclat ni leur forme ; mais on
„ voit que la terre leur mere ne les ſoutient
„ plus, & ne leur donne plus de nourri-
„ ture. „

Remarquez une autre conſonnance avec la mort de Pallas. Pour dire que ces fleurs n'ont point ſouffert lorſqu'on les a détachées de leur tige, Virgile les fait cueillir par la main d'une jeune fille : “ *Virgineo demeſſum pollice ;* „

mot à mot : Moiſſonnées par le pouce d'une vierge. Et il réſulte de cette douce image, un contraſte terrible avec le javelot de Turnus, qui avoit cloué le boûclier de Pallas contre ſa poitrine, & l'avoit tué d'un ſeul coup.

Enfin, Virgile, après avoir repréſenté la douleur d'Evandre à la vue du corps de ſon fils, & le déſeſpoir de ce malheureux pere qui implore la vengeance d'Enée, tire de la mort même de Pallas la fin de la guerre & de l'Enéide; car Turnus, vaincu dans un combat particulier par Enée, lui cede la victoire, l'empire, la princeſſe Lavinie, & le ſupplie de ſe contenter de ſi grands ſacrifices; mais le roi des Troyens, ſur le point de lui accorder la vie, appercevant le baudrier de Pallas dont Turnus s'étoit revêtu après avoir tué ce jeune prince, lui plonge ſon épée dans le corps en lui diſant :

Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat, & pœnam ſcelerato ex ſanguine ſumit.

Enéide, liv. 12, v. 948 & 949.

„ Pallas, c'eſt Pallas qui t'immole par ce
„ coup, & qui ſe venge dans ton ſang cri-
„ minel. „

Ainſi les Arcadiens ont influé de toute maniere ſur les monumens hiſtoriques, les tradi-

tions religieuſes, les premieres guerres & l'origine de l'empire Romain.

On voit que le ſiecle où je parle des Arcadiens n'eſt point un ſiecle fabuleux. Je recueillis donc ſur eux & leur pays les douces images que nous en ont laiſſé les poëtes, avec les traditions les plus authentiques des hiſtoriens, que je trouvai en bon nombre dans le Voyage de la Grece de Pauſanias, les Œuvres de Plutarque, & la Retraite des dix mille de Xénophon; en ſorte que je raſſemblai ſur l'Arcadie tout ce que la nature a de plus aimable dans nos climats, & l'hiſtoire de plus vraiſemblable dans l'antiquité.

Pendant que je m'occupois de ces agréables recherches, je me trouvai lié perſonnellement avec Jean-Jacques Rouſſeau. Nous allions aſſez ſouvent nous promener, pendant l'été, aux environs de Paris. Sa ſociété me plaiſoit beaucoup. Il n'avoit point la vanité de la plupart des gens de lettres, qui veulent toujours occuper les autres de leurs idées, & encore moins celle des gens du monde, qui croient qu'un homme de lettres eſt fait pour les tirer de leur ennui par ſon babil. Il partageoit les bénéfices & les charges de la converſation, parlant à ſon tour & y laiſſant parler les autres. Il leur laiſſoit même le choix de l'entretien, ſe réglant à leur meſure avec ſi peu de prétention, que parmi ceux qui ne le connoiſſoient pas, les gens

ſimples le prenoient pour un homme ordinaire, & les gens du bon ton le regardoient comme bien inférieur à eux; car avec ceux-ci il parloit peu, ou de peu de choſes. Il a été quelquefois accuſé d'orgueil à cette occaſion, par les gens du monde qui taxent de leurs propres vices les hommes libres & ſans fortune, qui refuſent de courber la tête ſous leur joug. Mais entre pluſieurs traits que je pourrois citer à l'appui de ce que j'ai dit précédemment, que les gens ſimples le prenoient pour un homme ordinaire, en voici un qui convaincra le lecteur de ſa modeſtie habituelle.

Le jour même que nous fûmes dîner chez les hermites du mont Valérien, ainſi que je l'ai rapporté dans une note du tome cinquieme, en revenant l'après-midi à Paris, nous fûmes ſurpris de la pluie près du bois de Boulogne, vis-à-vis la porte Maillot. Nous y entrâmes pour nous mettre à l'abri, ſous des marroniers qui commençoient à avoir des feuilles; car c'étoit dans les fêtes de Pâques. Nous trouvâmes ſous ces arbres beaucoup de monde qui, comme nous, y cherchoit du couvert. Un des garçons du Suiſſe ayant apperçu Jean-Jacques, s'en vint à lui plein de joie, & lui dit: "Hé bien, „ bon homme, d'où venez-vous donc? Il y a „ un tems infini que nous ne vous avons vu!„ Rouſſeau lui répondit tranquillement: "C'eſt „ que ma femme a été long-tems malade, &

„ moi-

„ moi-même j'ai été incommodé. „ Oh ! mon pauvre bon homme, reprit ce garçon, vous n'êtes pas bien ici : venez, venez, je vais vous trouver une place dans la maison.

En effet, il s'empressa de nous mener dans une chambre haute, où, malgré la foule, il nous procura des chaises, une table, du pain & du vin. Pendant qu'il nous y conduisoit, je dis à Jean-Jacques : Ce garçon me paroît bien familier avec vous ; il ne vous connoît donc point ? " Oh ! si, me répondit-il ; nous nous „ connoissons depuis plusieurs années. Nous ve-„ nions de tems en tems ici, dans la belle sai-„ son, ma femme & moi, manger le soir une „ côtelette. „

Ce mot de bon homme, dit de si bonne foi par ce garçon d'auberge, qui sans doute prenoit depuis long-tems Jean-Jacques pour un homme de quelque état méchanique ; sa joie en le revoyant, & son empressement à le servir, me firent connoître combien le sublime auteur d'Emile mettoit en effet de bonhomie jusques dans ses moindres actions.

Loin de chercher à briller aux yeux de qui que ce fût, il convenoit lui-même avec un sentiment d'humilité bien rare, & selon moi bien injuste, qu'il n'étoit pas propre aux grandes conversations. " Il ne faut, me disoit-il un „ jour, que le plus petit argument pour me „ renverser. Je n'ai d'esprit qu'une demi-heure

„ après les autres. Je sais ce qu'il faut ré-„ pondre, précisément quand il n'en est plus „ tems. „

Cette lenteur de réflexion ne venoit pas „ d'une pesanteur maxillaire, „ comme le dit dans le prospectus d'une édition nouvelle des Œuvres de Jean-Jacques, un écrivain, d'ailleurs très-estimable; mais de son équité naturelle qui ne lui permettoit pas de prononcer sur le moindre sujet sans l'avoir examiné, de son génie qui le considéroit sur toutes ses faces pour le connoître à fond, & enfin de sa modestie, qui lui interdisoit le ton théâtral & les sentences d'oracles (8) de nos conversations. Il étoit au milieu de nos beaux-esprits avec sa simplicité, comme une fille avec ses couleurs naturelles, parmi des femmes qui mettent du blanc & du rouge. Encore moins auroit-il cherché à se donner en spectacle chez les grands; mais dans le tête-à-tête, dans la liberté de l'intimité, & sur les objets qui lui étoient familiers, sur-tout ceux qui intéressoient le bonheur des hommes, son ame prenoit l'essor, ses sentimens devenoient touchans, ses idées profondes, ses images sublimes, & ses discours aussi véhémens que ses écrits.

Mais ce que je trouvois de bien supérieur à son génie, c'étoit sa probité. Il étoit du petit nombre d'hommes de lettres éprouvés par l'infortune, auxquels on peut sans risque commu-

niquer ſes penſées les plus intimes. On n'avoit rien à craindre de ſa malignité s'il les trouvoit mauvaiſes, ni de ſon infidélité ſi elles lui ſembloient bonnes.

Une après-midi donc, que nous étions à nous repoſer au bois de Boulogne, j'amenai la converſation ſur un ſujet qui me tenoit au cœur depuis que j'avois l'uſage de ma raiſon. Nous venions de parler des Hommes illuſtres de Plutarque, de la traduction d'Amyot, ouvrage dont il faiſoit un cas infini, où on lui avoit appris à lire dans l'enfance, & qui, à mon avis, a été le germe de ſon éloquence & de ſes vertus antiques; tant la premiere éducation a d'influence ſur le reſte de la vie! Je lui dis donc :

J'aurois bien voulu voir une hiſtoire de votre façon.

J. J. " J'ai eu bien envie d'écrire celle de „ Coſme de Médicis (9). C'étoit un ſimple „ particulier, qui eſt devenu le ſouverain de „ ſes concitoyens, en les rendant plus heureux. „ Il ne s'eſt élevé & maintenu que par des „ bienfaits. J'avois fait quelques brouillons à „ ce ſujet-là; mais j'y ai renoncé : je n'avois „ pas de talent pour écrire l'hiſtoire. „

Pourquoi vous-même, avec tant d'amour pour le bonheur des hommes, n'avez-vous pas tenté de former une république heureuſe? J'ai connu bien des hommes de tous pays

& de toutes conditions, qui vous auroient fuivi.

„ Oh! j'ai trop connu les hommes! „ Puis me regardant après un moment de filence, il ajouta d'un ton demi-fâché : " Je vous ai prié „ plufieurs fois de ne me jamais parler de „ cela. „

Mais pourquoi n'auriez-vous pas fait, avec quelques Européens fans patrie & fans fortune, dans quelque île inhabitée de la mer du Sud, un établiffement femblable à celui que Guillaume Penn a formé dans l'Amérique Septentrionale, au milieu des Sauvages?

„ Quelle différence de fiecle! On croyoit du „ tems de Penn; aujourd'hui, on ne croit plus „ à rien. „ Puis, fe radouciffant : " j'aurois „ bien aimé à vivre dans une fociété telle que „ je me la figure, comme un de fes fimples „ membres; mais pour rien au monde je n'au- „ rois voulu y avoir quelque charge, encore „ moins en être le chef. Je me fuis rendu juf- „ tice, il y a long-tems; j'étois incapable du „ plus petit emploi. „

Vous auriez trouvé affez de perfonnes qui auroient exécuté vos idées.

„ Oh! je vous en prie, parlons d'autre „ chofe. „

Je me fuis avifé d'écrire l'hiftoire des peuples d'Arcadie. Ce ne font pas des bergers oififs comme ceux du Lignon.

Il se mit à sourire. " A propos, des ber-
„ gers du Lignon, me dit-il, j'ai fait une fois
„ le voyage du Forez, tout exprès pour voir
„ le pays de Celadon & d'Astrée, dont d'Urfé
„ nous a fait de si charmans tableaux. Au-lieu
„ de bergers amoureux, je ne vis, sur les bords
„ du Lignon, que des maréchaux, des forge-
„ rons & des taillandiers. „

Comment! dans un pays si agréable?

„ Ce n'est qu'un pays de forges. Ce fut ce
„ voyage du Forez qui m'ôta mon illusion.
„ Jusqu'à ce tems-là, il ne se passoit point
„ d'années que je ne relusse l'Astrée d'un bout
„ à l'autre: j'étois familiarisé avec tous ses
„ personnages. Ainsi la science nous ôte nos
„ plaisirs. „

Oh! mes Arcadiens ne ressemblent point à vos forgerons, ni aux bergers imaginaires de d'Urfé, qui passent les jours & les nuits uniquement occupés à faire l'amour, exposés au-dedans à toutes les suites de l'oisiveté, & au-dehors, aux invasions des peuples voisins. Les miens exercent tous les arts de la vie champêtre. Il y a parmi eux des bergers, des laboureurs, des pêcheurs, des vignerons. Ils ont tiré parti de tous les sites de leur pays, diversifié de montagnes, de plaines, de lacs & de rochers. Leurs mœurs sont patriarchales, comme aux premiers tems du monde. Il n'y a dans leur république, ni prêtres, ni soldats, ni es-

claves; car ils ſont ſi religieux, que chaque pere de famille en eſt le pontiſe; ſi belliqueux, que chaque habitant eſt toujours prêt à défendre ſa patrie ſans en tirer de ſolde; & ſi égaux, qu'il n'y a pas ſeulement parmi eux de domeſtiques. Les enfans y ſont élevés à ſervir leurs parens. On ſe garde bien de leur inſpirer, ſous le nom d'émulation, le poiſon de l'ambition, & de leur apprendre à ſe ſurpaſſer les uns les autres; mais, au contraire, on les exerce, à ſe prévenir par toutes ſortes de bons offices; à obéir à leurs parens; à préférer ſon pere, ſa mere, ſon ami, ſa maîtreſſe, à ſoi-même; & la patrie à tout. Là, il n'y a point de querelle entre les jeunes gens, ſi ce n'eſt quelques débats entre amans, comme ceux du Devin du Village: mais la vertu y appelle ſouvent les citoyens dans les aſſemblées du peuple, pour délibérer entre eux de ce qu'il eſt utile de faire pour le bien public. Ils éliſent, à la pluralité des voix, leurs magiſtrats, qui gouvernent l'Etat comme une famille, étant chargés à-la-fois des fonctions de la paix, de la guerre & de la religion. Il réſulte une ſi grande force de leur union, qu'ils ont toujours repouſſé toutes les puiſſances qui ont entrepris ſur leur liberté.

On ne voit dans leur pays aucun monument inutile, faſtueux, dégoûtant ou épouvantable; point de colonnades, d'arcs de triomphe, d'hô-

pitaux ni de priſons ; point d'affreux gibets ſur les collines, à l'entrée de leurs bourgs : mais un pont ſur un torrent, un puits au milieu d'une plaine aride, un bocage d'arbres fruitiers ſur une montagne inculte, autour d'un petit temple, dont le périſtyle ſert d'abri aux voyageurs, annoncent, dans les lieux les plus déſerts, l'humanité des habitans. Des inſcriptions ſimples ſur l'écorce d'un hêtre, ou ſur un rocher brut, conſervent à la poſtérité la mémoire des grands citoyens, & le ſouvenir des bonnes actions. Au milieu de ces mœurs bienfaiſantes, la religion parle à tous les cœurs un langage inaltérable. Il n'y a pas une montagne ni un fleuve qui ne ſoit conſacré à un dieu, & qui n'en porte le nom ; pas une fontaine qui n'ait ſa Naïade ; pas une fleur ni un oiſeau qui ne ſoit le réſultat de quelque ancienne & touchante métamorphoſe. Toute la phyſique y eſt en ſentimens religieux, & toute la religion en monumens de la nature. La mort même qui empoiſonne tant de plaiſirs, n'y offre que des perſpectives conſolantes. Les tombeaux des ancêtres ſont au milieu des bocages de myrtes, de cyprès & de ſapins. Leurs deſcendans, dont ils ſe ſont fait chérir pendant leur vie, viennent dans leurs plaiſirs ou leurs peines, les décorer de fleurs & invoquer leurs mânes, perſuadés qu'ils préſident toujours à leurs deſtins. Le paſſé, le préſent, l'avenir lient tous les mem-

bres de cette ſociété des chaînons de la loi naturelle, en ſorte qu'il eſt également doux d'y vivre & d'y mourir.

Telle fut l'idée vague que je donnai du deſſein de mon ouvrage à Jean-Jacques. Il en fut enchanté. Nous en fîmes plus d'une fois, dans nos promenades, le ſujet de nos plus douces converſations. Il imaginoit quelquefois des incidens d'une ſimplicité piquante, dont je tirois parti. Un jour même, il m'engagea à en changer tout le plan. " Il faut, me dit-il, ſuppoſer „ une action principale dans votre hiſtoire, „ telle que celle d'un homme qui voyage pour „ connoître les hommes. Il en naîtra des évé- „ nemens variés & agréables. De plus, il faut „ oppoſer à l'état de nature des peuples d'Ar- „ cadie, l'état de corruption d'un autre peu- „ ple, afin de faire ſortir vos tableaux par des „ contraſtes. „

Ce conſeil fut pour moi un rayon de lumiere qui en produiſit un autre : ce fut, avant tout, d'oppoſer à ces deux tableaux, celui de barbarie d'un troiſieme peuple, afin de repréſenter les trois états ſucceſſifs par où paſſent la plupart des nations ; celui de barbarie, de nature & de corruption. J'eus ainſi une harmonie complette de trois périodes ordinaires aux ſociétés humaines.

Pour répréſenter un état de barbarie, je choiſis la Gaule, comme un pays dont les

commencemens en tout genre devoient le plus nous intéresser, parce que le premier état d'un peuple influe sur toutes les périodes de sa durée, & le fait sentir jusques dans sa décadence, comme l'éducation que reçoit un homme dès la mamelle, influe jusques sur sa décrépitude. Il semble même qu'à cette derniere époque, les habitudes de l'enfance reparoissent avec plus de force que celles du reste de la vie, ainsi que je l'ai observé dans les études précédentes. Les premieres impressions effacent les dernieres. Le caractere des nations se forme dès le berceau, ainsi que celui de l'homme. Rome, dans sa décadence, conserva l'esprit de domination universelle qu'elle avoit eu dès son origine.

Je trouvai les principaux caracteres des mœurs & de la religion des Gaulois, tout tracés dans les Commentaires de César, dans Plutarque, dans les Mœurs des Germains de Tacite, & dans divers traités modernes de la mythologie des peuples du Nord.

Je reculai plusieurs siecles avant Jules-César l'etat des Gaules, afin d'avoir à peindre un caractere plus marqué de barbarie, & approchant de celui que nous avons trouvé aux peuples sauvages de l'Amérique Septentrionale. Je fixai le commencement de la civilisation de nos ancêtres à la destruction de Troye, qui fut aussi l'époque, & sans doute la cause de plusieurs

grandes révolutions par toute la terre. Les nations qui compofent le genre-humain, quelque divifées qu'elles paroiffent en langages, religions, coutumes & climats, font en équilibre entre elles comme les différentes mers qui compofent l'Océan fous diverfes latitudes. Il ne peut arriver quelque grand mouvement dans une de ces mers, qu'il ne fe communique plus ou moins à chacune des autres. Elles tendent toutes à fe mettre de niveau. Une nation eft encore, par rapport au genre humain, ce qu'un homme eft par rapport à fa nation. Si cet homme y meurt, un autre y renaît dans le même tems. De même, fi un état fe détruit fur la terre, un autre s'y réforme à la même époque. C'eft ce que nous avons vu de nos jours, quand la plus grande partie de la république de Pologne ayant été démembrée dans le nord de l'Europe, pour être confondue dans les trois Etats voifins, la Ruffie, la Pruffe & l'Autriche, peu de tems après, la plus grande partie des Colonies Angloifes du nord de l'Amérique, s'eft détachée des trois Etats d'Angleterre, d'Irlande & d'Ecoffe, pour former une république; & comme il y a eu en Europe une portion de la Pologne qui n'a pas été démembrée, il y a eu de même en Amérique une portion des Colonies Angloifes, qui ne s'eft pas féparée de l'Angleterre.

On trouve les mêmes réactions politiques dans tous les pays & dans tous les fiecles. Lorfque

l'empire des Grecs fut renversé sur les bords du Pont-Euxin, en 1453, celui des Turcs le remplaça aussi-tôt, & lorsque celui de Troye fut détruit en Asie sous Priam, celuî de Rome prit naissance en Italie sous Enée.

Mais il s'ensuivit de cette ruine totale de Troye, beaucoup de petites révolutions dans le reste du genre-humain, & sur-tout en Europe.

J'opposai à l'état de barbarie des Gaules, celui de corruption de l'Egypte, qui étoit alors à son plus haut degré de civilisation. C'est à l'époque du siege de Troye, que plusieurs savans assignent le regne brillant de Sésostris. D'ailleurs, cette opinion, adoptée par Fénelon dans son Télémaque, étoit une autorité suffisante pour mon ouvrage. Je choisis aussi mon voyageur en Egypte, par le conseil de Jean-Jacques, d'autant que, dans l'antiquité, beaucoup d'établissemens politiques & religieux ont reflué de l'Egypte dans la Grece, dans l'Italie, & même directement dans les Gaules, ainsi que l'histoire & plusieurs de nos anciens usages en font foi. C'est encore une suite des réactions politiques. Lorsqu'un état est à son dernier degré d'élévation, il est à son premier degré de décadence, parce que les choses humaines commencent à décheoir, dès qu'elles ont atteint le faite de leur grandeur. C'est alors que les arts, les sciences, les mœurs, les langues commencent à refluer des états civilisés dans les états

barbares, ainſi que le démontrent les ſiecles d'Alexandre chez les Grecs, d'Auguſte chez les Romains, & de Louis XIV. parmi nous.

Ainſi, j'eus des oppoſitions de caracteres entre les Gaulois, les Arcadiens & les Egyptiens. Mais l'Arcadie ſeule m'offrit un grand nombre de contraſtes avec le reſte de la Grece encore à demi-barbare; entre les mœurs paiſibles de ſes cultivateurs, & les caracteres diſcordans des héros de Pylos, de Mycene & d'Argos; entre les douces aventures de ſes bergeres ſimples & naïves, & les épouvantables cataſtrophes d'Iphigénie, d'Electre & de Clytemneſtre.

Je renfermai les matériaux de mon ouvrage en douze livres, & j'en fis une eſpece de poëme épique, non ſuivant les loix d'Ariſtote & celles de nos modernes, qui prétendent, d'après lui, qu'un poëme épique ne doit contenir qu'une action principale de la vie d'un héros, mais ſuivant les loix de la nature & à la maniere des Chinois, qui y mettent ſouvent la vie entiere d'un héros, ce qui, à mon gré, ſatisfait davantage. D'ailleurs, je ne m'éloignai pas pour cela de l'exemple d'Homere; car ſi je m'écartai du plan de ſon Iliade, je me rapprochai de celui de ſon Odyſſée.

Mais pendant que je m'occupois du bonheur du genre-humain, le mien fut troublé par de nouvelles infortunes.

Ma ſanté & mon expérience ne me permettoient

toient plus de ſolliciter dans ma patrie les foibles reſſources que j'étois au moment d'y perdre, ni d'en aller chercher au-dehors. D'ailleurs, le genre de mes travaux ne pouvoit intéreſſer en ma faveur aucun miniſtre. Je ſongeai à en mettre au jour de plus propres à me mériter les bienfaits du gouvernement. Je publiai mes Etudes de la Nature. J'oſe croire y avoir détruit de dangereuſes erreurs, & démontré d'importantes vérités. Leur ſuccès m'a valu, ſans ſollicitations, beaucoup de complimens du public, & quelques graces annuelles de la cour, mais ſi peu ſolides, qu'une ſimple révolution dans un miniſtere me les a enlevées la plupart, & avec elles, ce qu'il y a de plus fâcheux, d'autres plus conſidérables dont je jouiſſois depuis quatorze ans. La faveur a fait ſemblant de me faire du bien. La bienveillance publique a accueilli mon ouvrage avec plus de conſtance. Je lui dois un peu de calme, de repos. C'eſt ſous ſon ombre que je fais paroître ce premier livre, intitulé LES GAULES, qui devoit ſervir d'introduction à l'Arcadie. Je n'ai pas eu la ſatisfaction d'en parler à Jean-Jacques. Ce ſujet étoit trop rude pour nos entretiens. Mais tout âpre & tout ſauvage qu'il eſt, c'eſt une gorge de rochers d'où l'on entrevoit le vallon où il s'eſt quelquefois repoſé. Lorſqu'il partit même, ſans me dire adieu, pour Ermenonville où il a fini ſes jours, je cherchai

à me rappeler à lui par l'image de l'Arcadie & le ſouvenir de nos anciennes converſations, en finiſſant la lettre que je lui écrivois, par ces deux vers de Virgile, où je n'avois changé qu'un mot :

Atque utinam ex vobis unus tecum*que fuiſſem*
Aut cuſtos gregis aut maturæ viniter uvæ!



NOTES.

(1) *Ma raiſon ne pouvoit rien.* Dieu m'a fait cette inſigne faveur, que quelque trouble qu'ait éprouvé ma raiſon, je n'en ai jamais perdu l'uſage à mes yeux, & ſur-tout à ceux des autres hommes. Dès que je ſentois les paroxyſmes de mon mal, je me retirois dans la ſolitude. Quelle étoit donc cette raiſon extraordinaire qui m'avertiſſoit que ma raiſon ordinaire ſe troubloit ? Je ſuis tenté de croire qu'il y a dans notre ame un foyer inaltérable de lumieres, qu'aucunes tenebres ne peuvent obſcurcir entiérement. C'eſt, je penſe, ce *ſenſorium* qui avertit l'homme ivre que ſa raiſon eſt exaltée, & le vieillard caduc, que ſon jugement eſt affoibli. Pour voir luire ce flambeau au-dedans de nous, il faut le calme des paſſions, la ſolitude, & ſur-tout l'habitude de rentrer en ſoi-même. Je regarde ce ſentiment intime de nos fonctions intellectuelles, comme l'eſſence même de notre ame & une preuve de ſon immatérialité.

(2) *Deux fameux médecins.* Le docteur Roux, auteur du Journal de Médecine, & le docteur Buquet, profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris; tous deux morts dans la force de l'âge, de leurs propres remedes contre les maux de nerfs.

(3) *D'une perſonne que je ne connoiſſois pas.* Quoique j'aie coutume de nommer dans mes écrits, lorſque j'en trouve l'occaſion, les perſonnes qui m'ont rendu quelque ſervice, & auxquelles j'ai des obligations eſſentielles, ce n'en eſt ni le tems

ni le lieu. Je n'ai mis ici des mémoires de ma vie, que ce qui pouvoit ſervir de préambule à mon ouvrage ſur l'Arcadie.

(4) *Les Conventuelles Rédemptions.* Il y avoit, ce me ſemble, pluſieurs défauts dans les établiſſemens des Jéſuites au Paraguay. Comme ces religieux ne ſe marioient pas, qu'ils n'avoient point en eux-mêmes de principe indépendant d'exiſtence, qu'ils ſe recrutoient toujours avec des Européens, & qu'ils formoient dans leurs Rédemptions même une nation dans une autre nation, il eſt arrivé que la deſtruction de leur ordre en Europe a entraîné celle de leurs établiſſemens en Amérique. D'ailleurs, la régularité conventuelle & les cérémonies multipliées qu'ils avoient introduites dans leur adminiſtration politique, ne pouvoient convenir qu'à un peuple enfant, qu'il faut ſans ceſſe tenir par la liſiere & conduire par les yeux. Ils n'en méritent pas moins une louange immortelle, pour avoir raſſemblé une multitude de barbares ſous des loix humaines, & leur avoir enſeigné les arts utiles à la vie, en les préſervant de la corruption des peuples civiliſés.

(5) *Sacrifient des hommes.* Ils mangent auſſi des chiens, ces amis naturels de l'homme, J'ai remarqué que tout peuple qui avoit cette coutume, n'épargnoit pas dans l'occaſion la chair de ſes ſemblables : manger des chiens eſt un pas vers l'antropophagie.

(6) *Toutous.* Nom des hommes du peuple à l'île de Taïty, & dans les îles de cet archipel. Il ne leur eſt pas permis de manger de chair de porc, qui y eſt excellente, quoique cet animal y ſoit fort commun. Elle eſt réſervée pour les E-Arrés, qui ſont les chefs. Les Toutous élevent les porcs,

& les E-Arrés les mangent. *Voyez les Voyages du Cap. Cook.*

(-) *Une de ces comparaisons touchantes.* Ces comparaisons sont des beautés qui semblent réservées à la poésie. Mais je crois que la peinture pourroit se les approprier & en tirer de grands effets. Par exemple, lorsqu'un peintre représente sur le devant d'un tableau de bataille, un jeune homme d'un caractere intéressant, tué & étendu sur l'herbe, il pourroit mettre auprès de lui quelque belle plante sauvage analogue à son caractere, dont les fleurs seroient pendantes & les tiges à demi-coupées. Si c'étoit dans un tableau de bataille moderne, il pourroit y mutiler, &, si j'ose le dire, y tuer des végétaux d'un plus grand ordre, tels qu'un arbre à fruit, ou même un chêne ; car nos boulets font bien un autre désordre dans nos campagnes que les fleches & les javelots des anciens. Ils labourent les gazons des collines, brisent les forêts, coupent les jeunes arbres en deux, & enlevent de grands éclats du tronc des plus vieux chênes. Je ne crois pas avoir jamais vu aucun de ces effets dans les tableaux de nos batailles modernes. Ils sont cependant bien communs dans nos guerres, & redoublent les impressions de terreur que les peintres se proposent de faire naître en représentant de pareils sujets. La désolation d'un pays a encore plus d'expression que des groupes de morts & de mourans. Ses bocages brisés, les sillons noirs de ses prairies & ses rochers écornés, montrent les effets de la fureur des hommes, qui s'étendent jusqu'aux antiques monumens de la nature. On y reconnoît la colere des rois, qui est leur derniere raison, ainsi qu'on le lit sur leurs canons : *Ultima ratio regum.* On pourroit même

exprimer dans toute l'étendue d'un tableau de bataille, les détonations du bruit de l'artillerie que les vallons répetent à plusieurs lieues de distance, en représentant, dans les lointains, des bergers effrayés qui s'éloignent avec leurs troupeaux, des volées d'oiseaux qui fuient vers l'horizon, & des bêtes fauves qui abandonnent les bois.

Les consonnances physiques redoublent les sensations morales, sur-tout lorsqu'elles passent d'un regne de la nature à un autre regne.

(8) *Et enfin de sa modestie, qui lui interdisoit le ton théâtral, & les sentences d'oracles de nos conversations.* Voilà les raisons personnelles qu'il pouvoit avoir de parler peu dans les cercles ; mais je ne doute pas qu'il n'en eût de beaucoup plus fortes, du côté même de nos sociétés. Je trouve ces raisons générales si bien déduites dans l'excellent chapitre des Essais de Montaigne, *Sur l'art de conférer*, que je ne peux m'empêcher d'en extraire ici quelques lignes, afin d'engager le lecteur à le lire tout entier.

» Comme notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux & réglés, il ne » se peut dire combien il perd & s'abâtardit par » le continuel commerce & la fréquentation des » esprits bas & maladifs. Il n'est contagion qui » s'espande comme celle-là. Je sais, par assez » d'expériences, combien en vaut l'aune. J'aime » à contester & à discourir ; mais c'est avec peu » d'hommes & pour moi : car de servir de spectacle aux grands, & faire à l'envi parade de » son esprit & de son caquet, je trouve que c'est » un métier très-messéant à un homme d'honneur. »

C'est en effet, pour des gens de lettres, jouer

chez les grands le même rôle que les Grecs affranchis, la plupart gens de lettres & philoſophes, jouoient chez les Romains.

Voilà pour la converſation active de l'honnête homme chez les gens du monde, & voici, quelques pages plus loin, pour la converſation paſſive.

» La gravité, la robe & la fortune de celui » qui parle, donne ſouvent crédit à des propos » vains & ineptes. Il eſt à préſumer qu'un Mon» ſieur ſi ſuivi, ſi redouté, n'aie au-dedans quel» que ſuffiſance autre que populaire, & qu'un » homme à qui on donne tant de commiſſions & » de charges, ſi dédaigneux & ſi morguant, ne » ſoit plus habile que cet autre qui le ſalue de ſi » loin, & que perſonne n'emploie. Non-ſeulement » les mots, mais auſſi les grimaces de ces gens-là, » ſe conſiderent & mettent en compte, chacun » s'appliquant à y donner quelque belle & ſolide » interprétation. S'ils ſe rabaiſſent à la conférence » commune, & qu'on leur préſente autre choſe » qu'approbation & révérence, ils vous aſſomment » de l'autorité de leur expérience. Ils ont oui, » ils ont vu, ils ont fait : vous êtes accablé » d'exemples. »

Qu'auroit donc dit Montaigne, dans un ſiecle où tant de petits ſe croient grands; où chacun a deux, trois, quatre titres pour ſe rehauſſer; où ceux qui n'en ont pas ſe retranchent ſous le patronage de ceux qui en ont? A la vérité, la plupart commencent par ſe mettre aux genoux d'un homme qui fait du bruit; mais ils finiſſent par lui monter ſur les épaules. Je ne parle pas de ces importans qui, s'emparant d'un écrivain pour avoir l'air de lui rendre ſervice, s'interpoſent entre lui & les ſources des graces publiques, afin de le

mettre dans leur dépendance particuliere, & qui deviennent ſes ennemis, s'il ſe refuſe au malheur d'en être protégé. L'heureux Montaigne n'avoit pas beſoin de la fortune. Mais qu'auroit-il dit de ces hommes apathiques, ſi communs dans tous les rangs, qui, pour ſortir de leur léthargie, recherchent la ſociété d'un auteur célebre, & attendent en ſilence qu'il leur débite à chaque phraſe des ſentences toutes neuves ou des bons mots; qui n'ont pas même le ſentiment de les connoitre, ni l'eſprit de les recueillir, s'ils ne ſont débités d'un ton qui leur en impoſe, ou s'ils ne les voient vantés dans des journaux; & qui enfin, s'ils en ſont frappés par haſard, ont ſouvent la malignité de leur donner un ſens médiocre ou dangereux, pour affoiblir une réputation qui leur fait ombrage. Certes, ſi Montaigne lui-même ne ſe fût préſenté dans nos cercles que comme Michel, malgré ſon jugement exquis, ſon élocution ſi naïve, ſon érudition ſi vaſte & qu'il appliquoit ſi à propos, il ſe fût trouvé par-tout réduit au ſilence comme Jean-Jacques. Je me ſuis un peu étendu ſur ce chapitre, pour l'honneur de l'auteur d'Emile & de celui des Eſſais. On leur a reproché à tous deux d'être ſilencieux & de peu d'intérêt dans la converſation, à tous deux d'être égoïſtes dans leurs écrits, mais bien injuſtement ſur ce dernier point comme ſur l'autre. C'eſt l'homme qu'ils décrivent toujours dans leur perſonne; & je trouve que quand ils parlent d'eux, ils parlent auſſi de moi.

Pour revenir à Jean-Jacques, il fuyoit bien ſincérement la vanité; il rapportoit ſa réputation, non à ſa perſonne, mais à quelques vérités naturelles répandues dans ſes écrits, d'ailleurs s'eſtimant peu lui-même. Je lui racontois un jour qu'une

demoiselle m'avoit dit qu'elle seroit volontiers sa servante. « Oui, reprit-il, afin que je lui fisse » pendant six ou sept heures des discours d'Emile. » Il m'est arrivé plus d'une fois de combattre quelques-unes de ses opinions; loin de le trouver mauvais, il convenoit avec plaisir de son erreur dès que je la lui faisois connoître.

J'en citerai un exemple à ma louange, dût-on m'accuser à mon tour de vanité, quoique, en vérité, je n'aie ici d'autre intention que de l'en disculper lui-même. Pourquoi, lui dis-je un jour, avez-vous parlé dans Emile, du serpent qui est dans le déluge du Poussin comme de l'objet principal de ce tableau? C'est l'enfant que sa mere pose sur un rocher. Il réfléchit un moment & me dit: « Oui... oui, vous avez raison: je me suis » trompé. C'est l'enfant; certainement, c'est l'en- » fant; » & il parut plein de joie de ce que je lui avois fait faire cette observation. Mais il n'avoit pas besoin de mes foibles remarques pour revenir sur ses pas. Il me dit un jour: « Si je » faisois une nouvelle édition de mes ouvrages, » j'adoucirois ce que j'y ai écrit sur les méde- » cins. Il n'y a pas d'état qui demande autant » d'études que le leur. Par tout pays, ce sont les » hommes les plus véritablement savans. » Une autre fois, il me dit: « J'ai mis un peu trop d'hu- » meur dans mes querelles avec M. Hume. Mais » le climat sombre de l'Angleterre, la situation » de ma fortune & les persécutions que je venois » d'essuyer en France, tout me jetoit dans la mé- » lancolie. » Il m'a dit plus d'une fois: « Je l'a- » voue; j'ai aimé la célébrité, mais, ajoutoit-il » en soupirant, Dieu m'a puni par où j'avois » péché. »

Cependant, des personnes très-estimables lui ont reproché jusqu'au mal qu'il a dit de lui-même dans ses Confessions. Qu'auroient-elles donc dit, si, comme tant d'autres, il y avoit fait indirectement son éloge? Plus les fautes dont il s'y accuse sont humiliantes, plus l'aveu qu'il en fait est sublime. Il y a à la vérité quelques endroits où on peut l'accuser d'indiscrétion envers autrui; c'est sur-tout lorsqu'il y parle des passions peu délicates de son inconstante bienfaitrice, Madame de Varens. Mais j'ai lieu de croire que ses œuvres posthumes ont été altérées dans plus d'un endroit. Il est possible qu'il ne l'ait pas nommée dans son manuscrit; & s'il l'a nommée, il a cru pouvoir le faire sans conséquence, parce qu'elle n'a pas laissé de postérité. D'ailleurs, il en parle par-tout avec intérêt. Il arrête toujours, au milieu de ses désordres, l'attention du lecteur sur les qualités de son ame. Enfin, il a cru devoir dire le bien & le mal des personnages de son histoire, à l'exemple des plus fameux historiens de l'antiquité. Tacite dit positivement au commencement de son histoire, livre premier, " Je n'ai aucun sujet d'aimer ni de „ haïr Othon, Galba, ni Vitellius. Il est vrai que „ je dois ma fortune à Vespasien, comme j'en dois „ le progrès à ses enfans: mais lorsqu'il est ques-„ tion d'écrire l'histoire, il faut oublier les fa-„ veurs ainsi que les injures. „ En effet, Tacite reproche à Vespasien, son bienfaiteur, l'avarice & d'autres défauts. Jean-Jacques, qui avoit pris pour devise, *Vitam impendere vero*, a pu se piquer d'autant d'amour pour la vérité dans sa propre histoire, que Tacite dans celle des Empereurs Romains.

Ce n'est pas que j'approuve la franchise sans ré-

ferve de Jean-Jacques, dans un ordre de fociété tel que le nôtre, & que je n'aie trouvé d'ailleurs à reprendre de l'inégalité dans fon humeur, des inconféquences dans fes écrits, & quelques actions dans fa conduite, puifqu'il a lui-même publié celles-ci pour les condamner. Mais où eft l'homme, où eft l'écrivain, où eft fur-tout l'infortuné qui n'ait point d'erreurs à fe reprocher? Jean-Jacques a agité des queftions fi fufceptibles de pour & de contre; il s'eft trouvé à-la-fois une ame fi grande & une infortune fi miférable, des befoins fi preffans & des amis fi trompeurs, qu'il a été fouvent forcé de fortir des routes communes. Mais lors même qu'il s'égare & qu'il eft la victime des autres ou de lui-même, on le voit par-tout oublier fes propres maux pour ne s'occuper que de ceux du genre-humain. Par-tout il eft le défenfeur de fes droits, & l'avocat des malheureux. On pourroit écrire fur fon tombeau ces paroles touchantes d'un livre dont il a fait un fi fublime éloge, & dont il portoit toujours avec lui quelques pages choifies, dans les dernieres années de fa vie: » ON LUI A BEAUCOUP REMIS, PARCE QU'IL » A BEAUCOUP AIMÉ.

(3) *Cofme de Médicis.* Voici le jugement qu'en porte Philippe de Commines, le Plutarque de fon fiecle pour la naiveté.

» Cofme de Médicis, qui fut le chef de cette » maifon & la commença, homme digne d'être » nommé entre les très-grands, & en fon cas, » qui étoit de marchandife, étoit la plus grande » maifon que je crois qui ait jamais été au mon- » de. Car leurs ferviteurs ont eu tant de crédit » fous couleur de ce nom Médicis, que ce feroit » merveille à croire ce que j'en ai vu en France

„ & en Angleterre... J'en ai vu un de ſes ſervi-
„ teurs, appelé Guérard Quanneſe, preſque être
„ occaſion de ſoutenir le Roi Edouard le quart en
„ ſon état, étant en guerre en ſon royaume d'An-
„ gleterre. „

Et plus bas : " L'autorité des prédéceſſeurs
„ nuiſoit à ce Pierre de Médicis, combien que
„ celle de Coſme, qui avoit été le premier, fût
„ douce & aimable, & telle qu'elle étoit néceſ-
„ ſaire à une ville de liberté. „ *Liv.* 7.



L'ARCADIE.

L'ARCADIE.

LIVRE PREMIER.

LES GAULES.

UN peu avant l'équinoxe d'automne, Tirtée, berger d'Arcadie, faisoit paître son troupeau sur une croupe du mont Lycée qui s'avance le long du golfe de Messénie. Il étoit assis sous des pins, au pied d'une roche, d'où il considéroit au loin la mer agitée par les vents du midi. Ses flots, couleur d'olive, étoient blanchis d'écumes qui jaillissoient en gerbes sur toutes ses greves. Des bateaux de pêcheurs paroissant, & disparoissant tour-à-tour entre les lames, hasardoient, en s'échouant sur le rivage, d'y chercher leur salut, tandis que de gros vaisseaux à la voile, tout penchés par la violence du vent, s'en éloignoient dans la crainte du naufrage. Au fond du golfe, des troupes de femmes & d'enfans levoient les mains au ciel, & jetoient de grands cris à la vue du danger que couroient ces pauvres mariniers, & des longues vagues qui venoient du large se briser en mugissant sur les rochers des Sténiclaros. Les échos du mont

Lycée répétoient de toutes parts leurs bruits rauques & confus avec tant de vérité, que Tirtée par fois tournoit la tête, croyant que la tempête étoit derriere lui & que la mer brisoit au haut de la montagne. Mais les cris des foulques & des mouettes qui venoient, en battant des aîles, s'y réfugier, & les éclairs qui sillonnoient l'horizon, lui faisoient bien voir que la sécurité étoit sur la terre, & que la tourmente étoit encore plus grande au loin qu'elle ne paroissoit à sa vue. Tirtée plaignoit le sort des matelots, & bénissoit celui des bergers, semblable en quelque sorte à celui des dieux, puisqu'il mettoit le calme dans son cœur & la tempête sous ses pieds. Pendant qu'il se livroit à la reconnoissance envers le ciel, deux hommes d'une belle figure parurent sur le grand chemin qui passoit au-dessous de lui, vers le bas de la montagne. L'un étoit dans la force de l'âge, & l'autre encore dans sa fleur. Ils marchoient à la hâte comme des voyageurs qui se pressent d'arriver. Dès qu'ils furent à la portée de la voix, le plus âgé demanda à Tirtée, „ s'ils n'étoient pas sur la route d'Argos? „ Mais le bruit du vent dans les pins l'empêchant de se faire entendre, le plus jeune monta vers ce berger, & lui cria : " Mon pere, ne sommes-nous pas sur la route d'Argos? Mon „ fils, lui répondit Tirtée, je ne sais point où „ est Argos. Vous êtes en Arcadie, sur le che-

„ min de Tégée ; & ces tours que vous voyez „ là-bas, ſont celles de Bellémine. „ Pendant qu'ils parloient, un barbet jeune & folâtre, qui accompagnoit cet étranger, ayant apperçu dans le troupeau une chevre toute blanche, s'en approcha pour jouer avec elle; mais la chevre effrayée à la vue de cet animal dont les yeux étoient tout couverts de poils, s'enfuit vers le haut de la montagne où le barbet la pourſuivit. Ce jeune homme rappela ſon chien, qui revint auſſi-tôt à ſes pieds, baiſſant la tête & remuant la queue. Il lui paſſa une leſſe autour du cou; & priant le berger de l'arrêter, il courut lui-même après la chevre qui s'enfuyoit toujours : mais ſon chien le voyant partir, donna une ſi rude ſecouſſe à Tirtée, qu'il lui échappa avec la leſſe, & ſe mit à courir ſi vîte ſur les pas de ſon maître, que bientôt on ne vit plus ni la chevre, ni le voyageur, ni le chien.

L'étranger reſté ſur le grand chemin, ſe diſpoſoit à aller vers ſon compagnon, lorſque le berger lui dit : “ Seigneur, le tems eſt rude, „ la nuit s'approche, la forêt & la montagne „ ſont pleines de frondrieres où vous pourriez „ vous égarer. Venez prendre un peu de repos „ dans ma cabane qui n'eſt pas loin d'ici. Je ſuis „ bien ſûr que ma chevre, qui eſt fort privée, „ y reviendra d'elle-même & y ramenera votre „ ami, s'il ne la perd point de vue. „ En mê-

me tems il joua de fon chalumeau, & le troupeau fe mit à défiler, par un fentier, vers le haut de la montagne. Un grand bélier marchoit à la tête de ce troupeau; il étoit fuivi de fix chevres dont les mamelles pendoient jufqu'à terre; douze brebis, accompagnées de leurs agneaux déjà grands, venoient après; une âneffe avec fon ânon fermoient la marche.

L'étranger fuivit Tirtée fans rien dire. Ils monterent environ fix cents pas, par une peloufe découverte, parfemée çà & là de genêts & de romarins; & comme ils entroient dans la forêt des chênes, qui couvre le haut du mont Lycée, ils entendirent les aboiemens d'un chien; bientôt après, ils virent venir au-devant d'eux le barbet, fuivi de fon maître qui portoit la chevre blanche fur fes épaules. Tirtée dit à ce jeune homme: " Mon fils, quoique cette che-
„ vre foit la plus chérie de mon troupeau,
„ j'aimerois mieux l'avoir perdue, que de vous
„ avoir donné la fatigue de la reprendre à la
„ courfe: mais vous vous repoferez, s'il vous
„ plaît, cette nuit chez moi; & demain, fi
„ vous voulez vous mettre en route, je vous
„ montrerai le chemin de Tégée, d'où on vous en-
„ feignera celui d'Argos: cependant, Seigneurs,
„ fi vous m'en croyez l'un & l'autre, vous ne
„ partirez point demain d'ici. C'eft demain la
„ fête de Jupiter, au mont Lycée. On s'y raf-
„ femble de toute l'Arcadie & d'une grande

„ partie de la Grece. Si vous y venez avec „ moi, vous me rendrez plus agréable à Jupi- „ ter quand je me présenterai à son autel, pour „ l'adorer, avec des hôtes. „ Le jeune étranger répondit : “ O bon berger! nous accep- „ tons volontiers votre hospitalité pour cette „ nuit; mais demain dès l'aurore, nous conti- „ nuerons notre route pour Argos. Depuis long- „ tems nous luttons contre la mer, pour ar- „ river à cette ville fameuse dans toute la ter- „ re, par ses temples, par ses palais, & par „ la demeure du grand Agamemnon. „

Apres avoir ainsi parlé, ils traverserent une partie de la forêt du mont Lycée vers l'orient, & ils descendirent dans un petit vallon abrité des vents. Une herbe molle & fraîche couvroit les flancs de ses collines. Au fond, couloit un ruisseau appelé Achéloüs (1), qui alloit se jeter dans le fleuve Alphée, dont on appercevoit au loin, dans la plaine, les îles couvertes d'aunes & de tilleuls. Le tronc d'un vieux saule renversé par le tems, servoit de pont à l'Achéloüs, & ce pont n'avoit pour garde-fous que de grands roseaux, qui s'élevoient à sa droite & à sa gauche : mais le ruisseau, dont le lit étoit semé de rochers, étoit si facile à passer à gué, & on faisoit si peu d'usage de son pont, que des convolvulus le couvroient presque en entier de leurs festons de feuilles en cœur & de fleurs en cloches blanches.

A quelque diſtance de ce pont, étoit l'habitation de Tirtée. C'étoit une petite maiſon couverte de chaume, bâtie au milieu d'une pelouſe. Deux peupliers l'ombrageoient du côté du couchant. Du côté du midi, une vigne en entouroit la porte & les fenêtres, de ſes grappes pourprées & de ſes pampres déjà colorés de feu. Un vieux lierre la tapiſſoit au nord, & couvroit de ſon feuillage toujours vert, une partie de l'eſcalier qui conduiſoit par dehors à l'étage ſupérieur.

Dès que le troupeau s'approcha de la maiſon, il ſe mit à bêler, ſuivant ſa coutume. Auſſitôt, on vit deſcendre par l'eſcalier une jeune fille, qui portoit ſous ſon bras un vaſe à traire le lait. Sa robe étoit de laine blanche; ſes cheveux châtins étoient retrouſſés ſous un chapeau d'écorce de tilleuls; elle avoit les bras & les pieds nus, & pour chauſſure, des ſoques, ſuivant l'uſage des filles d'Arcardie. A ſa taille, on l'eût priſe pour une Nymphe de Diane; à ſon vaſe, pour la Naïade du ruiſſeau; mais à ſa timidité, on voyoit bien que c'étoit une bergere. Dès qu'elle apperçut des étrangers, elle baiſſa les yeux & ſe mit à rougir.

Tirtée lui dit: " Cyanée, ma fille, hâtez-
,, vous de traire vos chevres & de nous pré-
,, parer à manger, tandis que je ferai chauffer
,, de l'eau pour laver les pieds de ces voyageurs
,, que Jupiter nous envoie. ,, En attendant, il

pria ces étrangers de se reposer au pied de la vigne, sur un banc de gazon. Cyanée s'étant mise à genoux sur la pelouse, tira le lait des chevres qui s'étoient rassemblées autour d'elle ; & quand elle eut fini, elle conduisit le troupeau dans la bergerie qui étoit à un bout de la maison. Cependant, Tirtée fit chauffer de l'eau, vint laver les pieds de ses hôtes, après quoi il les invita d'entrer.

Il faisoit déjà nuit, mais une lampe suspendue au plancher, & la flamme du foyer placé, suivant l'usage des Grecs, au milieu de l'habitation, en éclairoit suffisamment l'intérieur. On y voyoit accrochées aux murs, des flûtes, des panetieres, des houlettes, des formes à faire des fromages, & sur des planches attachées aux solives, des corbeilles de fruits & des terrines pleines de lait. Au-dessus de la porte d'entrée, étoit une petite statue de terre de la bonne Céres, & sur celle de la bergerie, la figure du dieu Pan, faite d'une racine d'olivier.

Dès que les voyageurs furent introduits, Cyanée mit la table & servit des choux au lard, des pains de froment, un pot rempli de vin, un fromage à la crême, des œufs frais, & des secondes figues de l'année, blanches & violettes. Elle approcha de la table quatre sieges de bois de chêne. Elle couvrit celui de son pere d'une peau de loup, qu'il avoit tué lui-même à la chasse. Ensuite, étant montée à l'étage su-

périeur, elle en defcendit avec deux toifons de brebis; mais pendant qu'elle les étendoit fur les fieges des voyageurs, elle fe mit à pleurer. Son pere lui dit : " Ma chere fille, ferez-„ vous toujours inconfolable de la perte de vo-„ tre mere ? & ne pourrez-vous jamais rien tou-„ cher de tout ce qui a été à fon ufage, fans „ verfer des larmes ? „ Cyanée ne répondit rien; mais fe tournant vers la muraille, elle s'effuya les yeux. Tirtée fit une priere & une libation à Jupiter hofpitalier; & faifant affeoir fes hôtes, ils fe mirent tous à manger en gardant un profond filence.

Quand les mets furent deffervis, Tirtée dit aux deux voyageurs : " Mes chers hôtes, fi „ vous fuffiez defcendus chez quelqu'autre ha-„ bitant de l'Arcadie, ou fi vous fuffiez paffés „ ici il y a quelques années, vous euffiez été „ beaucoup mieux reçus. Mais, la main de Ju-„ piter m'a frappé. J'ai eu fur le côteau voifin „ un jardin qui me fourniffoit, dans toutes les „ faifons, des légumes & d'excellens fruits : il „ eft maintenant confondu dans la forêt. Ce „ vallon folitaire retentiffoit du mugiffement de „ mes bœufs. Vous n'euffiez entendu, du ma-„ tin au foir, dans ma maifon, que des chants „ d'alégreffe & des cris de joie. J'ai vu autour „ de cette table, trois garçons & quatre filles. „ Le plus jeune de mes fils étoit en état de „ conduire un troupeau de brebis. Ma fille

„ Cyanée habilloit ses petites sœurs & leur te-
„ noit déjà lieu de mere. Ma femme, labo-
„ rieuse & encore jeune, entretenoit toute
„ l'année, autour de moi, la gaieté, la paix
„ & l'abondance. Mais la perte de mon fils aîné
„ a entraîné celle de presque toute ma famille.
„ Il aimoit, comme un jeune homme, à faire
„ preuve de sa légéreté, en montant au haut
„ des plus grands arbres. Sa mere, à qui de
„ pareils exercices causoient une frayeur ex-
„ trême, l'avoit prié plusieurs fois de s'en
„ abstenir. Je lui avois prédit qu'il lui en ar-
„ riveroit quelque malheur. Hélas! les dieux
„ m'ont puni de mes prédictions indiscretes,
„ en les accomplissant. Un jour d'été que mon
„ fils étoit dans la forêt à garder les troupeaux
„ avec ses freres, le plus jeune d'entre eux
„ eut envie de manger des fruits d'un merisier
„ sauvage. Aussi-tôt l'aîné monta dans l'arbre
„ pour en cueillir; & quand il fut au sommet,
„ qui étoit très-élevé, il apperçut sa mere aux
„ environs, qui le voyant à son tour, jeta un
„ cri d'effroi & se trouva mal. A cette vue,
„ la peur ou le repentir saisit mon malheureux
„ fils; il tomba. Sa mere, revenue à elle aux
„ cris de ses enfans, accourut vers lui: en
„ vain elle essaya de le ranimer dans ses bras;
„ l'infortuné tourna les yeux vers elle, pro-
„ nonça son nom & le mien, & expira. La
„ douleur dont mon épouse fut saisie, la mena

„ en peu de jours au tombeau. La plus tendre
„ union régnoit entre mes enfans, & égaloit
„ leur affection pour leur mere. Ils moururent
„ tous du regret de sa perte & de celle des
„ uns & des autres. Avec combien de peine
„ n'ai-je pas conservé celle-ci!... „ Ainsi parla Tirtée, & malgré ses efforts, des pleurs inonderent ses yeux. Cyanée se jeta au cou de son pere, & mêlant ses larmes aux siennes, elle le pressoit dans ses bras sans pouvoir parler. Tirtée lui dit : " Cyanée, ma chere fille;
„ mon unique consolation, cesse de t'affliger.
„ Nous les reverrons un jour : ils sont avec les
„ dieux. „ Il dit, & la sérénité reparut sur son visage & sur celui de sa fille. Elle versa, d'un air tranquille, du vin dans toutes les coupes; puis prenant un fuseau avec une quenouille chargée de laine, elle vint s'asseoir auprès de son pere, & se mit à filer en le regardant & en s'appuyant sur ses genoux.

Cependant, les deux voyageurs fondoient en larmes. Enfin, le plus jeune prenant la parole, dit à Tirtée : " Quand nous aurions été reçus
„ dans le palais & à la table d'Agamemnon,
„ au moment où, couvert de gloire, il reverra
„ sa fille Iphigénie & son épouse Clytemnestre,
„ qui soupirent depuis si long-tems après son
„ retour, nous n'aurions pu ni voir ni enten-
„ dre des choses aussi touchantes que celles
„ dont nous sommes ici spectateurs. O bon

„ berger ! il faut l'avouer, vous avez éprouvé
„ de grands maux ; mais si Céphas, que vous
„ voyez ici, qui a beaucoup voyagé, vouloit
„ vous entretenir de ceux qui accablent les
„ hommes par toute la terre, vous passeriez
„ la nuit à l'entendre & à bénir votre sort.
„ Que d'inquiétudes vous sont inconnues au mi-
„ lieu de ces retraites paisibles ! Vous y vivez
„ libre ; la nature fournit à tous vos besoins ;
„ l'amour paternel vous rend heureux, & une
„ religion douce vous console de toutes vos
„ peines. „

Céphas prenant la parole, dit à son jeune ami :
„ Mon fils ! racontez-nous vos propres mal-
„ heurs : Tirtée vous écoutera avec plus d'in-
„ térêt qu'il ne m'écouteroit moi même. Dans
„ l'âge viril, la vertu est souvent le fruit de
„ la raison ; mais dans la jeunesse, elle est tou-
„ jours celui du sentiment. „

Tirtée s'adressant au jeune étranger, lui dit :
„ A mon âge, on dort peu. Si vous n'êtes
„ point trop pressé du sommeil, j'aurai bien
„ du plaisir à vous entendre. Je ne suis jamais
„ sorti de mon pays ; mais j'aime & j'honore
„ les voyageurs. Ils sont sous la protection de
„ Mercure & de Jupiter. On apprend toujours
„ quelque chose d'utile avec eux. Pour vous,
„ il faut que vous ayez éprouvé de grands cha-
„ grins dans votre patrie, pour avoir quitté si
„ jeune vos parens, avec lesquels il est si doux

„ de vivre & de mourir. „ Quoiqu'il ſoit difficile, lui répondit ce jeune homme, de parler toujours de ſoi avec ſincérité, vous nous avez fait un ſi bon accueil, que je vous raconterai volontiers toutes mes aventures, bonnes & mauvaiſes.

Je m'appelle Amaſis. Je ſuis né à Thebes en Egypte, d'un pere riche. Il me fit élever par les prêtres du temple d'Oſiris. Ils m'enſeignerent toutes les ſciences dont l'Egypte s'honore : la langue ſacrée, par laquelle on communique avec les ſiecles paſſés ; & la langue Grecque, qui nous ſert à entretenir des relations avec les peuples de l'Europe. Mais ce qui eſt au-deſſus des ſciences & des langues, ils m'apprirent à être juſte, à dire la vérité, à ne craindre que les dieux, & à préférer à tout la gloire qui s'acquiert par la vertu.

Ce dernier ſentiment crût en moi avec l'âge. On ne parloit depuis long-tems en Egypte que de la guerre de Troye. Les noms d'Achille, d'Hector & des autres héros, m'empêchoient de dormir. J'aurois acheté un ſeul jour de leur renommée par le ſacrifice de toute ma vie. Je trouvois heureux mon compatriote Memnon, qui avoit péri ſur les murs de Troye, & pour lequel on conſtruiſoit à Thebes un ſuperbe tombeau (2). Que dis-je ? j'aurois donné volontiers mon corps pour être changé dans la ſtatue d'un héros, pourvu qu'on m'eût expoſé ſur une colonne à la vénération des peuples.

Je

. Je résolus donc de m'arracher aux délices de l'Egypte & aux douceurs de la maison paternelle, pour acquérir une grande réputation. Toutes les fois que je me présentois devant mon pere : " Envoyez-moi au siege de Troye, „ lui disois-je, afin que je me fasse un nom il- „ lustre parmi les hommes. Vous avez mon „ frere ainé, qui vous suffit pour assurer vo- „ tre postérité. Si vous vous opposez toujours „ à mes desirs dans la crainte de me perdre, „ sachez que si j'échappe à la guerre, je n'é- „ chapperai pas au chagrin. „ En effet, je dépérissois à vue d'œil. Je fuyois toute société, & j'étois si solitaire, qu'on m'en avoit donné le surnom de Monéros. Mon pere voulut en vain combattre un sentiment qui étoit le fruit de l'éducation qu'il m'avoit donnée.

Un jour il me présenta à Céphas, en m'exhortant à suivre ses conseils. Quoique je n'eusse jamais vu Céphas, une sympathie secrete m'attacha d'abord à lui. Ce respectable ami ne chercha point à combattre ma passion favorite; mais pour l'affoiblir, il lui fit changer d'objet. „ Vous aimez la gloire, me dit-il; c'est ce „ qu'il y a de plus doux dans le monde, puis- „ que les dieux en ont fait leur partage. Mais „ comment comptez-vous l'acquérir au siege „ de Troye? Quel parti prendrez-vous des Grecs „ ou des Troyens? La justice est pour la Grece; „ la pitié & le devoir pour Troye. Vous êtes

„ Asiatique : (3) combattrez-vous en faveur de
„ l'Europe contre l'Asie? Porterez-vous les ar-
„ mes contre Priam, ce pere & ce roi infor-
„ tuné, près de succomber avec sa famille &
„ son empire, sous le fer des Grecs? D'un au-
„ tre côté, prendrez-vous la défense du ra-
„ visseur Pâris & de l'adultere Hélene, contre
„ Ménélas son époux? Il n'y a point de véri-
„ table gloire sans justice. Mais quand un hom-
„ me libre pourroit démêler dans les querelles
„ des rois le parti le plus juste, croyez-vous
„ que ce seroit à le suivre que consiste la plus
„ grande gloire qu'on puisse acquérir? Quels
„ que soient les applaudissemens que les vic-
„ torieux reçoivent de leurs compatriotes,
„ croyez-moi, le genre-humain sait bien les
„ mettre un jour à leur place. Il n'a placé
„ qu'au rang des héros & des demi-dieux ceux
„ qui n'ont exercé que la justice; comme Thé-
„ sée, Hercule, Pirithoüs, &c...... Mais il
„ a élevé au rang des dieux ceux qui ont été
„ bienfaisans : tels sont Isis, qui donna des
„ loix aux hommes; Osiris, qui leur apprit les
„ arts & la navigation; Apollon, la Musique;
„ Mercure, le Commerce; Pan, à conduire
„ des troupeaux; Bacchus, à planter la vigne;
„ Cérès, à faire croître le blé. Je suis né dans
„ les Gaules, continua Céphas; c'est un pays
„ naturellement bon & fertile, mais qui, faute
„ de civilisation, manque de la plupart des

„ choses nécessaires au bonheur. Allons y porter les arts & les plantes utiles de l'Egypte, une religion humaine & des loix sociales : nous en rapporterons peut-être des choses utiles à votre patrie. Il n'y a point de peuple sauvage, qui n'ait quelque industrie dont un peuple policé ne puisse tirer parti, quelque tradition ancienne, quelque production rare & particuliere à son climat. C'est ainsi que Jupiter, le pere des hommes, a voulu lier par un commerce réciproque de bienfaits, tous les peuples de la terre, pauvres ou riches, barbares ou civilisés. Si nous ne trouvons dans les Gaules rien d'utile à l'Egypte, ou si nous perdons, par quelque accident, les fruits de notre voyage, il nous en restera un que ni la mort, ni les tempêtes ne sauroient nous enlever; ce sera le plaisir d'avoir fait du bien. „

Ce discours éclaira tout-à-coup mon esprit d'une lumiere divine. J'embrassai Céphas, les larmes aux yeux. “ Partons, lui dis je; allons faire du bien aux hommes; allons imiter les dieux! „

Mon pere approuva notre projet; & comme je prenois congé de lui, il me dit en me serrant dans ses bras : “ Mon fils, vous allez entreprendre la chose la plus difficile qu'il y ait au monde, puisque vous allez travailler au bonheur des hommes. Mais si vous pou-

„ vez y trouver le vôtre, ſoyez bien ſûr que
„ vous ſerez le mien. „

Après avoir fait nos adieux, Céphas & moi, nous nous embarquâmes à Canope, ſur un vaiſſeau Phénicien qui alloit chercher des pelleteries dans les Gaules, & de l'étain dans les îles Britanniques. Nous emportâmes avec nous des toiles de lin, des modeles de chariots, de charrues & de divers métiers; des cruches de vin, des inſtrumens de muſique, des graines de toute eſpece, entre autres, celles du chanvre & du lin. Nous fîmes attacher dans des caiſſes, autour de la poupe du vaiſſeau, ſur ſon pont & juſques dans ſes cordages, des ſeps de vigne qui étoient en fleur, & des arbres fruitiers de pluſieurs ſortes. On auroit pris notre vaiſſeau, couvert de pampres & de feuillages, pour celui de Bacchus allant à la conquête des Indes.

Nous mouillâmes d'abord ſur les côtes de l'île de Crete, pour y prendre des plantes convenables au climat des Gaules. Cette île nourrit une plus grande quantité de végétaux que l'Egypte, dont elle eſt voiſine, par la variété de ſes températures, qui s'étendent depuis les ſables chauds de ſes rivages, juſqu'au pied des neiges qui couvrent le mont Ida, dont le ſommet ſe perd dans les nues. Mais ce qui doit être encore bien plus cher à ſes habitans, elle eſt gouvernée par les ſages loix de Minos.

Un vent favorable nous poussa ensuite de la Crete à la hauteur de Mélite (4). C'est une petite île dont les collines de pierres blanches paroissent de loin sur la mer, comme des toiles tendues au soleil. Nous y jetâmes l'ancre pour y faire de l'eau, que l'on y conserve très-pure dans des citernes. Nous y aurions vainement cherché d'autres secours : cette île manque de tout, quoique par sa situation entre la Sicile & l'Afrique, & par la vaste étendue de son port qui se partage en plusieurs bras, elle dût être le centre du commerce entre les peuples de l'Europe, de l'Afrique & même de l'Asie. Ses habitans ne vivent que de brigandages. Nous leur fîmes présent de graines de mélon & de celles du xylon (5). C'est une herbe qui se plait dans les lieux les plus arides, & dont la bourre sert à faire des toiles très-blanches & très-légeres. Quoique Mélite, qui n'est qu'un rocher, ne produise presque rien pour la subsistance des hommes & des animaux, on y prend chaque année, vers l'équinoxe d'automne (6), une quantité prodigieuse de cailles qui s'y reposent en passant d'Europe en Afrique. C'est un spectacle curieux de les voir, toutes pesantes qu'elles sont, traverser la mer en nombre presque infini. Elles attendent que le vent du nord souffle ; & dressant en l'air une de leurs ailes, comme une voile, & battant de l'autre comme d'une rame, elles rasent les flots, de leurs crou-

pions chargés de graiſſe. Quand elles arrivent dans l'île, elles ſont ſi fatiguées, qu'on les prend à la main. Un homme en peut ramaſſer dans un jour plus qu'il n'en peut manger dans une année.

De Mélite, les vents nous pouſſerent juſqu'aux îles d'Enoſis (7), qui ſont à l'extrêmité méridionale de la Sardaigne. Là, ils devinrent contraires, & nous obligerent de mouiller. Ces îles ſont des écueils ſablonneux, qui ne produiſent rien ; mais par une merveille de la providence des dieux, qui dans les lieux les plus ſtériles, fait nourrir les hommes de mille manieres différentes, elle a donné des thons à ces ſables, comme elle a donné des cailles au rocher de Mélite. Au printems, les thons qui entrent de l'Océan dans la Méditerranée, paſſent en ſi grande quantité entre la Sardaigne & les îles d'Enoſis, que leurs habitans ſont occupés nuit & jour à les pêcher, à les ſaler & à en tirer de l'huile. J'ai vu, ſur leurs rivages, des monceaux d'os brûlés de ces poiſſons, plus hauts que cette maiſon. Mais ce préſent de la nature ne rend pas les inſulaires plus riches. Ils pêchent pour le profit des habitans de la Sardaigne. Ainſi nous ne vîmes que des eſclaves aux îles d'Enoſis, & des tyrans à Mélite.

Les vents étant devenus favorables, nous partîmes après avoir fait préſent aux habitans d'Enoſis de quelques ceps de vigne, & en avoir

reçu de jeunes plants de châtaigniers qu'ils tirent de la Sardaigne, où les fruits de ces arbres viennent d'une grosseur considérable.

Pendant le voyage, Céphas me faisoit remarquer les aspects variés des terres, dont la nature n'a fait aucune semblable en qualité & en forme, afin que diverses plantes & divers animaux pussent trouver dans le même climat, des températures différentes. Quand nous n'appercevions que le ciel & l'eau, il me faisoit observer les hommes. Il me disoit : " Voyez ces „ gens de mer, comme ils sont robustes! Vous „ les prendriez pour des Tritons. L'exercice du „ corps est l'aliment de la santé (8). Il dissipe „ une infinité de maladies & de passions, qui „ naissent dans le repos de villes. Les dieux „ ont planté la vie humaine comme les chênes „ de mon pays. Plus ils sont battus des vents, „ plus ils sont vigoureux. La mer, me disoit-il „ encore, est une école de toutes les vertus. „ On y vit dans des privations & dans des dangers de toute espece. On est forcé d'y être „ courageux, sobre, chaste, prudent, patient, „ vigilant, religieux. „ Mais, lui répondis-je, „ pourquoi la plupart de nos compagnons de „ voyage n'ont-ils aucune de ces qualités-là? „ Ils sont presque tous intempérans, violens, „ impies, louant ou blâmant sans discernement „ tout ce qu'ils voient faire.

„ Ce n'est point la mer qui les a corrom-

„ pus, reprit Céphas. Ils y ont apporté leurs
„ passions de la terre. C'est l'amour des ri-
„ chesses, la paresse, le désir de se livrer à
„ toutes sortes de désordres quand ils sont à
„ terre, qui déterminent un grand nombre
„ d'hommes à voyager sur la mer pour s'en-
„ richir ; & comme ils ne trouvent qu'avec
„ beaucoup de peine les moyens de se satis-
„ faire sur cet élément, vous les voyez tou-
„ jours inquiets, sombres & impatiens, parce
„ qu'il n'y a rien de si mauvaise humeur que
„ le vice, quand il se trouve dant le chemin
„ de la vertu. Un vaisseau est le creuset où
„ s'éprouvent les qualités morales. Le méchant
„ y empire, & le bon y devient meilleur.
„ Mais la vertu tire parti de tout. Profitez de
„ leurs défauts, vous apprendrez ici à mépriser
„ également l'injure & les vains applaudisse-
„ mens, à mettre votre consentement en vous-
„ même & à ne prendre que les dieux pour
„ témoins de vos actions. Celui qui veut faire
„ du bien aux hommes, doit s'exercer de
„ bonne heure à en recevoir du mal. C'est par les
„ travaux du corps & par l'injustice des hom-
„ mes, que vous fortifierez à-la-fois votre
„ corps & votre ame. C'est ainsi qu'Hercule a
„ acquis ce courage & cette force prodigieuse
„ qui ont porté sa gloire jusqu'aux astres. „

Je suivois donc, autant que je le pouvois, les conseils de mon ami, malgré mon extrême

jeuneſſe. Je travaillois à lever les lourdes antennes & à manœuvrer les voiles; mais à la moindre raillerie de mes compagnons, qui ſe moquoient de mon inexpérience, j'étois tout déconcerté. Il m'étoit plus facile de m'exercer contre les tempêtes que contre les mépris des hommes, tant mon éducation m'avoit déjà rendu ſenſible à l'opinion d'autrui.

Nous paſsâmes le détroit qui ſépare l'Afrique de l'Europe, & nous vîmes, à droite & à gauche, les deux montagnes Calpé & Abila qui en fortifient l'entrée. Nos matelots phéniciens ne manquerent pas de nous faire obſerver que leur nation étoit la premiere de toutes celles de la terre, qui avoit oſé pénétrer dans le vaſte Océan, & côtoyer ſes rivages juſques ſous l'Ourſe glacée. Ils mirent ſa gloire fort au-deſſus de celle d'Hercule, qui avoit planté, diſoient-ils, deux colonnes à ce paſſage, avec l'inſcription : ON NE VA POINT AU-DELA, comme ſi le terme de ſes travaux devoit être celui des courſes du genre-humain. Céphas, qui ne négligeoit aucune occaſion de rappeler les hommes à la juſtice, & de rendre hommage à la mémoire des héros, leur diſoit : " J'ai toujours „ ouï dire qu'il falloit reſpecter les anciens. „ Les inventeurs en chaque ſcience ſont les „ plus dignes de louange, parce qu'ils en ou„ vrent la carriere aux autres hommes. Il eſt „ peu difficile enſuite à ceux qui viennent après

„ eux, d'aller plus avant. Un enfant, monté „ sur les épaules d'un grand homme, voit „ plus loin que celui qui le porte. „ Mais Céphas leur parloit en vain : ils ne daignerent pas rendre le moindre honneur à la mémoire du fils d'Alcmene. Pour nous, nous vénérâmes les rivages de l'Espagne, où il avoit tué Gérion à trois corps ; nous couronnâmes nos têtes de branches de peuplier & nous versâmes, en son honneur, du vin de Thasos dans les flots.

Bientôt nous découvrîmes les profondes & verdoyantes forêts qui couvrent la Gaule Celtique. C'est un fils d'Hercule, appelé Galatée, qui donna à ses habitans le surnom de Galates, ou de Gaulois. Sa mere, fille d'un roi des Celtes, étoit d'une grandeur prodigieuse. Elle dédaignoit de prendre un mari parmi les sujets de son pere ; mais quand Hercule passa dans les Gaules, après la défaite de Gérion, elle ne put refuser son cœur & sa main au vainqueur d'un tyran. Nous entrâmes ensuite dans le canal qui sépare la Gaule des îles Britanniques, & en peu de jours, nous parvînmes à l'embouchure de la Seine, dont les eaux vertes se distinguent en tout tems des flots azurés de la mer.

J'étois au comble de la joie. Nous étions près d'arriver. Nos arbres étoient frais & couverts de feuilles. Plusieurs d'entre eux, entre autres les ceps de vigne, avoient des fruits mûrs. Je pensois au bon accueil qu'alloient nous

faire des peuples dénués des principaux biens de la nature, lorſqu'ils nous verroient débarquer ſur leurs rivages, avec les plus douces productions de l'Egypte & de la Crete. Les ſeuls travaux de l'agriculture ſuffiſent pour fixer les peuples errans & vagabonds, & leur ôter le déſir de ſoutenir, par la violence, la vie humaine que la nature entretient par tant de bienfaits. Il ne faut qu'un grain de blé, me diſois-je, pour policer tous les Gaulois, par les arts que l'agriculture fait naître. Cette ſeule graine de lin ſuffit pour les vêtir un jour. Ce ſep de vigne eſt ſuffiſant pour répandre à perpétuité la gaieté & la joie dans leurs feſtins. Je ſentois alors combien les ouvrages de la nature ſont ſupérieurs à ceux des hommes. Ceux-ci dépériſſent dès qu'ils commencent à paroître; les autres, au contraire, portent en eux l'eſprit de vie qui les propage. Le tems qui détruit les monumens des arts, ne fait que multiplier ceux de la nature. Je voyois, dans une ſeule ſemence, plus de vrais biens renfermés, qu'il n'y en a en Egypte dans les tréſors des rois.

Je me livrois à ces divines & humaines ſpéculations; & dans les tranſports de ma joie, j'embraſſois Céphas, qui m'avoit donné une ſi juſte idée des biens des peuples & de la véritable gloire. Cependant, mon ami remarqua que le pilote ſe préparoit à remonter la Seine, à l'embouchure de laquelle nous étions alors. La

nuit s'approchoit; le vent foufloit de l'occident, & l'horizon étoit fort chargé. Céphas dit au pilote : " Je vous confeille de ne point entrer dans le fleuve; mais plutôt de jeter l'ancre dans ce port aimé d'Amphitrite, que vous voyez fur la gauche. Voici ce que j'ai ouï raconter à ce fujet à nos anciens.

" La Seine, fille de Bacchus & nymphe de Cérès, avoit fuivi dans les Gaules la Déeffe des blés, lorfqu'elle cherchoit fa fille Proferpine par toute la terre. Quand Cérès eut mis fin à fes courfes, la Seine la pria de lui donner, en récompenfe de fes fervices, ces prairies que vous voyez là-bas. La Déeffe y confentit; & accorda de plus, à la fille de Bacchus, de faire croître des blés par-tout où elle porteroit fes pas. Elle laiffa donc la Seine fur fes rivages, & lui donna pour compagne & pour fuivante, la Nymphe Héva, qui devoit veiller près d'elle, de peur qu'elle ne fût enlevée par quelque Dieu de la mer, comme fa fille Proferpine l'avoit été par celui des enfers. Un jour que la Seine s'amufoit à courir fur ces fables en cherchant des coquilles, & qu'elle fuyoit, en jetant de grands cris, devant les flots de la mer, qui quelquefois lui mouilloient la plante des pieds, & quelquefois l'atteignoient jufqu'aux genoux, Héva fa compagne apperçut fous les ondes les chevaux blancs, le vifage empourpré &

" la

„ la robe bleue de Neptune. Ce Dieu venoit
„ des Orcades après un grand tremblement de
„ terre, & il parcouroit les rivages de l'Océan,
„ examinant, avec son trident, si leurs fonde-
„ mens n'avoient point été ébranlés. A sa vue,
„ Héva jeta un grand cri, & avertit la Seine,
„ qui s'enfuit aussi-tôt vers les prairies. Mais le
„ Dieu des mers avoit apperçu la nymphe de
„ Cérès, & touché de sa bonne grace & de
„ sa légéreté, il poussa sur le rivage ses che-
„ vaux marins après elle. Déjà il étoit près
„ de l'atteindre, lorsqu'elle invoqua Bacchus
„ son pere, & Cérès sa maîtresse. L'une &
„ l'autre l'exaucerent : dans le tems que Nep-
„ tune tendoit les bras pour la saisir, tout le
„ corps de la Seine se fondit en eau; son voile
„ & ses vêtemens verts, que les vents pous-
„ soient devant elle, devinrent des flots cou-
„ leur d'émeraude; elle fut changée en un fleuve
„ de cette couleur, qui se plaît encore à par-
„ courir les lieux qu'elle a aimés étant nym-
„ phe. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est
„ que Neptune, malgré sa métamorphose, n'a
„ cessé d'en être amoureux, comme on dit que
„ le fleuve Alphée l'est encore en Sicile de la
„ fontaine Aréthuse. Mais si le dieu des mers
„ a conservé son amour pour la Seine, la Seine
„ garde encore son aversion pour lui. Deux
„ fois par jour, il la poursuit avec de grands
„ mugissemens; & chaque fois, la Seine s'en-

,, fuit dans les prairies en remontant vers fa
,, fource, contre le cours naturel des fleuves.
,, En tout tems, elle fépara fes eaux vertes
,, des eaux azurées de Neptune.

,, Héva mourut de regret de la perte de fa
,, maîtreffe. Mais les Néréides, pour la ré-
,, compenfer de fa fidélité, lui éleverent fur
,, le rivage un tombeau de pierres blanches &
,, noires, qu'on apperçoit de fort loin. Par un
,, art célefte, elles y enfermerent même un
,, écho, afin qu'Héva, après fa mort, prévînt
,, par l'ouie & par la vue les marins des dan-
,, gers de la terre, comme, pendant fa vie,
,, elle avoit averti la nymphe de Cérès des dan-
,, gers de la mer. Vous voyez d'ici fon tom-
,, beau. C'eft cette montagne efcarpée, formée
,, de couches funebres de pierres blanches &
,, noires. Elle porte toujours le nom de Héva (9).
,, Vous voyez à ces amas de cailloux dont fa
,, bafe eft couverte, les efforts de Neptune
,, traité pour en ronger les fondemens; & vous
,, pouvez entendre d'ici les mugiffemens de la
,, montagne qui avertit les gens de mer de
,, prendre garde à eux. Pour Amphitrite, tou-
,, chée du malheur de la Seine & de l'infidé-
,, lité de Neptune, elle pria les Néréides de
,, creufer cette petite baie que vous voyez fur
,, votre gauche, à l'embouchure du fleuve, &
,, elle voulut qu'elle fût en tout tems un ha-
,, vre affuré contre les fureurs de fon époux.

„ Entrez-y donc maintenant, si vous m'en „ croyez, pendant qu'il fait jour. Je puis vous „ certifier que j'ai vu souvent le dieu des „ mers poursuivre la Seine bien avant dans les „ campagnes, & renverser tout ce qui se ren- „ controit sur son passage. Gardez-vous donc „ de vous trouver sur le chemin d'un dieu „ que l'amour met en fureur. „

„ Il faut, répondit le pilote à Céphas, que „ vous me preniez pour un homme bien stupi- „ de, de me faire de pareils contes à mon „ âge. Il y a quarante ans que je navigue, „ j'ai mouillé de nuit & de jour dans la Tamise, „ pleine d'écueils, & dans le Tage, qui est si „ rapide : j'ai vu les cataractes du Nil, qui „ font un bruit affreux ; & jamais je n'ai vu, „ ni oui rien dire de semblable à ce que vous „ venez de me raconter. Je ne serai pas assez „ fou de m'arrêter ici à l'ancre, tandis que „ le vent est favorable pour remonter le fleuve. „ Je passerai la nuit dans son canal, & j'y dor- „ mirai bien profondément. „

Il dit, & de concert avec les matelots, il fit une huée comme les hommes présomptueux & ignorans ont coutume de faire, quand on leur donne des avis dont ils ne comprennent pas le sens.

Céphas alors s'approcha de moi, & me demanda si je savois nager. Non, lui répondis-je. J'ai appris en Egypte tout ce qui pouvoit me

faire honneur parmi les hommes, & presque rien de ce qui pouvoit m'être utile à moi-même. Il me dit : " Ne nous quittons pas :
„ tenons-nous près de ce banc de rameurs, &
„ mettons notre confiance dans les dieux. „

Cependant, le vaisseau poussé par le vent, & sans doute aussi par la vengeance d'Hercule, entra dans le fleuve à pleines voiles. Nous évitâmes d'abord trois bancs de sable, qui sont à son embouchure; ensuite, nous étant engagés dans son canal, nous ne vîmes plus autour de nous qu'une vaste forêt, qui s'étendoit jusque sur ses rivages. Nous n'appercevions dans ce pays d'autres marques d'habitation, que quelques fumées qui s'élevoient çà & là au-dessus des arbres. Nous voguâmes ainsi jusqu'à ce que la nuit nous empêchant de rien distinguer, le pilote laissa tomber l'ancre.

Le vaisseau, chassé d'un côté par un vent frais, & de l'autre par le cours du fleuve, vint à travers dans le canal. Mais malgré cette position dangereuse, nos matelots se mirent à boire & à se réjouir, se croyant à l'abri de tout danger, parce qu'ils se voyoient entourés de la terre de toutes parts. Ils furent ensuite se coucher, sans qu'il en restât un seul pour veiller à la manœuvre.

Nous étions restés sur le pont, Céphas & moi, assis sur un banc de rameurs. Nous bannissions le sommeil de nos yeux, en nous en-

tretenant du ſpectacle majeſtueux des aſtres qui rouloient ſur nos têtes. Déjà la conſtellation de l'Ourſe étoit au milieu de ſon cours, lorſque nous entendîmes au loin un bruit ſourd, mugiſſant, ſemblable à celui d'une cataracte. Je me levai imprudemment, pour voir ce que ce pouvoit être. J'apperçus (10), à la blancheur de ſon écume, une montagne d'eau qui venoit à nous du côté de la mer, en ſe roulant ſur elle-même. Elle occupoit toute la largeur du fleuve, & ſurmontant ſes rivages à droite & à gauche, elle ſe briſoit avec un fracas horrible parmi les troncs des arbres de la forêt. Dans l'inſtant, elle fut ſur notre vaiſſeau, & le rencontrant en travers, elle le coucha ſur le côté : ce mouvement me fit tomber dans l'eau. Un moment après, une ſeconde vague, encore plus élevée que la premiere, fit tourner le vaiſſeau tout-à-fait. Je me ſouviens qu'alors j'entendis ſortir une multitude de cris ſourds & étouffés de cette carene renverſée ; mais voulant appeler moi-même mon ami à mon ſecours, ma bouche ſe remplit d'eau ſalée, mes oreilles bourdonnerent, je me ſentis emporter avec une extrême rapidité, & bientôt après, je perdis toute connoiſſance.

Je ne ſais combien de tems je reſtai dans l'eau ; mais quand je revins à moi, j'apperçus vers l'occident, l'arc d'Iris dans les cieux ; & du côté de l'orient, les premiers feux de l'au-

rore, qui coloroient les nuages d'argent & de vermillon. Une troupe de jeunes filles fort blanches, demi-vêtues de peaux, m'entouroient. Les unes me préfentoient des liqueurs dans des coquilles, d'autres m'effuyoient avec des mouffes, d'autres me foutenoient la tête avec leurs mains. Leurs cheveux blonds, leurs joues vermeilles, leurs yeux bleus, & je ne fais quoi de célefte que la pitié met fur le vifage des femmes, me firent croire que j'étois dans les cieux, & que j'étois fervi par les Heures qui en ouvrent chaque jour les portes aux malheureux mortels. Le premier mouvement de mon cœur fut de vous chercher, & le fecond fut de vous demander, ô Céphas! Je ne me ferois pas cru heureux, même dans l'Olympe, fi vous euffiez manqué à mon bonheur. Mais mon illufion fe diffipa, lorfque j'entendis ces jeunes filles prononcer de leurs bouches de rofe, un langage inconnu & barbare. Je me rappelai alors peu-à-peu les circonftances de mon naufrage. Je me levai. Je voulus vous chercher; mais je ne favois où vous retrouver. J'errois aux environs au milieu des bois. J'ignorois fi le fleuve où nous avions fait naufrage, étoit près ou loin, à ma droite ou à ma gauche; & pour furcroît d'embarras, je ne pouvois interroger perfonne fur fa pofition.

Après y avoir un peu réfléchi, je remarquai que les herbes étoient humides & le feuillage

des arbres d'un vert brillant, d'où je conclus qu'il avoit plu abondamment la nuit précédente. Je me confirmai dans cette idée, à la vue de l'eau qui couloit encore en torrens jaunes le long des chemins. Je pensai que ces eaux devoient se jeter dans quelque ruisseau, & le ruisseau dans le fleuve. J'allois suivre ces indications, lorsque des hommes sortis d'une cabane voisine, me forcerent d'y entrer d'un ton menaçant. Je m'apperçus alors que je n'étois plus libre, & que j'étois esclave, chez des peuples où je m'étois flatté d'être honoré comme un dieu.

J'en atteste Jupiter, ô Céphas! le déplaisir d'avoir fait naufrage au port, de me voir réduit en servitude par ceux que j'étois venu servir de si loin, d'être relégué dans une terre barbare où je ne pouvois me faire entendre de personne, loin du doux pays de l'Egypte & de mes parens, n'égala pas le chagrin de vous avoir perdu. Je me rappelois la sagesse de vos conseils; votre confiance dans les dieux, dont vous me faisiez sentir la providence au milieu même des plus grands maux; vos observations sur les ouvrages de la nature, qui la remplissoient pour moi de vie & de bienveillance; le calme où vous saviez tenir toutes mes passions: & je sentois par les nuages qui s'élevoient dans mon cœur, que j'avois perdu en vous le premier des biens, & qu'un ami sage est le plus

grand présent que la bonté des dieux puisse accorder à un homme.

Je ne pensois donc qu'au moyen de vous retrouver, & je me flattois d'y réussir en m'enfuyant au milieu de la nuit, si je pouvois seulement me rendre au bord de la mer. Je savois bien que je ne pouvois pas en être fort éloigné; mais j'ignorois de quel côté elle étoit. Il n'y avoit point aux environs de hauteur d'où je pusse la découvrir. Quelquefois, je montois au sommet des plus grands arbres, mais je n'appercevois que la surface de la forêt qui s'étendoit jusqu'à l'horizon. Souvent, j'étois attentif au vol des oiseaux, pour voir si je n'appercevrois pas quelque oiseau de marine, venant à terre faire son nid dans la forêt, ou quelque pigeon sauvage allant picorer le sel sur les bords de la mer. J'aurois préféré mille fois d'entendre les cris perçans des mauves, lorsqu'elles viennent dans les tempêtes se réfugier sur les rochers, au doux chant des rouges-gorges, qui annonçoient déjà dans les feuilles jaunies des bois, la fin des beaux jours.

Une nuit que j'étois couché, je crus entendre au loin le bruit que font les flots de la mer lorsqu'ils se brisent sur ses rivages; il me sembla même que je distinguois le tumulte des eaux de la Seine poursuivie par Neptune. Leurs mugissemens qui m'avoient transi d'horreur, me comblerent alors de joie. Je me levai : je for-

tis de la cabane, & je prêtai une oreille attentive; mais bientôt, des rumeurs qui venoient de diverses parties de l'horizon, confondirent tous mes jugemens, & je reconnus que c'étoient les murmures des vents, qui agitoient au loin les feuillages des chênes & des hêtres.

Quelquefois, j'essayois de faire entendre aux sauvages de ma cabane, que j'avois perdu un ami. Je mettois la main sur mes yeux, sur ma bouche & sur mon cœur; je leur montrois l'horizon; je levois au ciel mes mains jointes, & je versois des larmes. Ils comprenoient ce langage muet de ma douleur, car ils pleuroient avec moi; mais par une contradiction dont je ne pouvois me rendre raison, ils redoubloient de précautions pour m'empêcher de m'éloigner d'eux.

Je m'appliquai donc à apprendre leur langue, afin de les instruire de mon sort & de les y rendre sensibles. Ils s'empressoient eux-mêmes de m'enseigner les noms des objets que je leur montrois. L'esclavage est fort doux chez ces peuples. Ma vie, à la liberté près, ne différoit en rien de celle de mes maitres. Tout étoit commun entre nous, les vivres, le toit, & la terre sur laquelle nous couchions enveloppés de peaux. Ils avoient même des égards pour ma jeunesse, & ils ne me donnoient à supporter que la moindre partie de leurs travaux. En peu de tems, je parvins à converser avec

eux. Voici ce que j'ai connu de leur gouvernement & de leur caractere.

Les Gaules sont peuplées d'un grand nombre de petites nations, dont les unes sont gouvernées par des rois, d'autres par des chefs appelés Iarles; mais soumises toutes au pouvoir des Druides, qui les réunissent sous une même religion, & les gouvernent avec d'autant plus de facilité, que mille coutumes différentes les divisent. Les Druides ont persuadé à ces nations, qu'elles descendoient de Pluton, dieu des enfers, qu'ils appellent Hæder, ou l'Aveugle. C'est pourquoi les Gaulois comptent par nuits & non point par jours, & ils comptent les heures du jour du milieu de la nuit, contre la coutume de tous les peuples. Ils adorent plusieurs autres dieux aussi terribles que Hæder, tels que Niorder, le maître des vents, qui brise les vaisseaux sur leurs côtes, afin, disent-ils, de leur en procurer le pillage. Ainsi ils croient que tout vaisseau qui périt sur leurs rivages, leur est envoyé par Niorder. Ils ont de plus, Thor, ou Theutatds, le dieu de la guerre, armé d'une massue qu'il lance du haut des airs; ils lui donnent des gants de fer & un baudrier qui redouble sa fureur quand il en est ceint. Tir, aussi cruel, le taciturne Vidar, qui porte des souliers fort épais, avec lesquels il peut marcher dans l'air & sur l'eau sans faire de bruit; Hemdal à la dent d'or, qui voit le

jour & la nuit : il entend le bruit le plus léger, même celui que fait l'herbe ou la laine quand elle croît; Ouller, le dieu de la Grece, chauffé de patins; Loke, qui eut trois enfans de la géante Angherbode, la messagere de douleur, savoir, le loup Fenris, le serpent de Midgard, & l'impitoyable Héla. Héla est la mort. Ils disent que son palais est la misere, sa table la famine, sa porte le précipice, son vestibule la langueur, son lit la consomption. Ils ont encore plusieurs autres dieux, dont les exploits sont aussi féroces que les noms : Hérian, Rillindi, Svidur, Svidre, Salsk; qui veulent dire, le Guerrier, le Bruyant, l'Exterminateur, l'Incendiaire, le Pere du carnage. Les Druides honorent ces divinités (11) avec des cérémonies lugubres, des chants lamentables, & des sacrifices humains. Ce culte affreux leur donne tant de pouvoir sur les esprits effrayés des Gaulois, qu'ils président à tous leurs conseils, & décident de toutes leurs affaires. Si quelqu'un s'oppose à leurs jugemens, ils le privent de la communion de leurs mysteres (12); & dès ce moment, il est abandonné de tout le monde, même de sa femme & de ses enfans. Mais il est rare qu'on ose leur résister; car ils se chargent seuls de l'éducation de la jeunesse, afin de lui imprimer de bonne heure & d'une maniere inaltérable, ces opinions horribles.

Quant aux larles ou nobles, ils ont droit de

vie & de mort ſur leurs vaſſaux. Ceux qui vivent ſous des rois, leur paient la moitié du tribut qu'ils levent ſur les peuples. D'autres les gouvernent entiérement à leur profit. Les plus riches donnent des feſtins aux plus pauvres de leurs claſſes, qui les accompagnent à la guerre & font vœu de mourir avec eux. Ils ſont très-braves. S'ils rencontrent à la chaſſe un ours, le principal d'entre eux met bas ſes fleches, attaque ſeul l'animal, & le tue d'un coup de couteau. Si le feu prend à leur maiſon, ils ne la quittent point qu'ils ne voient tomber ſur eux les ſolives enflammées. D'autres, ſur le bord de la mer, s'oppoſent, la lance ou l'épée à la main, aux vagues qui briſent ſur le rivage. Ils mettent la valeur à réſiſter, non-ſeulement aux ennemis & aux bêtes féroces, mais même aux élémens. La valeur leur tient lieu de juſtice. Ils ne décident leurs différends que par les armes, & regardent la raiſon comme la reſſource de ceux qui n'ont point de courage. Ces deux claſſes de citoyens, dont l'une emploie la ruſe & l'autre la force pour ſe faire craindre, ſe balancent entre elles; mais elles ſe réuniſſent pour tyranniſer le peuple, qu'elles traitent avec un ſouverain mépris. Jamais un homme du peuple ne peut parvenir, chez les Gaulois, à remplir aucune charge publique. Il ſemble que cette nation n'eſt faite que pour ſes prêtres & pour ſes grands. Au-

lieu

lieu d'être consolée par les uns & protégée par les autres, comme la justice le requiert, les Druides ne l'effraient que pour que les Jarles l'oppriment.

On ne trouveroit cependant nulle part des hommes qui aient des meilleures qualités que les Gaulois. Ils sont fort ingénieux, & ils excellent dans plusieurs genres d'industrie, qu'on ne trouve point ailleurs. Ils couvrent d'étain des plaques de fer (13), avec tant d'art, qu'on les prendroit pour des plaques d'argent. Ils assemblent des pieces de bois avec une si grande justesse, qu'ils en forment des vases capables de contenir toutes sortes de liqueurs. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ils savent y faire bouillir de l'eau sans les brûler. Ils font rougir des cailloux au feu, & les jettent dans l'eau contenue dans le vase de bois, jusqu'à ce qu'elle prenne le degré de chaleur qu'ils veulent lui donner. Ils savent encore allumer du feu sans se servir d'acier ni de caillou, en frottant ensemble du bois de lierre & de laurier. Les qualités de leur cœur surpassent encore celles de leur esprit. Ils sont très-hospitaliers. Celui qui a peu, le partage de bon cœur avec celui qui n'a rien. Ils aiment leurs enfans avec tant de passion, que jamais ils ne les maltraitent. Ils se contentent de les ramener à leur devoir par des remontrances. Il résulte de cette conduite, qu'en tout tems la plus tendre affection

unit tous les membres de leurs familles, & que les jeunes gens y écoutent, avec le plus grand respect, les conseils des vieillards.

Cependant, ce peuple seroit bientôt détruit par la tyrannie de ses chefs, s'il ne leur opposoit leurs propres passions. Quand il arrive des querelles parmi les nobles, il est si persuadé que c'est aux armes à les décider, & que la raison n'y peut rien, qu'il les force, pour mériter son estime, de se battre jusqu'à la mort. Ce préjugé populaire détruit beaucoup d'Iarles. D'un autre côté, il est si convaincu des choses terribles que les Druides racontent de leurs dieux, & la peur, comme c'est l'ordinaire, lui fait ajouter à leurs traditions des circonstances si effrayantes, que ses prêtres bien souvent tremblent plus que lui devant les idoles qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. J'ai bien reconnu parmi eux la vérité de cette maxime de nos livres sacrés, qui dit que Jupiter a voulu que le mal que l'on fait aux hommes, rejaillît sept fois sur son auteur, afin que personne ne pût trouver son bonheur dans le malheur d'autrui.

Il y a çà & là, parmi quelques peuples des Gaules, des rois qui fortifient leur autorité, en prenant la défense des plus foibles; mais ce qui préserve la nation de sa ruine totale, ce sont les femmes. Egalement opprimées par les loix des Druides & par les mœurs féroces des Iarles, elles sont réduites au plus dur esclavage.

Elles sont chargées des offices les plus penibles, comme de labourer la terre, d'aller dans les bois chercher le gibier des chasseurs, de porter les bagages des hommes dans les voyages. Elles sont, de plus, assujetties toute leur vie à obéir à leurs propres enfans. Chaque mari a droit de vie & de mort sur la sienne; & lorsqu'il meurt, si on soupçonne sa mort de n'être pas naturelle, on donne la question à sa femme: si elle s'avoue coupable par la violence des tourmens, on la condamne au feu (14).

Ce sexe malheureux triomphe de ses tyrans, par leurs propres opinions. Comme c'est la vanité qui les domine, les femmes les tournent en ridicule. Une simple chanson leur suffit pour détruire le résultat des assemblées les plus graves. Le peuple, & sur-tout les jeunes gens, toujours prêts à les servir, font courir cette chanson par les bourgs & les hameaux. On la chante le jour & la nuit. Celui qui en est le sujet, quel qu'il soit, n'ose plus se montrer. De-là, il arrive que les femmes, si foibles en particulier, jouissent en général du plus grand pouvoir. Soit crainte du ridicule, soit expérience des lumieres des femmes, les chefs n'entreprennent rien sans les consulter. Elles décident de la paix & de la guerre. Comme elles sont forcées par les maux de la société de renoncer à ses opinions, & de se réfugier entre les bras de la nature, elles ne sont ni ascen-

glées, ni endurcies par les préjugés des hommes. De-là vient qu'elles voient plus fainement qu'eux dans les affaires publiques, & prévoient, avec beaucoup de justeffe, les événemens futurs. Le peuple, dont elles foulagent les maux, frappé de leur trouver fouvent plus de difcernement qu'à fes chefs, fans en pénétrer les caufes, fe plaît à leur attribuer quelque chofe de divin. (15)

Ainfi les Gaulois paffent fucceffivement & rapidement de la trifteffe à la crainte, & de la crainte à la joie. Les Druides les épouvantent; les Iarles les maltraitent; les femmes les font rire, chanter & danfer. Leur religion, leurs loix & leurs mœurs étant fans ceffe en contradiction, ils vivent dans une inconftance perpétuelle, qui fait leur caractere principal. Voilà encore pourquoi ils font très-curieux de nouvelles & de favoir ce qui fe paffe chez les étrangers. C'eft par cette raifon, qu'on en trouve beaucoup hors de leur patrie, dont ils aiment à fortir comme tous les hommes qui y font malheureux.

Ils méprifent les laboureurs, & ils négligent par conféquent l'agriculture, qui eft la bafe de la félicité publique. Quand nous arrivâmes dans leur pays, ils ne cultivoient que les grains qui peuvent croître dans le cours d'un été, comme les féves, les lentilles, l'avoine, le petit mil, le feigle & l'orge. On n'y trouvoit que bien

peu de froment. Cependant, la terre y eſt très-féconde en productions naturelles. Il y a beaucoup de pâturages excellens le long des rivieres. Les forêts y ſont élevées & remplies de toutes ſortes d'arbres fruitiers ſauvages. Comme ils manquent ſouvent de vivres, ils m'employoient à en chercher dans les champs & dans les bois. Je trouvois, dans les prairies, des gouſſes d'ail, des racines de daucus & de filipendule. Je revenois quelquefois tout chargé de baies de mirtiles, de faînes de hêtres, de prunes, de poires, de pommes, que j'avois cueillies dans la forêt. Ils faiſoient cuire ces fruits, dont la plupart ne peuvent ſe manger crus, tant ils ſont âpres. Mais il s'y trouve des arbres qui en produiſent d'un goût excellent. J'y ai ſouvent admiré des pommiers chargés de fruits d'une couleur ſi éclatante, qu'on les eût pris pour les plus belles fleurs.

Voici ce qu'ils racontent au ſujet de ces pommiers, qui y croiſſent en abondance & de la plus grande beauté. Ils diſent que la belle Thétis, qu'ils appellent Friga, jalouſe de ce qu'à ſes propres noces Vénus, qu'ils appellent Sioſne, eut remporté la pomme qui étoit le prix de la beauté, ſans qu'on l'eût miſe ſeulement dans la concurrence des trois déeſſes, réſolut de s'en venger. Un jour donc que Vénus, deſcendue ſur cette partie du rivage des Gaules, y cherchoit des perles pour ſa parure, & des

coquillages appelés manches de couteau, pour ſon fils Siſionne (16), un triton lui déroba ſa pomme, qu'elle avoit miſe ſur un rocher & la porta à la déeſſe des mers. Auſſi-tôt, Thétis en ſema les pépins dans les campagnes voiſines, pour y perpétuer le ſouvenir de ſa vengeance & de ſon triomphe. Voilà, diſent les Gaulois Celtiques, la cauſe du grand nombre de pommiers qui croiſſent dans leur pays, & de la beauté ſinguliere de leurs filles (17).

L'hiver vint, & je ne ſaurois vous exprimer quel fut mon étonnement, lorſque je vis, pour la premiere fois de ma vie, le ciel ſe diſſoudre en plumes blanches, comme celles des oiſeaux, l'eau des fontaines ſe changer en pierre, & les arbres ſe dépouiller entiérement de leurs feuillages. Je n'avois jamais rien vu de ſemblable en Egypte. Je crus que les Gaulois ne tarderoient pas à mourir, comme les plantes & les élémens de leur pays; & ſans doute la rigueur de l'air n'auroit pas manqué de me faire mourir moi-même, s'ils n'avoient pris le plus grand ſoin de me vêtir de fourrures. Mais qu'il eſt aiſé à un homme ſans expérience de ſe tromper! Je ne connoiſſois pas les reſſources de la nature pour chaque ſaiſon, comme pour chaque climat. L'hiver eſt pour ces peuples ſeptentrionaux le tems des feſtins & de l'abondance. Les oiſeaux de riviere, les élans, les taureaux ſauvages, les lievres, les cerfs, les ſangliers

abondent alors dans leurs forêts, & s'approchent de leurs cabanes. On en tue des quantités prodigieuses. Je ne fus pas moins surpris, quand je vis le printems revenir, & étaler, dans ces lieux désolés, une magnificence que je ne lui avois jamais vue sur les bords même du Nil. Les rubus, les framboisiers, les églantiers, les fraisiers, les primeveres, les violettes & beaucoup d'autres fleurs inconnues à l'Egypte, bordoient les lisieres verdoyantes des forêts. Quelques-unes, comme les chevrefeuilles, grimpoient sur les troncs des chênes, & suspendoient à leurs rameaux leurs guirlandes parfumées. Les rivages, les rochers, les montagnes, les bois, tout étoit revêtu d'une pompe à-la-fois magnifique & sauvage. Un si touchant spectacle redoubla ma mélancolie. Heureux, me disois-je, si parmi tant de plantes j'en voyois s'élever une seule de celles que j'ai apportées de l'Egypte! Ne fût-ce que l'humble plante du lin, elle me rappeleroit ma patrie pendant ma vie: en mourant, je choisirois près d'elle mon tombeau: elle apprendroit un jour à Céphas où reposent les os de son ami, & aux Gaulois, le nom & les voyages d'Amasis.

Un jour, pendant que je cherchois à dissiper ma mélancolie, en voyant danser de jeunes filles sur l'herbe nouvelle, une d'entre elles quitta la troupe des danseuses, & s'en vint pleurer sur moi: puis, tout-à-coup, elle se rejouit

à ſes compagnes, & continua de danſer en jouant & folâtrant avec elles. Je pris ce paſſage ſubit de la joie à la douleur, & de la douleur à la joie dans cette jeune fille, pour un effet de l'inconſtance naturelle à ce peuple, & je ne m'en mettois pas beaucoup en peine, lorſque je vis ſortir de la forêt un vieillard à barbe rouſſe, revêtu d'une robe de peaux de belette. Il portoit à ſa main une branche de gui, & à ſa ceinture un couteau de caillou. Il étoit ſuivi d'une troupe de jeunes gens à la fleur de l'âge, vêtus de baudriers faits des mêmes peaux, & tenant dans leurs mains des courges vides, des chalumeaux de fer, des cornes de bœufs, & d'autres inſtrumens de leur muſique barbare.

Dès que ce vieillard parut, toutes les danſes ceſſerent, tous les viſages s'attriſterent, & tout le monde s'éloigna de moi. Mon maître même & ſa famille, ſe retirerent dans leur cabane. Ce méchant vieillard alors s'approcha de moi, me paſſa une corde de cuir autour du cou, & ſes ſatellites me forçant de le ſuivre, ils m'entraînerent tout éperdu comme des loups qui emportent un mouton. Ils me conduiſirent à travers la forêt juſqu'aux bords de la Seine : là, leur chef m'arroſa de l'eau du fleuve ; enſuite, il me fit entrer dans un grand bateau d'écorce de bouleau, où il s'embarqua lui-même avec toute ſa troupe.

Nous remontâmes la Seine pendant huit jours,

en gardant un profond filence. Le neuvieme, nous arrivâmes dans une petite ville bâtie au milieu d'une île. Ils me débarquerent vis-à-vis, fur la rive droite du fleuve, & ils me conduifirent dans une grande cabane fans fenêtres, qui étoit éclairée par des torches de fapin. Ils m'attacherent au milieu de la cabane à un poteau, & ces jeunes gens, qui me gardoient jour & nuit, armés de haches de caillou, ne ceffoient de fauter autour de moi, en fouillant de toutes leurs forces dans leurs cornes de bœufs & leurs fifres de fer. Ils accompagnoient leur affreufe mufique de ces horribles paroles, qu'ils chantoient en chœur.

,, O Niorder! ô Riflindi! ô Svidrer! ô Héla!
,, ô Héla! dieux du carnage & des tempêtes,
,, nous vous apportons de la chair. Recevez le
,, fang de cette victime, de cet enfant de la
,, mort. O Niorder! ô Riflindi! ô Svidrer!
,, ô Hela! ô Héla! ,,

En prononçant ces mots épouvantables, ils avoient les yeux tournés dans la tête & la bouche écumante. Enfin, ces fanatiques accablés de laffitude, s'endormirent, à l'exception de l'un d'entre eux, appelé Omfi. Ce nom, dans la langue celtique, veut dire bienfaifant. Omfi, touché de pitié, s'approcha de moi: " Jeune
,, infortuné, me dit-il, une guerre cruelle s'eft
,, élevée entre les peuples de la Grande-Breta-
,, gne & ceux des Gaules. Les Bretons préten-

„ dent être les maîtres de la mer qui nous ſé-
„ pare de leur île. Nous avons déjà perdu con-
„ tre eux deux batailles navales. Le college des
„ Druides de Chartres a décidé qu'il falloit des
„ victimes humaines, pour ſe rendre favorable
„ Mars, dont le temple eſt près d'ici. Le chef
„ des Druides, qui a des eſpions par toutes les
„ Gaules, a appris que la tempête t'avoit jeté
„ ſur nos côtes : il a été rechercher lui-même.
„ Il eſt vieux & ſans pitié. Il porte les noms
„ de deux de nos dieux les plus redoutables.
„ Il s'appelle Tor-Tir (18). Mets donc ta con-
„ fiance dans les dieux de ton pays, car ceux
„ des Gaules demandent ton ſang. „

Il me fut impoſſible de répondre à Omſi, tant j'étois ſaiſi de frayeur. Je le remerciai ſeulement en inclinant la tête : & auſſi-tôt, il s'éloigna de moi, de peur d'être apperçu de ſes compagnons.

Je me rappelai dans ce moment la raiſon qui avoit obligé les Gaulois qui m'avoient fait eſclave, de m'empêcher de m'écarter de leur demeure : ils craignoient que je ne tombaſſe entre les mains des Druides ; mais je n'avois pu vaincre ma fatale deſtinée. Ma perte maintenant me paroiſſoit ſi certaine, que je ne croyois pas que Jupiter même pût me délivrer de la gueule de ces tigres affamés de mon ſang. Je ne me rappelois plus, ô Céphas, ce que vous m'aviez dit tant de fois, que les dieux n'aban-

donnent jamais l'innocence. Je ne me reſſouvenois plus même qu'ils m'avoient ſauvé du naufrage. Le danger préſent fait oublier les délivrances paſſées. Quelquefois, je penſois qu'ils ne m'avoient préſervé des flots que pour me livrer à une mort mille fois plus cruelle.

Cependant, j'adreſſois mes prieres à Jupiter, & je goutois une ſorte de repos à m'abandonner à cette Providence infinie qui gouverne l'univers, lorſque les portes de ma cabane s'ouvrirent tout-à-coup, & une troupe nombreuſe de Prêtres entra, ayant Tor-Tir à leur tête, tenant toujours à la main une branche de gui de chêne. Auſſi-tôt la jeuneſſe barbare qui m'entouroit, ſe réveilla, & commença ſes chanſons & ſes danſes funebres. Tor-Tir vint à moi; il me poſa ſur la tête une couronne d'if, & une poignée de farine de féves; enſuite, il me mit un baillon dans la bouche, & m'ayant délié de mon poteau, il m'attacha les mains derriere le dos. Alors, tout ſon cortege ſe mit en marche au bruit de ſes lugubres inſtrumens, & deux Druides, me ſoutenant par les bras, me conduiſirent au lieu du ſacrifice.

Ici, Tirtée s'appercevant que le fuſeau de Cyanée lui échappoit des mains, & qu'elle pâliſſoit, lui dit : " Ma fille, il eſt tems de vous " aller repoſer. Songez que vous devez vous " lever demain avant l'aurore, pour aller à la " fête du Mont Lycée, où vous devez offrir,

„ avec vos compagnes, les dons des bergers „ fur les Autels de Jupiter. „ Cyanée toute tremblante, lui répondit : “ Mon Pere, j'ai „ tout préparé pour la fête de demain. Les „ couronnes de fleurs, les gâteaux de froment, „ les vafes de lait, tout eft prêt. Mais il n'eft „ pas tard : la lune n'éclaire pas le fond du „ vallon, les coqs n'ont pas encore chanté ; il „ n'eft pas minuit. Permettez-moi, je vous en „ fupplie, de refter jufqu'à la fin de cette hif- „ toire. Mon Pere, je fuis auprès de vous ; je „ n'aurai pas peur. „

Tirtée regarda fa fille en fouriant ; & s'ex-cufant à Amafis de l'avoir interrompu, il le pria de continuer.

Nous fortîmes de la cabane, reprit Amafis, au milieu d'une nuit obfcure, à la lueur enfu-mée des torches de fapin. Nous traverfâmes d'abord un vafte champ de pierres, où l'on voyoit çà & là, des fquelettes de chevaux & de chiens fichés fur des pieux. De-là, nous arri-vâmes à l'entrée d'une grande caverne, creu-fée dans le flanc d'un rocher tout blanc (19). Des caillots d'un fang noir répandu aux envi-rons, exhaloient une odeur infecte, & annon-çoient que c'étoit le temple de Mars. Dans l'in-térieur de cet affreux repaire, étoient rangés le long des murs, des têtes & des offemens humains ; & au milieu, fur une piece de roc, s'élevoit jufqu'à la voûte une ftatue de fer, re-

présentant le dieu Mars. Elle étoit si difforme, qu'elle ressembloit plutôt à un bloc de fer rouillé qu'au dieu de la guerre. On y distinguoit cependant sa massue herissée de pointes, ses gants garnis de têtes de clou, & son horrible baudrier où étoit figurée la mort. A ses pieds, étoit assis le roi du pays, ayant autour de lui, les principaux de l'Etat. Une foule immense de peuple répandue au-dedans & au-dehors de la caverne, gardoit un morne silence, saisie de respect, de religion & d'effroi.

Tor-Tir leur adressant la parole à tous, leur dit : " O roi, & vous Iarles rassemblés pour
„ la défense des Gaules, ne croyez pas triom-
„ pher de vos ennemis sans le secours du dieu
„ des batailles. Vos pertes vous ont fait voir
„ ce qu'il en coute de négliger son culte re-
„ doutable. Le sang donné aux dieux épargne
„ celui que versent les mortels. Les dieux ne
„ font naître les hommes que pour les faire
„ mourir. Oh ! que vous êtes heureux que le
„ choix de la victime ne soit pas tombé sur
„ l'un d'entre vous ! Lorsque je cherchois en
„ moi-même quelle tête parmi nous leur seroit
„ agréable, prêt à leur offrir la mienne pour
„ le bien de la patrie, Niorder, le dieu des
„ mers, m'apparut dans les sombres forêts de
„ Chartres ; il étoit tout dégouttant de l'onde
„ marine. Il me dit d'une voix bruyante com-
„ me celle des tempêtes : j'envoie, pour le

„ ſalut des Gaules, un étranger ſans parens &
„ ſans amis. Je l'ai jeté moi-même ſur les riva-
„ ges de l'occident. Son ſang plaira aux dieux
„ infernaux. Ainſi parla Niorder. Niorder vous
„ aime, ô enfans de Pluton! „

A peine Tor-Tir avoit achevé ces mots effroyables, qu'un Gaulois aſſis auprès du roi s'élança juſqu'à moi; c'étoit Céphas. “ O Amaſis! ô mon cher Amaſis, s'écria-t-il! O cruels
„ compatriotes! vous allez immoler un homme
„ venu des bords du Nil pour vous apporter
„ les biens les plus précieux de la Grece &
„ de l'Egypte? Vous commencerez donc par
„ moi, qui lui en donnai le premier déſir, &
„ qui le touchai de pitié pour vous, ſi cruels
„ envers lui. „ En diſant ces mots, il me ſerroit dans ſes bras & me baignoit de ſes larmes. Pour moi, je pleurois & je ſanglottois, ſans pouvoir lui exprimer autrement les témoignages de ma joie. Auſſi-tôt la caverne retentit de murmures & de gémiſſemens. Les jeunes Druides pleurerent & laiſſerent tomber de leurs mains les inſtrumens de mon ſacrifice; car la religion ſe tut, dès que la nature parla. Cependant, perſonne de l'aſſemblée n'oſoit encore me délivrer des mains des ſacrificateurs, lorſque les femmes ſe jetant au milieu d'eux, m'arracherent mes liens, mon baillon & ma couronne funebre. Ainſi ce fut pour la ſeconde fois que je dus la vie aux femmes dans les Gaules.

Le roi, me prenant dans ses bras, me dit: „ Quoi! c'est vous, malheureux étranger, que „ Céphas regrettoit sans cesse! O dieux enne- „ mis de ma patrie, ne nous envoyez-vous des „ bienfaiteurs que pour les immoler! „ Alors il s'adressa aux chefs des nations, & leur parla, avec tant de force, des droits de l'humanité, que d'un commun accord ils jurerent de ne plus réduire à l'esclavage ceux que les tempêtes jeteroient sur leurs côtes; de ne sacrifier à l'avenir aucun homme innocent, & de n'offrir à Mars que le sang des coupables. Tor-Tir, irrité, voulut en vain s'opposer à cette loi: il se retira en menaçant le roi & tous les Gaulois de la vengeance prochaine des dieux.

Cependant, le roi accompagné de mon ami, me conduisit, au milieu des acclamations du peuple, dans sa ville, située dans l'île voisine. Jusqu'au moment de notre arrivée dans l'île, j'avois été si troublé, que je n'avois été capable d'aucune réflexion. Chaque espece de circonstance nouvelle de mon malheur, resserroit mon cœur & obscurcissoit mon esprit. Mais dès que j'eus repris l'usage de mes sens, & que je vins à envisager le péril extrême dont je venois d'échapper, je m'évanouis. Oh! que l'homme est foible dans la joie! il n'est fort qu'à la douleur. Céphas me fit revenir, à la maniere des Gaulois, en m'agitant la tête & en soufflant sur mon visage.

Dès qu'il vit que j'avois recouvré l'usage de mes sens, il me prit les mains dans les siennes, & me dit : " O mon ami, que vous m'a-
„ vez coûté de larmes! Dès que les flots de
„ l'Océan, qui renverserent notre vaisseau, nous
„ eurent séparés, je me trouvai jeté, je ne
„ sais comment, sur la rive droite de la Sei-
„ ne. Mon premier soin fut de vous chercher.
„ J'allumai des feux sur le rivage; je vous ap-
„ pelai; j'engageai plusieurs de mes compatrio-
„ tes, accourus à mes cris, de visiter dans leurs
„ barques les bords du fleuve, pour voir s'ils
„ ne vous trouveroient pas : tous nos soins fu-
„ rent inutiles. Le jour vint, & me montra
„ notre vaisseau renversé, la carêne en haut,
„ tout près du rivage où j'étois. Jamais il ne
„ me vint dans la pensée que vous eussiez pu
„ aborder sur le rivage opposé, dans le Bel-
„ gium ma patrie. Ce ne fut que le troisieme
„ jour, que vous croyant péri, je me déter-
„ minai à y passer pour y voir mes parens. La
„ plupart étoient morts depuis mon absence :
„ ceux qui restoient me comblerent d'amitiés;
„ mais un frere même ne dédommage pas de
„ la perte d'un ami. Je retournai presque aussi-
„ tôt de l'autre côté du fleuve. On y déchar-
„ geoit notre malheureux vaisseau, où rien n'a-
„ voit péri, que les hommes. Je cherchois vo-
„ tre corps sur le rivage de la mer, & je le
„ redemandois le soir, le matin & au milieu

„ de la nuit, aux nymphes de l'Océan, afin „ de vous élever un tombeau près de celui „ d'Héva. J'aurois passé, je crois, ma vie dans „ ces vaines recherches, si le roi qui regne „ sur les bords de ce fleuve, informé qu'un „ vaisseau phénicien en avoit péri dans ses do- „ maines, n'en avoit reclamé les effets, qui „ lui appartenoient suivant les loix des Gau- „ les. Je fis donc rassembler tout ce que nous „ avions apporté de l'Egypte jusqu'aux arbres „ mêmes, qui n'avoient pas été endommagés „ par l'eau, & je me rendis avec ces débris „ auprès de ce prince. Bénissons donc la pro- „ vidence des dieux, qui nous a réunis, & qui „ a rendu vos maux encore plus utiles à ma „ patrie, que vos présens. Si vous n'eussiez „ pas fait naufrage sur nos côtes, on n'y eût „ pas aboli la coutume barbare de condamner „ à l'esclavage ceux qui y périssent; & si vous „ n'eussiez pas été condamné à être sacrifié, „ je ne vous aurois peut-être jamais revu, & „ le sang des innocens fumeroit encore sur les „ autels du dieu Mars. „

Ainsi parla Céphas. Pour le roi, il n'oublia rien de ce qui pouvoit me faire oublier le souvenir de mes malheurs. Il s'appeloit Bardus. Il étoit déjà avancé en âge, & il portoit, comme son peuple, la barbe & les cheveux longs. Son palais étoit bâti de troncs de sapins, couchés les uns sur les autres. Il n'y avoit pour portes (20)

que de grands cuirs de bœuf qui en fermoient les ouvertures. Perſonne n'y faiſoit la garde, car il n'avoit rien à craindre de ſes ſujets; mais il avoit employé toute ſon induſtrie pour fortifier ſa ville contre les ennemis du dehors. Il l'avoit entourée de murs faits de troncs d'arbres, entremêlés de mottes de gazon, avec des tours de pierre aux angles & aux portes. Il y avoit au haut de ces tours des ſentinelles qui veilloient jour & nuit. Le roi Bardus avoit eu cette île de la nymphe Lutétia ſa mere, & elle en portoit le nom. Elle n'étoit d'abord couverte que d'arbres, & Bardus n'avoit pas un ſeul ſujet. Il s'occupoit à tordre, ſur le bord de ſon île, des cables d'écorce de tilleul, & à creuſer des aunes pour en faire des bateaux. Il vendoit les ouvrages de ſes mains aux mariniers qui deſcendoient ou remontoient la Seine. Pendant qu'il travailloit, il chantoit les avantages de l'induſtrie & du commerce, qui lient tous les hommes. Les bateliers s'arrêtoient ſouvent pour écouter ſes chanſons. Ils les répétoient & les répandoient dans toutes les Gaules, où elles étoient connues ſous le nom de vers Bardes. Bientôt il vint des gens s'établir dans ſon île, pour l'entendre chanter & pour y vivre avec plus de ſûreté. Ses richeſſes s'accrurent avec ſes ſujets. L'île ſe couvrit de maiſons, les forêts voiſines ſe défricherent, & des troupeaux nombreux couvrirent bientôt les deux

rivages voiſins. C'eſt ainſi que ce bon roi s'étoit formé un empire ſans violence. Mais lorſque ſon île n'étoit pas encore entourée de murs, & qu'il ſongeoit déjà à en faire le centre du commerce dans toutes les Gaules, la guerre penſa en exterminer les habitans.

Un jour, un grand nombre de guerriers qui remontoient la Seine en canots d'écorce d'orme, débarquerent ſur ſon rivage ſeptentrional, tout vis-à-vis de Lutétia. Ils avoient à leur tête le Iarle-Carnut, troiſieme fils de Tendal, prince du Nord. Carnut venoit de ravager toutes les côtes de la mer Hyperborée, où il avoit jeté l'épouvante & la déſolation. Il étoit favoriſé en ſecret, dans les Gaules, par les Druides, qui, comme tous les hommes foibles, inclinent toujours pour ceux qui ſe rendent redoutables. Dès que Carnut eut mis pied à terre, il vint trouver le roi Bardus & lui dit : „ Combattons, toi & moi, à la tête de nos „ guerriers : le plus foible obéira au plus fort ; „ car la premiere loi de la nature eſt que tout „ cede à la force. „ Le roi Bardus lui répondit : “ O Carnut ! s'il ne s'agiſſoit que d'expo- „ ſer ma vie pour défendre mon peuple, je „ le ferois très-volontiers. Mais je n'expoſerois „ pas la vie de mon peuple, quand il s'agiroit „ de ſauver la mienne. C'eſt la bonté, & non „ la force, qui doit choiſir les rois. La bonté „ ſeule gouverne le monde, & elle emploie,

„ pour le gouverner, l'intelligence & la force
„ qui lui sont subordonnées, comme toutes les
„ puissances de l'univers. Vaillant fils de Ten-
„ dal, puisque tu veux gouverner les hommes,
„ voyons qui de toi ou de moi est le plus ca-
„ pable de leur faire du bien. Voilà de pau-
„ vres Gaulois tout nus. Sans reproche, je les
„ ai plusieurs fois vêtus & nourris, en me re-
„ fusant à moi-même des habits & des alimens.
„ Voyons si tu sauras pourvoir à leurs besoins. „

Carnut accepta le défi. C'étoit en automne. Il fut à la chasse avec ses guerriers; il tua beaucoup de chevreuils, de cerfs, de sangliers & d'élans. Il donna ensuite, avec la chair de ces animaux, un grand festin à tout le peuple de Lutétia, & vêtit de leurs peaux ceux des habitans qui étoient nus. Le roi Bardus lui dit:
„ Fils de Tendal, tu es un grand chasseur: tu
„ nourriras le peuple dans la saison de la chas-
„ se; mais au printems & en été, il mourra
„ de faim. Pour moi, avec mes blés, la laine
„ de mes brebis & le lait de mes troupeaux,
„ je peux l'entretenir toute l'année. „

Carnut ne répondit rien; mais il resta campé avec ses guerriers sur le bord du fleuve, sans vouloir se retirer.

Bardus voyant son obstination, fut le trouver à son tour, & lui proposa un autre défi. “ La
„ valeur, lui dit-il, convient à un chef de
„ guerre; mais la patience est encore plus né-

„ ceſſaire aux rois. Puiſque tu veux régner,
„ voyons qui de nous deux portera le plus
„ long-tems cette longue ſolive. „ C'étoit le tronc d'un chêne de trente ans. Carnut le prit ſur ſon dos; mais impatient, il le jeta promptement à terre. Bardus le chargea ſur ſes épaules, & le porta, ſans remuer, juſqu'après le coucher du ſoleil, & bien avant dans la nuit.

Cependant, Carnut & ſes guerriers ne s'en alloient point. Ils paſſèrent ainſi tout l'hiver, occupés de la chaſſe. Le printems venu, ils menaçoient de détruire une ville naiſſante, qui refuſoit de leur obéir; & ils étoient d'autant plus à craindre, qu'ils manquoient alors de nourriture. Bardus ne ſavoit comment s'en défaire, car ils étoient les plus forts. En vain il conſultoit les plus anciens de ſon peuple; perſonne ne pouvoit lui donner de conſeil. Enfin, il expoſa ſon embarras à ſa mere Lutétia, qui étoit fort âgée, mais qui avoit un grand ſens.

Lutétia lui dit: " Mon fils, vous ſavez
„ quantité d'hiſtoires anciennes & curieuſes que
„ je vous ai appriſes dès votre enfance; vous
„ excellez à les chanter: défiez le fils de Ten-
„ dal aux chanſons. „

Bardus fut trouver Carnut, & lui dit: " Fils
„ de Tendal, il ne ſuffit pas à un roi de nour-
„ rir ſes ſujets, & d'être ferme & conſtant dans
„ les travaux; il doit ſavoir bannir de leurs
„ penſées les opinions qui les rendent mal-

„ heureux : car ce ſont les opinions qui font
„ agir les hommes, & qui les rendent bons
„ ou méchans. Voyons qui de toi ou de moi
„ régnera ſur leurs eſprits. Ce ne fut point
„ par des combats qu'Hercule ſe fit ſuivre dans
„ les Gaules; mais par des chants divins, qui
„ ſortoient de ſa bouche comme des chaînes
„ d'or, enchaînoient les oreilles de ceux qui
„ l'écoutoient & les forçoient à le ſuivre. „

Carnut accepta avec joie ce troiſieme défi. Il chanta les combats des dieux du Nord ſur les glaces; les tempêtes de Niorder ſur les mers; les ruſes de Vidar dans les airs; les ravages de Thor ſur la terre, & l'empire de Hœder dans les enfers. Il y joignit le récit de ſes propres victoires, & ſes chants firent paſſer une grande fureur dans le cœur de ſes guerriers, qui paroiſſoient prêts à tout détruire.

Pour le roi Bardus, voici ce qu'il chanta :

„ Je chante l'aube du matin ; les premiers
„ rayons de l'aurore qui ont lui ſur les Gau-
„ les, empire de Pluton ; les bienfaits de Cé-
„ rès, & le malheur de l'enfant Loïs. Ecoutez
„ mes chants, eſprits des fleuves, & répétez-
„ les aux eſprits des montagnes bleues.

„ Cérès venoit de chercher par toute la terre
„ ſa fille Proſerpine. Elle retournoit dans la
„ Sicile où elle étoit adorée. Elle traverſoit
„ les Gaules ſauvages, leurs montagnes ſans
„ chemins, leurs vallées déſertes & leurs ſom-

„ bres forêts, lorſqu'elle ſe trouva arrêtée par „ les eaux de la Seine, ſa nymphe, changée „ en fleuve.

„ Sur la rive oppoſée de la Seine, ſe bai- „ gnoit alors un bel enfant aux cheveux blonds, „ appelé Loïs. Il aimoit à nager dans ſes eaux „ tranſparentes, & à courir tout nu ſur ſes „ pelouſes ſolitaires. Dès qu'il apperçut une „ femme, il fut ſe cacher ſous une touffe de „ roſeaux.

„ Mon bel enfant! lui cria Cérès en ſoupi- „ rant; venez à moi, mon bel enfant! A la „ voix d'une femme affligée, Loïs ſort des ro- „ ſeaux. Il met en rougiſſant ſa peau d'agneau, „ ſuſpendue à un ſaule. Il traverſe la Seine ſur „ un banc de ſable, & préſentant la main à „ Cérès, il lui montre un chemin au milieu „ des eaux.

„ Cérès ayant paſſé le fleuve, donne à l'en- „ fant Loïs un gâteau, une gerbe d'épis & un „ baiſer; puis lui apprend comme le pain ſe „ fait avec le blé, & comme le blé vient „ dans les champs. Grand merci, belle étran- „ gere, lui dit Loïs; je vais porter à ma mere „ vos leçons & vos doux préſens.

„ La mere de Loïs partage avec ſon enfant „ & ſon époux, le gâteau & le baiſer. Le „ pere ravi, cultive un champ, ſeme le blé. „ Bientôt, la terre ſe couvre d'une moiſſon „ dorée, & le bruit ſe répand dans les Gaules

„ qu'une déesse a apporté une plante céleste
„ aux Gaulois.

„ Près de là vivoit un Druide. Il avoit
„ l'inspection des forêts. Il distribuoit aux Gau-
„ lois, pour leur nourriture, les faînes des hê-
„ tres, & les glands des chênes. Quand il vit
„ une terre labourée & une moisson : Que de-
„ viendra ma puissance, dit-il, si les hommes
„ vivent de froment?

„ Il appelle Loïs. Mon bel ami, lui dit-il,
„ où étiez-vous quand vous vîtes l'étrangere
„ aux beaux épis? Loïs, sans malice, le con-
„ duit sur les bords de la Seine. J'étois, dit-il,
„ sous ce saule argenté; je courois sur ces
„ blanches marguerites : je fus me cacher sous
„ ces roseaux, car j'étois nu. Le traître Druide
„ sourit : il saisit Loïs & le noie au fond des
„ eaux.

„ La mere de Loïs ne revoit plus son fils.
„ Elle s'en va dans les bois, & s'écrie : Où êtes-
„ vous, Loïs, Loïs, mon cher enfant? Les seuls
„ échos répetent, Loïs, Loïs, mon cher en-
„ fant! Elle court toute éperdue le long de la
„ Seine. Elle apperçoit sur son rivage une
„ blancheur : Il n'est pas loin, dit-elle; voilà
„ ses fleurs chéries, voilà ses blanches margue-
„ rites. Hélas! c'étoit Loïs, Loïs, son cher
„ enfant!

„ Elle pleure, elle gémit, elle soupire; elle
„ prend dans ses bras tremblans le corps glacé
„ de

„ de Loïs ; elle veut le ranimer contre son
„ cœur : mais le cœur de la mere ne peut
„ plus réchauffer le corps du fils, & le corps
„ du fils glace déja le cœur de la mere : elle
„ est près de mourir. Le Druide monté sur un
„ roc voisin, s'applaudit de sa vengeance.

„ Les dieux ne viennent pas toujours à la voix
„ des malheureux ; mais aux cris d'une mere
„ affligée, Cérès apparut. Loïs, dit-elle, sois
„ la plus belle fleur des Gaules. Aussi-tôt, les
„ joues pâles de Loïs se développent en calice
„ plus blanc que la neige ; ses cheveux blonds
„ se changent en filets d'or. Une odeur suave
„ s'en exhale. Sa taille légere s'éleve vers le
„ ciel ; mais sa tête se penche encore sur les
„ bords du fleuve qu'il a chéris. Loïs de-
„ vient lis.

„ Le prêtre de Pluton voit ce prodige, &
„ n'en est point touché. Il leve vers les dieux
„ superieurs un visage & des yeux irrités. Il
„ blasphême, il menace Cérès ; il alloit porter
„ sur elle une main impie, lorsqu'elle lui cria :
„ Tyran cruel & dur, demeure.

„ A la voix de la déesse, il reste immobile.
„ Mais le roc ému s'entr'ouvre ; les jambes
„ du Druide s'y enfoncent ; son visage barbu
„ & enflammé de colere se dresse vers le ciel
„ en pinceau de pourpre, & les vêtemens qui
„ couvroient ses bras meurtriers, se hérissent
„ d'épines. Le Druide devient chardon.

„ Toi, dit la déesse des blés, qui voulois „ nourrir les hommes comme les bêtes, deviens „ toi-même la pâture des animaux. Sois l'en- „ nemi des moissons après ta mort, comme tu „ le fus pendant ta vie. Pour toi, belle fleur „ de Loïs, sois l'ornement de la Seine, & que „ dans la main de ses rois, ta fleur victorieuse „ l'emporte un jour sur le gui des Druides.

„ Braves suivans de Carnut, venez habiter „ ma ville. La fleur de Loïs parfume mes jar- „ dins ; de jeunes filles chantent jour & nuit „ son aventure dans mes champs. Chacun s'y „ livre à un travail facile & gai ; & mes gre- „ niers aimés de Cérès, rompent sous l'abon- „ dance des blés. „

A peine Bardus avoit fini de chanter, que les guerriers du Nord, qui mouroient de faim, abandonnerent le fils de Tendal, & se firent habitans de Lutétia. “ Oh ! me disoit souvent „ ce bon roi, que n'ai-je ici quelque fameux „ chantre de la Grece ou de l'Egypte, pour „ policer l'esprit de mes sujets ? Rien n'adoucit „ le cœur des hommes comme de beaux chants. „ Quand on sait faire des vers & de belles „ fictions, on n'a pas besoin de sceptre pour „ régner. „

Il me mena voir, avec Céphas, le lieu où il avoit fait planter les arbres & les graines réchappés de notre naufrage. C'étoit sur les flancs d'une colline exposée au midi. Je fus pénétré

de joie quand je vis les arbres que nous avions apportés, pleins de suc & de vigueur. Je reconnus d'abord l'arbre aux coins de Crete, à ses fruits cotonneux & odorans; le noyer de Jupiter, d'un vert lustré; l'avelinier; le figuier; le peuplier; le poirier du mont Ida, avec ses fruits en pyramide : tous ces arbres venoient de l'île de Crete. Il y avoit encore des vignes de Thasos & de jeunes châtaigniers de l'île de Sardaigne. Je voyois un grand pays dans un petit jardin. Il y avoit, parmi ces végétaux, quelques plantes qui étoient mes compatriotes, entre autres, le chanvre & le lin. C'étoient celles qui plaisoient le plus au roi, à cause de leur utilité. Il avoit admiré les toiles qu'on en faisoit en Egypte, plus durables & plus souples que les peaux dont s'habilloient la plupart des Gaulois. Le roi prenoit plaisir à arroser lui-même ces plantes, & à en ôter les mauvaises herbes. Déjà le chanvre d'un beau vert, portoit toutes ses têtes égales à la hauteur d'un homme, & le lin en fleurs couvroit la terre d'un nuage d'azur.

Pendant que nous nous livrions, Céphas & moi, au plaisir d'avoir fait du bien, nous apprîmes que les Bretons, fiers de leurs derniers succès, non contens de disputer aux Gaulois l'empire de la mer qui les sépare, se préparoient à les attaquer par terre, & à remonter la Seine, afin de porter le fer & le feu jusqu'au [illegible]

de leur pays. Ils étoient partis dans un nombre prodigieux de barques, d'un promontoire de leur île, qui n'est séparé du continent que par un petit détroit. Ils côtoyoient le rivage des Gaules, & ils étoient près d'entrer dans la Seine, dont ils savent franchir les dangers en se mettant dans des anses à l'abri des fureurs de Neptune. L'invasion des Bretons fut sue dans toutes les Gaules, au moment où ils commencerent à l'exécuter; car les Gaulois allument des feux sur les montagnes, & par le nombre de ces feux & l'épaisseur de leur fumée, ils donnent des avis qui volent plus promptement que les oiseaux.

A la nouvelle du départ des Bretons, les troupes confédérées des Gaules se mirent en route, pour défendre l'embouchure de la Seine. Elles marchoient sous les enseignes de leurs chefs : c'étoient des peaux de loup, d'ours, de vautour, d'aigle, ou de quelque autre animal mal-faisant, suspendues au bout d'une gaule. Celle du roi Bardus & de son île, étoit la figure d'un vaisseau, symbole du commerce. Céphas & moi, nous accompagnâmes le roi dans cette expédition. En peu de jours, toutes les troupes Gauloises se rassemblerent sur le bord de la mer.

Trois avis furent ouverts pour la défense de son rivage. Le premier, fut d'y enfoncer des pieux, pour empêcher les Bretons de débar-

quer, ce qui étoit d'une facile exécution, attendu que nous étions en grand nombre, & que la forêt étoit voisine. Le deuxieme, fut de les combattre au moment où ils débarqueroient. Le troisieme, de ne pas exposer les troupes à découvert à la descente des ennemis, mais de les attaquer, lorsqu'ayant mis pied à terre, ils s'engageroient dans les bois & les vallées. Aucun de ces avis ne fut suivi; car la discorde étoit parmi les chefs des Gaulois. Tous vouloient commander, & aucun d'eux n'étoit disposé à obéir. Pendant qu'ils délibéroient, l'ennemi parut, & il débarqua pendant qu'ils se mettoient en ordre.

Nous étions perdus sans Céphas. Avant l'arrivée des Bretons, il avoit conseillé au roi Bardus de diviser en deux sa troupe, composée des habitans de Lutétia, de se mettre en embuscade avec la meilleure partie dans les bois qui couvroient le revers de la montagne d'Iléva; tandis que lui Céphas combattroit les ennemis avec l'autre partie, jointe au reste des Gaulois. Je priai Céphas de détacher de sa division les jeunes gens qui brûloient comme moi d'en venir aux mains, & de m'en donner le commandement. Je ne crains point les dangers, lui disois-je. J'ai passé par toutes les épreuves que les prêtres de Thebes font subir aux initiés, & je n'ai point eu peur. Céphas balança quelques momens. Enfin, il me confia les jeunes gens

de sa troupe, en leur recommandant, ainsi qu'à moi, de ne pas s'écarter de sa division.

L'ennemi cependant mit pied à terre. A sa vue, beaucoup de Gaulois s'avancerent vers lui, en jetant de grands cris; mais comme ils l'attaquoient par petites troupes, ils en furent aisément répoussés; & il auroit été impossible d'en rallier un seul, s'ils n'étoient venus se remettre en ordre derriere nous. Nous apperçûmes bientôt les Bretons qui marchoient pour nous attaquer. Les jeunes gens que je commandois s'ébranlerent alors, & nous marchâmes aux Bretons sans nous embarrasser si le reste des Gaulois nous suivoit. Quand nous fûmes à la portée du trait, nous vîmes que les ennemis ne formoient qu'une seule colonne, longue, grosse & épaisse, qui s'avançoit vers nous à petits pas, tandis que leurs barques se hâtoient d'entrer dans le fleuve, pour nous prendre à revers. Je l'avoue, je fus ébranlé à la vue de cette multitude de barbares demi-nus, peints de rouge & de bleu, qui marchoient en silence dans le plus grand ordre. Mais lorsqu'il sortit tout-à-coup de cette colonne silencieuse des nuées de dards, de fleches, de cailloux & de balles de plomb, qui renverserent plusieurs d'entre nous en les perçant de part en part, alors mes compagnons prirent la fuite. J'allois oublier moi-même que j'avois l'exemple à leur donner, lorsque je vis Céphas à mes côtés; il étoit

ſuivi de toute l'armée. " Invoquons Hercule, „ me dit il, & chargeons. „ La préſence de mon ami me rendit tout mon courage. Je reſtai à mon poſte, & nous chargeâmes, les piques baiſſées. Le premier ennemi que je rencontrai, fut un habitant des îles Hébrides. Il étoit d'une taille giganteſque. L'aſpect de ſes armes inſpiroit l'horreur : ſes épaules & ſa tête étoient couvertes d'une peau de raie épineuſe ; il portoit au cou un collier de mâchoires d'hommes, & il avoit pour lance le tronc d'un jeune ſapin, armé d'une dent de baleine. " Que demandes-tu à Hercule, me dit-il ? Le voici „ qui vient à toi. „ En même-tems, il me porta un coup de ſon énorme lance avec tant de furie, que, ſi elle m'eût atteint, elle m'eût cloué à la terre, où elle entra bien avant. Pendant qu'il s'efforçoit de la ramener à lui, je lui perçai la gorge de l'épieu dont j'étois armé : il en ſortit auſſi-tôt un jet de ſang noir & épais ; & ce Breton tomba en mordant la terre, & en blaſphémant les dieux.

Cependant, nos troupes réunies en un ſeul corps, étoient aux priſes avec la colonne des ennemis. Les maſſues frappoient les maſſues, les boucliers pouſſoient les boucliers, les lances ſe croiſoient avec les lances. Ainſi deux fiers taureaux ſe diſputent l'empire des prairies : leurs cornes ſont entrelacées ; leurs fronts ſe heurtent ; ils ſe pouſſent en mugiſſant ; & ſoit

qu'ils reculent ou qu'ils avancent, aucun d'eux ne se sépare de son rival. Ainsi nous combattions corps-à-corps. Cependant, cette colonne qui nous surpassoit en nombre, nous accabloit de son poids, lorsque le roi Bardus la vint charger en queue, à la tête de ses soldats qui jetoient de grands cris. Aussi-tôt une terreur panique saisit ces barbares qui avoient cru nous envelopper, & qui l'étoient eux-mêmes. Ils abandonnerent leurs rangs & s'enfuirent vers les bords de la mer, pour regagner leurs barques, qui étoient loin de là. On en fit alors un grand massacre, & on en prit beaucoup de prisonniers.

Après la bataille, je dis à Céphas : Les Gaulois doivent la victoire au conseil que vous avez donné au roi ; pour moi, je vous dois l'honneur. J'avois demandé un poste que je ne connoissois pas. Il falloit y donner l'exemple ; & j'en étois incapable, lorsque votre présence m'a rassuré. Je croyois que les initiations de l'Egypte m'avoient fortifié contre tous les dangers, mais il est aisé d'être brave dans un péril dont on est sûr de sortir. Céphas me répondit : „ O Amasis ! il y a plus de force à avouer ses „ fautes, qu'il n'y a de foiblesse à les com„ mettre. C'est Hercule qui nous a donné la „ victoire ; mais après lui, c'est la surprise „ qui a ôté le courage à nos ennemis, & qui „ avoit ébranlé le vôtre. La valeur militaire

„ s'apprend par l'exercice, comme toutes les „ autres vertus. Nous devons, en tout tems, „ nous méfier de nous-mêmes. En vain nous „ nous appuyons sur notre expérience; nous „ ne devons compter que sur le secours des „ dieux. Pendant que nous nous cuirassons d'un „ côté, la fortune nous frappe de l'autre. La „ seule confiance dans les dieux couvre un „ homme tout entier. „

On consacra à Hercule une partie des dépouilles des Bretons. Les Druides vouloient qu'on brûlât les ennemis prisonniers, parce que ceux-ci en usent de même à l'égard des Gaulois qu'ils ont pris dans les batailles. Mais je me présentai dans l'assemblée des Gaulois & je leur dis : " O peuples! vous voyez par mon exem- „ ple si les dieux approuvent les sacrifices hu- „ mains. Ils ont remis la victoire dans vos „ mains généreuses : les souillerez-vous dans „ le sang des malheureux? N'y a-t-il pas eu „ assez de sang versé dans la fureur du com- „ bat! En répandrez-vous maintenant sans co- „ lere, & dans la joie du triomphe? Vos en- „ nemis immolent leurs prisonniers. Surpassez- „ les en générosité comme vous les surpassez „ en courage. „ Les Iarles & tous les guerriers applaudirent à mes paroles. Ils déciderent que les prisonniers de guerre seroient désarmés & réduits à l'esclavage.

Je fus donc cause qu'on abolit la loi qui les

condamnoit au feu. C'étoit auſſi à mon occaſion qu'on avoit abrogé la coutume de ſacrifier des innocens à Mars, & de réduire les naufragés en ſervitude. Ainſi, je fus trois fois utile aux hommes dans les Gaules; une fois par mes ſuccès, & deux fois par mes malheurs: tant il eſt vrai que les dieux tirent le bien du mal quand il leur plaît!

Nous revînmes à Lutétia, comblés par les peuples d'honneurs & d'applaudiſſemens. Le premier ſoin du roi, à ſon arrivée, fut de nous mener voir ſon jardin. La plupart de nos arbres étoient en rapport. Il admira d'abord comment la nature avoit préſervé leurs fruits de l'attaque des oiſeaux. La châtaigne, encore en lait, étoit couverte de cuir, & d'une coque épineuſe. La noix tendre, étoit protégée par une dure coquille & par un brou amer. Les fruits mous étoient défendus avant leur maturité, par leur âpreté, leur acidité ou leur verdeur. Ceux qui étoient mûrs, invitoient à les cueillir. Les abricots dorés, les pêches veloutées & les coins cotonneux, exhaloient les plus doux parfums. Les rameaux du prunier étoient couverts de fruits violets, ſaupoudrés de poudre blanche. Les grappes, déjà vermeilles, pendoient à la vigne; & ſur les larges feuilles du figuier, la figue entr'ouverte laiſſoit couler ſon ſuc en gouttes de miel & de criſtal. " On voit bien, dit
" le roi, que ces fruits ſont des préſens des

„ dieux. Ils ne font pas, comme les femences
„ des arbres de nos forêts, à une hauteur où
„ on ne puiffe atteindre (21). Ils font à la portée
„ de la main. Leurs riantes couleurs appellent
„ les yeux, leurs doux parfums l'odorat, & ils
„ femblent formés pour la bouche par leur for-
„ me & leur rondeur. „ Mais quand ce bon roi en eut favouré le goût : " O vrai préfent
„ de Jupiter, dit-il, aucun mets préparé par
„ l'homme ne leur eft comparable ! Ils furpaf-
„ fent en douceur le miel & la crême. O mes
„ chers amis, mes refpectables hôtes, vous
„ m'avez donné plus que mon royaume ! Vous
„ avez apporté dans les Gaules fauvages une
„ portion de la délicieufe Egypte. Je préfere
„ un feul de ces arbres à toutes les mines d'é-
„ tain qui rendent les Bretons fi riches & fi
„ fiers. „

Il fit appeler les principaux habitans de la cité, & il voulut que chacun d'eux goûtât de ces fruits merveilleux. Il leur recommanda d'en conferver précieufement les femences, & de les mettre en terre dans leur faifon. A la joie de ce bon roi & de fon peuple, je fentis que le plus grand plaifir de l'homme étoit de faire du bien à fes femblables.

Céphas me dit : " Il eft tems de montrer à
„ mes compatriotes l'ufage des arts de l'Egypte.
„ J'ai fauvé du vaiffeau naufragé la plupart de
„ nos machines ; mais jufqu'ici elles font ref-

„ tées inutiles, ſans que j'oſaſſe même les re-
„ garder; car elles me rappeloient trop vive-
„ ment le ſouvenir de votre perte. Voici le
„ moment de nous en ſervir. Ces fromens ſont
„ mûrs; cette chéneviere & ces lins ne tarde-
„ ront pas à l'être. „

Quand on eut recueilli ces plantes, nous apprîmes au roi & à ſon peuple l'uſage des moulins pour réduire le blé en farine, & les divers apprêts qu'on donne à la pâte pour en faire du pain (22). Avant notre arrivée, les Gaulois mondoient le blé, l'avoine & l'orge de leurs écorces, en les battant avec des pilons de bois dans des troncs d'arbres creuſés, & ils ſe contentoient de faire bouillir ces grains pour leur nourriture. Nous leur montrâmes enſuite à faire rouir le chanvre dans l'eau, pour le ſéparer de ſon chaume, à le ſécher, à le briſer, à le teiller, à le corder, à le filer & à tordre enſemble pluſieurs de ſes fils, pour en faire des cordes. Nous leur fîmes voir comme ces cordes, par leur force & leur ſoupleſſe, deviennent propres à être les nerfs de toutes les machines. Nous leur enſeignâmes à étendre les fils du lin ſur des métiers, pour en faire de la toile au moyen de la navette, & comme ces doux travaux ſont paſſer aux jeunes filles les longues nuits de l'hiver dans l'innocence & dans la joie.

Nous leur apprîmes l'uſage de la tarriere, de

de l'herminette, du rabot & de la scie inven-ventée par l'ingénieux Dédale, comme ces outils donnent à l'homme de nouvelles mains, & façonnent à son usage une multitude d'arbres dont les bois se perdent dans les forêts. Nous leur enseignâmes à tirer de leur tronc noueux de grosses vis & de lourds pressoirs, propres à exprimer le jus d'une infinité de fruits, & à extraire des huiles des plus durs noyaux. Ils ne recueillirent pas beaucoup de raisins de nos vignes; mais nous leur donnâmes un grand desir d'en multiplier les seps, non-seulement par l'excellence de leurs fruits, mais en leur faisant goûter des vins de Crete & de l'île de Thasos, que nous avions sauvés dans des urnes.

Après leur avoir montré l'usage d'une infinité de biens que la nature a placés sur la terre à la vue de l'homme, nous leur apprîmes à découvrir ceux qu'elle a mis sous ses pieds; comment on peut trouver de l'eau dans les lieux les plus éloignés des fleuves, au moyen des puits inventés par Danaüs; de quelle maniere on découvre les métaux ensevelis dans le sein de la terre; comment, après les avoir fait fondre en lingots, on les forge sur l'enclume, pour les diviser en tables & en lames; comment, par des travaux plus faciles, l'argile se façonne, sur la roue du potier, en figures et en vases de toutes les formes. Nous les surpri-

mes bien davantage en leur montrant des bouteilles de verre, faites avec du fable & des cailloux. Ils étoient ravis d'étonnement de voir la liqueur qu'elles renfermoient fe manifefter à la vue, & échapper à la main.

Mais quand nous leur lûmes les livres de Mercure Trifmégifte, qui parlent des arts libéraux & des fciences naturelles, ce fut alors que leur admiration n'eut plus de bornes. D'abord, ils ne pouvoient comprendre que la parole pût fortir d'un livre muet, & que les penfées des premiers Egyptiens euffent pu fe tranfmettre jufqu'à eux fur des feuilles fragiles de papyrus. Quand ils entendirent enfuite le récit de nos découvertes, qu'ils virent les prodiges de la mécanique qui remue avec de petits leviers les plus lourds fardeaux, & ceux de la géométrie qui mefure des diftances inacceffibles, ils étoient hors d'eux-mêmes. Les merveilles de la chymie & de la magie, les divers phénomenes de la phyfique, les faifoient paffer de raviffement en raviffement. Mais lorfque nous leur eûmes prédit une éclipfe de lune, qu'ils regardoient avant notre arrivée comme une défaillance accidentale de cette planete, & qu'ils virent, au moment que nous leur indiquâmes, l'aftre de la nuit s'obfcurcir dans un ciel ferein, ils tomberent à nos pieds en difant : ,, Certainement, vous êtes des dieux ! ,, Omfi, ce jeune Druide qui avoit paru fi fenfible à

mes malheurs, aſſiſtoit à toutes nos inſtructions. Il nous dit : " A vos lumieres & à vos bienfaits, je ſuis tenté de vous prendre pour
,, quelques-uns des dieux ſupérieurs ; mais aux
,, maux que vous avez ſoufferts, je vois que
,, vous n'êtes que des hommes comme nous.
,, Sans doute vous avez trouvé quelque moyen
,, de monter dans le ciel, ou les habitans du
,, ciel ſont deſcendus dans l'heureuſe Egypte,
,, pour vous communiquer tant de biens & tant
,, de lumieres. Vos ſciences & vos arts ſurpaſ-
,, ſent notre intelligence, & ne peuvent être
,, que les effets d'un pouvoir divin. Vous êtes
,, les enfans chéris des dieux ſupérieurs : pour
,, nous, Jupiter nous a abandonnés aux dieux
,, infernaux. Notre pays eſt couvert de ſtériles
,, forêts habitées par des génies mal-faiſans,
,, qui ſement notre vie de diſcordes, de guer-
,, res civiles, de terreurs, d'ignorances & d'o-
,, pinions malheureuſes. Notre ſort eſt mille fois
,, plus déplorable que celui des bêtes qui, vê-
,, tues, logées & nourries par la nature, ſui-
,, vent leur inſtinct ſans s'égarer & ne craignent
,, point les enfers. ,,

,, Les dieux, lui répondit Céphas, n'ont été
,, injuſtes envers aucun pays, ni à l'égard d'au-
,, cun homme. Chaque pays a des biens qui
,, lui ſont particuliers, & qui ſervent à entre-
,, tenir la communication entre tous les peu-
,, ples, par des échanges réciproques. La Gaule

„ a des métaux que l'Egypte n'a pas; ses fo-
„ rêts sont plus belles; ses troupeaux ont plus
„ de lait, & ses brebis plus de toisons. Mais
„ dans quelque lieu que l'homme habite, son
„ partage est toujours fort supérieur à celui des
„ bêtes, parce qu'il a une raison qui se déve-
„ loppe à proportion des obstacles qu'elle sur-
„ monte; qu'il peut seul des animaux appliquer
„ à son usage des moyens auxquels rien ne
„ peut résister, tels que le feu. Ainsi, Jupiter
„ lui a donné l'empire sur la terre en éclairant
„ sa raison de l'intelligence même de la natu-
„ re, & en ne confiant qu'à lui l'élément qui
„ en est le premier moteur. „

Céphas parla ensuite à Omsi & aux Gaulois des récompenses réservées dans un autre monde à la vertu & à la bienfaisance, & des punitions destinées au vice & à la tyrannie; de la métempsycose, & des autres mysteres de la religion de l'Egypte, autant qu'il est permis à un étranger de les connoître. Les Gaulois consolés par ses discours & par nos présens, nous appeloient leurs bienfaiteurs, leurs peres, les vraies interprétes des dieux. Le roi Bardus nous dit: " Je ne veux adorer que Jupiter. Puisque
„ Jupiter aime les hommes, il doit protéger
„ particuliérement les rois qui sont chargés du
„ bonheur des nations. Je veux aussi honorer
„ Isis, qui a apporté ses bienfaits sur la terre,
„ afin qu'elle présente au roi des dieux les

„ vœux de mon peuple. „ En même-tems, il ordonna qu'on élevât un temple (25) à Isis à quelque distance de la ville, au milieu de la forêt; qu'on y plaçât sa statue, avec l'enfant Orus dans ses bras, telle que nous l'avions apportée dans le vaisseau; qu'elle fût servie avec toutes les cérémonies de l'Egypte; que ses prêtresses, vêtues de lin, l'honorassent nuit & jour par des chants & par une vie pure, qui approche l'homme des dieux.

Ensuite, il voulut apprendre à connoître & à tracer les caractères ioniques. Il fut si frappé de l'utilité de l'écriture, que dans un transport de sa joie, il chanta ces vers :

„ Voici des caractères magiques qui peuvent „ évoquer les morts du sein des tombeaux. Ils „ nous apprendront ce que nos peres ont pensé „ il y a mille ans, & dans mille ans, ils instruiront nos enfans de ce que nous pensons „ aujourd'hui. Il n'y a point de flèche qui aille „ aussi loin, ni de lance aussi forte. Ils atteindront un homme retranché au haut d'une „ montagne; ils pénetrent dans la tête malgré „ le casque, & traversent le cœur malgré la „ cuirasse. Ils calment les séditions, ils donnent „ de sages conseils, ils font aimer, ils consolent, ils fortifient; mais si quelque homme „ méchant en fait usage, ils produisent un effet contraire. „

„ Mon fils, me dit un jour ce bon roi, les

„ lunes de ton pays font-elles plus belles que „ les nôtres ? Te reste-t-il quelque chose à re- „ gretter en Egypte ? Tu nous en a apporté ce „ qu'il y a de meilleur : les plantes, les arts „ & les sciences. L'Egypte toute entiere doit „ être ici pour toi. Reste avec nous. Tu ré- „ gneras après moi sur les Gaules. Je n'ai d'au- „ tre enfant qu'une fille unique qui s'appelle Go- „ tha : je te la donnerai en mariage. Crois-moi, „ un peuple vaut mieux qu'une famille, & une „ bonne femme qu'une patrie. Gotha demeure „ dans cette île là-bas, dont on apperçoit d'ici „ les arbres ; car il convient qu'une jeune fille „ soit élevée loin des hommes, & sur tout „ loin de la côur des rois. „

Le désir de faire le bonheur d'un peuple suspendit en moi l'amour de la patrie. Je consultai Céphas, qui approuva les vues du roi. Je priai donc ce prince de me faire conduire au lieu qu'habitoit sa fille, afin que, suivant la coutume des Egyptiens, je pusse me rendre agréable à celle qui devoit être un jour la compagne de mes peines & de mes plaisirs. Le roi chargea une vieille femme qui venoit chaque jour au palais chercher des vivres pour Gotha, de me conduire chez elle. Cette vieille me fit embarquer avec elle, dans un bateau chargé de provisions, & nous laissant aller au cours du fleuve, nous abordâmes en peu de tems dans l'île où demeuroit la fille du roi Bardus. On

appeloit cette île, l'île aux Cygnes, parce que ces oiseaux venoient au printems faire leurs nids dans les roseaux qui bordoient ses rivages, & qu'en tout tems ils paissoient l'*anserina potentilla* (24) qui y croît abondamment. Nous mîmes pied à terre, & nous apperçûmes la princesse assise sous des aunes, au milieu d'une pelouse toute jaune des fleurs de l'anserina. Elle étoit entourée de cygnes qu'elle appeloit à elle, en leur jetant des grains d'avoine. Quoiqu'elle fût à l'ombre des arbres, elle surpassoit ces oiseaux en blancheur, par l'éclat de son teint, & de sa robe qui étoit d'hermine. Ses cheveux étoient du plus beau noir; ils étoient ceints, ainsi que sa robe, d'un ruban rouge. Deux femmes qui l'accompagnoient à quelque distance vinrent au-devant de nous. L'une attacha notre bateau aux branches d'un saule; & l'autre, me prenant par la main, me conduisit vers sa maîtresse. La jeune princesse me fit asseoir sur l'herbe, auprès d'elle; après quoi, elle me présenta de la farine de millet bouillie, un canard rôti sur des écorces de bouleau, avec du lait de chevre dans une corne d'élan. Elle attendit ensuite, sans me rien dire, que je m'expliquasse sur le sujet de ma visite.

Quand j'eus goûté, suivant l'usage, aux mets qu'elle m'avoit offerts, je lui dis: « O belle Gotha, je désire devenir le gendre du roi votre pere; & je viens de son consente-

„ ment, favoir fi ma recherche vous fera
„ agréable? „

La fille du roi Bardus baiffa les yeux, & me répondit : “ O étranger! je fuis demandée
„ en mariage par plufieurs Iarles, qui font tous
„ les jours à mon pere de grands préfens pour
„ m'obtenir; mais je n'en aime aucun. Ils ne
„ favent que fe battre. Pour toi, je crois, fi
„ tu deviens mon époux, que tu feras mon
„ bonheur, puifque tu fais déjà celui de mon
„ peuple. Tu m'apprendras les arts de l'Egyp-
„ te, & je deviendrai femblable à la bonne Ifis
„ de ton pays, dont on dit tant de bien dans
„ les Gaules. „

Après avoir ainfi parlé, elle regarda mes habits, admira la fineffe de leur tiffu, & les fit examiner à fes femmes, qui levoient les mains au ciel de furprife. Elle ajouta enfuite, en me regardant : “ Quoique tu viennes d'un pays
„ rempli de toutes fortes de richeffes & d'in-
„ duftrie, il ne faut pas croire que je man-
„ que de rien, & que je fois moi-même dé-
„ pourvue d'intelligence. Mon pere m'a élevée
„ dans l'amour du travail, & il me fait vivre
„ dans l'abondance de toutes chofes.

En même-tems, elle me fit entrer dans fon palais, où vingt de fes femmes étoient occupées à lui plumer des oifeaux de riviere, & à lui faire des parures & des robes de leur plumage. Elle me montra des corbeilles & des nat-

tes de jonc très-fin, qu'elle avoit elle-même tissues; des vases d'étain en quantité; cent peaux de loups, de marthes & de renards, avec vingt peaux d'ours. " Tous ces biens, me dit-elle, „ t'appartiendront si tu m'épouses; mais ce sera „ à condition que tu n'auras point d'autre femme que moi, que tu ne m'obligeras point de „ travailler à la terre, ni d'aller chercher les „ peaux des cerfs & des bœufs sauvages que „ tu auras tués dans les forêts; car ce sont des „ usages auxquels les maris assujettissent leurs „ femmes dans ce pays, & qui ne me plaisent „ point du tout : que si tu t'ennuies un jour „ de vivre avec moi, tu me remettras dans „ cette île où tu es venu me chercher, & où „ mon plaisir est de nourrir des cygnes, & de „ chanter les louanges de la Seine, nymphe „ de Cérès. „

Je souris en moi-même de la naïveté de la fille du roi Bardus, & à la vue de tout ce qu'elle appeloit des biens; mais comme la véritable richesse d'une femme est l'amour du travail, la simplicité, la franchise, la douceur, & qu'il n'y a aucune dot qui soit comparable à ces vertus, je lui répondis : " O belle Gotha, „ le mariage, chez les Egyptiens, est une union „ égale, un partage commun de biens & de „ maux. Vous me serez chere comme la moitié „ de moi-même. „ Je lui fis présent alors d'un écheveau de lin, crû & préparé dans les par-

dins du roi ſon pere. Elle le prit avec joie, & me dit : " Mon ami, je filerai ce lin, & j'en ,, ferai une robe pour le jour de mes noces. ,, Elle me préſenta à ſon tour ce chien que vous voyez, ſi couvert de poils, qu'à peine on lui voit les yeux. Elle me dit : " Ce chien s'ap- ,, pelle Gallus, il deſcend d'une race très-fidel- ,, le. Il te ſuivra par-tout, ſur la terre, ſur la ,, neige & dans l'eau. Il t'accompagnera à la ,, chaſſe, & même dans les combats. Il te ſera ,, en tout tems un fidele compagnon & un ſym- ,, bole de mon amour. ,, Comme la fin du jour approchoit, elle m'avertit de me retirer, de ne point deſcendre à l'avenir par le fleuve, mais d'aller par terre le long du rivage, juſque vis-à-vis de ſon île, où ſes femmes viendroient me chercher, afin de cacher notre bonheur aux jaloux. Je pris congé d'elle, & je m'en revins chez moi en formant dans mon eſprit mille projets agréables.

Un jour que j'allois la voir par un des ſentiers de la forêt, ſuivant ſon conſeil, je rencontrai un des principaux Jarles, accompagné de quantité de ſes vaſſaux. Ils étoient armés comme s'ils euſſent été en guerre. Pour moi, j'étois ſans armes, comme un homme qui eſt en paix avec tout le monde, & qui ne ſonge qu'à faire l'amour. Cet Jarle s'avança vers moi d'un air fier, & me dit : " Que viens-tu faire ,, dans ce pays de guerriers, avec tes arts de

„ femme? Prétends-tu nous apprendre à filer le „ lin, & obtenir, pour ta récompense, la belle „ Gotha? Je m'appelle Torstun. J'étois un des „ compagnons de Ca[illegible]. Je me suis trouvé à „ vingt-deux combats de mer & à trente duels. „ J'ai combattu trois fois contre Vittiking, ce „ roi fameux du Nord. Je veux porter ta che- „ velure aux pieds du dieu Mars, auquel tu „ as échappé, & boire dans ton crâne le lait „ de mes troupeaux. „

Après un discours si brutal, je crus que ce barbare alloit m'assassiner; mais joignant la loyauté à la férocité, il ôta son casque & sa cuirasse, qui étoient de peau de bœuf, & me présenta deux épées nues, en m'en donnant le choix.

Il étoit inutile de parler raison à un jaloux & à un furieux. J'invoquai en moi-même Jupiter, le protecteur des étrangers; & choisissant l'épée la plus courte, mais la plus légere, quoiqu'à peine je pusse la manier, nous commençâmes un combat terrible, tandis que ses vaisseaux nous environnoient comme témoins, en attendant que la terre rougît du sang de leur chef, ou de celui de leur hôte.

Je songeai d'abord à désarmer mon ennemi, pour épargner sa vie, mais il ne m'en laissa pas le maître; la colere le mettoit hors de lui. Le premier coup qu'il voulut me porter, [illegible] un grand éclat d'un chêne voisin. J[illegible]

l'atteinte de son épée, en baissant la tête. Ce mouvement redoubla son insolence. " Quand tu ,, t'inclinerois, me dit-il, jusqu'aux enfers, tu ,, ne saurois m'échapper. ,, Alors, prenant son épée à deux mains, il se précipita sur moi avec fureur; mais Jupiter donnant le calme à mes sens, je parai du fort de mon épée le coup dont il vouloit m'accabler, & lui en présentant la pointe, il s'en perça lui-même bien avant dans la poitrine. Deux ruisseaux de sang sortirent à-la-fois de sa blessure & de sa bouche; il tomba sur le dos, ses mains lâcherent son épée, ses yeux se tournerent vers le ciel, & il expira. Aussi-tôt, ses vassaux environnerent son corps en jetant de grands cris. Mais ils me laisserent aller sans me faire aucun mal; car il regne beaucoup de générosité parmi ces barbares. Je me retirai à la cité, en déplorant ma victoire.

Je rendis compte à Céphas & au roi de ce qui venoit de m'arriver. " Ces Iarles, dit le ,, roi, me donnent bien du souci. Ils tyrannisent mon peuple. S'il y a quelque mauvais ,, sujet dans le pays, ils ne manquent pas de ,, l'attirer à eux, pour fortifier leur parti. Ils ,, se rendent quelquefois redoutables à moi-même. Mais les Druides le sont encore davantage. Personne ici n'ose rien faire sans leur ,, aveu. Comment m'y prendre pour affoiblir ces ,, deux puissances? J'ai cru qu'en augmentant

,, celle

„ celle des Iarles, j'oppoferois une digue à celle „ des Druides; mais le contraire eft arrivé. La „ puiffance des Druides eft augmentée. Il fem- „ ble que l'une & l'autre s'accordent pour éten- „ dre fon oppreffion fur mon peuple, & jufqu' „ fur mes hôtes. O étranger, me dit-il, vous „ ne l'avez que trop éprouvé! „ Puis fe tour- nant vers Céphas: “ O mon ami, ajouta-t-il, „ vous qui avez acquis dans vos voyages l'ex- „ périence néceffaire au gouvernement des hom- „ mes, donnez quelques confeils à un roi qui „ n'eft jamais forti de fon pays. Oh! je fens „ que les rois devroient voyager. „

„ O roi, répondit Céphas, je vous dévoi- „ lerai une partie de la politique & de la phi- „ lofophie de l'Égypte. Une des loix fondamen- „ tales de la nature, eft que tout foit gouverné „ par des contraires. Ce font des contraires que „ réfulte l'harmonie du monde. Il en eft de „ même de celle des nations. La puiffance des „ armes & celle de la religion fe combattent „ chez tous les peuples. Ces deux puiffances „ font néceffaires pour la confervation de l'é- „ tat. Lorfque le peuple eft opprimé par fes „ chefs, il fe réfugie vers fes prêtres; & lorf- „ qu'il eft opprimé par fes prêtres, il fe réfu- „ gie vers fes chefs. La puiffance des Druides „ a donc augmenté chez vous par celle même „ des Iarles; car ces deux puiffances fe balan- „ cent par-tout. Si vous voulez donc diminuer

„ l'une des deux, loin d'augmenter celle qui lui „ eſt oppoſée, ainſi que vous l'aviez fait, il „ faut, au contraire, l'affoiblir.

„ Il y a un moyen encore plus ſimple & „ plus ſûr de diminuer à-la-fois les deux puiſ- „ ſances qui vous ſont ombrage. C'eſt de rendre „ votre peuple heureux; car il n'ira plus cher- „ cher de protection hors de vous, & ces deux „ puiſſances ſe détruiront bientôt, puiſqu'elles „ ne doivent leur influence qu'à l'opinion de „ ce même peuple. Vous en viendrez à bout, „ en donnant aux Gaulois des moyens abon- „ dans de ſubſiſtance, par l'établiſſement des „ arts, qui adouciſſent la vie, & ſur-tout, en „ honorant & favoriſant l'agriculture, qui en „ eſt le ſoutien. Votre peuple vivant dans l'a- „ bondance, les Iarles & les Druides s'y trou- „ veront auſſi. Lorſque ces deux corps ſeront „ contens de leur ſort, ils ne chercheront point „ à troubler celui des autres; ils n'auront plus „ à leur diſpoſition cette foule d'hommes mi- „ ſérables, demi-nus & à moitié morts de faim, „ qui, pour avoir de quoi vivre, ſont toujours „ prêts à ſervir la violence des uns, ou la ſu- „ perſtition des autres. Il réſultera de cette po- „ litique humaine, que votre propre puiſſance, „ fortifiée de celle d'un peuple que vous ren- „ drez heureux par vos ſoins, anéantira celle „ des Iarles & des Druides. Dans toute monar- „ chie bien réglée, le pouvoir du roi eſt dans

„ le peuple, & celui du peuple dans le roi. „ Vous ramenerez alors vos nobles & vos prê- „ tres à leurs fonctions naturelles. Les Iarles „ défendront la nation au-dehors, & ne l'op- „ primeront plus au-dedans : & les Druides ne „ gouverneront plus les Gaulois par la terreur; „ mais ils les consoleront, & les aideront, par „ leurs lumieres & leurs conseils, à supporter „ les maux de la vie, ainsi que doivent faire „ les ministres de toute religion.

„ C'est par cette politique que l'Egypte est „ parvenue à un degré de puissance & de féli- „ cité qui l'a rendue le centre des nations, „ & que la sagesse de ses prêtres s'est rendue re- „ commandable par toute la terre. Souvenez- „ vous donc de cette maxime : que tout excès „ dans le pouvoir d'un corps religieux ou mi- „ litaire, vient du malheur du peuple, parce „ que toute puissance vient de lui. Vous ne dé- „ truirez cet excès, qu'en rendant le peuple „ heureux.

„ Lorsque votre autorité sera suffisamment „ établie, conférez-en une partie à des ma- „ gistrats, choisis parmi les plus gens de bien. „ Veillez sur-tout sur l'éducation des enfans de „ votre peuple; mais gardez-vous de la con- „ fier au premier venu qui voudra s'en char- „ ger, & encore moins à aucun corps parti- „ culier, tel que celui des Druides, dont les „ intérêts sont toujours différens de ceux de

„ l'état. Confidérez l'éducation des enfans de „ votre peuple, comme la partie la plus pré- „ cieufe de votre adminiftration. C'eft elle feule „ qui forme les citoyens. Les meilleures loix „ ne font rien fans elle.

„ En attendant que vous puiffiez jeter d'une „ maniere folide les fondemens du bonbeur des „ Gaulois, oppofez quelques digues à leurs „ maux. Inftituez beaucoup de fêtes, qui les „ diffipent par des chants & par des danfes. „ Balancez l'influence réunie des Iarles & des „ Druides, par celle des femmes. Aidez cel- „ les-ci à fortir de leur efclavage domeftique. „ Qu'elles affiftent aux feftins, aux affemblées „ & même aux fêtes religieufes. Leur douceur „ naturelle affoiblira peu-à-peu la férocité des „ mœurs & de la religion. „

Le roi répondit à Céphas : " Vos obferva- „ tions font pleines de vérité, & vos maximes „ de fageffe. J'en profiterai. Je veux rendre „ cette ville fameufe par fon induftrie. En at- „ tendant, mon peuple ne demande pas mieux „ que de fe réjouir & de chanter; je lui ferai „ moi-même des chanfons. Quant aux femmes, „ je crois véritablement qu'elles peuvent m'ai- „ der beaucoup. C'eft par elles que je com- „ mencerai à rendre mon peuple heureux, au „ moins par les mœurs, fi je ne le peux par „ les loix. „

Pendant que ce bon roi parloit, nous apper-

çûmes sur le bord opposé de la Seine, le corps de Torstan. Il étoit tout nu, & paroissoit sur l'herbe comme un monceau de neige. Ses amis & ses vassaux l'entouroient, & jetoient de tems en tems des cris affreux. Un de ses amis traversa le fleuve dans une barque, & vint dire au roi : " Le sang se paie par le sang ; que „ l'Egyptien périsse ! „ Le roi ne répondit rien à cet homme ; mais quand il fut parti, il me dit : " Votre défense a été légitime ; mais ce „ seroit ma propre injure, que je serois obligé „ de m'éloigner. Si vous restez, vous serez, „ par les loix, obligé de vous battre successive- „ ment avec tous les parens de Torstan, qui „ sont nombreux, & vous succomberez tôt ou „ tard. D'un autre côté, si je vous défends „ contre eux, ainsi que je le ferai, vous en- „ trainerez cette ville naissante dans votre „ perte ; car les parens, les amis & les vassaux „ de Torstan ne manqueront pas de l'assiéger, „ & il se joindra à eux beaucoup de Gaulois „ que les Druides irrités contre vous excitent „ à la vengeance. Cependant, soyez sûr que „ vous trouverez ici des hommes qui ne vous „ abandonneront pas dans le plus grand dan- „ ger. „

Aussi-tôt, il donna des ordres pour la sûreté de la ville, & on vit accourir sur ses remparts tous les habitans, disposés à soutenir un siege en ma faveur. Ici, ils faisoient des amas de

cailloux; là, ils plaçoient de grandes arbaletes, & de longues poutres armées de pointes de fer. Cependant, nous voyions arriver le long de la Seine une grande foule de peuple. C'étoient les amis, les parens, les vassaux de Torstan, avec leurs esclaves, les partisans des Druides, ceux qui étoient jaloux de l'établissement du roi, & ceux qui, par inconstance, aiment la nouveauté. Les uns descendoient le fleuve en barques; d'autres traversoient la forêt en longues colonnes. Tous venoient s'établir sur les rivages voisins de Lutétia, & ils étoient en nombre infini. Il m'étoit impossible désormais de m'échapper. Il ne falloit pas compter d'y réussir à la faveur des ténebres; car, dès que la nuit fut venue, les mécontens allumerent une multitude de feux, dont le fleuve étoit éclairé jusqu'au fond de son canal.

Dans cette perplexité, je formai en moi-même une résolution qui fut agréable à Jupiter. Comme je n'attendois plus rien des hommes, je résolus de me jeter entre les bras de la vertu, & de sauver cette ville naissante en allant me livrer seul aux ennemis. A peine eus-je mis ma confiance dans les dieux, qu'ils vinrent à mon secours.

Omfi se présenta devant nous, tenant à la main une branche de chêne, sur laquelle avoit crû une branche de gui. A la vue de cet arbrisseau qui avoit pensé m'être si fatal, je fris-

sonnai : mais je ne savois pas que l'on doit souvent son salut à qui l'on a dû sa perte, comme aussi l'on doit souvent sa perte à qui l'on a dû son salut. " O roi ! dit Omfi, ô Cephas ! soyez „ tranquilles ; j'apporte de quoi sauver votre „ ami. Jeune etranger, me dit-il, quand toutes „ les Gaules seroient conjurées contre toi, „ voici de quoi les traverser sans qu'aucun de „ tes ennemis ose seulement te regarder en face. „ C'est ce rameau de gui qui a cru sur cette „ branche de chêne. Je vais te raconter d'où „ vient le pouvoir de cette plante, également „ redoutable aux hommes (25) & aux dieux „ de ce [illegible]. Un jour Balder raconta à sa mere „ Friga qu'il avoit songé qu'il mouroit. Friga „ conjura le feu, les metaux, les pierres, les „ maladies, l'eau, les animaux, les serpens, „ de ne faire aucun mal à son fils ; & les con„ jurations de Friga étoient si puissantes, que „ rien ne pouvoit leur resister. Balder alloit „ donc dans les combats des dieux, au milieu „ des traits, sans rien craindre. Loke, son en„ nemi, voulut en savoir la raison. Il prit la „ forme d'une vieille, & vint trouver Friga. „ Il lui dit : " Dans les combats, les traits & „ les rochers tombent sur votre fils Balder, „ sans lui faire de mal. Je le crois bien, dit „ Friga ; toutes ces choses me l'ont juré. Il n'y „ a rien dans la nature qui puisse l'offenser. J'ai „ obtenu cette grace de tout ce qui a [illegible]

„ puiſſance. Il n'y a qu'un petit arbuſte à qui „ je ne l'ai pas demandée, parce qu'il m'a „ paru trop foible. Il étoit ſur l'écorce d'un „ chêne ; à peine avoit-il une racine. Il vivoit „ ſans terre. Il s'appelle Miſtiltein. C'étoit le „ gui. Ainſi parla Friga. Loke auſſi-tôt courut „ chercher cet arbuſte ; & venant à l'aſſemblée „ des dieux pendant qu'ils combattoient contre „ l'invulnérable Balder, car leurs jeux ſont des „ combats, il s'approcha de l'aveugle Hœder. „ Pourquoi, lui dit-il, ne lances-tu pas auſſi des „ traits à Balder? Je ſuis aveugle, répondit „ Hœder, & je n'ai point d'armes. Loke lui „ préſente le gui de chêne, & lui dit : Balder „ eſt devant toi. L'aveugle Hœder lance le gui : „ Balder tombe percé & ſans vie. Ainſi le fils „ invulnérable d'une déeſſe fut tué par une „ branche de gui lancée par un aveugle. Voilà „ l'origine du reſpect porté dans les Gaules à „ cet arbriſſeau.

„ Plains, ô étranger ! un peuple gouverné „ par la crainte, au défaut de la raiſon. J'avois „ cru, à ton arrivée, que tu en ferois naître „ l'empire par les arts de l'Egypte, & voir „ l'accompliſſement d'un ancien oracle fameux „ parmi nous, qui prédit à cette ville les plus „ grandes deſtinées ; que ſes temples s'éleve- „ ront au-deſſus des forêts ; qu'elle réunira dans „ ſon ſein des hommes de toutes les nations ; „ que l'ignorant viendra y chercher des lumie-

„ res, l'infortuné des consolations, & que les „ dieux s'y communiqueront aux hommes com„ me dans l'heureuse Egypte. Mais ces tems „ sont encore bien éloignés. „

Le roi nous dit, à Céphas & à moi : " O „ mes amis, profitez promptement du secours „ qu'Omsi vous apporte. „ En même-tems, il nous fit préparer une barque armée de bons rameurs. Il nous donna deux demi-piques de bois de frêne, qu'il avoit ferrées lui-même, & deux lingots d'or, qui étoient les premiers fruits de son commerce. Il chargea ensuite des hommes de confiance de nous conduire chez les Vénétiens. " Ce sont, nous dit-il, les meil„ leurs navigateurs des Gaules. Ils vous donne„ ront les moyens de retourner dans votre „ pays ; car leurs vaisseaux vont dans la Mé„ diterranée. C'est d'ailleurs un bon peuple. „ Pour vous, ô mes amis ! vos noms seront à „ jamais célebres dans les Gaules. Je chante„ rai Céphas & Amasis ; & pendant que je vi„ vrai, leurs noms retentiront souvent sur ces „ rivages. „

Ainsi nous prîmes congé de ce bon roi, & d'Omsi mon libérateur. Ils nous accompagnerent jusqu'au bord de la Seine en versant des larmes, ainsi que nous. Pendant que nous traversions la ville, une foule de peuple nous suivoit en nous donnant les plus tendres marques d'affection. Les femmes portoient leurs petits

enfans dans leurs bras & sur leurs épaules, & nous montroient en pleurant les pieces de lin dont ils étoient vêtus. Nous dimes adieu au roi Bardus & à Omsi, qui ne pouvoient se résoudre à se séparer de nous. Nous les vîmes long-tems sur la tour la plus élevée de la ville, qui nous faisoient signe des mains pour nous dire adieu.

A peine nous avions débordé l'île, que les amis de Torstan se jeterent dans une multitude de barques, & vinrent nous attaquer en poussant des cris effroyables. Mais à la vue de l'arbrisseau sacré que je portois dans mes mains, & que j'élevois en l'air, ils tomboient prosternés au fond de leurs bateaux, comme s'ils eussent été frappés par un pouvoir divin; tant la superstition a de force sur des esprits séduits. Nous passâmes ainsi au milieu d'eux, sans courir le moindre risque.

Nous remontâmes le fleuve pendant un jour. Ensuite, ayant mis pied à terre, nous nous dirigeâmes vers l'occident, à travers des forêts presque impraticables. Leur sol étoit çà & là couvert d'arbres renversés par le tems. Il étoit tapissé par-tout de mousses épaisses & pleines d'eau, où nous enfoncions quelquefois jusqu'aux genoux. Les chemins qui divisent ces forêts & qui servent de limites à différentes nations des Gaules, étoient si peu fréquentés, que de grands arbres y avoient poussé. Les peu-

ples qui les habitoient étoient encore plus sauvages que leur pays. Ils n'avoient d'autres temples que quelque if frappé de la foudre, ou un vieux chêne dans les branches duquel quelque Druide avoit placé une tête de bœuf avec ses cornes. Lorsque, la nuit, le feuillage de ces arbres étoit agité par les vents, & éclairé par la lumiere de la lune, ils s'imaginoient voir les esprits & les dieux de ces forêts. Alors, saisis d'une terreur religieuse, ils se prosternoient à terre, & adoroient en tremblant ces vains fantômes de leur imagination. Nos conducteurs mêmes n'eussent jamais osé traverser ces lieux, que la religion leur rendoit redoutables, s'ils n'avoient été rassurés bien plus par la branche de gui que je portois, que par nos raisons.

Nous ne trouvâmes, en traversant les Gaules, aucun culte raisonnable de la divinité, si ce n'est qu'un soir, en arrivant sur le haut d'une montagne couverte de neige, nous y apperçûmes un feu au milieu d'un bois de hêtres & de sapins. Un rocher mousseux, taillé en forme d'autel, lui servoit de foyer. Il y avoit autour, de grands amas de bois sec, & des peaux d'ours & de loups étoient suspendues aux rameaux des arbres voisins. On n'appercevoit d'ailleurs autour de cette solitude, dans toute l'étendue de l'horizon, aucune marque du séjour des hommes. Nos guides nous dirent

que ce lieu étoit consacré au Dieu des voyageurs. Ce mot de consacré me fit frémir. Je dis à Céphas : Eloignons-nous d'ici. Tout autel m'est suspect dans les Gaules. Je n'honore désormais la divinité que dans les temples de l'Egypte. Céphas me répondit : " Fuyez toute ,, religion qui asservit un homme à un autre ,, homme au nom de la divinité, fût-ce même ,, en Egypte ; mais par-tout où l'homme est ,, servi, Dieu est dignement honoré, fût-ce ,, même dans les Gaules. Par-tout, le bonheur ,, des hommes fait la gloire de Dieu. Pour ,, moi, je sacrifie à tous les autels où l'on sou- ,, lage les maux du genre humain. ,, Alors, il se prosterna & fit sa priere ; ensuite, il jeta dans le feu un tronçon de sapin & des branches de genevrier, qui parfumerent les airs en pétillant. J'imitai son exemple ; après quoi, nous fûmes nous asseoir au pied du rocher, dans un lieu tapissé de mousse & abrité du vent du nord, & nous étant couverts des peaux suspendues aux arbres, malgré la rigueur du froid, nous passâmes la nuit fort chaudement. Le matin venu, nos guides nous dirent que nous marcherions jusqu'au soir sur des hauteurs semblables, sans trouver ni bois, ni feu, ni habitation. Nous bénîmes une seconde fois la Providence, de l'asyle qu'elle nous avoit donné ; nous remîmes religieusement nos pelleteries aux rameaux des sapins ; nous jetâmes de nouveau bois

bois dans le foyer ; & avant de nous mettre en route, je gravai ces mots sur l'écorce d'un hêtre.

CÉPHAS ET AMASIS
ONT ADORÉ ICI LE DIEU
QUI PREND SOIN DES VOYAGEURS.

Nous passâmes successivement chez les Carnutes, les Cénomanes, les Diablintes, les Redons, les Curiosolites, les habitans de Dariorigum, & enfin, nous arrivâmes à l'extrémité occidentale de la Gaule, chez les Vénétiens. Les Vénétiens sont les plus habiles navigateurs de ces mers. Ils ont même fondé une colonie de leur nom, au fond du golfe Adriatique (27). Dès qu'ils furent que nous étions les amis du roi Bardus, ils nous comblerent d'amitiés. Ils nous offrirent de nous ramener directement en Egypte, où ils ont porté leur commerce ; mais comme ils trafiquoient aussi dans la Grece, Céphas me dit : " Allons en Grece ; nous y
„ aurons des occasions fréquentes de retourner
„ dans votre patrie. Les Grecs sont amis des
„ Egyptiens. Ils doivent à l'Egypte les fonda-
„ teurs les plus illustres de leurs villes. Cécrops
„ a donné des lois à Athenes, & Inachus à
„ Argos. C'est à Argos que regne Agamemnon,
„ dont la réputation est répandue par toute la
„ terre. Nous l'y verrons couvert de gloire au
„ sein de sa famille, & entouré de rois & de

„ héros. S'il eſt encore au ſiege de Troye, ſes „ vaiſſeaux nous rameneront aiſément dans votre „ tre patrie. Vous avez vu le dernier degré „ de civiliſation en Egypte, la barbarie dans „ les Gaules; vous trouverez en Grece une „ politeſſe & une élégance qui vous charmeront. „ ront. Vous aurez ainſi le ſpectacle des trois „ périodes que parcourent la plupart des nations. „ tions. Dans la premiere, elles ſont au-deſſous „ de la nature; elles y atteignent dans la ſeconde; „ conde; elles vont au-delà dans la troiſieme. „

Les vues de Céphas flattoient trop mon ambition pour la gloire, pour ne pas ſaiſir l'occaſion de connoître des hommes auſſi fameux que les Grecs, & ſur-tout qu'Agamemnon. J'attendis avec impatience le retour des jours favorables à la navigation; car nous étions arrivés en hiver chez les Vénétiens. Nous paſsâmes cette ſaiſon dans des feſtins continuels, ſuivant l'uſage de ces peuples. Dès que le printems fut venu, nous nous embarquâmes pour Argos. Avant de quitter les Gaules, nous apprîmes que notre départ de Lutétia avoit fait naître la tranquillité dans les états du roi Bardus; mais que ſa fille la belle Gotha s'étoit retirée avec ſes femmes dans le temple d'Iſis, à laquelle elle s'étoit conſacrée, & que nuit & jour elle faiſoit retentir la forêt de ſes chants harmonieux.

Je fus très-ſenſible au chagrin de ce bon roi,

qui perdoit sa fille par un effet même de notre arrivée dans son pays, qui devoit le couvrir un jour de gloire; & j'éprouvai moi-même la vérité de cette ancienne maxime, que la considération publique ne s'acquiert qu'aux dépens du bonheur domestique.

Après une navigation assez longue, nous rentrâmes dans le detroit d'Hercule. Je sentis une joie vive à la vue du ciel de l'Afrique, qui me rappeloit le climat de ma patrie. Nous vîmes les hautes montagnes de la Mauritanie, Arbila, située au détroit d'Hercule, & celles qu'on nomme les Sept Freres, parce qu'elles sont d'une égale hauteur. Elles sont couvertes depuis leur sommet jusqu'au bord de la mer, de palmiers chargés de dattes. Nous découvrîmes les riches côteaux de la Numidie, qui se couronnent deux fois par an, de moissons qui croissent à l'ombre des oliviers, tandis que des haras de superbes chevaux paissent en toute saison dans leurs vallées toujours vertes. Nous côtoyâmes les bords de la Syrte, où croît le fruit délicieux du Lothos, qui fait, dit-on, oublier la patrie aux etrangers qui en mangent. Bientôt nous apperçûmes les sables de la Libye, au milieu desquels sont placés les jardins enchantés des Hespérides, comme si la nature se plaisoit a faire contraster les contrées les plus arides avec les plus fécondes. Nous entendions la nuit les rugissemens des tigres & des lions, qui ve-

noient ſe baigner dans la mer ; & au lever de l'aurore, nous les voyions ſe retirer vers les montagnes.

Mais la férocité de ces animaux n'approchoit pas de celle des hommes de ces régions. Les uns immolent leurs enfans à Saturne ; d'autres enſeveliſſent les femmes toutes vives dans les tombeaux de leurs époux. Il y en a qui, à la mort de leurs rois, égorgent tous ceux qui les ont ſervis. D'autres tâchent d'attirer les étrangers ſur leurs rivages, pour les dévorer. Nous penſâmes un jour être la proie de ces antropophages ; car pendant que nous étions deſcendus à terre, & que nous échangions paiſiblement avec eux de l'étain & du fer pour diverſes ſortes de fruits excellens qui croiſſent dans leur pays, ils nous dreſſerent une embuſcade dont nous ne ſortîmes qu'avec bien de la peine. Depuis cet événement, nous n'osâmes débarquer ſur ces côtes inhoſpitalieres, que la nature a placées en vain ſous un ſi beau ciel.

J'étois ſi irrité des traverſes de mon voyage entrepris pour le bonheur des hommes, & ſurtout de cette derniere perfidie, que je dis à Céphas : Je crois toute la terre, excepté l'Egypte, couverte de barbares. Je crois que des opinions abſurdes, des religions inhumaines & des mœurs féroces, ſont le partage naturel de tous les peuples ; & ſans doute la volonté de Jupiter eſt qu'ils y ſoient abandonnés pour tou-

jours : car il les a divisés en tant de langues différentes, que l'homme le plus bienfaisant, loin de pouvoir les réformer, ne peut pas seulement s'en faire entendre.

Céphas me répondit : " N'accusons point Ju-
„ piter des maux des hommes. Notre esprit est
„ si borné, que quoique nous sentions quel-
„ quefois que nous sommes mal, il nous est
„ impossible d'imaginer comment nous pour-
„ rions être mieux. Si nous ôtions un seul des
„ maux naturels qui nous choquent, nous ver-
„ rions naître de son absence mille autres maux
„ plus dangereux. Les peuples ne s'entendent
„ point; c'est un mal, selon vous : mais s'ils
„ parloient tous le même langage, les impos-
„ tures, les erreurs, les préjugés, les opinions
„ cruelles, particulieres à chaque nation, se
„ répandroient par toute la terre. La confusion
„ générale qui est dans les paroles, seroit alors
„ dans les pensées. „ Il me montra une grappe
de raisin : " Jupiter, dit-il, a divisé le genre
„ humain en plusieurs langues, comme il a
„ divisé en plusieurs grains cette grappe, qui
„ renferme un grand nombre de semences,
„ afin que si une partie de ces semences se
„ trouvoit attaquée par la corruption, l'autre
„ en fût préservée. (27)

„ Jupiter n'a divisé le langage des hommes,
„ qu'afin qu'ils pussent toujours entendre celui
„ de la nature. Par-tout la nature parle à leur

„ cœur, éclaire la raiſon, & leur montre le
„ bonheur dans un commerce mutuel de bons
„ offices. Par-tout, au contraire, les paſſions
„ des peuples dépravent leurs cœurs, obſcur-
„ ciſſent leurs lumieres, les rempliſſent de
„ haines, de guerres, de diſcordes & de ſu-
„ perſtitions, en ne leur montrant le bonheur
„ que dans leur intérêt perſonnel & dans la
„ ruine d'autrui.

„ La diviſion des langues empêche ces maux
„ particuliers de devenir univerſels; & s'ils
„ ſont permanens chez quelques peuples, c'eſt
„ qu'il y a des corps ambitieux qui en profi-
„ tent; car l'erreur & le vice ſont étrangers
„ à l'homme. L'office de la vertu eſt de dé-
„ truire ces maux. Sans le vice, la vertu n'au-
„ roit guere d'exercice ſur la terre. Vous allez
„ arriver chez les Grecs. Si ce qu'on a dit
„ d'eux eſt véritable, vous trouverez dans
„ leurs mœurs une politeſſe & une élégance
„ qui vous raviront. Rien ne doit être égal à
„ la vertu de ſes héros, exercée par de longs
„ malheurs. „

Tout ce que j'avois éprouvé juſqu'alors de la barbarie des nations, redoubloit le déſir que j'avois d'arriver à Argos, & de voir le grand Agamemnon heureux au milieu de ſa famille. Déjà nous appercevions le cap de Ténare, & nous étions près de le doubler, lorſqu'un vent furieux d'Afrique nous jeta ſur les Strophades.

Nous voyions la mer se briser contre les rochers qui environnent ces îles. Tantôt, en se retirant, elle en découvroit les fondemens caverneux : tantôt, s'élevant tout-à-coup, elle les couvroit, en rugissant, d'une vaste nappe d'écume. Cependant nos matelots s'obstinoient, malgré la tempête, à atteindre le cap de Ténare, lorsqu'un tourbillon de vent déchira nos voiles. Alors, nous avons été forcés de relâcher à Stenyclaros.

De ce port, nous nous sommes mis en route pour nous rendre à Argos par terre. C'est en allant à ce séjour du roi des rois, que nous vous avons rencontré, ô bon berger ! Maintenant, nous désirons vous accompagner au mont Lycée, afin de voir l'assemblée d'un peuple dont les bergers ont des mœurs si hospitalieres & si polies. En disant ces dernieres paroles, Amasis regarda Céphas, qui les approuva d'un signe de tête.

Tirtée dit à Amasis : " Mon fils, votre récit „ nous a beaucoup touchés ; vous avez dû en „ juger par nos larmes. Les Arcadiens ont été „ plus malheureux que les Gaulois. Nous n'ou„ blierons jamais le regne de Lycaon, changé „ jadis en loup, en punition de sa cruauté. „ Mais ce sujet nous meneroit maintenant trop „ loin. Je remercie Jupiter de vous avoir dis„ posé, ainsi que votre ami, à passer demain „ la journée avec nous au mont Lycée. Vous

„ n'y verrez ni palais, ni ville royale, & en-
„ core moins des ſauvages & des Druides;
„ mais des gazons, des bois, des ruiſſeaux, &
„ des bergers qui vous recevront de bon cœur.
„ Puiſſiez-vous prolonger long-tems votre ſé-
„ jour parmi nous! Vous trouverez demain, à
„ la fête de Jupiter, des hommes de toutes les
„ parties de la Grece, & des Arcadiens bien
„ plus inſtruits que moi, qui connoîtront ſans
„ doute la ville d'Argos. Pour moi, je vous
„ l'avoue, je n'ai jamais oui parler du ſiege
„ de Troye ni de la gloire d'Agamemnon, dont
„ on parle, dites-vous, par toute la terre. Je
„ ne me ſuis occupé que du bonheur de ma
„ famille & de celui de mes voiſins. Je ne
„ connois que les prairies & les troupeaux. Ja-
„ mais je n'ai porté ma curioſité hors de mon
„ pays. La vôtre, qui vous a jeté ſi jeune au
„ milieu des nations étrangeres, eſt digne d'un
„ dieu ou d'un roi. „

Alors, Tirtée ſe tournant vers ſa fille, lui dit: " Cyanée, apportez-nous la coupe d'Her-
„ cule. „ Cyanée ſe leva auſſi-tôt, courut la chercher, & la préſenta à ſon pere d'un air riant. Tirtée la remplit de vin; puis s'adreſſant aux deux voyageurs, il leur dit: " Her-
„ cule a voyagé comme vous, mes chers hôtes.
„ Il eſt venu dans cette cabane; il s'y eſt re-
„ poſé lorſqu'il pourſuivit, pendant un an,
„ la biche aux pieds d'airain du mont Eri-

„ manthe. Il a bu dans cette coupe : vous êtes „ dignes d'y boire après lui. Je ne m'en sers „ qu'aux grandes fêtes, & je ne la présente „ qu'à mes amis. Aucun étranger n'y a bu „ avant vous. „ Il dit, & il offrit la coupe à Céphas. Elle étoit de bois de hêtre, & tenoit une sciate de vin. Hercule la vidoit d'une seule haleine ; mais Céphas, Amasis & Tirtée eurent assez de peine à la vider, en y buvant deux fois tour-à-tour.

Tirtée ensuite conduisit ses hôtes dans une chambre voisine. Elle étoit éclairée par une fenêtre fermée d'une claie de roseaux, à travers laquelle on appercevoit, au clair de la lune, dans la plaine voisine, les îles de l'Alphée. Il y avoit dans cette chambre deux bons lits, avec des couvertures d'une laine chaude & légere. Alors, Tirtée prit congé de ses hôtes, en souhaitant que Morphée versât sur eux ses plus doux pavots. Quand Amasis fut seul avec Céphas, il lui parla avec transport de la tranquillité de ce vallon, de la bonté du berger, de la sensibilité & des graces de sa jeune fille, à laquelle il ne trouvoit rien de comparable, & des plaisirs qu'il se promettoit le lendemain à la fête de Jupiter, où il se flattoit de voir un peuple entier aussi heureux que cette famille solitaire. Ces agréables entretiens leur auroient fait passer à l'un & à l'autre la nuit sans dormir, malgré les fatigues de leur voyage, s'ils

n'avoient été invités au fommeil par la douce clarté de la lune qui luifoit à travers la fênêtre, par le murmure du vent dans le feuillage des peupliers, & par le bruit lointain de l'Achéloüs, dont la fouree fe précipite en mugiffant du haut du mont Lycée.



NOTES.

(1) *Au fond couloit un ruiſſeau appelé Achéloüs.* Il y avoit en Grece pluſieurs fleuves & ruiſſeaux de ce nom. Il ne faut pas confondre ce ruiſſeau qui ſortoit du mont Lycée avec le fleuve du même nom, qui deſcendoit du Pinde & ſéparoit l'Etolie de l'Acarnanie. Ce fleuve Achéloüs, ſelon la fable, ſe changea en taureau pour diſputer à Hercule, Déjanire fille d'Œnée roi d'Etolie. Mais Hercule, l'ayant ſaiſi par une de ſes cornes, la lui rompit; & le fleuve déſarmé fut obligé, pour ravoir ſa corne, de lui donner une de celles de la chevre Amalthée. Les Grecs voiloient les vérités naturelles ſous des fables ingénieuſes. Voici le ſens de celle-ci. Les Grecs donnoient le nom d'Achéloüs à pluſieurs fleuves, du mot (Ἀγέλη agélê) qui ſignifie troupeau de bœufs, ou à cauſe du mugiſſement de leurs eaux, ou plutôt, parce que leurs têtes ſe ſéparent ordinairement, comme celle des bœufs en cornes ou embouchures, qui facilitent leur confluence entre eux ou dans la mer, ainſi que nous l'avons obſervé dans nos études précédentes. Or, l'Achéloüs étant ſujet à ſe déborder, Hercule, ami d'Œnée roi d'Etolie, tira de ce fleuve, ſuivant Strabon, un canal d'arroſement qui affoiblit une de ſes embouchures, ce qui fit dire qu'Hercule lui avoit rompu une de ſes cornes. Mais comme, d'un autre côté, il réſulta de ce canal beaucoup de fertilité pour le pays, les Grecs ajouterent qu'Achéloüs, à la place de

ſa corne de taureau, avoit donné en échange celle de la chevre Amalthée, qui, comme on ſait, étoit le ſymbole de l'abondance.

(2) *Memnon pour lequel on conſtruiſoit à Thebes un ſuperbe tombeau.* Memnon, fils de Tithon & de l'Aurore, fut tué au ſiege de Troye par Achille. On lui érigea à Thebes en Egypte, un ſuperbe tombeau, dont les ruines ſubſiſtent encore ſur les bords du Nil, dans un lieu appelé par les anciens Memnonium; & aujourd'hui, par les Arabes, Médinet Habou; c'eſt-à-dire, ville du Pere. On y voit les débris coloſſaux de ſa ſtatue, d'où ſortoient autrefois des ſons harmonieux au lever de l'aurore.

Je me propoſe de faire ici quelques obſervations au ſujet du bruit que produiſoit cette ſtatue, parce qu'il intéreſſe particuliérement l'Etude de la Nature. D'abord, on ne peut révoquer ce fait en doute. L'Anglois Richard Pockocke qui vit en 1738 les reſtes du Memnonium, dont il nous a donné une deſcription auſſi détaillée qu'on puiſſe la faire aujourd'hui, rapporte ſur l'effet merveilleux de la ſtatue de Memnon, pluſieurs autorités des anciens, que voici en abrégé.

Strabon dit qu'il y avoit dans le Memnonium, entre autres figures coloſſales, deux ſtatues à peu de diſtance l'une de l'autre; que la partie ſupérieure de l'une avoit été renverſée, & qu'il ſortoit une fois le jour, de ſon piédeſtal, un bruit pareil à celui qu'on entend lorſqu'on frappe ſur quelque choſe de dur. Il ouit lui-même le ſon, étant ſur le lieu avec Ælius Gallus; mais il ne put ſavoir s'il venoit, ou de la baſe, ou de la ſtatue, ou de ceux qui étoient autour.

Pline

Pline le naturaliste, bien plus circonspect qu'on ne le croit, lorsqu'il s'agit d'attester un fait extraordinaire, se contente de rapporter celui-ci sur la foi publique, en employant ces expressions de doute : *Narratur*, *ut putant*, *dicunt*, dont il se sert si fréquemment dans son ouvrage. C'est en parlant de la pierre de basalte, hist. nat. l. 36, ch. 7.

Invenit eadem Ægyptus in Æthiopiâ quem vocant basalten ferrei coloris atque duritiæ....

Non absimilis illi narratur in Thebis, delubro Serapis, ut putant, Memnonis statuâ dicatus; quem quotidiano solis ortu contactum radiis crepare dicunt.

» Les Egyptiens trouvent aussi en Ethiopie une » pierre appelée basalte, qui a la couleur & la » dureté du fer....

» On raconte que c'est de cette même pierre » qu'est faite à Thebes, dans le temple de Sérapis, » la statue de Memnon, qui, dit-on, fait du bruit » chaque jour, lorsqu'elle est touchée par les rayons » du soleil levant. »

Juvénal, si en garde contre les superstitions, & sur-tout contre celles de l'Egypte, adopte ce fait dans sa satyre 15[e], qu'il a dirigée contre ces mêmes superstitions.

Effigies sacri nitet aurea cercopitheci,
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

» Le simulacre doré d'un singe sacré, à longue » queue, brille encore, où résonnent les cordes » magiques de la moitié de la statue de Memnon, » dans l'ancienne Thebes ensevelie sous les débris » de ses cent portes. »

Pausanias rapporte que ce fut Cambyse qui brisa cette statue; que la moitié du tronc étoit par terre;

que l'autre moitié rendoit tous les jours, au lever du ſoleil, un ſon pareil à celui que rend la corde d'un arc, qui caſſe, pour être trop tendue.

Philoſtrate en parle comme témoin. Il dit, dans la vie d'Apollonius de Thyane, que le Memnonium étoit non-ſeulement un temple, mais un forum; c'eſt-à-dire un lieu de très-grande étendue, ayant ſes places publiques, ſes bâtimens particuliers, &c. Car les temples, dans l'antiquité, avoient beaucoup de dépendances extérieures, des bois qui leur étoient conſacrés, des logemens pour les prêtres, les victimes & pour recevoir les étrangers. Philoſtrate aſſure qu'il vit la ſtatue de Memnon entiere, ce qui ſuppoſe que de ſon tems on en avoit réparé la partie ſupérieure. Il la repréſente ſous la forme d'un jeune homme aſſis, qui regardoit le ſoleil levant. Elle étoit de pierre noire. Elle avoit ſes deux pieds de niveau, comme toutes les ſtatues anciennement faites avant Dédale, qui le premier, dit-on, porta les pieds des ſtatues l'un devant l'autre. Ses deux mains étoient appuyées ſur ſes cuiſſes, comme ſi elle vouloit ſe lever.

On auroit cru, à ſes yeux & à ſa bouche, qu'elle alloit parler. Philoſtrate & ſes compagnons de voyage, ne furent point ſurpris de l'attitude de cette ſtatue, parce qu'ils ignoroient ſa vertu: mais lorſque les rayons du ſoleil levant vinrent à darder ſur ſa tête, ils ne furent pas plutôt arrivés à ſa bouche, qu'elle parla en effet, ce qui leur parut un prodige.

Ainſi voilà une ſuite d'auteurs graves depuis Strabon qui vivoit ſous Auguſte, juſqu'à Philoſtrate ſous Caracalla & Géta, c'eſt-à-dire, pendant un eſpace de deux cents ans, qui affirment

que la ſtatue de Memnon faiſoit du bruit au lever de l'aurore.

Pour Richard Pockocke qui n'en vit que la moitié en 1738, il la trouva dans le même état que Strabon l'avoit vue, environ 1738 ans auparavant, excepté qu'il n'en ſortoit aucun ſon. Il dit qu'elle eſt d'une eſpece particuliere de granit dur & poreux, tel qu'il n'en avoit jamais vu, qui reſſemble beaucoup à la pierre d'aigle. A 30 pieds d'elle, au nord, il y a, ainſi que du tems de Strabon, une autre ſtatue coloſſale entiere, bâtie de cinq aſſiſes de pierres, dont le piédeſtal a 30 pieds de long & 17 de large. Mais le piédeſtal de la ſtatue mutilée, qui eſt celle de Memnon, a 33 pieds de long ſur 19 pieds de largeur. Il eſt d'une ſeule piece, quoique fendu à 10 pieds du dos de la ſtatue. Pockocke ne parle point de la hauteur de ces piédeſtaux, ſans doute parce qu'ils ſont encombrés dans les ſables, ou plutôt parce que l'action perpétuelle & inſenſible de la peſanteur, les aura fait enfoncer dans la terre, ainſi qu'on le remarque à tous les anciens monumens qui ne ſont point fondés ſur le roc vif. Cet effet s'obſerve même ſur les canons & ſur les piles de boulets poſés ſur le ſol de nos arſenaux, qui s'y enterrent au bout de quelques années, s'ils ne ſont ſupportés par de bonnes plate-formes.

Quant au reſte de la ſtatue de Memnon, voici les dimenſions que Pockocke en donne.

Depuis la plante des pieds juſqu'à la cheville, 2 pieds 6. p.

Idem, juſqu'au cou-de-pied, 4 pieds.

Idem, juſqu'au haut du genou, 19 pieds.

Le pied a 5 pieds de largeur, & la jambe 4 pieds d'épaiſſeur.

Il y a apparence que Pockocke rapporte ces dimensions au pied anglois, ce qui les diminue à-peu-près d'un onzieme. Au reste, il trouva sur le piédestal, les jambes & les pieds de la statue, plusieurs inscriptions en caracteres inconnus; d'autres très-anciennes, grecques & latines, assez mal gravées, qui sont des témoignages de ceux qui ont entendu le son qu'elle rendoit.

Les restes du Memnonium offrant tout autour, jusqu'à une grande distance, des ruines d'une immense & étrange architecture, des excavations dans le roc vif, qui sont partie d'un temple, de grands pans de murs renversés & à moitié détruits, & d'autres debout; une porte pyramidale, des avenues, des piliers carrés, surmontés de statues dont la tête est brisée, qui tiennent un lituus d'une main & un fouet de l'autre, comme celle d'Osiris. Plus loin, des débris de figures gigantesques épars sur la terre, des têtes de 6 pieds de diametre & de 11 pieds de longueur, des épaules larges de 21 pieds, des oreilles humaines de 3 pieds de long & de 16 pouces de large; d'autres figures qui semblent sortir de terre, dont on ne voit que les bonnets phrygiens. Tous ces ouvrages gigantesques sont faits des matériaux les plus précieux, de marbre noir & blanc, de marbre tout noir, de marbre tacheté de rouge, de granit noir, de granit jaune, & sont chargés la plupart de hiéroglyphes. Quels sentimens de respect & d'admiration devoient produire sur des peuples superstitieux ces énormes & mystérieuses fabriques, surtout, lorsque dans leurs parvis silencieux on entendoit, aux premiers rayons de l'aurore, des sons plaintifs sortir d'une poitrine de pierre, & le colossal Memnon soupirer à la vue de sa mere.

Ce fait eſt trop bien atteſté & a duré trop longtems, pour qu'on puiſſe le révoquer en doute. Cependant, pluſieurs ſavans l'ont attribué à quelque artifice extérieur & momentané des prêtres de Thebes. Il paroît même que Strabon, témoin du bruit de la ſtatue, le donne à entendre. En effet, nous ſavons que les ventriloques peuvent, ſans remuer les levres, faire ouïr des paroles & des bruits qui ſemblent venir de bien loin, quoiqu'ils les produiſent de fort près. Pour moi, quelque durable qu'on ſuppoſe l'effet merveilleux de la ſtatue de Memnon, je le conçois produit par l'aurore, & facile à imiter ſans qu'on ſoit obligé d'en renouveller l'artifice qu'après des ſiecles. On ſait que les prêtres de l'Egypte faiſoient une étude particuliere de la nature ; qu'ils en avoient fait une ſcience connue ſous le nom de magie, dont ils ſe réſervoient la connoiſſance. Ils n'ignoroient pas ſans doute l'effet de la dilatation des métaux, & entre autres du fer, que le froid raccourcit & que la chaleur alonge. Ils pouvoient avoir placé dans la grande baſe de la ſtatue de Memnon, une longue verge de fer en ſpirale, & ſuſceptible, par ſon étendue, de ſe contracter & de ſe dilater à la plus légere action du froid & de la chaleur.

Ce moyen étoit ſuffiſant pour y faire réſonner quelque timbre de métal. Leurs ſtatues coloſſales étant creuſes en partie, comme on le voit au ſphinx, près des pyramides du Caire, ils y pouvoient diſpoſer toutes ſortes de machines. La pierre même de la ſtatue de Memnon étant, ſelon Pline, un baſalte qui a la dureté & la couleur du fer, peut fort bien ſe contracter & ſe dilater comme ce métal, dont elle paroît compoſée. Elle eſt certainement d'une nature différente des autres pier-

res, puiſque Pockocke, qui en avoit obſervé de toutes les eſpeces, dit qu'il n'en avoit jamais vu de ſemblable. Il lui attribue un caractere particulier de dureté & de poroſité qui convient en général aux pierres ferrugineuſes. Elle pouvoit donc être ſuſceptible de contraction & de dilatation, & avoir ainſi en elle-même un principe de mouvement, ſur-tout au lever de l'aurore, où le contraſte du froid de la nuit & des premiers rayons du ſoleil levant, a le plus d'action.

Cet effet devoit être infaillible ſous un ciel comme celui de la haute Egypte, où il ne pleut preſque jamais. Les ſons de la ſtatue de Memnon, au moment où le ſoleil paroiſſoit ſur l'horizon de Thebes, n'avoient donc rien de plus merveilleux que l'exploſion du canon du Palais Royal, & celle du mortier du Jardin du Roi au moment où le ſoleil paſſe au méridien de Paris. Avec un verre ardent, des mêches & de la poudre à canon, on pourroit rendre, au milieu d'un déſert, une ſtatue de Jupiter foudroyante, à tel jour de l'année & même à telle heure du jour & de la nuit que l'on voudroit. Elle paroîtroit d'autant plus merveilleuſe, qu'elle ne tonneroit qu'en tems ſerein, comme les foudres à grands préſages chez les anciens. Quels prodiges n'opéreroit-on pas aujourd'hui ſur des peuples prévenus des préjugés de la ſuperſtition, avec l'électricité, qui, au moyen d'un fil de fer ou de cuivre, frappe d'une maniere inviſible, peut tuer un homme d'un ſeul coup, fait tomber le tonnerre du ſein de la nue, & le dirige où l'on veut dans ſa chûte? Quel effet ne pourroit-on pas produire avec l'aéroſtatique, cet art nouveau parmi nous, qui au moyen d'un globe de taffetas enduit de gomme élaſtique, & rempli d'un air pu-

tride huit ou dix fois plus léger que celui que nous respirons, éleve plusieurs hommes à-la-fois au-dessus des nuages, où les vents les transportent à des distances prodigieuses, en leur faisant faire neuf ou dix lieues par heure sans la moindre fatigue? A la vérité, nos aérostats nous sont inutiles, parce qu'ils ne vont qu'au gré des vents, & que nous n'avons pas encore trouvé le moyen de les diriger; mais je suis persuadé qu'on atteindra un jour à ce point de perfection. Il y a, au sujet de cette invention, un passage fort curieux dans l'histoire de la Chine, qui prouve que les Chinois ont connu anciennement les aérostats, & qu'ils savoient les conduire où ils vouloient, de jour & de nuit. Cela ne doit point surprendre de la part d'une nation qui avoit inventé avant nous l'imprimerie, la boussolo, & la poudre à canon.

Je vais rapporter ce fait des annales Chinoises en entier, afin de rendre nos lecteurs incrédules plus circonspects, lorsqu'ils traitent de fables ce qu'ils ne comprennent pas dans l'histoire de l'antiquité, & les lecteurs crédules, moins faciles lorsqu'ils attribuent à des miracles ou à la magie, des effets que la physique moderne imite aujourd'hui publiquement.

C'est au sujet de l'empereur Ki, selon le pere le Comte, ou Kieu, selon la prononciation du pere Martini, qui nous a donné une histoire des premiers empereurs de la Chine, d'après les annales du pays. Ce prince qui régnoit il y a environ trois mille six cents ans, se livra à tant de cruautés & à de si grands désordres, que son nom est encore aujourd'hui détesté à la Chine, & que lorsqu'on veut y parler d'un homme déshonoré par

toutes fortes de crimes, on lui donne le nom de Kieu. Pour jouir sans distraction de ses voluptés, il se retira avec son épouse & ses favoris dans un superbe palais fermé de tous côtés à la clarté du soleil. Il y suppléoit par un nombre prodigieux de magnifiques lanternes, dont la lumiere lui sembloit préférable à celle de l'astre du jour, parce qu'elle étoit toujours constante, & qu'elle ne lui rappeloit point, par les révolutions du jour & de la nuit, le cours rapide de la vie humaine. Ainsi au milieu de ses appartemens toujours illuminés, il renonça au gouvernement de l'empire, pour subir le joug de ses propres passions. Mais les peuples dont il abandonnoit les intérêts, s'étant révoltés, le forcerent de sortir de sa retraite infâme, d'où il fut errant pendant toute sa vie, ayant privé, par sa conduite, ses descendans de la couronne, qui passa dans une autre famille, & laissant une mémoire en si grande exécration, que les historiens chinois ne l'appellent jamais que le Brigand, sans lui donner le titre d'empereur.

» Cependant, dit le pere le Comte, on détruisit » son palais ; & pour conserver à la postérité la » mémoire d'une si indigne action, on en suspen- » dit les lanternes dans tous les quartiers de la » ville. Cette coutume se renouvela tous les ans, » & devint, depuis ce tems-là une fête considé- » rable dans tout l'empire. On la célebre à Yamt- » Cheou avec plus de magnificence que nulle au- » tre part, & l'on dit qu'autrefois les illuminations » en étoient si belles, qu'un empereur n'ôsant » quitter ouvertement sa cour pour y aller, se » mit avec la reine & plusieurs princesses de la » maison entre les mains d'un magicien, qui pro- » mit de les y transporter en très-peu de tems. Il

„ les fit monter, durant la nuit, ſur des trônes „ magnifiques, qui furent enlevés par des cygnes, „ & qui, en un moment, arriverent à Yamt- „ Cheou.

„ L'empereur porté en l'air, ſur des nuages qui „ s'abaiſſerent peu-à-peu ſur la ville, vit à loiſir „ toute la fête : il en revint enſuite avec la mê- „ me vîteſſe & par le même équipage, ſans qu'on „ ſe fût apperçu à la cour de ſon abſence. Ce n'eſt „ pas la ſeule fable que les Choinois racontent. „ Ils ont des hiſtoires ſur tout, car ils ſont ſu- „ perſtitieux à l'excès ; & en matiere de magie, „ ſoit feinte, ſoit véritable, il n'y a pas de peu- „ ple au monde qui les ait égalés. „ *Mémoires ſur l'état préſent de la Chine, par le pere Louis le Comte, lettre 6.*

Cet empereur qui fut porté en l'air s'appeloit Tam, ſelon le pere Magaillans, & cet événement arriva deux mille ans après le regne de Kieu; c'eſt-à-dire, il a environ ſeize cents ans. Le pere Magaillans, qui ne révoque point cet événement en doute, quoiqu'il le ſuppoſe opéré par la magie, ajoute, d'après les Chinois, que l'empereur Tam fit faire en l'air, par ſes muſiciens, un concert de voix & d'inſtrumens qui ſurprit beaucoup les habitans de Yamt-Cheou. Cette ville eſt à environ dix-huit lieues de Nankin, où on peut ſuppoſer qu'étoit alors l'empereur. Cependant il étoit à Pékin, comme Magaillans le donne à entendre, en diſant que le courier d'Yamt-Cheou fut un mois en route pour lui porter la nouvelle de cette muſique extraordinaire qu'on attribuoit à des habitans du ciel : le voyage aérien fut de 175 lieues en ligne droite.

Mais ſans ſortir du fait en lui-même, ſi le pere

le Comte avoit vu en plein midi, ainſi que tous les habitans de Paris, de Londres & de pluſieurs villes conſidérables de l'Europe, des phyſiciens ſuſpendus à des globes au-deſſus des nuages, portés en peu d'heures à 40 & 50 lieues du point de leur départ, & un d'entre eux traverſer dans les airs le bras de mer qui ſépare l'Angleterre de la France, il n'auroit pas traité ſi légérement de fable la tradition des Chinois. Je trouve d'ailleurs une grande analogie de formes, entre ces *trônes magnifiques* & ces *nuages qui s'abaiſſoient peu-à-peu ſur la ville d'Yam-t-Cheou*, & nos globes aéroſtatiques auxquels on peut donner ſi aiſément ces décorations volumineuſes. Il n'y a que les cygnes qui les guidoient qui peuvent nous paroître difficiles à conduire. Mais pourquoi les Chinois n'auroient-ils pu dreſſer au ſimple vol les cygnes, oiſeaux herbivores, ſi aiſés à priver par la domeſticité, tandis que nous avons inſtruit le faucon, oiſeau de proie toujours ſauvage, à attaquer le gibier, & à revenir enſuite ſur le poing du chaſſeur. Les Chinois mieux policés, plus anciens & plus pacifiques que nous, ont eu ſur la nature, des lumieres que nos diſcordes continuelles ne nous ont permis d'acquérir que bien tard, & ce ſont ſans doute ces lumieres naturelles que le pere le Comte, d'ailleurs homme d'eſprit, regarde comme une *magie feinte ou véritable*, dans laquelle il avoue que les Chinois ſurpaſſent toutes les nations. Pour moi, qui ne ſuis pas magicien, je crois entrevoir, d'après quelques ouvrages de la nature, un moyen facile de diriger les aéroſtats, même contre le vent, mais je ne le publierois pas quand je ſerois certain de ſon ſuccès. Quels maux n'ont pas attiré au genre humain la perfection de la bouſ-

ſole & de la poudre à canon! Il ne s'agit pas de nous rendre plus ſavans, mais meilleurs. La ſcience eſt un flambeau qui éclaire entre les mains des ſages, & qui incendie entre les mains des méchans.

(3) *Vous êtes Aſiatique.* Amaſis étoit Egyptien, & l'Egypte étoit en Afrique; mais les anciens la mettoient en Aſie. Le Nil ſervoit de limite à l'Aſie du côté de l'occident. Voyez Pline & les anciens géographes.

(4) *A la hauteur de Mélite*, C'eſt l'île de Malte.

(5) *Du xylon.* C'eſt le coton en herbe : il eſt originaire d'Egypte. On en fait maintenant à Malte de très-jolis ouvrages qui ſervent à faire vivre la plupart du peuple qui y eſt fort pauvre. Il y en a une ſeconde eſpece en arbriſſeau, que l'on cultive en Aſie & dans nos colonies d'Amérique. Je crois même qu'il y en a une troiſieme eſpece en Amérique, portée par un grand arbre épineux; tant la nature a pris ſoin de répandre une végétation ſi utile dans les parties chaudes du monde! Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les ſauvages des parties de l'Amérique compriſes entre les tropiques, ſe faiſoient des habits & des hamacs de coton, lorſque Colomb y aborda.

(6) *Une quantité prodigieuſe de cailles.* Les cailles paſſent encore à Malte à jour nommé & marqué ſur l'almanach du pays. Les coutumes des animaux ne varient point; mais celles des hommes ont un peu changé dans cette île. Quelques grands-maîtres de l'ordre de Saint-Jean, auxquels cette île appartient, y ont fait des travaux pour l'utilité publique, entre autres, ils y ont conduit l'eau

d'un ruiſſeau juſque dans le port. Il y reſte ſans doute bien d'autres projets à faire pour le bonheur des hommes.

(7) *Juſqu'aux îles d'Enoſis.* Ce ſont aujourd'hui les îles de S. Pierre & de S. Antioche. Elles ſont fort petites ; mais on y pêche une grande quantité de thons, & on y fait beaucoup de ſel.

(8) *L'exercice du corps eſt l'aliment de la ſanté.* Quelques philoſophes ont pouſſé la choſe plus loin. Ils ont prétendu que l'exercice du corps étoit l'aliment de l'ame. L'exercice du corps n'eſt bon que pour la ſanté ; l'ame a le ſien à part. Rien n'eſt ſi commun que de voir des hommes délicats qui ont de la vertu, & des hommes robuſtes qui en manquent. La vertu n'eſt pas plus le réſultat des qualités phyſiques, que la force du corps n'eſt l'effet des qualités morales. Tous les tempéramens ſont également propres au vice & à la vertu.

(9) *Elle porte toujours le nom de Héva.* Il y a en effet, à l'embouchure de la Seine, ſur ſa rive gauche, une montagne formée de couches de pierres noires & blanches, qui s'appelle la Héve. Elle ſert de renſeignement aux marins, & on y a placé un pavillon pour ſignaler leurs vaiſſeaux.

(10) *J'apperçus à la blancheur de ſon écume une montagne d'eau.* Cette montagne d'eau eſt produite par les marées qui entrent de la mer dans la Seine, & la font refluer contre ſon cours. On l'entend venir de fort loin, ſur-tout la nuit. On l'appelle *la Barre*, parce qu'elle barre tout le cours de la Seine. Cette barre eſt ordinairement ſuivie d'une

d'une ſeconde barre encore plus élevée, qui la ſuit à cent toiſes de diſtance. Elles courent beaucoup plus vîte qu'un cheval au galop.

(11) *Les Druides honorent ces divinités.* On peut conſulter ſur les mœurs & la mythologie des anciens peuples du Nord, Hérodote, les Commentaires de Céſar, Suétone, Tacite, l'Eda, de M.r Mallet, & les collections Suédoiſes traduites par M. le chevalier de Kéralio.

(12) *Ils le privent de la communion de leurs myſteres.* Céſar dit préciſément la même choſe dans ſes Commentaires.

(13) *Ils couvrent d'étain des plaques de fer.* Les Lapons ſavent filer l'étain avec beaucoup d'art. En général on reconnoît une grande perfection dans tous les arts exercés par les peuples ſauvages. Les canots & les raquettes des Eſquimaux; les pros des inſulaires de la mer du Sud; les filets, les lignes, les hameçons, les arcs, les fleches, les haches de pierre, les habits & les parures de tête de la plupart de ces nations, ont la plus exacte conformité avec leurs beſoins. Pline attribue l'invention des tonneaux aux Gaulois. Il loue leur étamure, leur teinture en paſtel, &c.

(14) *On la condamne au feu.* Voyez les Commentaires de Céſar.

(15) *Leur attribue quelque choſe de divin.* Voyez Tacite ſur les mœurs des Germains.

(16) *Pour ſon fils Siſione.* Les Gaulois, ainſi que les peuples du Nord, appelloient Vénus Sioſne, & Cupidon Siſione. Voyez l'Eda. L'arme la plus dangereuſe chez les Celtes, n'étoit ni l'arc,

ni l'épée ; mais le couteau. Ils en armoient les Nains, qui triomphoient avec cette arme de l'épée des Géans. L'enchantement fait avec un couteau ne pouvoit plus se rompre. L'Amour gaulois devoit donc être armé, non d'un arc & d'un carquois, mais d'un couteau. Les manches de couteau dont il s'agit ici, sont des coquillages bivalves & alongés en forme de manche de couteau, dont ils portent le nom. On en trouve abondamment sur les greves de la Normandie, où ils s'enfouissent dans le sable.

(17) *De la beauté singuliere de leurs filles.* Et peut-être des procès si communs en Normandie, puisque cette pomme fut, dans son origine, un présent de la discorde. On pourroit trouver une cause moins éloignée de ces procès, dans le nombre prodigieux de petites jurisdictions dont cette province est remplie, dans ses coutumes litigieuses, & sur-tout dans l'éducation européenne, qui dit à chaque homme, dès l'enfance : *Sois le premier.*

Il ne seroit pas si aisé de trouver les causes morales ou physiques de la beauté singuliérement remarquable du sexe dans le pays de Caux, surtout parmi les filles de la campagne. Ce sont des yeux bleus, une délicatesse de traits, une fraîcheur de teint, & des tailles qui feroient honneur aux plus jolies femmes de la cour. Je ne connois qu'un autre canton dans tout le royaume, où les femmes du peuple soient aussi belles. C'est à Avignon. La beauté y a cependant un autre caractere. Ce sont de grands yeux noirs & doux, des nez aquilins, des têtes d'Angelica Kauffman. En attendant que la philosophie moderne s'en occupe, on doit per-

mettre à la mythologie des Gaulois de rendre raison de la beauté de leurs filles, par une fable que les Grecs n'auroient peut-être pas rejetée.

(18) *Tor-Tir.* Peut-être eſt-ce des noms de ces deux dieux cruels du Nord, que s'eſt formé le mot de torture.

(19) *Dans le flanc d'un rocher tout blanc.* C'eſt Montmartre, *Mons martis.* On ſait que cette colline, dédiée à Mars, dont elle porte le nom, eſt formée d'un rocher de plâtre. D'autres, à la vérité, dérivent le nom de Montmartre de *Mons martyrum.* Ces deux étymologies peuvent fort bien ſe concilier. S'il y a eu autrefois beaucoup de martyrs ſur cette montagne, c'eſt qu'il eſt probable qu'il y avoit quelque idole fameuſe à laquelle on les ſacrifioit.

(20) *Il n'y avoit pour portes que de grands cuirs de bœuf.* Les portes étoient difficiles à faire pour des peuples ſauvages qui ne connoiſſoient point l'uſage de la ſcie, ſans laquelle il eſt fort mal-aiſé de déduire un arbre en planches. Auſſi quand ils quittoient un pays, ceux qui avoient des portes les emportoient avec eux. Un héros de Norwege, dont je ne me rappelle plus le nom, celui qui découvrit le Groënland, jeta les ſiennes à la mer, pour connoître où les deſtins vouloient le fixer, & il s'établit dans la partie du Groënland, où elles aborderent. Les portes & leurs ſeuils étoient & ſont encore ſacrés dans l'Orient.

(21) *A une hauteur où on ne puiſſe atteindre.* La noix & la châtaigne croiſſent à une grande hauteur; mais ces fruits tombent quand ils ſont mûrs,

& ils ne se brisent pas dans leur chûte comme les fruits mous, qui d'ailleurs viennent sur des arbres faciles à escalader.

(22) *Pour en faire du pain.* Les Gaulois vivoient, ainsi que tous les autres peuples sauvages, de bouillie ou de fromentée. Les Romains eux-mêmes ont ignoré, pendant trois cents ans, l'usage du pain. Suivant Pline, la bouillie ou fromentée leur servoit de principale nourriture.

(23) *Qu'on élevât un temple à Isis.* On prétend que c'est l'ancienne église de sainte Génevieve, élevée à Isis avant l'établissement du christianisme dans les Gaules.

(24) *Ils paissoient l'anserina potentilla.* L'anserina potentilla se trouve fréquemment sur les rivages de la Seine, aux environs de Paris. Elle les rend quelquefois tout jaunes à la fin de l'été, par la couleur de sa fleur. Cette fleur est en rose, de la largeur d'une piece de 24 sols, sans tige élevée. Elle tapisse la terre ainsi que son feuillage qui s'étend fort loin en forme de réseau. Les oies aiment beaucoup cette plante. Ses feuilles, en forme de pattes d'oie, qui sont collées contre la terre, permettent aux oiseaux aquatiques de s'y promener comme sur un tapis, & la couleur jaune de ses fleurs forme un contraste très-agréable avec l'azur de la riviere & la verdure des arbres; mais sur-tout, avec la couleur marbrée des oies qu'on y apperçoit de fort loin.

(25) *Redoutables aux dieux & aux hommes de ce pays.* Voyez la Volospa des Irlandois. Cette histoire de Balder a une ressemblance singuliere

avec celle d'Achille plongé, par Thétis sa mere, dans le Styx jusqu'au talon, pour le rendre invulnérable, & tué ensuite par cette partie de son corps qui n'y avoit pas été plongée, d'un coup de fleche que lui décocha l'efféminé Pâris. Ces deux fables des Grecs & des peuples sauvages du Nord renferment un sens moral bien vrai ; c'est que les forts ne doivent jamais mépriser les foibles.

(26) *Nous passâmes successivement chez les Carnutes, &c.* Les Carnutes étoient les habitans du pays Chartrain ; les Cénomanes, ceux du Mans, & les Diablintes, ceux des environs. Les Rédons qui habitoient la ville de Rennes, avoient les Curiosolites dans leur voisinage ; & les peuples de Dariorigum étoient voisins des Vénétiens, qui habitoient Vannes en Bretagne. On prétend que les Vénétiens du golfe Adriatique, qui portent le même nom en latin, tirent leur origine d'eux. Voyez César, Strabon & la géographie de Danville.

(27) *L'autre en fut préservée.* La plupart des fruits qui renferment une agrégation de semences comme les grenades, les pommes, les poires, les oranges, & même les productions des graminées, telles que les épis de blé, les portent divisées par des peaux molles, sous des capsules fragiles ; mais les fruits qui ne contiennent qu'une seule semence, ou rarement deux, comme la noix, la noisette, l'amende, la châtaigne, le cocotier, & tous les fruits à noyau, tel que la cerise, la prune, l'abricot, la pêche, la portent enveloppée de capsules fort dures, de bois, de pierre ou de cuir, faites avec un art admirable. La nature a assuré la conservation des semences agrégées, en multi-

pliant leurs cellules, & celles des femences folitaires en fortifiant leurs enveloppes.

(28) *Les Arcadiens ont été plus malheureux que les Gaulois.* Il femble que le premier état des nations, foit celui de barbarie. On eft tenté de le croire par l'exemple des Grecs, avant Orphée; des Arcadiens, fous Lycaon; des Gaulois, fous les Druides; des Romains, avant Numa, & de prefque tous les fauvages de l'Amérique.

Je fuis perfuadé que la barbarie eft une maladie de l'enfance des nations, & qu'elle eft étrangere à la nature de l'homme. Elle n'eft fouvent qu'une réaction du mal que des peuples naiffans éprouvent de la part de leurs ennemis. Ce mal leur infpire une vengeance d'autant plus vive, que la conftitution de leur état eft plus aifée à renverfer. Ainfi, les petites hordes fauvages du nouveau monde, mangent réciproquement leurs prifonniers de guerre, quoique les familles de la même peuplade vivent entre elles dans une parfaite union. C'eft par une raifon femblable que les animaux foibles font beaucoup plus vindicatifs que les grands. L'abeille enfonce fon aiguillon dans la main qui s'approche de fa ruche; mais l'éléphant voit paffer près de lui la fleche du chaffeur, fans fe détourner de fon chemin.

Quelquefois, la barbarie s'introduit dans une fociété naiffante, par les individus qui s'agregent à elle. Telle fut, dans l'origine, celle du peuple Romain, formé en partie de brigands raffemblés par Romulus, & qui ne commencerent à être civilifées que par Numa. D'autres fois, elle fe communique comme une épidémie à un peuple déjà policé, par la fimple fréquentation de fes voifins.

Telle fut celle des Juifs, qui, malgré la févérité de leurs loix, facrifioient des enfans aux idoles, à l'exemple des Cananéens. Le plus fouvent, elle s'incorpore à la légiflation d'un peuple par la tyrannie d'un defpote, comme en Arcadie, fous Lycaon, & encore plus dangereufement par l'influence d'un corps ariftocratique qui la perpétue pour l'intérêt de fon autorité, jufque dans les âges de civilifation. Tels font de nos jours les féroces préjugés de religion infpiré aux Indiens, fi doux, par leurs brames ; & ceux de l'honneur aux Japonois, fi polis, par leurs nobles.

Je le répete, pour la confolation du genre-humain : le mal moral eft étranger à l'homme ainfi que le mal phyfique. Ils ne naiffent l'un & l'autre que des écarts de la loi naturelle. La nature a fait l'homme bon. Si elle l'avoit fait méchant, elle, qui eft fi conféquente dans fes ouvrages, lui auroit donné des griffes, une gueule, du venin, quelque arme offenfive, ainfi qu'elle en a donné aux bêtes dont le caractere eft d'être féroce. Elle ne l'a pas feulement armé d'armes défenfives, comme le refte des animaux ; mais elle l'a créé le plus nu & le plus miférable de tous, fans doute pour l'obliger de recourir fans ceffe à l'humanité de fes femblables & d'en ufer envers eux. La nature ne fait pas plus des nations entieres d'hommes jaloux, envieux, médifans, défirant fe furpaffer les uns les autres, ambitieux, conquérans, cannibales, qu'elle n'en fait qui ont conftamment la lepre, le pourpre, la fievre, la petite vérole. Si vous rencontrez même quelque individu qui ait ces maux phyfiques, attribuez-les à coup fûr à quelque mauvais aliment dont il fe nourrit, ou à un air putride qui fe trouve dans

son voisinage. Ainsi, quand vous trouvez de la barbarie dans une nation naissante, rapportez-la uniquement aux erreurs de sa politique ou à l'influence de ses voisins, comme la méchanté d'un enfant aux vices de son éducation ou au mauvais exemple.

Le cours de la vie d'un peuple est semblable au cours de la vie d'un homme, comme le port d'un arbre ressemble à celui de ses rameaux.

Je m'étois occupé dans mon texte, du progrès moral des sociétés, la barbarie, la civilisation & la corruption. J'avois jeté ici un coup d'œil non moins important sur leur progrès naturel, l'enfance, la jeunesse, l'âge viril & la vieillesse ; mais ces rapprochemens se sont étendus bien au-delà des bornes d'une simple note.

D'ailleurs, pour porter sa vue au-delà de son horizon, il faut grimper sur des montagnes trop souvent orageuses. Redescendons dans les paisibles vallées. Reposons-nous entre les croupes du mont Lycée, sur les rives de l'Achéloüs. Si le tems, les muses & les lecteurs favorisent ces nouvelles Etudes, il suffira à mes pinceaux & à mon ambition de peindre les prés, les bois & les bergeres de l'heureuse Arcadie.

FIN.

30 [illegible]

de, et nous pensons qu'elle peut [illegible] y parvenir. Placée entre les climats du nord où le salpêtre est tout produit par l'art, et les régions brûlantes du midi, où la nature fournit elle-même ce sel en abondance, la France n'a presque besoin que d'accoucher la nature.

Ses nitrières, [illegible] de son climat [illegible]